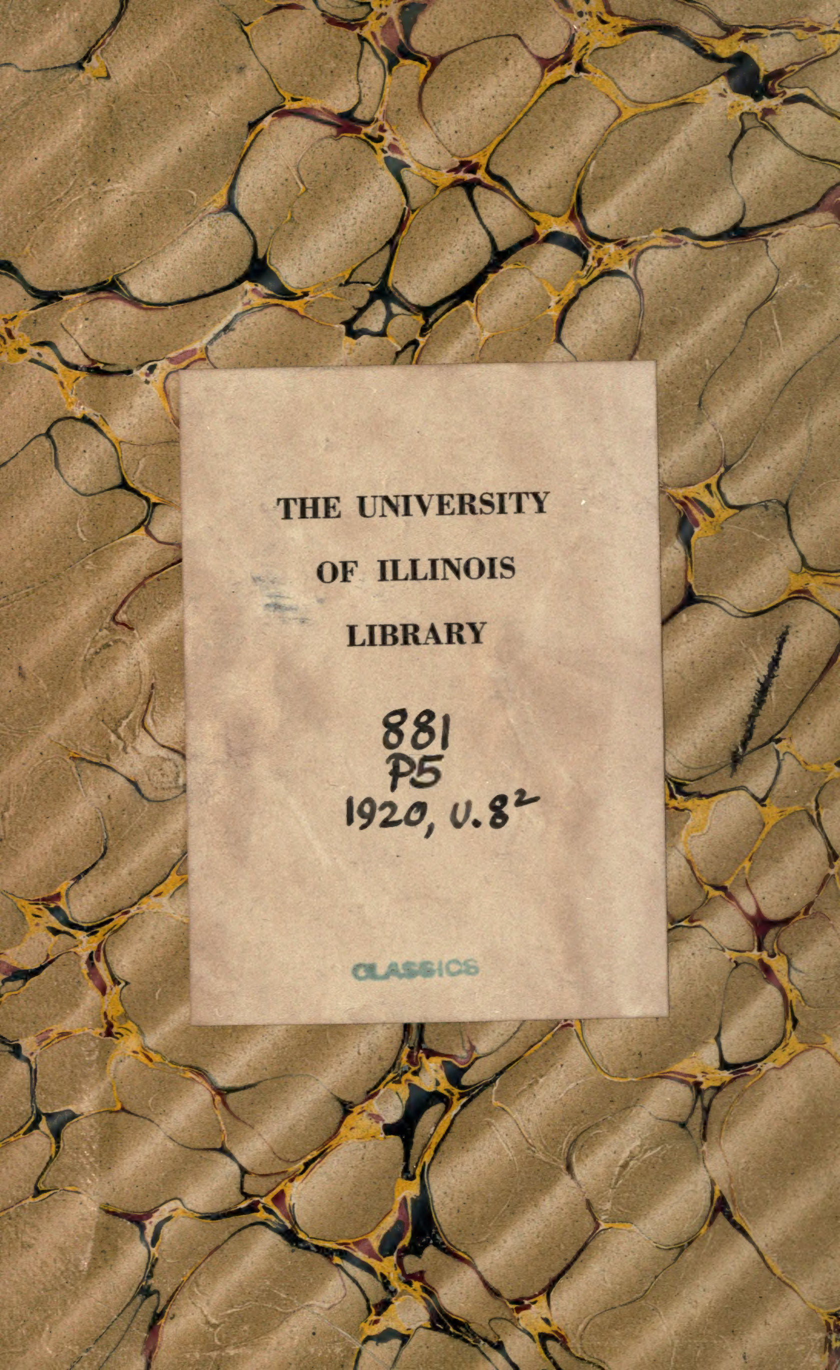

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
881
P5
1920, v.8²
CLASSICS





PLATON

OEUVRES COMPLÈTES

TOME VIII — 2e PARTIE

Il a été tiré de cet ouvrage :

200 exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés à la presse de 1 à 200.

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLATON
OEUVRES COMPLÈTES

TOME VIII — 2e PARTIE

THÉÉTÈTE

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
AUGUSTE DIÈS
Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
1924

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé MM. Albert Rivaud et Louis Lemarchand d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Auguste Diès.

THÉÉTÈTE

NOTICE

I

LE PROLOGUE ET LES DATES

Le prologue. Le *Théétète* est un dialogue non plus narré, mais lu. La conversation qu'il raconte eut lieu, à la veille du procès de Socrate, entre Socrate, Théodore de Cyrène, qui professait alors la géométrie à Athènes, et un jeune élève de Théodore, Théétète. Elle fut redite par Socrate à Euclide de Mégare. Celui-ci la transcrivit de mémoire et profita de chacune de ses visites à Athènes pour se faire préciser les points où ses souvenirs étaient en défaut, puis, rentré chez lui, corriger et compléter sa transcription. Ainsi le dialogue de Socrate avec Théodore et Théétète se trouva, finalement, reconstruit par Euclide avec une fidélité parfaite. Le dialogue, et non le récit qu'en avait fait Socrate; car transcrire les formules de récit eût été complication gênante: Euclide les a donc supprimées. Cette conversation de Socrate avec Théétète, ainsi reproduite par lui sous forme de dialogue direct, une occasion s'offre à Euclide aujourd'hui d'en donner lecture à Terpsion, qui l'a entendu souvent mentionner par Euclide et a toujours eu l'idée de demander quelque jour à en prendre connaissance. Théétète, en effet, vient de passer à Mégare. On l'emporte de Corinthe à Athènes, gravement atteint et des blessures reçues à la bataille et de la maladie contractée au camp. Les deux amis se reposeront en écoutant la lecture que fera l'esclave d'Euclide: ils retrouveront ainsi, dans le jeune Théétète du dialogue, la merveilleuse

nature dont Socrate avait tout de suite eu la divination, et les promesses que l'âge mûr a si glorieusement remplies.

Les dates. Les discussions qu'a soulevées ce prologue intéressent directement la chronologie du *Théétète*.

1. A quelle bataille fait-il allusion? Il n'y a eu, du vivant de Platon, que deux batailles de Corinthe : la bataille de Némée, au début de la guerre de Corinthe (juin ou juillet 394); les combats de l'année 369 dans l'isthme, lorsqu'Athènes envoya tous ses hoplites, avec Iphicrate, au secours de Sparte contre les Thébains. Zeller a vigoureusement défendu la première date[1]. Campbell la regardait comme la plus probable, sans exclure la possibilité « d'une date incertaine entre 390 et 387 (les limites de la guerre de Corinthe) »[2]. Munk fut le premier, en 1857, à supposer la date de 369 et fut suivi par Ueberweg, Ed. Meyer, C. Ritter dans son *Platon* (1910), enfin tout récemment par U. von Wilamowitz (1919).

2. Campbell, même en acceptant la date de 394 pour le combat visé par le prologue, était loin de placer, avec Zeller, la composition du prologue et du dialogue entre 392 et 390. Il regardait le dialogue comme très postérieur à cette date et, vraisemblablement, postérieur à la *République*. Mais, à ceux qui regardent le dialogue comme composé après 369, Zeller, et, à sa suite, Schultess, Susemihl objectent : comment Terpsion peut-il demander à Euclide de lui raconter un dialogue qui eut lieu il y a trente ans? Or Terpsion ne demande pas un récit : il sait qu'Euclide a transcrit le dialogue, et cette transcription même prouve que le prologue a été composé longtemps après la date du dialogue supposé entre Socrate et Théétète. Dès lors, en effet, que Platon avait résolu de faire faire par Euclide la transmission de ce dialogue, cette transmission aurait pu être une narration directe si elle avait eu lieu peu d'années après la mort de Socrate. Rien ne s'opposait à ce que, entre 392 et 390, Euclide racontât de vive voix la rencontre survenue entre Socrate et Théétète. La fiction d'un dialogue écrit par Euclide était alors totalement inutile. Si, au contraire, c'est au bout de trente

1. *Phil. d. Gr.*, II, 1, 4e éd. p. 406, note 1.
2. *The Theaetetus of Plato* (1883), introd., p. LXII.

ans que doit parvenir au lecteur la narration des entretiens entre Socrate et Théétète, Platon n'avait plus le choix qu'entre deux moyens de transmission : ou une narration par plusieurs intermédiaires, comme celle du *Parménide* ; ou la lecture, au bout de ces trente ans, d'une transcription faite immédiatement après l'événement. Nous avons vu à quelles formules compliquées le *Parménide* devait avoir recours pour que le lecteur ne perdît point la sensation de cette chaîne d'intermédiaires. Si l'on voulait se dégager de telles complications, il fallait assurer, avec un intermédiaire unique, à la fois la vraisemblance et la fidélité d'une transmission si lointaine : ainsi nous comprenons la transcription faite sitôt après le récit de Socrate, les corrections faites presque sous sa dictée. Le prologue, tel que nous l'avons, ne se comprend donc parfaitement qu'écrit à une date tardive et les raisons qu'il donne de la transcription en dialogue direct ne deviennent pleinement intelligibles qu'après le *Parménide*. Étant donnée la nécessité de le placer après l'une des deux batailles de Corinthe, le prologue ne peut avoir été écrit qu'après 369.

3. Mais le prologue n'a-t-il pas été ajouté après coup ? Le *Théétète* n'a-t-il pas été d'abord écrit comme dialogue simplement dramatique ? C'est une possibilité contre laquelle on ne peut *a priori* rien dire. Cependant une telle hypothèse ne peut s'appuyer sur la mention faite, par le Commentaire anonyme, d'une rédaction différente du prologue, rédaction que l'auteur du Commentaire estime, d'ailleurs, inauthentique. Cette rédaction avait, en effet, la même étendue, à peu près, que la rédaction actuelle. Elle contenait, elle aussi, mention expresse d'une transcription du dialogue, puisqu'elle débutait par les mots : « Apportes-tu, jeune homme, le dialogue qui concerne Théétète[1] ? ». Le *magistellus* qui écrivit ce Commentaire n'apparaît point, d'ailleurs, avoir fondé, sur l'existence de ce doublet, son hypothèse (ἔοικε δέ) d'une rédaction primitive sous forme simplement dramatique. Quelques modernes seuls, et l'on regrette d'y compter Apelt, ont commis cette confusion logique[2]. Cette double rédaction du prologue, même supposée authentique, n'a rien en soi qui

1. *Anon. Komm. zu Platons Theaetet* (Diels-Schubart), page 4, ligne 34-36.

2. O. Apelt, *Platons Dialog Theaetet* (1911), p. 148.

suggère ou qui confirme l'hypothèse d'un dialogue simplement dramatique auquel serait venue s'adjoindre, en préface, la dédicace à Euclide. L'hypothèse n'a pour elle que l'aspect indépendant, parfaitement isolable et valant par soi, du dialogue qui suit cette dédicace. Mais cet aspect isolable du dialogue se comprend tout aussi bien s'il rentre dans un même plan de composition que la dédicace, si la dédicace a été voulue, soit immédiatement après le dialogue construit, soit même avant qu'il fût construit. A quelle date, d'ailleurs, supposera-t-on composé ce dialogue purement dramatique ? Si c'est après le *Parménide*, ce n'est guère rien dire de plus que ce truisme : Platon a dû penser le problème et bâtir la discussion avant d'imaginer les détails de l'encadrement. Si c'est avant le *Parménide*, il faut supposer que l'allusion à la rencontre de Parménide et de Socrate a été introduite après coup. Mais les critères stylistiques, au moins aussi probants qu'une telle hypothèse, nous interdisent de reporter très haut avant le *Parménide* le dialogue dramatique en sa forme stylistique actuelle et l'hypothèse d'un *Théétète* écrit dans un autre style que le *Théétète* présent n'est ni explicable ni explicative de quoi que ce soit[1]. Le mieux est donc de prendre le *Théétète* que Platon a voulu.

Pourquoi, dans ce cas, la dédicace à Euclide, entraînant,

1. Que les critères stylistiques nous interdisent de placer le *Théétète* dans un groupe chronologiquement très antérieur au *Parménide*, c'est une des conclusions qu'a renouvelées et affermies le travail de C. Ritter sur la chronologie du *Phèdre* (*Die Abfassungszeit des Phaidros*, Philologus, Bd LXXIII, Heft 3, avril 1915, p. 321-373). Au point de vue stylistique, C. Ritter regarde comme de plus en plus justifiée la délimitation du groupe moyen établie par Campbell. Dans la série *République*, *Phèdre*, *Théétète*, *Parménide*, c'est seulement sur la place du *Phèdre* par rapport au *Théétète* et au *Parménide* que les critères stylistiques sont insuffisants par eux-mêmes à imposer une décision. Je me sépare de C. Ritter en plaçant le *Parménide* avant le *Théétète*, mais je me réjouis de voir acceptées, dans son article (p. 355 et suiv.), les raisons internes que j'avais présentées, dans ma *Transposition Platonicienne* (Annales de l'Institut Supérieur de Philos. de Louvain, II, 1913, p. 267-308), en faveur de l'antériorité du *Phèdre* par rapport au *Théétète*. Pas plus dans ce dernier article (p. 372) que dans son *Platon* (I, p. 248 et suiv.), C. Ritter n'accepte l'hypothèse d'une double rédaction du *Théétète*.

pour éviter la narration à trente ans de distance, la transcription immédiate et, pour éviter les formules narratives, même directes, dont la dernière partie du *Parménide* s'est déjà totalement déchargée, la transcription en simple dialogue dramatique? Nous avons tout lieu de penser, avec U. von Wilamowitz, qu'Euclide a vraiment salué au passage et amicalement assisté Théétète blessé[1]. Mais la dédicace au fondateur de l'École Mégarique, ami des anciens jours que l'on ne veut point confondre avec des adversaires qui sont plus ou moins de ses entours, n'a rien qui ne se comprenne au lendemain du *Parménide*, où l'on s'est défendu contre la « gauche » zénonienne du Mégarisme, où l'on s'est ingénié à rabaisser Zénon et à faire sien celui que le *Théétète* regardera comme l'unité transcendante de l'Éléatisme : « ἕνα ὄντα Παρμενίδην [2] ».

II

L'INTRODUCTION A LA DISCUSSION SUR LA SCIENCE

Le Théétète et le Charmide.

L'introduction du *Théétète* (143 d-151 d) ne saurait mieux se comparer qu'à celle du *Charmide*[3]. A la présentation du beau Charmide fait pendant la présentation du jeune Théétète, qui n'est beau que de la beauté de l'âme ; au rôle de médecin ne soignant point le corps sans l'âme, qui est le travesti dont Socrate se déguise pour ne point effaroucher le modeste Charmide et l'amener doucement à une discussion philosophique, répond, pour le Socrate du *Théétète*, le rôle d'accou-

1. *Platon* (1919, 1re éd.), Bd I, p. 511.
2. *Théét.*, 183 e.
3. *Charm.*, 153a-161b, éd. A. Croiset. *Œuvres complètes de Platon, tome II* (p. 52-62). Cela ne peut faire objection contre la date tardive du *Théétète* qu'aux yeux des critiques pour qui chaque période de la pensée platonicienne et, dans chaque période, chaque dialogue formerait comme un vase clos. Platon s'est relu, et lui, dont l'art transpose incessamment la pensée et la manière d'autrui, n'a point négligé de se transposer lui-même. Le *Cratyle* nous le prouvera pour le *Théétète* en attendant qu'il nous le prouve pour le *Sophiste*.

cheur des esprits, qui encouragera Théétète à mettre progressivement au jour les pensées dont son âme est pleine ; aux définitions de la sagesse que le jeune Charmide essaie inutilement par lui-même avant de retomber sur une thèse de Critias, sont parallèles les tâtonnements de Théétète, qui propose une série de formules inhabiles avant de songer à l'exemple des « puissances », fruit de l'enseignement de Théodore, et d'arriver à une définition qui traduit la thèse même de Protagoras. La scène, dans les deux cas, se passe dans un gymnase et nous entrevoyons, à l'arrière-plan, la jeunesse qui l'anime. Mais, si le cadre et les situations générales sont les mêmes, l'esprit est plus élevé dans le *Théétète* ; les méandres mêmes de cette discussion préliminaire sont moins souples ; le ton de la conversation est plus didactique et plus sec. Au lieu d'un Socrate rentrant de Potidée, aussi jeune encore, aussi vibrant que le fougueux Critias et que les plus fervents amateurs de beauté, nous avons ici un Socrate vieillard conversant avec un autre vieillard ; et celui-ci est un professeur, qui fait le portrait de son élève avec le cœur, mais aussi avec les mots et sur le ton d'un professeur.

Le portrait de Théétète.

C'est que ce portrait de Théétète est un modèle et un symbole. Platon enseigne encore en le dessinant et en a pris les éléments dans cette nature idéale du philosophe que traça le sixième livre de la *République*. C'est l'heureux et rare équilibre entre l'esprit vif, mais léger, et l'esprit pondéré, mais « nonchalant et lourd d'oubli ». Ici, entre la République et le *Théétète*, le parallélisme est minutieux et souvent textuel [1]. Modèle offert aux jeunes élèves de l'Académie, symbole du vrai philosophe, et symbole aussi de l'homme qui, pour Platon, incarne la philosophie, Théétète est la jeune doublure de Socrate. Nous avons vu, dans le *Parménide*, un jeune Socrate tout plein de l'enthousiasme dialectique, un peu semblable par avance à ce logicien tout frais initié que décrira le *Philèbe* : le merveilleux imbroglio de l'un et du

1. *Rép.*, 503 c/d. Nous retrouverons le parallèle dans l'explication physiologique de la mémoire (*Théétète*, 194 e et suiv.), et Aristote l'utilisera (*De Memoria*, 450 b).

multiple excite son ardeur critique ; il n'a de cesse qu'on ne lui ait montré, jusque dans les formes suprasensibles, cet entrelacement de contradictions ; lui aussi ne rêve que d'attirer tout le monde, et jeunes et vieux, dans ces impasses logiques; il s'y embarrasse tout le premier[1]. Ici c'est un jeune Socrate d'un modèle plus technique et pour ainsi dire plus livresque : c'est l'apprenti philosophe qui, formé d'une façon précise aux diverses sciences préparatoires que décrivait la *République*, aborde, bien guidé, les problèmes généraux de la science. A mesure que Platon entre plus avant dans son entreprise de synthèse critique et dans sa revue historique des systèmes anciens, il semble que le Socrate qu'il a connu fasse place, dans sa curiosité, au Socrate qu'il peut seulement imaginer, plus proche par son âge de ce lointain passé. Le Socrate de Platon est comme en voie de se dédoubler. Nous avons ici Théétète, qui est, au physique et au moral, le portrait de Socrate; dans le *Théétète* encore, dans le *Sophiste* et surtout dans le *Politique*, le jeune homonyme de Socrate, qui devait, dans le *Philosophe*, où se serait achevé le dédoublement, servir de répondant au vieux Socrate.

Le Théétète historique.

Du Théétète de son dialogue, Platon a eu bien soin de ne point faire un élève de Socrate. Il est élève de Théodore. Celui-ci enseignait à Cyrène, où Platon le visita, au dire de Diogène[2]. Il est représenté, dans le dialogue, à la fois comme ami de Socrate et comme ami de Protagoras, plus attaché de cœur à sa mémoire que capable de défendre sa doctrine. Il a quitté très tôt la dialectique abstraite pour les mathématiques. Comme mathématicien, il est cité dans le catalogue d'Eudème après Hippocrate de Chios. Cet entourage et ses études l'ont fait passer pour Pythagoricien : il figure, en effet, comme tel dans la liste de Jamblique (V. P. 267). En tout cas, il est parti de la découverte pythagoricienne sur l'incommensurabilité de la diagonale et du côté du carré pour étudier les racines de 3, 5... jusqu'à 17 et les a, nous dit Platon, « construites » devant son élève Théétète. Cet

1. *Philèbe*, 15 e-16 a. Comparer avec *Rép.* 539 b.
2. Diog. La. (ed. Cobet), III, 6.

enseignement est censé être donné à Athènes même et Théodore est donc supposé y avoir fait séjour. Les sources diverses qui se sont réunies dans Suidas, entraînant au passage des souvenirs mal compris du dialogue de Platon, ont fait de ce Théétète, élève de Théodore, un double personnage, élève et de Socrate et de Platon : « Théétète, Athénien, astrologue, philosophe, élève de Socrate, enseigna à Héraclée. Il construisit le premier les cinq solides (de Platon) comme on les appelle. Il vécut après la guerre du Péloponnèse. Théétète, d'Héraclée dans le Pont, philosophe, auditeur de Platon[1]. » Théétète n'a guère pu être élève de Platon, mais, après avoir enseigné à Héraclée, il a pu revenir à Athènes, professer les mathématiques à l'Académie et porter ainsi, dans la tradition, le titre d'auditeur de Platon dans les mêmes conditions que le porte Eudoxe. C'est la combinaison à laquelle parvient Mlle Eva Sachs qui, d'ailleurs, ponr préciser la date vague donnée par Suidas, accepte la chronologie supposée par notre dialogue et place la naissance de Théétète aux environs de 415[2]. Platon ne s'est peut-être point demandé, en imaginant cette rencontre, si Théétète était, en 399, d'âge à soutenir avec Socrate une telle conversation. Mais que Théétète soit mort en 369, c'est l'hypothèse plus que probable imposée par notre dialogue. Or nous sommes forcés de le supposer, à cette date, en sa pleine maturité, car il laissait derrière lui des travaux considérables.

Proclus a inséré, dans son *Commentaire à Euclide*, un catalogue des mathématiciens, dressé par Eudème, où, à côté de Léodamas de Thasos et Archytas de Tarente, Théétète est compté comme un de ceux qui « augmentèrent le nombre des théorèmes et en firent un ensemble plus scientifique[3] ». Nous avons vu que Suidas dit qu'il a construit, le premier, les cinq solides, c'est-à-dire les cinq polyèdres

1. Voir ces textes de Suidas dans E. Sachs, *De Theaeteto Atheniensi Mathematico* (Berlin, 1914), p. 10. Les mots entre parenthèses sont addition de E. Sachs, s'appuyant sur le scholie 1 au livre XIII d'Euclide « τὰ λεγόμενα Πλάτωνος ε̄ σχήματα » (*Euclidis Elementa*, ed. Heiberg, V [1888], p. 654).

2. E. Sachs, *op. cit.*, p. 30, note 4.

3. Proclus, *in Euclidem comment.* (Friedlein, 1873), p. 66, 16. La traduction est de Tannery (*Géométrie Grecque*, p. 68).

réguliers. En combinant cette donnée de Suidas avec le passage de l'introduction (147 a-148 b) où « Théétète, encore tout jeune, est représenté par Platon comme s'élevant au concept général de la ligne racine carrée incommensurable d'une aire rationnelle », Tannery acceptait déjà de « regarder Théétète comme le fondateur de la théorie des incommensurables, telle qu'elle est exposée dans le livre X d'Euclide, avec une terminologie, toutefois, quelque peu modifiée ». D'autre part, Tannery considérait le fond du livre XIII comme emprunté par Euclide, non pas à Eudoxe, mais à Théétète. « On a de la sorte, concluait-t-il, un ensemble de travaux qui peuvent n'avoir point l'importance de ceux d'Eudoxe, mais suffisent pour placer Théétète au rang que lui assigne le résumé historique de Proclus[1]. » Les travaux récents sur l'histoire des mathématiques n'ont fait que confirmer le jugement de Tannery. Zeuthen a même attribué à Théétète les livres VII et VIII d'Euclide[2]. Enfin Hultsch a, le premier, attiré l'attention sur le scholie n° 1 au XIIIe livre d'Euclide : « dans ce livre, le XIIIe, sont construits les cinq corps dits de Platon. Ils ne sont point de lui : trois de ces cinq corps sont des Pythagoriciens, à savoir le cube, la pyramide, et le dodécaèdre ; l'octaèdre et l'icosaèdre sont de Théétète. La dénomination « solides platoniciens » est venue de la mention qu'en a faite Platon dans le *Timée*. Le nom d'Euclide figure en tête du présent livre, parce que, de cette partie aussi, c'est à Euclide qu'est due la rédaction en *Éléments* [3] ». La part prépondérante qu'a eue Théétète dans la fondation de la théorie des irrationnelles a été éclairée par des rapprochements nouveaux entre le scholie de Proclus à la proposition 9 du Xe livre d'Euclide, la version arabe du commentaire de Pappus à ce livre d'Euclide et le traité

1. *Géométrie Grecque*, p. 100. Cf. aussi, pour un exposé très clair de la question des irrationnelles, G. Milhaud, *Les Philosophes Géomètres de la Grèce* (1900), p. 159-164.

2. Zeuthen, *Constitution des livres arithmétiques d'Euclide* (*Comptes Rendus de l'Acad. des Sciences de Danemark*, 1910, p. 395 et suiv.) ap. E. Sachs, p. 13.

3. Hultsch ap. Pauly-Wissowa-Kroll, article *Euclide, col.* 1022. Heiberg (Norden-Gercke, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, II, 427) attribue ce scholie à Pappus.

pseudo-aristotélicien sur les « lignes insécables[1] ». Enfin le dernier historien de Théétète, Mlle Eva Sachs, a pu soutenir que Théétète était, non seulement le fondateur de la théorie des irrationnelles, mais aussi le créateur de cette stéréométrie qui, au moment où Platon écrivait le VIe livre de la *République,* était encore à sa naissance[2].

Je ne puis que laisser à de plus compétents que moi le jugement sur le fond de ces questions d'histoire des mathématiques. Mais nous avons vu que l'argumentation, d'apparence purement dialectique, de la seconde partie du *Parménide,* s'inspire souvent de préoccupations de cet ordre mathématique. Peut-être ne sont-elles point totalement étrangères au *Sophiste* lui-même, qui, au non-être, qualifié d'irrationnel (ἄλογον), reconnaît, pour la première fois, une réalité sur laquelle se fonde la distinction des êtres et l'intelligibilité de leurs rapports. Dans le *Théétète,* la troisième définition de la science entraîne une discussion où le débat porte encore sur l'opposition entre « l'irrationnel » inconnaissable, fond de la réalité, et le tout, finalement « exprimable », dont cet irrationnel est le mystérieux et nécessaire élément. Il serait bien étrange que Platon n'eût pas vu et n'eût pas voulu ces correspondances. Soit adresse littéraire à créer, entre des questions mutuellement étrangères, une continuité de formules et de style, soit plutôt puissance de synthèse d'un esprit pour qui le problème de la connaissance est un et identique dans tous les ordres de recherche, Platon a vraiment rattaché le contenu propre de ce drame philosophique à la personne et aux découvertes de celui à qui ce drame est consacré en souvenir pieux[3].

La maïeutique. L'art avec lequel Platon sait rétablir la continuité et maintenir l'équilibre entre les parties diverses d'un vaste ensemble s'affirme encore dans

1. La version arabe du commentaire de Pappus a été traduite en français par Woepke (*Mém. présentés à l'Acad. des Sciences de Paris,* XIV, 1856).

2. E. Sachs, *Die fünf platonischen Körper* (Berlin, 1917), p 88-119.

3. U. v. Wilamowitz (*Platon,* Bd I, p. 509) estime que la discussion philosophique n'a, dans ce dialogue, rien à voir ni avec la personne ni avec les études du Théétète historique.

la liaison de ce large exposé sur la maïeutique avec le reste du dialogue. Les dernières paroles de Socrate en reprendront, en un vif raccourci, les idées maîtresses pour achever, par la conception de la science dont la maïeutique est le symbole, l'encadrement de cette immense discussion. Le Socrate accoucheur des esprits, dont le rôle n'est point d'introduire du dehors dans l'âme une vérité toute faite, mais de l'amener à découvrir la vérité en elle-même originellement présente, est campé ici, dans un relief puissant, comme une antithèse et comme une réponse anticipée à tous les « merveilleux esprits d'aujourd'hui et d'autrefois » qui viendront, l'un après l'autre, au cours de la discussion, apporter leur solution au problème de la science. Cette description de la maïeutique recueille et concentre toute une série de traits dispersés au cours des précédents dialogues, et Campbell en a déjà noté les pièces diverses[1]. Le mot de maïeutique et tout le cortège de termes relatifs aux fonctions de la « délivreuse » apparaissent ici pour la première fois. Mais le discours de Diotime avait montré l'universel instinct qui pousse toute vie vers la génération de la vie atteignant son but le plus haut dans l'enfantement intellectuel, dans la conception de la vérité et de la vertu au contact de l'éternelle beauté[2]. La *République* avait décrit l'élan progressif de l'Amour continuant son ascension jusqu'à l'union avec « l'être qui est » et s'achevant dans la génération de l'Intellect et de la vérité[3]. La *République* aussi avait proclamé que le véritable enseignement n'est point introduction dans l'âme d'une connaissance à elle extérieure, mais réorientation de l'âme, à la fois aversion et conversion de tout son être, loin de l'ombre où s'agite le devenir, vers la lumière où resplendit la Forme du Bien[4]. Le *Phèdre,* enfin, avait opposé, à toutes les rhétoriques savantes en procédés, l'enseignement qui est ensemencement dans les âmes de pensées qui vivront et sauront se défendre elles-mêmes[5]. Ce n'est pas inutilement que la maïeutique du *Théétète* recueille ici tous ces souvenirs et nous

1. Campbell, *ad locum,* p. 30, 8.
2. *Banquet,* 206 c et suiv.
3. *Rép.*, VI, 490 b et suiv.
4. *Ib.*, 518 b.
5. *Phèdre,* 277 e-278 b.

laisse entrevoir, avant les discussions sur la science, la réminiscence du *Ménon* et du *Phédon*. Platon sait que la conclusion de ces discussions sur la science sera purement négative. Il l'a voulue telle. On ne définit pas plus la science qu'on ne définit l'être, dans une philosophie où la science vraie n'est que le contact de l'Intellect avec l'être, où l'Intellect ne naît, à vrai dire, qu'avec et par ce contact. Mais on peut décrire les procédés de cette « psychagogie », qui oriente l'âme vers un contact de plus en plus intime avec l'être, après l'avoir purifiée de toutes ses attaches avec ce qui n'est que l'ombre ou la contrefaçon de l'être.

III

LA DISCUSSION SUR LA SCIENCE

Les grandes divisions sont nettement données par les trois définitions successives de la science : la science est la *sensation* (151 e-187 b) — la science est l'*opinion vraie* (187 b-201 d) — la science est l'*opinion vraie accompagnée de raison* (201 e-210 a).

Première définition. Exposé.

La discussion de la première définition est de beaucoup la plus dramatique et aussi la plus abondante, car elle tient 36 pages d'Henri Estienne contre 14 et 9 pour les deux autres. Elle se divise naturellement en une partie d'exposition (151 e-160 e) et une partie critique (163 a-187 b), séparées par un petit entr'acte (161 a-162 c), qui commencera d'engager Théodore dans la discussion.

L'exposition se fait en trois étapes. La réponse de Théétète : la sensation est la science, est, en effet, successivement assimilée :

1° A la thèse de Protagoras : l'homme est la mesure de toutes choses (151 e-152 c). Celle-ci est développée en partant des formules du *Cratyle* (386 a-386 e) et sera discutée avec des arguments esquissés dans ce dialogue. Mais le *Cratyle* ne faisait que traduire la formule de l'homme-mesure en formule de valeur individuelle absolue de la δόξα : ce qui semble à chacun lui est tel qu'il lui semble. Ici « paraître » est assi-

milé à « être senti » et, dans tout le domaine sensible, la sensation, identique à la représentation affirmative qui la traduit spontanément (φαντασία), est qualifiée science et science infaillible.

2° A la thèse dont cet enseignement public de Protagoras n'est que la formule exotérique : rien n'est, tout devient (152 a-155 c). Translation et friction sont le seul fond du devenir et de l'être apparent. Génération du feu et de la chaleur, qui sont source et foyer de vie ; santé du corps et progrès intellectuel ; équilibre vital et branle éternel de la nature, symbolisé par la « chaîne d'or » d'Homère, dévoilent, sous l'être apparent, la continuité de ce devenir mobile. Application directe à la théorie de la connaissance : relativité de la sensation. La couleur, par exemple, n'appartient ni au sujet qui la localise ni à l'objet où il la localise : elle n'est que croisement essentiellement instable, individuellement original, entre les deux mouvements dont objet et sujet ne sont que les points de départ momentanés[1].

3° A la forme d'absolue relativité que prend cette thèse de la mobilité chez les « parfaits initiés ». Les non-initiés sont réalistes de rude écorce qui ne reconnaissent l'être qu'à ce que leurs yeux voient et que leurs mains étreignent : une action, une génération, cela, comme tout ce qui ne se voit point, n'a point de part à l'être. Nous nous rappellerons que, d'après le *Cratyle* (386 e et suiv.), les πράξεις, les actes sont une forme déterminée de réalité (ἕν τι εἶδος τῶν ὄντων); que la détermination permanente et originale des natures d'actes se fonde sur la détermination stable et propre de chaque nature d'être ou forme et l'éternelle valeur d'exemplaire de

1. La logique du sens commun est facilement embarrassée par l'exploitation éristique de ce mobile devenir : l'exemple des osselets et celui des changeantes relations d'âge, de taille ou de volume nous ramènent aux subtilités éristiques du *Parménide* et même du *Phédon*. Noter la première amorce, très intentionnelle, de la grande digression sur le philosophe, dont l'avantage le plus immédiatement visible sera le loisir : ὡς πάνυ πολλὴν σχολὴν ἄγοντες (154 e). L'étonnement de Théétète et le mot sur la curiosité admirative, mère du savoir, fournit comme un éclair de repos avant le troisième exposé. Mais Thaumas, Iris, et le γενεαλογεῖν sont comme les premières notes de ce grand couplet d'allure cosmogonique.

la forme en soi (αὐτὸ ὃ ἔστιν κερκίς, 389 b). Les « générations » ne sont, dans ce petit couplet-rappel du *Théétète,* que la forme passive de ces actes. Le mot « corps » n'apparaît pas ici. Dans le *Sophiste* seulement, les « Fils de la Terre » définiront naturellement la réalité comme corps, parce que l'opposition corporel-incorporel sera nécessaire pour introduire la définition de l'être, précisément par l'action et la passion. Dans le *Théétète,* les non-initiés, incapables de comprendre les mystères profonds du mouvement universel, en restent à un sensualisme statique et massif.

Les initiés, plus « raffinés », transposent en métaphysique les cosmogonies et généalogies antiques. A l'origine, rien que mouvement. Deux grandes formes, dont la dualité se répète à l'infini : sexualités opposées, pourrait-on dire, dont la puissance active et la puissance passive se rencontrent. Leur « friction » est génératrice d'une dualité nouvelle et pareillement infinie, pareillement inséparable : le sensible, la sensation [1]. Ces rejetons jumeaux sont, comme ceux des généalogies hésiodiques, pour une part distingués par des noms d'une variété infinie, pour l'autre part, infinité anonyme. Donc un premier mouvement, que sa lenteur même localise, et que son action répétée sur un même patient, soumis de façon durable à « ses approches », fait générateur. Puis, par un jeu de mots hardi sur le verbe « porter », le passage de la gestation à la translation : les produits engendrés sont, comme tels, portés par ce mouvement d'essence plus rapide qu'est la translation. Le *Cratyle* avait déjà posé (412 c) le principe de ces distinctions de vitesse dans le mouvement foncier de l'être. Donc la rencontre de deux de ces « mouvements lents », l'œil et quelque objet approprié, engendre simultanément la blancheur et la vision. Mais la translation de cette blancheur et de cette vision, qui sont mouvements encore et non qualité ou acte stables, ne s'achève que lorsque la vision, venant s'appliquer à l'œil, l'a fait, non plus vision, mais œil voyant, et lorsque la blancheur, venant s'appliquer à ce que nous appelons objet, l'a fait, non plus blancheur, mais blanc, et tel blanc, à savoir bois blanc ou pierre blanche.

1. Le terme « friction » a été employé pour la première fois à l'occasion du feu (153 a) et relie ce troisième exposé au second.

Ni les supports ni le sens de cette relation action-passion ne sont quelque chose de fixe. Rien n'est agent par soi, mais seulement dans sa relation et durant sa relation avec un patient ; et si, entre deux termes donnés, le sens de la relation n'est point dit réversible, il l'est au moins dès que l'un des termes change. Agent ici, patient là, le support n'est pas un « être » dont le fond puisse porter successivement des relations opposées. Il n'est même pas, il devient sans arrêt l'infinité mouvante de ces relations contraires. Le langage qui voudrait traduire correctement ce flux incessant devrait réussir à bannir totalement le mot « être ». Ainsi non seulement l'organe et la qualité, mais les agrégats dont sont faites ces apparences de réalités concrètes, homme, pierre, se résolvent en jeux de relations. Alors que les non-initiés ne voient que la chose et nient la relation, les initiés divisent et mobilisent la chose en un flux de relations dont l'orientation même varie incessamment. Qu'il ait trouvé la thèse achevée ou l'ait, soit construite, soit aidée à se construire dans cette forme rigoureuse, Platon l'expose avec une complaisance visible. Il s'en souviendra plus tard et saura l'utiliser, dans le *Timée*, par exemple, pour sa théorie de la vision[1].

Un rappel bref de la maïeutique (157 c/d). Après quoi l'on fait ressortir les avantages de la thèse contre les objections vulgairement opposées à l'infaillibilité de la sensation : les songes, la maladie et la folie, toutes les illusions des sens. Il ne faut point dire qu'en un même sujet deux sensations contradictoires ne peuvent être vraies. Il n'y a point un sujet, mais, en chacun, une série infinie de sujets qui ne subsistent que par et que durant cette relation avec l'objet. Sujet, objet n'ont leur être qu'en cette relation mutuelle. La nécessité qui les noue l'un à l'autre ne les noue à rien d'autre, et ne noue même pas chacun d'eux à soi-même (160 b/c).

On conclut donc ce triple exposé en identifiant une dernière fois les trois formules d'Héraclite, de Protagoras et de Théétète : le flux universel, l'homme-mesure, la sensation-science (160 e).

1. *Timée*, 45 b-46 a. Cf. J.-I. Beare, *Greek theories of elementary cognition*, Oxford, 1906, p. 44 et suiv.

Discussion. La critique est beaucoup plus développée que l'exposition. Elle se divise en quatre essais successifs, assez régulièrement séparés par des entr'actes. Un mot de Socrate, à la fin de la pause précédente, n'est pas sans nous faire prévoir que ces essais de critique n'auront ni la même origine ni la même valeur : « Aucun argument ne sort de moi ; je ne fais que recevoir ce qu'invente la sagesse d'autrui. »

1° Le premier essai (161 c-168 c) est fait d'arguments populaires ou éristiques, variantes diverses d'une formule qui jouera un grand rôle dans ce dialogue : est-il possible de ne pas savoir ce qu'on sait [1] ? La réponse est la grande *Apologie de Protagoras* (166 a-168 c). Oui, il est possible que le même homme sache et ne sache pas le même objet. L'impression actuelle est, en effet, tout autre que le souvenir d'une impression passée. Le sujet, surtout, n'est jamais le même : il est une infinité successive d'individus différents. Pour chacun de ces individus successifs, chaque sensation est individuelle et individuellement vraie. Et cela ne détruit point les différences entre les hommes ; car, s'il n'y a point différences de vérité, il y a différences de valeur. L'état d'une pensée, comme celui d'une plante, n'est pas plus vrai que l'état d'une autre : il est seulement plus sain et plus utile. Le sage, laboureur ou médecin ou orateur, est celui qui sait opérer l'inversion des états, substituer, à des dispositions, sensations et opinions pernicieuses, des dispositions, sensations et opi-

1. Les arguments populaires s'adressent directement à Théodore. Si tout homme est mesure, pourquoi pas le pourceau ? Si chaque individu est norme du vrai, à quoi bon enseigner ? Rhétorique et dialectique deviennent également ridicules. Et quelle extravagance que cette égalité de tous les hommes entre eux et du premier homme venu avec les dieux ! Théodore se soustrayant au débat, c'est Protagoras qui va répondre dans une petite « apologie ». De tels arguments mêlent à la question les dieux, et, de leur être ou non-être, lui ne parle ni n'écrit. Ils ne se fondent que sur la vraisemblance : la science de Théodore et de Théétète serait plus exigeante (162 e). Les arguments qui suivent sont nettement caractérisés comme venant de disputeurs de métier : audition d'une langue étrangère, lecture de lettres inconnues ; exemple de l'homme qui, les yeux fermés, se souvient de ce qu'il a vu ou de l'homme à qui on ferme un œil et qui, donc, voit et ne voit pas.

nions salutaires. Pour la cité comme pour l'individu, le plus de vérité d'une opinion ne veut dire que son plus de valeur. Cette théorie de l'inversion des états se donne ici comme un écho direct de la pratique éclairée, soit des agriculteurs, soit des médecins. L'Eryximaque du *Banquet* a, sur le rôle du médecin, la même théorie : il doit savoir d'abord discerner, puis invertir[1]. Il n'y a qu'à parcourir Littré pour percevoir le rôle que jouait la μεταβολή et l'ἀντιμεταβολή dans la pratique et la littérature médicales ; le *Traité du Régime dans les Maladies aiguës* polémique à chaque instant contre certaines manières de comprendre ce « changement » que doit produire le médecin[2]. Mais peut-être Platon s'est-il beaucoup moins servi de la littérature médicale que de la littérature des Iatrosophistes : l'Apologie de Protagoras a sa source la plus probable dans les écrits même de Protagoras[3]. Cette Apologie se termine par une exhortation à pratiquer plus honnêtement la discussion dialectique, si l'on veut que les gens qu'elle réfute s'en prennent, non à celui qui la conduit, mais à eux-mêmes : allusion directe à l'*Apologie de Socrate* (143 c/d) et rapide indication des effets salutaires de la réfutation, dont profitera largement le *Sophiste* (230)[4].

2° Le second essai (170 a-172 b, 177 d-179 c) discute la thèse de l'homme-mesure. La discussion portera, non sur la vérité absolue de toute sensation, mais sur la vérité absolue de toute opinion. C'est la δόξα qui vient au premier plan.

a) La croyance commune est que la sagesse est pensée vraie (τὴν μὲν σοφίαν ἀληθῆ διάνοιαν), et que l'ignorance est opinion fausse (ψευδῆ δόξαν). Accepter la thèse de l'homme-mesure est donc dire que mon opinion est vraie pour moi et fausse pour les autres (170 e). *b*) Si la multitude pense, sur le principe de Protagoras, le contraire de Protagoras, autant le nombre de ses contradicteurs surpasse celui de ses partisans, autant de fois sa Vérité est inexistante. *c*) Protagoras, par son principe, accorde que l'opinion de ceux qui contredisent la sienne est vraie ; eux regardent son opinion comme

1. *Banquet*, 186 d : ὁ διαγιγνώσκων... καὶ ὁ μεταβάλλειν ποιῶν.
2. Voir Hippocrate (Littré) II, 279, 303 et tout le traité, p. 214 à 377.
3. Cf. *Revue de Philologie*, XXXVII, 1, p. 68-69.
4. Cf. aussi *Protagoras*, 336 b.

fausse, leur opinion comme vraie : donc la Vérité de Protagoras n'est vraie, ni pour les autres, ni pour lui-même (171 c). L'appel à la distinction commune entre sages et non-sages, renouvelé ici du premier essai, était déjà dans le *Cratyle* (386 c/d). Le dernier argument nous est donné, par Sextus (*adv. math.* VII, 389-391), comme commun à Platon et à Démocrite, « dans leurs objections à Protagoras ». D'ailleurs Plutarque (*adv. Colot.* 4, p. 1108 F) nous parle des « nombreuses et convaincantes objections » que Démocrite aurait « écrites » contre Protagoras. L'*Euthydème* de Platon a déjà dit (286 c) que soutenir, avec Protagoras, l'impossibilité de dire faux, c'est « en renversant tous les autres, se renverser soi-même ». Platon laisse d'ailleurs assez bien entendre l'origine composite de cette réfutation, et l'idée que Démocrite serait, ici et dans l'*Euthydème*, une de ses sources au moins indirectes, n'est nullement absurde en soi [1]. Mais la réfutation n'est point regardée comme également valable en toutes ses parties. On en retient que, d'après tous, il y a sages et non-sages ; que le premier venu n'est point son propre médecin ; que, si, à chaque cité, ce qu'elle décrète juste est juste, ce que chaque cité croit et décrète utile ne lui sera pas nécessairement utile (172 b).

Au moment où s'amorce cet argument sur le « futur », la remarque sur la longueur de la discussion et l'observation de Théodore « nous avons loisir [2] » introduisent la grande digression sur le Philosophe en face des sages de ce monde (172 c-177 c). Les sarcasmes de Calliclès dans le *Gorgias* contre la vie inutile et impuissante des philosophes (482 c-486 d) sont ici transposés en éloges de la vie philosophique. D'un dialogue à l'autre, les deux couplets s'opposent et se balancent même pour leur étendue matérielle. Mais nous retrouverions, dispersés dans la *République*, à peu près tous les détails que Platon assemble dans cette grande antithèse du *Théétète* : la gaucherie du philosophe, qui el rend ridicule dans les cours de justice et dans toutes autres réunions publiques (*Rép.* 517 d), l'élévation de sa pensée au-dessus du cercle étroit de la cité (496 b), les âmes « tordues et rabougries » que produit l'habitude des sciences et techniques vulgaires (495 d/e),

1. Cf. Brochard, *Protagoras et Démocrite* (*Etudes*..., p. 32 et 33).
2. *Théétète*, 172 c.

l'opposition des deux paradigmes (500 d/e). Les expériences personnelles de Platon ont dû nourrir le fond de pensées d'où sortent ces oppositions du sage aux habiles de ce monde. Mais le point de départ historique en est toujours le procès malheureux de Socrate. Il n'est pas juste de dire que le présent épisode manque à produire tout son effet parce que Platon a attendu la fin du dialogue pour nous mettre en présence de l'accusation de Mélétos : depuis les premières lignes du prologue, la pensée de la mort prochaine de Socrate plane sur cette libre causerie de philosophie entre Socrate et Théétète sans en troubler ni la sérénité ni le tranquille « loisir »[1]. Mais U. von Wilamowitz a raison quand il conjecture que le dialogue « *Le Philosophe* » eût achevé la peinture du sage qu'esquisse l'épisode du *Théétète*,[2] et peut-être est-il permis de penser que ce dialogue, où Socrate serait venu, au lendemain de son procès, nous donner la définition du philosophe, eût été, sur le plan nouveau où nous place la tétralogie, comme le pendant du *Phédon*.

La discussion ne pouvait se renouer sans un bref résumé. L'affirmation que toute opinion individuelle est vraie ne peut plus se soutenir quand on considère le futur. De ce qui est, chacun a le critère en soi-même. Mais de ce qui sera, le compétent est le seul juge : médecin, musicien ou cuisinier ou, comme Protagoras, maître de « persuasion judiciaire ». Reste donc l'impression individuelle actuelle, source et des sensations et des opinions, contre laquelle, sitôt qu'elle est, on n'a plus guère de prise. Il faut donc faire l'examen de cet être fuyant.

3° Le troisième essai de critique (179 c-184 b) portera donc sur la thèse du mouvement universel. C'est l'occasion d'un large parallèle historique. *a*) Les tenants les plus vigoureux de cette thèse sont les Héraclitiens. Hermogène se plaignait déjà que Cratyle ne voulût jamais donner de réponse ferme et n'employât, comme procédé de discussion, que l'ironie (384 a). Le Socrate du même *Cratyle* rattachait déjà cette philosophie de la mobilité, acceptée « par la plupart des

1. U. von Wilamowitz trouve que la mention du procès est « soudainement jetée dans cette conversation, dont on ne nous a point dit, par ailleurs, à quel moment elle se tient ». (*Platon*, Bd II, 231). Mais cf. *Théétète*, 142 c.

2. *Ibid.*, p. 235.

sages d'à présent » (441 b), aux cosmogonies antiques. Rhéa, Kronos, l'Océan et Téthys, étaient les sources mythiques de ce flux universel. Homère, Hésiode, Orphée en étaient les premiers chantres (402 b/c). Les philosophes qui le prônaient étaient dépeints comme attirés eux-mêmes dans le « tourbillon » où ils précipitaient les êtres (439 c). Platon ramasse ici, dans le raccourci puissant de ce troisième essai, et ces formules éparses et la sinueuse discussion du *Cratyle*. *b*) Contre cette mobilité essentielle, prônée par des gens qui n'ont pas plus d'arrêt dans leur pensée qu'ils n'en admettent dans les êtres, se dressent les Mélisse et les Parménide. Pour eux, « tout est un et se tient immobile en soi-même, n'ayant pas de place où se mouvoir ». Parallèle qui se donne comme l'amorce d'une discussion exhaustive. Mais la suite immédiate montrera qu'il n'est ici que pour achever le cadre historique et pour marquer les points d'attache de la discussion présente aussi bien avec le passé qu'avec l'avenir. La discussion de l'éléatisme n'est que différée : elle se fera dans le *Sophiste*. On ne réfute ici que la thèse de la mobilité.

Le mouvement est altération ou translation. Or, quand on dit que tout se meut, et qu'on entend par là écarter de l'être tout ce qui le stabiliserait de quelque manière que ce soit, on est bien obligé de dire que tout se meut de ces deux espèces de mouvements à la fois. L'être qui se déplacerait sans s'altérer garderait encore, en son fond intime, une stabilité. Donc l'altération doit être aussi universelle, aussi continue que la translation. Or, s'il n'y avait que celle-ci, on pourrait encore dire que ce qui s'écoule s'écoule tel ou tel. Mais toute qualité, couleur ou autre, étant elle-même mobilisée, rendue incessamment fluente et fuyante, il n'y a plus nulle part d'objet ; et, dans le sujet, divisé lui-même en une infinité de consciences instantanées, aucune sensation n'a le temps de se poser qu'elle est déjà devenue autre. Dire que la sensation est science est ne plus rien dire. Ne rien dire est d'ailleurs la seule ressource, car dire « ainsi », dire « pas ainsi » serait poser un état là où il n'y a qu'un flux. Un mot vague, « pas même ainsi », traduirait peut-être cette indétermination essentielle.

Avant le quatrième essai, un entr'acte (183 c-184 b): Socrate ne se rendra point à la prière de Théétète et ne discutera point la thèse de Parménide. Plus que tous autres partisans de l'unité immobile, Parménide est vénérable et redoutable.

C'est le souvenir qui reste à Socrate de la conversation qu'il eut, jeune, avec le vieillard Parménide. A vouloir pénétrer ses « profondeurs sublimes », on risquerait de n'en comprendre ni la lettre ni surtout le sens. Discuter sa thèse serait s'exposer à une « irruption turbulente d'arguments », sous laquelle disparaîtrait la question présente, déjà si complexe. On ne pouvait mieux rappeler « l'océan d'arguments » du *Parménide*, ni la difficulté de cette argumentation dialectique.

4° Le quatrième et dernier essai (184 b-186 e) est encore introduit par un rappel de la maïeutique : Platon multiplie ainsi les fils qui relient, à cette discussion toute négative, sinon sa définition positive de la science, au moins sa conception de la vérité présente à l'âme. Ici, précisément, quelque chose de positif est atteint par la considération du pouvoir synthétique de l'âme. Les sensations ne sont point assises en nous, une par une, comme les guerriers d'Homère dans le cheval de bois. Il y a, en nous, un centre, dont les sens ne sont que les instruments ou organes, et dont la fonction est de percevoir les sensations isolées transmises par chaque organe, de les comparer, d'en dégager les caractères communs[1]. Être et non-être, ressemblance et dissemblance, identité et différence, unité et tout nombre, tous ces « communs » n'ont point, comme les sensibles, d'organe propre : c'est l'âme qui les perçoit, les compare et en tire les inférences nécessaires. Les impressions sont communes à l'homme et à la bête. Mais « les raisonnements sur les impressions en leur rapport à l'être et à l'utile » ne se forment qu'en l'âme. Encore tous n'en sont-ils point capables : il y faut temps, labeur et « éducation ». La considération de l'utile relie ce quatrième essai aux deux premiers et spécialement à l'argument sur le futur. Ce concept de l'utile a été, au moins une fois, dans le second essai, subordonné au concept général de bien (177 d). Aussi voyons-nous ici reparaître, sous le nom de « communs », la double série qui apparaissait dans le *Parménide* sous le

1. Sur les rapports de ce passage du *Théétète* avec la théorie aristotélicienne du *sensus communis*, cf. J. Beare, *Greek theories of elementary cognition*, p. 260-263. Les objets de ce sens commun sont, chez Aristote, « exactement parallèles aux κοινά de Platon » et le passage du *Théétète* « a très bien pu suggérer à Aristote l'idée de cette faculté spéciale » (p. 262).

nom de formes : d'une part concepts de valeur comme le beau et le laid, le bien et le mal (*Théét.* 186 a, *Parm.* 130 b) ; d'autre part concepts proprement dialectiques ou métaphysiques, être, ressemblance, différence. Ce sont de tels « communs » que l'âme directement considère et compare en son raisonnement, se demandant ce qu'ils sont et quel est leur rapport mutuel. Les impressions ne sont que l'occasion de cette confrontation. Ce n'est donc point en elles qu'est la science : l'âme n'y touche jamais à l'être ni à la vérité (186 d) ; elle n'y touche que dans cette perception et cette comparaison des « communs », car là elle travaille directement sur les réalités (περὶ τὰ ὄντα, 187 a). Reste à savoir comment doit s'appeler cette opération de l'âme[1].

Seconde définition.

Si Théétète traduit tout de suite cet acte de l'âme par *juger* (δοξάζειν) et définit spontanément la science par l'opinion vraie, c'est qu'il se réfère naturellement à la croyance commune, dont la formule était, dès le début du second essai : la sagesse, c'est la pensée vraie, et l'ignorance, c'est l'opinion fausse (170 b). Bien que le rapport de la pensée et de l'opinion doive être l'objet, dans la présente définition, d'une fine analyse qui posera les bases psychologiques de la théorie logique du « dis-

1. Même pour qui voudrait lire, dans cette page du *Théétète*, une solution définitive du problème de la science, cette solution serait donc assez mal traduite dans la phrase de Lutoslawski : « La connaissance n'est plus conçue comme simple intuition d'idées préexistantes, mais comme un produit de l'activité de l'esprit » (*Plato's Logic*, p. 375). Ces idées ou formes ou réalités préexistantes n'étaient atteintes, dans le *Phédon*, que par un travail de l'esprit, τῷ τῆς διανοίας λογισμῷ (79 a), et l'âme, ici, travaille encore sur des réalités qu'elle ne découvre qu'au prix d'un long effort et dont elle s'efforce de dégager les relations mutuelles. Cette page du *Théétète* ne donne ni n'exclut la traduction métaphysique du travail de l'âme sur les « communs ». D'ailleurs cette description du travail direct de l'âme sur les réalités n'est, si profonde qu'elle soit, qu'un moyen. Elle a prouvé subjectivement, du point de vue de la connaissance, ce que le troisième essai avait prouvé objectivement, du point de vue de l'être : la sensation n'est pas la science. Mais elle s'est arrêtée à l'aspect discursif de la connaissance, pour que le jeune Théétète pût traduire cette « discursion » en δόξα.

cours », la δόξα garde encore ici son sens de connaissance de pure opinion. Le δοξάζειν ici défini n'a point rompu ses attaches avec les nombreux δοξάζειν de la première partie. Nous le traduisons en français par *juger,* faute de hardiesse à revenir au sens foncier de notre mot *opiner*[1]. Mais il n'y a aucune raison de ne pas garder, à la δόξα, son sens d'*opinion.* C'est en ce sens, d'ailleurs, que sera pris nettement le δοξάζειν produit, dans l'esprit des juges, par l'éloquence purement persuasive, nullement instructive, du rhéteur plaidant : *opinio ex auditu* se substituant à la *scientia de visu.* Comme la définition n'a été prise qu'à la croyance commune, il n'y a pas besoin de faire appel, pour la réfuter, à d'autres critères que le sens commun et l'expérience commune (201 b/c). Il est donc assez inutile de penser que Platon accorde ici une valeur toute nouvelle à l'expérience, ou même de dire, avec Apelt, que Platon contredit ici ou, tout au moins, néglige la démonstration faite par lui que la science n'est pas la sensation[2]. Si l'on se donne peu de peine pour réfuter la seconde définition de la science, c'est qu'elle est peu profonde et qu'elle n'est, à vrai dire, amenée que pour permettre de poser le problème de l'erreur. C'est, en effet, la discussion de ce problème qui constitue l'objet propre de cette seconde section. Celui qui définit la science par l'opinion vraie doit au moins pouvoir dire en quoi consiste et comment se produit l'opinion fausse[3].

1. Arnaud, dans sa lettre au P. Mersenne, emprunte à saint Augustin sa distinction entre *entendre, croire* et *opiner,* et emploie encore ce dernier mot dans son sens actif. Cf. *Œuvres de Descartes* (Adam-Tannery), IX, p. 168.

2. *Platons Dialog Theaëtet,* p. 182.

3. La négation de cette possibilité de « juger faux » était incluse dans la thèse de l'homme-mesure, dont la traduction ordinaire était, dans notre première partie : toute opinion individuelle est vraie. Le *Cratyle* connaissait cette négation comme une théorie très répandue et très vieille (429 d) et s'en était servi, dès le début, pour introduire la thèse de Protagoras (385). Elle s'appuyait sur le principe : on ne peut dire sans dire ce qui est (429 e-431). Les sophistes de l'*Euthydème* avaient manié l'objection sous deux formes : on ne peut parler sans dire quelque chose de déterminé, donc quelque chose qui est, et qui dit l'être ou les êtres dit vrai ; ce qui n'est pas ne peut être l'objet d'aucun acte, donc ne peut faire l'objet d'aucune proposition logique. Socrate ne répondait alors que par l'objection présentée

La division est indiquée ici par les deux points de vue successifs auxquels se place la discussion. On peut considérer l'erreur dans ce que nous appellerions la pensée claire : on négligera le fait d'apprendre et d'oublier, donc on laissera de côté tout ce qui est pensée inférieure ou confuse et l'on posera qu'entre savoir et ne pas savoir, il n'y a pas d'intermédiaire. Alors 1° subjectivement, on ne pourra confondre une chose qu'on sait avec une chose qu'on sait, ni une chose qu'on ignore avec une chose qu'on ignore, ni une chose qu'on sait avec une chose qu'on ignore ou inversement (188 a-188 c) ; 2° objectivement, on ne peut confondre ce qui est ni avec ce qui n'est pas, car penser ce qui n'est pas, c'est ne pas penser du tout ; ni avec ce qui est, auquel cas l'erreur serait substitution d'être à être dans l'opinion (allodoxie). La pensée n'est, en effet, qu'un dialogue, une discussion de l'âme avec elle-même, et l'opinion n'est que le formulé d'arrêt de ce débat (190 a). Que deux termes soient présents simultanément dans ce champ de conscience claire de l'âme que représente le débat intérieur de la διάνοια, jamais l'opinion à laquelle aboutit ce débat ne pourra prendre l'un pour l'autre. Encore moins si l'un seulement des termes est présent. L'opinion fausse ne

comme populaire dans notre premier essai (*Théét.* 161 e) : pourquoi donc enseignez-vous ? (*Euthyd.* 284 a-287 a). Mais les deux sophistes donnaient déjà, du savoir, une définition qui sera corrigée ici : savoir, c'est avoir la science (277 b). Enfin leur question : apprend-on ce qu'on sait ou ce qu'on ne sait pas ? (276/277 a/b) contenait en germe la fameuse difficulté : peut-on ne pas savoir ce qu'on sait ? Nous l'avons vue se répéter sous diverses formes dans le premier essai (*Théét.* 163-166). Ce sont les mêmes difficultés, objectives (être et non-être), ou subjectives (savoir et non-savoir), que nous retrouverons ici. Mais les difficultés sur le non-être ne seront discutées bien à fond que dans le *Sophiste*. Bien que groupant ces difficultés objectives d'une façon plus complète et plus claire que l'*Euthydème* ou le *Cratyle*, le *Théétète* développera surtout les difficultés subjectives, et le motif conducteur de cette longue discussion sera toujours la fameuse question : peut-on savoir ce qu'on ne sait pas et ne pas savoir ce qu'on sait ? Ce débat sur l'erreur dans le *Théétète* a fait l'objet de maintes dissertations. Mais nulle part la teneur essentielle n'en a été dégagée plus clairement ni la portée logique et métaphysique plus sobrement définie que dans la thèse du maître français, Brochard (*De l'Erreur*, 2e éd. Paris, 1897, p. 16-20).

peut donc être définie comme méprise, allodoxie ou hétérodoxie (188 d-190 e).

Mais on peut aussi considérer l'erreur dans une âme où l'on a de nouveau introduit la mémoire et l'oubli. On se représentera alors la conservation du souvenir par deux images successives. 1° Le bloc de cire et ses empreintes passeront dans la littérature courante de la psychologie, mais les premiers livres à nous connus qui les utilisent sont le *De Anima* et le *De Memoria* d'Aristote[1]. Que ceci soit une satire, le cliquetis des oppositions multipliées entre chose qu'on sait ou qu'on ne sait pas, sensation actuelle et empreinte, sensation conforme à l'empreinte ou non conforme à l'empreinte nous le prouverait tout seul (192-194). La description des cœurs velus, des cœurs secs et des cœurs humides n'est certainement pas moins satirique, encore qu'une longue accoutumance à ces explications matérielles nous rende la satire moins sensible (194 a-195 b.) Platon en affirme d'ailleurs nettement la provenance étrangère (194 c). Le gain qu'elles permettraient serait de pouvoir dire que l'opinion fausse « n'est ni dans les sensations en leur rapport mutuel, ni dans les pensées, mais bien dans l'ajustement de la sensation à la pensée » (195 c). Alors on ne devrait pas pouvoir confondre entre eux deux objets connus seulement par la pensée. C'est pourtant ce qu'on fait quand on se trompe dans les nombres. 2° Puisqu'on est contraint, même dans ce moment où l'on veut définir la science et où l'on ignore ce qu'elle est, de se servir continuellement du mot « science », on va corriger la formule vulgaire (φασίν) : savoir est avoir la science, formule qui était celle des sophistes de l'*Euthydème* probablement parce qu'elle était courante. On va dire que savoir est posséder la science. Une fois acquise, on la possède à l'état de souvenirs qui voltigent dans la mémoire comme des colombes dans un colombier. Quand on les veut reprendre pour les avoir, on se trompe : on prend à la volée un souvenir pour un autre. Mais les conséquences de cette explication sont absurdes. Si l'erreur vient d'une substitution de science à science, c'est la présence de la science qui nous fait errer.

1. Application de la théorie des empreintes aux qualités de la mémoire : *De Mem.* 449 b 30-450 a 32. Simple comparaison de la sensation avec l'empreinte d'un sceau : *De Anima* 424 a 19.

Si, pour éviter que l'effet de la science soit de nous faire ignorer, nous mettons, dans le colombier, à côté des sciences, des non-sciences, nous nous engagerons dans une voie sans fin : ces sciences et non-sciences seront objets de sciences nouvelles, qu'il faudra pourchasser en quelque nouveau colombier. Puisque, d'ailleurs, l'expérience journalière des tribunaux montre que l'opinion vraie se produit sans la science, la seconde définition ne peut tenir.

Troisième définition.

Platon n'a point oublié de nous dire que les bruits des discussions philosophiques venaient souvent troubler, dans son gymnase, les études géométriques de Théétète. Celui-ci connaissait les questions habituelles de Socrate sur la science, s'était essayé souvent à les résoudre lui-même, en avait ouï donner des solutions qui ne l'avaient jamais satisfait (148 e). Puisque les définitions qu'il a présentées, d'ailleurs sans dogmatisme bien assuré (187 b), ne peuvent tenir, il proposera une autre définition, qui lui revient maintenant en mémoire : la science est *l'opinion vraie accompagnée de raison*. Le lecteur habituel de Platon s'attend presque ici à voir Théétète sourire en regardant Socrate, comme souriait Charmide en regardant Critias ; car Platon n'a pas ignoré à combien de passages de ses dialogues une telle définition ferait penser. Il veut pourtant paraître l'ignorer, et les formules discutées ici côtoieront parfois de si près les siennes que beaucoup de critiques ont cru à une palinodie, mais il les démolit avec entrain sans jamais avoir l'air de sentir qu'il s'attaquerait à ses propres principes.

La théorie particulière ici exposée regarde, en fait, la « raison » comme une explication analytique. On peut fournir la raison d'un tout en le décomposant en ses constituants premiers. On ne pourrait fournir pareille raison de ces constituants premiers qu'en les considérant, à leur tour, comme des touts dont on sait retrouver les parties composantes. S'ils sont absolument premiers, ils sont la limite où toute analyse s'arrête. Ils sont donnés et non pas simplement postulés, car la sensation les atteint. Ils sont distingués les uns des autres, car ils sont nommés. Mais ce nom est leur seule marque distinctive : aucune détermination logique, même celle d'être, ne leur convient. Bien que reconnaissables, ils sont donc

inconnaissables, inexprimables en une raison, car la raison ne naît que par l'agencement de plusieurs noms. Ils sont des éléments, des lettres dont se forment les composés ou syllabes. Celles-ci, par contre, sont connaissables, exprimables, et c'est l'opinion vraie qui exprimera leur raison. Il était facile à Platon de jouer avec les sens multiples du mot λόγος. Nous n'avons guère, en français, d'autre mot qui puisse se prêter, sans qu'on le torture par trop, à toutes ces combinaisons de sens, que le mot « raison » au sens général où l'emploient les philosophes et surtout les mathématiciens du XVIIe siècle. La raison est ici, manifestement, « la manière dont une chose en contient d'autres ». A l'état développé, reproduisant le nombre et l'arrangement des composants, elle est raison encore ou définition, toujours λόγος, et, comme ces composants n'ont que leurs noms pour marques, ne sont que des noms, la raison est un entrelacement de noms (202 b). Ainsi la langue philosophique et la langue mathématique demeurent mêlées en cet exposé, qui présente les éléments comme dépourvus de raison ou irrationnels (ἄλογα) et les syllabes comme pourvues d'une raison développable, donc comme exprimables (ῥηταί).

Il est difficile de ne pas se rappeler ici que le Socrate du *Cratyle* avait exposé une tout autre conception et du λόγος et de la connaissance dont sont susceptibles les éléments ou στοιχεῖα. Il avait bien commencé (385 c) par ne considérer, comme partie élémentaire du λόγος, que le nom ou ὄνομα et reconnaître même, à cet élément, une possibilité de vérité ou fausseté que le *Sophiste* n'acceptera plus. Mais il n'avait point laissé de se corriger en établissant plus loin (425 a) que le λόγος, raison, définition ou discours, était composé, non seulement du nom, mais aussi du verbe ou prédicat (ῥῆμα) : c'est sous cette forme que l'utilisera le *Sophiste* pour montrer la possibilité de l'erreur dans le discours. D'autre part il avait vu que l'explication étymologique remonte forcément à des noms qui sont comme les éléments des autres noms et du discours et que l'on ne peut plus considérer comme composés d'autres noms (422 a). Mais, de ces noms élémentaires, il cherchait et trouvait encore une explication, une raison. Pour cela, il les décomposait, à vrai dire, en de nouveaux éléments ou lettres. Mais ces lettres, indécomposables et derniers éléments, avaient encore, chacune, une vertu

propre et connaissable. On ne la déterminait que par un détour, par le recours à la puissance imitative du geste. La vertu propre de ces éléments leur venait donc de leur nature mimétique : chaque lettre devenait comme un « mime vocal », et le rôle de l'r, de l'l, de l's était étudié avec un humour auquel se mêlait beaucoup de sérieux (422-427). Enfin les syllabes paraissent bien, dans notre exposé, n'être exprimables qu'à la condition de posséder une raison exacte et « de nombre à nombre ». Or le Théétète devant qui on réfutera cette théorie est celui qui a introduit, dans la mathématique contemporaine de Platon, l'idée que certaines grandeurs incommensurables sont encore exprimables : elles ont une raison que notre XVIIe siècle appellera « sourde »[1]. Que Platon ait trouvé le présent exposé tout fait chez Antisthène ou chez tout autre, ou bien qu'il l'ait reconstruit avec une certaine liberté, la théorie qui s'y présente devait, en tous cas, être envisagée par lui comme retardataire aussi bien en sa conception de l'irrationnel qu'en sa conception du rapport de l'élément à la syllabe.

Dans sa teneur générale, elle est réfutée par un raisonnement dialectique où Platon reprend les distinctions subtiles du *Parménide* (145-147, 157 b-158 b) sur le tout-somme, le tout unité résultante, la partie et la totalité des parties. Ces distinctions reviendront souvent dans Aristote, et Sextus Empiricus les utilisera jusqu'à épuisement[2]. La syllabe est ou bien la simple somme des éléments, ou une forme unique résultant de leur assemblage. Si forme unique, elle doit être indivisible. Elle ne sera donc pas plus connaissable que les éléments. D'ailleurs l'expérience prouve que, dans la grammaire, dans la musique et dans toutes autres sciences,

1. Cf. *Théét.* 147 c-148 b, et comparer, par exemple, le scholie à la prop. II du livre X d'Euclide (*Euclidis Elementa*, Heiberg, V, p. 439-442) avec *Nouveaux Eléments de Géométrie*, Paris, Savreux, 1667, p. 23. Le mot *surdus* est employé, dès la fin du XIIe siècle, par Gérard de Crémone (P. Tannery, dans *Encyclopédie des Sciences mathématiques*, I (1904), p. 138, note 22).

2. Cf. pour la solution donnée ici par Platon, Arist. *Met.* 1043 a, 29 — 1044 a, 15 ; pour les apories sur partie et tout, *Phys.* 185 b, 11 ; *Top.* 150 a, 15-21 etc ; Sextus. *Adv. math.*, IX, 331-358, *Hypotyp.*, III, 98-101, etc.

les éléments doivent être appris avant la syllabe ou le composé, et que l'élément est plus connaissable que le composé (202 e-206 c).

Mais la théorie qui définit la science par l'opinion vraie accompagnée de raison a négligé de nous dire ce qu'elle entend exactement par ce mot « raison ». 1° Cette raison ne peut être évidemment la simple expression vocale. Tous ceux qui peuvent parler peuvent donner l'expression de leur opinion droite. Si cette expression purement vocale est raison, si l'adjonction de cette raison à l'opinion droite la fait science, l'opinion droite ne sera plus jamais séparable de la science. 2° Cette raison ne peut être le parcours complet, l'énumération exacte des éléments ; car l'enfant qui écrit correctement un nom n'en connaît toutes les lettres composantes que par opinion droite et n'a point encore la science. 3° Cette raison ne peut être la différence caractéristique. L'opinion ne peut être droite qu'à la condition de porter déjà sur cette différence caractéristique : la nouvelle raison qui s'y ajoutera ne sera donc qu'une doublure inutile. Si, en demandant que la raison s'ajoute à l'opinion droite, on veut que cette raison ne soit plus opinion, mais connaissance, c'est là définir la science par l'opinion droite plus la science de la différence. On enferme ainsi le défini dans le définisseur.

Ainsi la science n'est ni la sensation, ni l'opinion droite, ni l'opinion droite à laquelle viendrait s'ajouter, par surcroît, la « raison ». Socrate termine en montrant à Théétète le bienfait de sa maïeutique et en donnant, à Théodore et lui, rendez-vous pour le lendemain. Pour l'instant il doit se rendre au Portique du Roi, où l'attend son accusateur Mélétos.

IV

LES PROBLÈMES HISTORIQUES DU *THÉÉTÈTE*

La composition du Théétète.

1° *Les dates.* — Nous avons déjà vu que le prologue, d'une part, et, d'autre part, la date tardive supposée par les caractères stylistiques du dialogue, permettaient de regarder la

composition du *Théétète* comme postérieure à l'année 369. La façon dont nous avons compris les indications du prologue nous autorise peut-être à utiliser ainsi, au point de vue chronologique, le combat près de Corinthe, malgré les objections formulées par Th. Gomperz[1]. Cela nous dispense en revanche d'entrer dans les discussions sur l'allusion aux panégyriques royaux composés du temps de Platon (174 a-175 b). En tout cas, les récents travaux sur Isocrate n'ont point déplacé la date limite, 370, fixée jusqu'ici pour l'*Évagoras*, qui fut, d'après Isocrate, le premier panégyrique en prose à l'adresse d'un contemporain[2]. Drerup a répondu aux doutes émis par U. von Wilamowitz et repris par H. Raeder sur le bien-fondé de cette prétention d'Isocrate ; l'allusion du *Théétète* aux panégyriques de rois ne pourrait donc que confirmer les conclusions tirées du prologue[3]. La plaisanterie contre les gens qui se vantent de leurs vingt-cinq aïeux (175 a/b) ne se prête guère à une utilisation chronologique, et Rohde n'a pas été suivi dans son effort pour l'interpréter en allusion, soit à Agésilas de Sparte (371), soit à son fils Archédamos (361). Mais, une fois admis que le *Théétète* est postérieur à 369, resterait à savoir s'il a précédé ou suivi le second voyage de Sicile (367). La question, parfois si dogmatiquement résolue, ne peut être regardée actuellement comme tranchée. Si le *Théétète* a dû être conçu, en sa forme littéraire actuelle, peu après 369, aucune raison décisive ne s'oppose à ce qu'il ait été achevé et publié seulement après le voyage de Sicile[4].

2° *Le mode de composition.* — On ne peut s'empêcher d'être frappé par la différence qui existe, au point de vue drama-

1. Th. Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce* (trad. *A. Reymond*), II, p. 577, note 1.

2. Th. Gomperz, *ibid.*; Isocrate, *Or.* IX, 58; Münscher, *Isokrates*, dans *Real. Encycl.*, IX, 2 (1916), *col.* 2191.

3. E. Drerup, *Isocratis Opera*, I, p. CXLIII.

4. L'état d'esprit que suppose l'épisode du *Théétète* (172 c-177 c) a été interprété et utilisé en des sens très opposés. Pour Lutoslawski, le découragement qui s'y manifeste fait écho à l'échec de Platon en Sicile. Pour Th. Gomperz, Platon ne pouvait, après ce second voyage, manifester un tel mépris pour la politique sans qu'un démenti si prompt à cette dernière entreprise l'exposât à la raillerie.

tique, entre la première définition et les deux autres. Ce contraste a conduit U. von Wilamowitz à l'hypothèse suivante. Le dialogue tout entier aurait été, d'abord, bâti à l'état d'esquisse : la discussion entière était construite, dans cette esquisse, sur le plan et dans la forme de style que nous montre encore la seconde partie. Discussion purement doctrinale, d'ailleurs ; schème approfondi au point de vue pensée, mais attendant encore la vie que lui donnerait la transformation en dialogue dramatique. Il est naturel que Platon ait pu ou dû bâtir de pareils schèmes avant même de songer à en faire une œuvre pour le public. La mort de Théétète survint, qui valut au dialogue ses personnages et aussi la beauté dramatique de toute la première partie. Mais Platon n'eut pas le temps de finir ce travail littéraire : pressé de partir pour la Sicile, il laissa la seconde partie à son état d'esquisse et publia le tout. Au point de vue dramatique, le dialogue eût été complet si Platon l'avait coupé à 187. Mais il tenait à donner toute la discussion sur la science[1]. Une telle hypothèse est certainement séduisante. Mais on a cru, pour de pareilles raisons, que le *Parménide* actuel était une œuvre inachevée et, pourtant, il est évident que Platon l'a voulu tel que nous l'avons. Nous avons vu que la seconde partie du *Théétète* était probablement, en plusieurs passages, un pastiche, et nous savons que Platon a toujours eu une certaine prédilection pour les morceaux purement dialectiques, lesquels sont aussi des œuvres d'art à leur façon. Enfin une observation toute matérielle est à faire : la digression sur le Philosophe coupe, en deux moitiés presque exactement égales, l'étendue actuelle de notre dialogue (p. 142 à p. 172, p. 177 à 210). Elle semble donc bien avoir été placée juste à l'endroit voulu pour équilibrer ces deux étendues de texte, et si elle a été écrite dans le temps où Platon achevait littérairement sa première partie, c'est donc qu'il n'aurait pas eu, à ce moment, l'intention de rien changer à la seconde. Nous ne pouvons guère savoir si le public pour lequel Platon écrivait alors n'a pas autant apprécié la seconde partie du *Théétète* que la première et n'a pas trouvé, à ces disputes logiques, autant de charmes que nous en trouvons à la lutte oratoire avec Protagoras.

1. *Platon*, Bd II, spécialement p. 235.

L'arrière-plan historique du Théétète.

Première définition. — 1° Que l'exposé doctrinal soit construction de Platon et non simple traduction d'un système existant, Platon nous le dit lui-même clairement quand, pour conclure, il en énumère à rebours les pièces composantes : le flux universel d'Homère, d'Héraclite et de leurs suivants ; l'homme-mesure de Protagoras ; l'identification, faite ici par Théétète, de la sensation à la science. La première étape de l'exposé est déjà construction. La seconde, par un tour fréquent dans Platon, suppose un enseignement secret de Protagoras identifiant sa thèse de l'homme-mesure à celle du « tout se meut ». Elle dessine déjà, dans ses grandes lignes, le système que construit si vigoureusement la troisième étape. Souvenirs des cosmogonies, inductions de sens commun que faisait déjà le *Cratyle* sur les distinctions de vitesse inhérentes à la notion de mouvement, jeux de mots familiers au lecteur de Platon, ont servi à construire le bâti métaphysique sur lequel s'établit, dans cette troisième étape, la théorie relativiste de la perception. Chercher à mettre un nom précis sous une théorie ainsi « construite » est donc un peu la rétrécir indûment[1]. Platon synthétise ici des tendances autant et plus encore peut-être que des doctrines. Savoir à qui il a pris les éléments de cette synthèse et jusqu'à quel point d'élaboration certains de ces éléments avaient pu être développés dans les théories ou les ébauches de théorie qu'il transpose serait le vrai problème, mais d'autant plus difficile que les exposés postérieurs qui nous présentent de pareils traits dans les doctrines contemporaines de Platon risquent fort d'avoir été contaminés par l'exposé même du *Théétète*[2]. Quant aux non-initiés, leur sensualisme massif dénie toute réalité aux actions, aux devenirs qui en sont la face passive, à tout ce qui n'est pas le concret visible et tangible. Il est ici lui-même construit comme pendant et « repoussoir »

1. Les noms proposés sont très divergents : Protagoras (Brochard, *Etudes...* p. 26 et suiv.). — Antisthène (H. Raeder, *Platons Philosophische Entwickelung*, p. 282). — Aristippe et les Cyrénaïques (Schleiermacher, Dümmler, Zeller ; surtout Natorp, *Archiv. f. Gesch. d. Phil.* 3 (1890), p. 347-362).

2. C'est le cas, par exemple, pour l'exposé du Cyrénaïsme dans Sextus Empiricus (*Adv. Math.*, VII, 91).

au relativisme savant des κομψότεροι, à ce jeu d'actions et de passions où disparaît toute réalité concrète. Traduit en théorie logique, ce sensualisme épais effacerait, dans le discours, le verbe ou prédicat, tout comme le relativisme y ferait évanouir le sujet. On aurait, comme tel, quelque raison d'attribuer ce sensualisme à Antisthène, qui nie la qualité abstraite, réduit la réalité à la chose et le discours à un simple assemblage de noms [1]. Mais une attribution ainsi limitée répondrait mal à la généralité de cette attitude, qui est l'attitude spontanée du sensualisme vulgaire.

2° Dans la critique de cette première définition, les arguments éristiques du premier essai sont peut-être d'Antisthène, polémiquant, dans sa *Vérité* (Diog. La. IV, 16), contre la *Vérité* de Protagoras [2]. Nous avons vu que certains arguments du second essai sont au moins parallèles à ceux de Démocrite. Quant à l'Apologie de Protagoras, elle est tout probablement construite par Platon avec les doctrines authentiques du célèbre sophiste, et les travaux récents n'ont fait que rendre plus manifeste la fidélité avec laquelle Platon a traduit ce relativisme d'orientation avant tout pratique [3].

1. Cf., pour sa négation de la « chevalité », Simpl. *in Ar. Categ.* p. 208, 29-33 (Kalbfleisch), et, pour le reste, p. 153.

2. C'était déjà l'opinion de Bonitz et de Dümmler, auxquels se rallie P. Natorp (*Plato's Ideenlehre*, p. 104).

3. Th. Gomperz a prétendu que l'interprétation de Platon a, sans qu'il le voulût, « véritablement faussé l'histoire » : ce n'est pas l'homme individuel qui est mesure, mais l'homme en général ; le subjectivisme de Protagoras n'est qu'une fiction (*Les Penseurs de la Grèce*, I, p. 477-488). P. Natorp (*Forschungen zur Geschichte des Erkenntnisproblems im Albertum*, I ; *Archiv f. Gesch. d. Phil.*, Bd III, p. 347 et suiv. ; *Philologus*, Bd L (N. F. IV), p. 262 et suiv. ; *Platos Ideenlehre*, p. 101 et suiv.) a maintenu le scepticisme de Protagoras et la vérité de l'interprétation platonicienne. Brochard (*Études*, p. 24-29) regarde la doctrine de Protagoras comme un relativisme objectif ou réaliste. L'étude la plus complète sur Protagoras est celle de Heinrich Gomperz dans *Sophistik und Rhetorik* (Berlin, 1912, p. 126-278). Intéressante est la position prise dans le débat par le pragmatisme moderne. On retrouvera, dans les *Études sur l'Humanisme* de F. Schiller (traduction Jankelevitch 1909, IIe étude : de Platon à Protagore, p. 28-90) la théorie soutenue dans ses articles antérieurs, *Quarterly Review*, janvier 1906 ; *Mind*, XVII, p. 520 et

La *seconde définition* et les images qui servent à l'illustrer sont, un peu rapidement, attribuées, par P. Natorp, à l'inévitable Antisthène[1]. Rien ne prouve qu'Antisthène ait dû être l'auteur de cette description « psychophysiologiste » de la mémoire et c'est un chapitre d'histoire de la psychologie qui reste à faire.

On a, d'ailleurs, beaucoup plus de chances d'en trouver les matériaux dans les traités de la collection hippocratique et chez les philosophes antésocratiques dont ces traités s'inspirent. La comparaison de la sensation avec l'empreinte du sceau dans la cire se retrouve chez Démocrite, encore que, chez lui, ce soit l'air intermédiaire entre l'œil et l'objet qui reçoive et transmette l'empreinte[2]. Une autre pièce de la doctrine que Platon parodie, l'explication des qualités de la mémoire par les combinaisons diverses du sec et de l'humide, se retrouve tout au long dans le chapitre 35 du premier livre *Du Régime*, et le parallélisme est souvent textuel entre le traité hippocratique et le *Théétète*[3]. Le fond de doctrine sur lequel le médecin compilateur bâtit ses préceptes d'hygiène mentale, fond où prédomine, à côté de celles d'Empédocle et d'Anaxagore, l'influence d'Archélaos[4], est le même que Platon utilise, concurremment avec l'image du bloc de cire et l'interprétation allégorique d'Homère, pour construire cette psychophysiologie de la mémoire, dont il amuse ses lecteurs. En revanche, la thèse qu'il est impossible de « dire faux »

suiv. : l'Apologie de Protagoras renferme la véritable doctrine de Protagoras (doctrine en réalité pragmatiste), « considérablement abrégée sans doute et peut-être quelque peu modifiée dans la reproduction, et cela principalement pour cette raison manifeste que Platon n'a pas du tout compris en quoi elle consiste » (p. 48).

1. *Plato's Ideenlehre,* p. 113. Campbell (*comm. ad* 194 c) ne semble pas regarder comme probable la possibilité que la description physiologique de la mémoire soit empruntée. Wohlrab (Campbell, p. 182, note 8) paraît bien être le seul critique du *Théétète* qui ait pensé à Pythagore pour l'image du bloc de cire.

2. Théophraste, *De Sensu*, 50 et suiv. ; cf. Diels, *Vorsokratiker,* 3e éd., vol. II, p. 40-42.

3. Littré, *Oeuvres d'Hippocrate,* VI, p. 513-522.

4. C. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen*, 1899, p. 123-141. — Zeller, *Die Philosophie der Griechen,* Teil I, H. 2, 6e éd. (W. Nestle). 1920, p. 873.

a été soutenue par Antisthène[1]. Mais Campbell a raison de chercher l'origine immédiate de ce sophisme dans la logique éléatique, et c'était presque un lieu commun de la sophistique[2].

La *troisième définition* peut viser plus directement Antisthène, si nous devons interpréter le témoignage d'Aristote comme attestant, pour Antisthène, cette distinction entre la syllabe connaissable et l'élément inconnaissable[3]. Mais, qu'il faille attribuer à Antisthène ou à d'autres cette définition de la science par l'opinion vraie accompagnée de raison, que Platon a lui-même souvent employée, il semble bien que Platon ait voulu ici dégager ses propres formules de voisinages compromettants. Pour lui « raison » signifiait, dans une telle définition, « raison causale, c'est-à-dire réminiscence »[4]. La réfutation ici faite n'atteint point ce sens du mot raison et laisse le champ libre à l'explication platonicienne de la science par son objet propre : la réalité intelligible.

1. Arist. *Métaph.* 1024 b, 32 et suiv. Cf. Th. Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce*, I, p. 487 ; II, p. 190 et 594.

2. *Introduction au Théétète*, p. XL.

3. Presque tous les critiques sont d'accord à penser que la théorie de la « syllable connaissable » et de « l'élément inconnaissable » est d'Antisthène, parce qu'Aristote attribue à l'école d'Antisthène cette doctrine : on ne peut définir l'essence, parce que la définition est un long discours ; on peut bien dire quelle est la qualité d'un objet, mais non en quoi il consiste (*Mét.*, 1043 b 23 et suiv.). Aristote, en effet, vient de dire que la syllabe n'est pas simple somme des éléments (1043 b 5) et ajoutera (1043 b 27) : l'essence est, comme le composé, définissable ; le composant ne l'est pas. Campbell (p. XXXIX et suiv.) et, à sa suite, Burnet (*Greek Philosophy*, I, p. 252) ne regardent comme antisthénien, dans ce passage, que le mot sur la définition qui est un long discours et préfèrent chercher dans le pythagorisme l'origine de la théorie sur « les éléments et la syllabe ». Mais Campbell croit qu'un trait essentiel de la théorie, à savoir que la syllabe est, en tant qu'indéfinissable, inconnaissable, vient d'un mégarique.

4. *Ménon* 98 a. Sur le rapport de cette critique du *Théétète* avec les définitions platoniciennes de la science, je me permets de renvoyer à mon article : l'*Idée Platonicienne de la Science* (Annales de l'Institut Supérieur de Philosophie de Louvain. Paris, Alcan, 1914, p. 147-153).

V

LE TEXTE DU *THÉÉTÈTE*

Le texte de la présente édition du *Théétète* est établi sur les quatre manuscrits qui nous ont déjà servi pour le *Parménide* :

1) *Bodleianus* 39 ou *Clarkianus* (B), copié au IXe siècle.

2) *Venetus* T (append. class. 4, n° 1, de la Bibliothèque St. Marc), copié vers 1100 sur le *Parisinus* A, alors complet.

Pour ces deux manuscrits, j'ai utilisé la collation donnée par l'édition de J. Burnet (tome I) ; collation directe pour le *Clarkianus* et qui, pour T, dépend de l'excellente collation de Schanz.

3) Le *Vindobonensis* Y (21), qui date au plus tôt du XIVe siècle, mais représente une tradition bien antérieure.

4) Le *Vindobonensis* W (54 = suppl. philos. gr. 7), qui remonte probablement au XIIe siècle. Le *Théétète*, comme le *Parménide* et le *Sophiste,* fait partie des dialogues qui y sont transcrits de première main.

J'ai fait ma collation de Y et de W directement sur les photographies qui sont la propriété de l'Association Guillaume Budé. La lecture directe de W m'a conduit parfois à compléter ou même à corriger les collations antérieures. J'ai cru d'autant moins nécessaire de souligner ces corrections que j'ignorais souvent en quelle mesure elles ont pu déjà être faites par d'autres travaux et qu'en particulier je n'ai pu directement utiliser les *Vindiciae Platonicae* de Hensel (Berlin, 1906). Il n'est plus nécessaire, aujourd'hui, de justifier l'utilisation de W dans une édition du *Théétète*. Mais on verra, en consultant notre apparat, que certaines lectures excellentes, au lieu d'être appuyées, par exemple, sur une conjecture de Heusde ou autres, s'autorisent mieux de l'unique témoignage d'Y, et que, malgré de très grosses fautes, Y garde parfois seul la trace de la bonne tradition.

J'ai naturellement utilisé la tradition indirecte autant qu'il m'était possible : 1) le Commentaire Anonyme sur le *Théétète* (papyrus 9782) édité par H. Diels et W. Schubart (Berlin, Weidmann 1905) ; 2) les citations de Jamblique, Eusèbe, Clément d'Alexandrie, Athénée, Stobée, etc. Je ne

me suis pas toujours cru autorisé à corriger la lecture de nos manuscrits par celle qu'offrent ces citations. Le texte que nous offre Stobée est, parfois, bien défectueux. Quand, d'autre part, Athénée, dans une citation qu'il adapte à son texte par des changements voulus, omet le dernier mot de la phrase qu'il cite (176 a), on peut penser qu'il a pris ce mot pour le commencement d'une autre phrase ou, plus précisment ici, pour le premier mot de la réponse de Théodore. L'article récent de Kurt Zepernick (*Die Exzerpte des Athenaeus in den Dipnosophisten und ihre Glaubwürdigkeit, Philologus,* Bd LXXVII, h. 3/4 (septembre 1921) p. 311 à 363), a montré que les omissions, dont K. Zepernick met, d'ailleurs, la plupart sur le compte de l'*Epitomator,* sont très fréquentes dans le texte d'Athénée.

J'ai tiré grand profit de l'édition Campbell (*The Theaetetus of Plato with a revised text and english notes,* 2[e] éd. Oxford, 1883) pour les quelques variantes utiles de manuscrits autres que BTYW, aussi bien, d'ailleurs, que pour la compréhension générale du texte. J'ai utilisé de même la traduction et les notes d'Apelt (*Platons Dialog Theätet*, Philosophische Bibliotek, Bd 82. Leipzig, Dürr, 1911).

J'ai suivi, beaucoup plus facilement, d'ailleurs, la même règle ici que dans le *Parménide.* Quand la lecture du texte est donnée, dans l'apparat, sans aucune mention de manuscrits et séparée de la variante seulement par les deux points, cette lecture est celle de tous les manuscrits du groupe BTYW sauf le manuscrit unique mentionné après la variante. Quand deux manuscrits sont mentionnés après la variante, c'est que les deux autres manuscrits offrent la lecture du texte. J'ai pris soin, dans tous les cas où cela m'était possible, de marquer nettement l'endroit où commence et l'endroit où finit une citation du texte dans Eusèbe, Stobée, etc., de façon à me dispenser de répéter ces noms dans l'apparat quand, par exemple, la lecture de Stobée est identique à celle du texte appuyée sur tous les manuscrits, sauf le manuscrit unique ou les deux manuscrits mentionnés après la variante[1].

1. Qu'il me soit permis d'exprimer ici mes vifs remerciements à M. Bidez, qui a bien voulu consulter pour moi l'édition Gifford de la *Préparation Évangélique,* et vérifier les lectures d'Eusèbe, tant pour le *Théétète* que pour le *Sophiste.*

THÉETÈTE

[ou *Sur la science*, genre peirastique.]

PROLOGUE

EUCLIDE TERPSION

142 a Euclide. — Ne fais-tu qu'arriver de la campagne, Terpsion? Ou bien y a-t-il longtemps que tu es de retour?

Terpsion. — Assez longtemps déjà. Je te cherchais précisément et m'étonnais de ne te pouvoir trouver.

Euclide. — C'est que je n'étais pas dans la ville.

Terpsion. — Où étais-tu donc?

Euclide. — Je descendais vers le port, quand j'ai rencontré Théétète, qu'on ramenait du camp de Corinthe, l'emportant vers Athènes.

Terpsion. — Vivant ou mort?

b Euclide. — Vivant, mais à grand' peine; car il est durement atteint. Plus encore que de ses blessures, le mal dont il s'en va, c'est l'infection qui a régné parmi les troupes.

Terpsion. — Serait-ce la dysenterie?

Euclide. — Oui.

Terpsion. — Quel homme nous allons perdre, à ce que tu m'annonces!

Euclide. — Un homme de tout mérite, Terpsion, puisque, tout à l'heure encore, on faisait, devant moi, force éloges de sa conduite en cette bataille.

Terpsion. — A cela, rien d'étonnant. Le surprenant serait beaucoup plutôt qu'il ne fût point ce qu'il est. Mais com-
c ment n'est-il pas venu faire halte ici, à Mégare?

Euclide. — Il avait hâte d'être chez lui; car j'ai eu

ΘΕΑΙΤΗΤΟΣ

[ἢ περὶ ἐπιστήμης, πειραστικός.]

ΕΥΚΛΕΙΔΗΣ ΤΕΡΨΙΩΝ

ΕΥΚΛΕΙΔΗΣ. Ἄρτι, ὦ Τερψίων, ἢ πάλαι ἐξ ἀγροῦ; 142 a

ΤΕΡΨΙΩΝ. Ἐπιεικῶς πάλαι. Καὶ σέ γε ἐζήτουν κατ᾽ ἀγορὰν καὶ ἐθαύμαζον ὅτι οὐχ οἷός τ᾽ ἦ εὑρεῖν.

ΕΥ. Οὐ γὰρ ἦ κατὰ πόλιν.

ΤΕΡ. Ποῦ μήν;

ΕΥ. Εἰς λιμένα καταβαίνων Θεαιτήτῳ ἐνέτυχον φερομένῳ ἐκ Κορίνθου ἀπὸ τοῦ στρατοπέδου Ἀθήναζε.

ΤΕΡ. Ζῶντι ἢ τετελευτηκότι;

ΕΥ. Ζῶντι καὶ μάλα μόλις· χαλεπῶς μὲν γὰρ ἔχει καὶ b
ὑπὸ τραυμάτων τινῶν, μᾶλλον μὴν αὐτὸν αἱρεῖ τὸ γεγονὸς νόσημα ἐν τῷ στρατεύματι.

ΤΕΡ. Μῶν ἡ δυσεντερία;

ΕΥ. Ναί.

ΤΕΡ. Οἷον ἄνδρα λέγεις ἐν κινδύνῳ εἶναι.

ΕΥ. Καλόν τε καὶ ἀγαθόν, ὦ Τερψίων, ἐπεί τοι καὶ νῦν ἤκουόν τινων μάλα ἐγκωμιαζόντων αὐτὸν περὶ τὴν μάχην.

ΤΕΡ. Καὶ οὐδέν γ᾽ ἄτοπον, ἀλλὰ πολὺ θαυμαστότερον εἰ
μὴ τοιοῦτος ἦν. Ἀτὰρ πῶς οὐκ αὐτοῦ Μεγαροῖ κατέλυεν; c

ΕΥ. Ἠπείγετο οἴκαδε· ἐπεὶ ἔγωγ᾽ ἐδεόμην καὶ συνεβού-

142 a 3 ἦ : εἶ YW || a 4 ἦ : ἦν Y || b 1 μόλις : -γις W || b 7 τε : τε (sed γ supralin.) W || b 8 περὶ τὴν μάχην αὐτὸν T[1] (sed corr. T) || b 9 οὐδέν : οὐδέ W.

beau le prier et conseiller, il n'a pas voulu consentir. Je lui ai donc fait conduite ; et, sur mon chemin de retour, je me rappelais avec émerveillement quelle divination il y avait, comme en tant d'autres paroles de Socrate, en celles qu'il a dites de lui. C'est peu de temps avant sa mort, me semble-t-il, qu'il rencontra Théétète, encore adolescent ; à le voir de près et l'entretenir, il admira vivement son heureuse nature. Quand je me trouvai visiter Athènes, il me raconta les entre-
d tiens échangés en leur dialogue, et qu'il valait la peine d'entendre, assurément, et me dit qu'infailliblement il deviendrait célèbre, s'il parvenait à l'âge d'homme.

Terpsion. — Et, d'après ce qu'on voit, Socrate disait vrai. Mais quels étaient ces entretiens ? Pourrais-tu me les raconter ?

Euclide. — Non, par Zeus, au moins pas de tête, comme
143 a cela. Mais je mis alors par écrit, sitôt rentré, mes souvenirs immédiats. Plus tard, à mon loisir, j'écrivis au fur et à mesure ce qui me revenait en mémoire, et, toutes les fois que je retournais à Athènes, j'interrogeais à nouveau Socrate sur ce qui manquait à mes souvenirs et, rentré ici, je corrigeais mon travail. Si bien qu'en somme l'ensemble des entretiens s'est trouvé transcrit.

Terpsion. — C'est vrai : je te l'ai déjà ouï conter auparavant et j'eus toujours, au fait, dessein de te demander à les voir, bien que j'aie différé jusqu'ici. Mais qui nous empêche de les parcourir maintenant ? J'ai d'ailleurs besoin de reposer, moi qui arrive tout juste de la campagne.

b Euclide. — Eh bien, j'ai moi-même poussé jusqu'à Erinos en accompagnant Théétète ; aussi prendrai-je sans déplaisir ce moment de repos. Ainsi rentrons : pendant que nous reposerons, mon esclave nous fera lecture.

Terpsion. — Tu as raison.

Méthode de transcription du dialogue.

Euclide. — Voici le volume, Terpsion. Toutefois j'ai mis par écrit l'entretien en telle façon que Socrate, au lieu de me le raconter comme il fit, converse directement avec ceux qui, d'après son récit, lui donnaient la réplique. C'étaient le géomètre Théodore et Théétète. J'ai
c voulu éviter, dans la transcription, l'embarras que produi-

λευον, ἀλλ᾽ οὐκ ἤθελεν. Καὶ δῆτα προπέμψας αὐτόν, ἀπιὼν
πάλιν ἀνεμνήσθην καὶ ἐθαύμασα Σωκράτους ὡς μαντικῶς
ἄλλα τε δὴ εἶπε καὶ περὶ τούτου. Δοκεῖ γάρ μοι ὀλίγον
πρὸ τοῦ θανάτου ἐντυχεῖν αὐτῷ μειρακίῳ ὄντι, καὶ συγγε-
νόμενός τε καὶ διαλεχθεὶς πάνυ ἀγασθῆναι αὐτοῦ τὴν φύ-
σιν. Καί μοι ἐλθόντι Ἀθήναζε τούς τε λόγους οὓς διελέχθη
αὐτῷ διηγήσατο καὶ μάλα ἀξίους ἀκοῆς, εἶπέ τε ὅτι πᾶσα d
ἀνάγκη εἴη τοῦτον ἐλλόγιμον γενέσθαι, εἴπερ εἰς ἡλικίαν
ἔλθοι.

ΤΕΡ. Καὶ ἀληθῆ γε, ὡς ἔοικεν, εἶπεν. Ἀτὰρ τίνες ἦσαν οἱ λόγοι ; ἔχοις ἂν διηγήσασθαι ;

ΕΥ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὔκουν οὕτω γε ἀπὸ στόματος·
ἀλλ᾽ ἐγραψάμην μὲν τότ᾽ εὐθὺς οἴκαδ᾽ ἐλθὼν ὑπομνήματα, 143 a
ὕστερον δὲ κατὰ σχολὴν ἀναμιμνῃσκόμενος ἔγραφον, καὶ
ὁσάκις Ἀθήναζε ἀφικοίμην, ἐπανηρώτων τὸν Σωκράτη ὃ
μὴ ἐμεμνήμην, καὶ δεῦρο ἐλθὼν ἐπηνορθούμην· ὥστε μοι
σχεδόν τι πᾶς ὁ λόγος γέγραπται.

ΤΕΡ. Ἀληθῆ· ἤκουσά σου καὶ πρότερον, καὶ μέντοι ἀεὶ μέλλων κελεύσειν ἐπιδεῖξαι διατέτριφα δεῦρο. Ἀλλὰ τί κωλύει νῦν ἡμᾶς διελθεῖν ; πάντως ἔγωγε καὶ ἀναπαύσασθαι δέομαι ὡς ἐξ ἀγροῦ ἥκων.

ΕΥ. Ἀλλὰ μὲν δὴ καὶ αὐτὸς μέχρι Ἐρινοῦ Θεαίτητον b
προύπεμψα, ὥστε οὐκ ἂν ἀηδῶς ἀναπαυοίμην. Ἀλλ᾽ ἴωμεν,
καὶ ἡμῖν ἅμα ἀναπαυομένοις ὁ παῖς ἀναγνώσεται.

ΤΕΡ. Ὀρθῶς λέγεις.

ΕΥ. Τὸ μὲν δὴ βιβλίον, ὦ Τερψίων, τουτί· ἐγραψάμην
δὲ δὴ οὑτωσὶ τὸν λόγον, οὐκ ἐμοὶ Σωκράτη διηγούμενον ὡς
διηγεῖτο, ἀλλὰ διαλεγόμενον οἷς ἔφη διαλεχθῆναι. Ἔφη δὲ
τῷ τε γεωμέτρῃ Θεοδώρῳ καὶ τῷ Θεαιτήτῳ. Ἵνα οὖν ἐν
τῇ γραφῇ μὴ παρέχοιεν πράγματα αἱ μεταξὺ τῶν λόγων c

c 5 δὴ om. Y || **143 a** 1 μὲν om. B || **a** 4 ἐπηνορθούμην : ἐπηνω- Y || **a** 6 ἀληθῆ : ἀλλ᾽ ἤδη Heindorf || **a** 8 πάντως ἔγωγε : πάντως· ἔγωγε δὲ W || **b** 1 μὲν om. W || ἐρινοῦ W : ἐρείνου B ἔρεινου Y ἐρεῖν οὐ T.

sent, en s'entremêlant aux arguments, les formules de narration où Socrate note ses propres exposés par des « et moi j'affirmai » ou bien « et moi je dis », et les répliques de l'interlocuteur par des « il en convint » ou bien « il ne voulut point l'accorder ». Voilà pourquoi j'ai fait, de ma transcription, un dialogue direct entre lui et ses interlocuteurs et l'ai dégagée de toutes ces formules.

Terpsion. — Et tu n'as rien fait là que de convenable, Euclide.

Euclide. — Eh bien, esclave, prends le volume et lis.

LE DIALOGUE : SOCRATE THÉODORE THÉÉTÈTE

Le portrait de Théétète.

Socrate. — Si j'avais les gens de Cyrène plus à cœur, Théodore, c'est
d des choses et des hommes de là-bas que je te demanderais nouvelles, et je voudrais savoir si d'aucuns, parmi les jeunes, y donnent diligence à la géométrie ou au reste de la philosophie. Or, à ceux de là-bas, je porte moins d'amitié qu'à ceux d'ici ; aussi ai-je plus vif désir de savoir quels sont ceux de nos jeunes gens à nous qui promettent de se distinguer. C'est ce que j'examine par moi-même autant que je le puis, et dont je m'enquiers en interrogeant ceux de qui je vois que nos jeunes gens recherchent le commerce. Le groupe qui se rassemble autour de toi
e est considérable, et c'est justice, car, sans parler de tes autres mérites, le géomètre, en toi, vaut cet empressement. Si donc tu as trouvé, parmi eux, un jeune homme digne de mention, tu me ferais plaisir en me l'enseignant.

Théodore. — En vérité, Socrate, et ma parole et ton attention auront un sujet tout à fait digne d'elles si je te dis quelles qualités j'ai trouvées dans un adolescent de votre ville. Encore, s'il était beau, ne parlerais-je point sans beaucoup de frayeur, le risque étant qu'à d'aucuns je n'eusse l'air d'être son poursuivant. Or — ne m'en veuille point, — il n'est point beau : il te ressemble, et pour le nez camus, et pour les yeux à fleur de tête, encore qu'il ait ces traits moins accen-
144 a tués que toi. Aussi n'ai-je nulle frayeur à parler. Or sache bien que, de tous ceux que j'ai pu jamais rencontrer, — et le nombre est bien grand de ceux que j'ai fréquentés, — je

διηγήσεις περὶ αὑτοῦ τε ὁπότε λέγοι ὁ Σωκράτης, οἷον
« καὶ ἐγὼ ἔφην » ἢ « καὶ ἐγὼ εἶπον », ἢ αὖ περὶ τοῦ ἀπο-
κρινομένου ὅτι « συνέφη » ἢ « οὐχ ὡμολόγει », τούτων
ἕνεκα ὡς αὐτὸν αὐτοῖς διαλεγόμενον ἔγραψα, ἐξελὼν τὰ
τοιαῦτα.

ΤΕΡ. Καὶ οὐδέν γε ἀπὸ τρόπου, ὦ Εὐκλείδη.

ΕΥ. Ἀλλά, παῖ, λαβὲ τὸ βιβλίον καὶ λέγε.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΘΕΟΔΩΡΟΣ ΘΕΑΙΤΗΤΟΣ

ΣΩΚΡΑΤΗΣ. Εἰ μὲν τῶν ἐν Κυρήνῃ μᾶλλον ἐκηδόμην,
ὦ Θεόδωρε, τὰ ἐκεῖ ἄν σε καὶ περὶ ἐκείνων ἀνηρώτων, εἴ d
τινες αὐτόθι περὶ γεωμετρίαν ἤ τινα ἄλλην φιλοσοφίαν εἰσὶ
τῶν νέων ἐπιμέλειαν ποιούμενοι· νῦν δὲ ἧττον γὰρ ἐκείνους
ἢ τούσδε φιλῶ, καὶ μᾶλλον ἐπιθυμῶ εἰδέναι τίνες ἡμῖν τῶν
νέων ἐπίδοξοι γενέσθαι ἐπιεικεῖς. Ταῦτα δὴ αὐτός τε
σκοπῶ καθ᾽ ὅσον δύναμαι, καὶ τοὺς ἄλλους ἐρωτῶ οἷς ἂν
ὁρῶ τοὺς νέους ἐθέλοντας συγγίγνεσθαι. Σοὶ δὴ οὐκ ὀλί-
γιστοι πλησιάζουσι, καὶ δικαίως· ἄξιος γὰρ τά τε ἄλλα καὶ e
γεωμετρίας ἕνεκα. Εἰ δὴ οὖν τινι ἐνέτυχες ἀξίῳ λόγου,
ἡδέως ἂν πυθοίμην.

ΘΕΟΔΩΡΟΣ. Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, ἐμοί τε εἰπεῖν
καὶ σοὶ ἀκοῦσαι πάνυ ἄξιον οἵῳ ὑμῖν τῶν πολιτῶν μειρα-
κίῳ ἐντετύχηκα. Καὶ εἰ μὲν ἦν καλός, ἐφοβούμην ἂν σφό-
δρα λέγειν, μὴ καί τῳ δόξω ἐν ἐπιθυμίᾳ αὐτοῦ εἶναι. Νῦν
δέ — καὶ μή μοι ἄχθου — οὐκ ἔστι καλός, προσέοικε δὲ
σοὶ τήν τε σιμότητα καὶ τὸ ἔξω τῶν ὀμμάτων· ἧττον δὲ ἢ
σὺ ταῦτ᾽ ἔχει. Ἀδεῶς δὴ λέγω. Εὖ γὰρ ἴσθι ὅτι ὧν δὴ πώ- 144 a
ποτε ἐνέτυχον — καὶ πάνυ πολλοῖς πεπλησίακα — οὐδένα
πω ᾐσθόμην οὕτω θαυμαστῶς εὖ πεφυκότα. Τὸ γὰρ εὐμαθῆ
ὄντα ὡς ἄλλῳ χαλεπὸν πρᾷον αὖ εἶναι διαφερόντως, καὶ

c 2 αὑτοῦ Heindorf : αὐτοῦ codd. || λέγοι : -ει Y || d 1 ante ἐκεί-νων add. τῶν Y || ἀνηρώτων : ἂν · ἠρώτων B || d 5 τε om. Y || d 7 συγγίγνεσθαι : -γενέσθαι W || δὴ : δὲ W || e 9 τὸ : τῶν Y || 144 a 2 πολλοῖς : πολλοῖς δὴ W || a 3 εὖ om. W || a 4 αὖ om. TY.

n'ai encore constaté, chez aucun, une si merveilleuse nature. Apprenant avec une facilité dont on trouverait à peine un autre exemple, avec cela remarquablement doux, par-dessus tout brave plus que personne, je n'aurais jamais cru possible un tel ensemble et ne vois point qu'il se rencontre. Au contraire, ceux qui ont cette acuité, cette vivacité d'esprit, cette mémoire, ont la plupart du temps une forte pente à la colère ; ils se laissent emporter, de bonds en bonds,
b comme des bateaux sans lest et leur naturel a plus d'exaltation que de courage. Ceux qui sont plus pondérés ne se portent vers les études que d'un mouvement plutôt nonchalant et lourd d'oubli. Mais lui va d'une allure si égale, si exempte de heurts, si efficace vers les études et les problèmes, avec une douceur abondante, avec cette effusion silencieuse de l'huile qui s'épand, qu'on s'étonne de voir, en un si jeune âge, cette façon de réaliser de tels achèvements[1].

SOCRATE. — L'annonce est prometteuse. De qui, en notre ville, est-il le fils?

THÉODORE. — J'ai entendu le nom, mais ne m'en souviens
c plus. Mais le voici, dans ce groupe qui s'approche, tout au milieu. C'est l'heure où, dans le stade extérieur, lui et les compagnons qui l'entourent viennent de se frotter d'huile, et maintenant ils m'ont l'air, leur massage terminé, de venir ici. Examine un peu si tu le connais.

SOCRATE. — Je le connais. C'est le fils d'Euphronios de Sounion, un homme, mon ami, absolument tel que tu me décris son fils, bien réputé d'ailleurs, et qui, au fait, a laissé un avoir assurément très ample. Quant au nom de l'adolescent, je l'ignore.

d THÉODORE. — Théétète, Socrate, voilà son nom. Quant à son avoir, je crois que certains tuteurs l'ont consumé. Cela ne l'empêche point d'être, en questions d'argent, d'une liberté d'esprit étonnante, Socrate.

SOCRATE. — Noble race d'homme, à ce que j'entends. Invite-le moi donc à venir s'asseoir ici.

THÉODORE. — Je le fais à l'instant. Théétète, on te désire ici, auprès de Socrate.

1. Sur la composition de ce portrait, cf. *Notice*, p. 124. Themistius l'imite (Petau-Harduin, 16 D-17 A). La réglementation des mariages (*Lois* 773 a/e) doit assurer ce mélange heureux des tempéraments.

ἐπὶ τούτοις ἀνδρεῖον παρ᾽ ὁντινοῦν, ἐγὼ μὲν οὔτ᾽ ἂν ᾤόμην
γενέσθαι οὔτε ὁρῶ γιγνόμενον· ἀλλ᾽ οἵ τε ὀξεῖς ὥσπερ οὗ-
τος καὶ ἀγχίνοι καὶ μνήμονες ὡς τὰ πολλὰ καὶ πρὸς τὰς
ὀργὰς ὀξύρροποί εἰσι, καὶ ᾄττοντες φέρονται ὥσπερ τὰ
ἀνερμάτιστα πλοῖα, καὶ μανικώτεροι ἢ ἀνδρειότεροι φύον- b
ται, οἵ τε αὖ ἐμβριθέστεροι νωθροί πως ἀπαντῶσι πρὸς τὰς
μαθήσεις καὶ λήθης γέμοντες. Ὁ δὲ οὕτω λείως τε καὶ
ἀπταίστως καὶ ἀνυσίμως ἔρχεται ἐπὶ τὰς μαθήσεις τε καὶ
ζητήσεις μετὰ πολλῆς πρᾳότητος, οἷον ἐλαίου ῥεῦμα ἀψο-
φητὶ ῥέοντος, ὥστε θαυμάσαι τὸ τηλικοῦτον ὄντα οὕτως
ταῦτα διαπράττεσθαι.

ΣΩ. Εὖ ἀγγέλλεις. Τίνος δὲ καὶ ἔστι τῶν πολιτῶν ;

ΘΕΟ. Ἀκήκοα μὲν τοὔνομα, μνημονεύω δὲ οὔ. Ἀλλὰ
γάρ ἐστι τῶνδε τῶν προσιόντων ὁ ἐν τῷ μέσῳ· ἄρτι γὰρ ἐν c
τῷ ἔξω δρόμῳ ἠλείφοντο ἑταῖροί τέ τινες οὗτοι αὐτοῦ καὶ
αὐτός, νῦν δέ μοι δοκοῦσιν ἀλειψάμενοι δεῦρο ἰέναι. Ἀλλὰ
σκόπει εἰ γιγνώσκεις αὐτόν.

ΣΩ. Γιγνώσκω· ὁ τοῦ Σουνιῶς Εὐφρονίου ἐστίν, καὶ
πάνυ γε, ὦ φίλε, ἀνδρὸς οἷον καὶ σὺ τοῦτον διηγῇ, καὶ
ἄλλως εὐδοκίμου, καὶ μέντοι καὶ οὐσίαν μάλα πολλὴν κατέ-
λιπεν. Τὸ δ᾽ ὄνομα οὐκ οἶδα τοῦ μειρακίου.

ΘΕΟ. Θεαίτητος, ὦ Σώκρατες, τό γε ὄνομα· τὴν μέντοι d
οὐσίαν δοκοῦσί μοι ἐπίτροποί τινες διεφθαρκέναι. Ἀλλ᾽
ὅμως καὶ πρὸς τὴν τῶν χρημάτων ἐλευθεριότητα θαυμα-
στός, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Γεννικὸν λέγεις τὸν ἄνδρα. Καί μοι κέλευε αὐτὸν
ἐνθάδε παρακαθίζεσθαι.

ΘΕΟ. Ἔσται ταῦτα. Θεαίτητε, δεῦρο παρὰ Σωκράτη.

a 5 ᾠόμην : ᾤμην W || a 6 γιγνόμενον Berol. et ut uidetur T : -ομένους BYW || b 2 ἀπαντῶσι : ἃ πάντων T || b 3 τε om. W || b 5 οἷον : οἷον εἰ W || b 8 εὖ ἀγγέλλεις BYW : εὖ ἀγγελεῖς T εὐαγγελεῖς Berol. Phrynichus || c 2 ἑταῖροί : ἕτεροί T || c 5 σουνιῶς : -έως YW || c 6 γε om. W || c 7 εὐδοκίμου : -όκιμον B || d 3 καὶ : ὁ W || d 7 ἔσται : ἔστι B.

SOCRATE. — Parfaitement, Théétète. Ainsi pourrai-je me voir de face et savoir quel est mon visage ; car Théodore
e affirme qu'il ressemble au tien. Or si nous avions chacun notre lyre et qu'il les affirmât accordées l'une à l'autre, le croirions-nous sans plus, ou voudrions-nous examiner s'il a compétence musicale pour parler de la sorte?

THÉÉTÈTE. — Nous ferions cet examen.

SOCRATE. — Si donc nous le trouvions compétent, nous lui accorderions créance; mais, incompétent, nous refuserions notre foi.

THÉÉTÈTE. — C'est vrai.

SOCRATE. — Et maintenant, je pense, si cette ressemblance de visages nous intéresse, il nous faut examiner s'il parle ou
145 a non à titre de connaisseur en peinture.

THÉÉTÈTE. — C'est mon avis.

SOCRATE. — Est-ce donc que Théodore serait peintre?

THÉÉTÈTE. — Non, autant que je sache.

SOCRATE. — Et pas davantage géomètre ?

THÉÉTÈTE. — Si, très certainement, Socrate.

SOCRATE. — Astronome aussi et calculateur et musicien, maître en tout ce qui touche à l'éducation?

THÉÉTÈTE. — A mon jugement, oui.

SOCRATE. — Lors donc qu'il prétend que nous avons quelque ressemblance de corps, en bien ou en mal, sa parole ne mérite pas absolument que nous y donnions notre attention.

THÉÉTÈTE. — Peut-être non.

b SOCRATE. — Mais suppose que, de l'un de nous, ce fût l'âme qu'il vantât pour sa vertu et sa sagesse? Ne serait-il pas juste que celui de nous qui entendrait l'éloge s'empressât d'examiner celui qu'on vante ainsi, et que ce dernier s'empressât, à son tour, de découvrir son âme[1] ?

THÉÉTÈTE. — Si, bien certainement, Socrate.

SOCRATE. — Pour l'heure donc, mon cher Théétète, à toi de découvrir ton âme, à moi de l'examiner; car sache bien que Théodore, qui en a tant loué devant moi, d'étrangers et d'Athéniens, n'a encore fait, de personne, l'éloge qu'il vient de faire de toi.

1. Ainsi, dans le *Charmide* (157 d-159 a), à une vive peinture de la beauté de Charmide succède l'éloge de sa sagesse ; et c'est pour vérifier le bien-fondé de cet éloge que l'on entreprend une définition de la *sagesse* (σωφροσύνη).

ΣΩ. Πάνυ μὲν οὖν, ὦ Θεαίτητε, ἵνα κἀγὼ ἐμαυτὸν ἀνασκέψωμαι ποῖόν τι ἔχω τὸ πρόσωπον· φησὶν γὰρ Θεόδωρος ἔχειν με σοὶ ὅμοιον. Ἀτὰρ εἰ νῷν ἐχόντοιν ἑκατέρου e λύραν ἔφη αὐτὰς ἡρμόσθαι ὁμοίως, πότερον εὐθὺς ἂν ἐπιστεύομεν ἢ ἐπεσκεψάμεθ' ἂν εἰ μουσικὸς ὢν λέγει ;

ΘΕΑΙΤΗΤΟΣ. Ἐπεσκεψάμεθ' ἄν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοιοῦτον μὲν εὑρόντες ἐπειθόμεθ' ἄν, ἄμουσον δέ, ἠπιστοῦμεν ;

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Νῦν δέ γ', οἶμαι, εἴ τι μέλει ἡμῖν τῆς τῶν προσώπων ὁμοιότητος, σκεπτέον εἰ γραφικὸς ὢν λέγει ἢ οὔ. 145 a

ΘΕΑΙ. Δοκεῖ μοι.

ΣΩ. Ἦ οὖν ζωγραφικὸς Θεόδωρος ;

ΘΕΑΙ. Οὔχ, ὅσον γέ με εἰδέναι.

ΣΩ. Ἆρ' οὐδὲ γεωμετρικός ;

ΘΕΑΙ. Πάντως δήπου, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἦ καὶ ἀστρονομικὸς καὶ λογιστικός τε καὶ μουσικὸς καὶ ὅσα παιδείας ἔχεται ;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Εἰ μὲν ἄρα ἡμᾶς τοῦ σώματός τι ὁμοίους φησὶν εἶναι ἐπαινῶν πῃ ἢ ψέγων, οὐ πάνυ αὐτῷ ἄξιον τὸν νοῦν προσέχειν.

ΘΕΑΙ. Ἴσως οὔ.

ΣΩ. Τί δ' εἰ ποτέρου τὴν ψυχὴν ἐπαινοῖ πρὸς ἀρετήν b τε καὶ σοφίαν ; ἆρ' οὐκ ἄξιον τῷ μὲν ἀκούσαντι προθυμεῖσθαι ἀνασκέψασθαι τὸν ἐπαινεθέντα, τῷ δὲ προθύμως ἑαυτὸν ἐπιδεικνύναι ;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ὥρα τοίνυν, ὦ φίλε Θεαίτητε, σοὶ μὲν ἐπιδεικνύναι, ἐμοὶ δὲ σκοπεῖσθαι· ὡς εὖ ἴσθι ὅτι Θεόδωρος πολλοὺς δὴ πρός με ἐπαινέσας ξένους τε καὶ ἀστοὺς οὐδένα πω ἐπῄνεσεν ὡς σὲ νυνδή.

145 a 3 ἦ : εἰ (sed ἦ supra lin.) W || **a** 9 ἔμοιγε : ἐμοὶ T || **a** 10 φησὶν ὁμοίους T || **a** 11 ἄξιον αὐτῷ W.

THÉÉTÈTE. — Beaucoup d'honneur, Socrate; mais prends
c garde qu'il n'ait plaisanté, ce disant.

SOCRATE. — Ce n'est point là la manière de Théodore. Veuille donc ne point chercher à retirer ton adhésion en feignant qu'il n'ait voulu que plaisanter. Ce serait le contraindre à venir témoigner et nul ne s'aviserait de mettre en question sa parole. Aie donc plutôt confiance et tiens-t'en à l'adhésion donnée.

THÉÉTÈTE. — Ainsi dois-je faire, si tel est ton avis.

SOCRATE. — En ce cas, dis-moi : tu apprends, j'imagine, avec Théodore, de la géométrie?

THÉÉTÈTE. — Oui.

d SOCRATE. — De l'astronomie aussi, de l'harmonie et du calcul [1] ?

THÉÉTÈTE. — Je m'y efforce, au moins, avec ardeur.

SOCRATE. — Et moi aussi, mon fils, avec lui et avec tous ceux que je suppose compétents en quelqu'une de ces disciplines. Pourtant, si passablement assuré que je sois sur le reste, elles me laissent encore en doute sur un détail, que je voudrais examiner avec toi et avec ceux qui sont ici. Et dis-moi : est-ce qu'apprendre n'est pas devenir plus sage en la chose que l'on apprend?

THÉÉTÈTE. — Comment le nier?

SOCRATE. — Or c'est par la sagesse, j'imagine, que sont sages les sages?

THÉÉTÈTE. — Oui.

e SOCRATE. — Est-ce que cela diffère en quelque point de la science?

THÉÉTÈTE. — Quoi, cela?

SOCRATE. — La sagesse. Ou bien ce en quoi l'on est savant, n'y serait-on pas sage?

THÉÉTÈTE. — Comment serait-ce possible?

SOCRATE. — Science et sagesse sont donc identiques?

THÉÉTÈTE. — Oui.

Comment définir la science?

SOCRATE. — C'est là précisément ce qui me rend perplexe et dont je ne puis me faire, à part moi, une conception adéquate : la science, en quoi peut-elle bien consister? Saurions-

1. L'*harmonie* désigne ici la théorie de la musique, qui était une partie essentielle des mathématiques.

ΘΕΑΙ. Εὖ ἂν ἔχοι, ὦ Σώκρατες· ἀλλ' ὅρα μὴ παίζων
ἔλεγεν. c

ΣΩ. Οὐχ οὗτος ὁ τρόπος Θεοδώρου· ἀλλὰ μὴ ἀναδύου
τὰ ὡμολογημένα σκηπτόμενος παίζοντα λέγειν τόνδε, ἵνα
μὴ καὶ ἀναγκασθῇ μαρτυρεῖν — πάντως γὰρ οὐδεὶς ἐπισκή-
ψετ' αὐτῷ — ἀλλὰ θαρρῶν ἔμμενε τῇ ὁμολογίᾳ.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ χρὴ ταῦτα ποιεῖν, εἰ σοὶ δοκεῖ.

ΣΩ. Λέγε δή μοι· μανθάνεις που παρὰ Θεοδώρου γεωμε-
τρίας ἄττα ;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Καὶ τῶν περὶ ἀστρονομίαν τε καὶ ἁρμονίας κα d
λογισμούς ;

ΘΕΑΙ. Προθυμοῦμαί γε δή.

ΣΩ. Καὶ γὰρ ἐγώ, ὦ παῖ, παρά τε τούτου καὶ παρ'
ἄλλων οὓς ἂν οἴωμαί τι τούτων ἐπαΐειν. Ἀλλ' ὅμως τὰ
μὲν ἄλλα ἔχω περὶ αὐτὰ μετρίως, μικρὸν δέ τι ἀπορῶ ὃ
μετὰ σοῦ τε καὶ τῶνδε σκεπτέον. Καί μοι λέγε· ἆρ' οὐ τὸ
μανθάνειν ἐστὶν τὸ σοφώτερον γίγνεσθαι περὶ ὃ μανθάνει
τις ;

ΘΕΑΙ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Σοφίᾳ δέ γ' οἶμαι σοφοὶ οἱ σοφοί.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τοῦτο δὲ μῶν διαφέρει τι ἐπιστήμης ; e

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον ;

ΣΩ. Ἡ σοφία. Ἢ οὐχ ἅπερ ἐπιστήμονες, ταῦτα καὶ
σοφοί ;

ΘΕΑΙ. Τί μήν ;

ΣΩ. Ταὐτὸν ἄρα ἐπιστήμη καὶ σοφία ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τοῦτ' αὐτὸ τοίνυν ἐστὶν ὃ ἀπορῶ καὶ οὐ δύναμαι
λαβεῖν ἱκανῶς παρ' ἐμαυτῷ, ἐπιστήμη ὅτι ποτὲ τυγχάνει

c 4 καὶ om. W || ἐπισκήψετ' Schanz : -ψει codd. || d 1 ἁρμονίας : -ίαν W || d 4 τε W Berol. : γε BTY || d 6 μικρὸν : σμ- YW || δέ τι : δ' ἔτι Heindorf || d 11 γ' om. W || e 6 σοφία καὶ ἐπιστήμη Y.

nous vraiment le dire ? Que répondez-vous ? Qui, de nous, parlera premier ? Mais gare à qui faute, et « qui à tous les coups fautera, âne s'assiéra », disent les enfants qui jouent à la balle. Mais qui fera le tour sans faute sera notre roi et nous imposera ce qu'il lui plaira de questions. Pourquoi ce silence ? Est-ce que, par hasard, mon amour pour les arguments me rendrait par trop rustique, empressé que je suis à faire naître un dialogue qui établisse, entre nous, les liens d'une amitié et d'une correspondance mutuelle [1] ?

b Théodore. — Moins que rien au monde, Socrate, un tel empressement ne serait rustique. Mais c'est à l'un de ces jeunes gens qu'il te faut demander réponse. Je n'ai point, moi, l'usage de ce genre de colloques et, de l'acquérir, ai dépassé l'âge. C'est à eux que cela conviendrait ; ils en peuvent tirer beaucoup plus de profit, car, c'est bien vrai, à la jeunesse le progrès en tout. Mais tu as entrepris Théétète ; ne le lâche point et poursuis tes questions.

Socrate. — Tu entends, Théétète, ce que dit Théodore.
c Lui désobéir, je pense que tu ne le voudrais point, et ce serait grave manquement qu'en pareille matière, aux ordres d'un homme sage, un plus jeune refusât d'obéir. Allons, fais-moi bonne et franche réponse : quelle chose te semble être la science ?

Théétète. — Il faut donc obéir, Socrate, puisque vous ordonnez. D'ailleurs, si je me trompe, vous me redresserez.

Socrate. — Parfaitement, si, du moins, nous en sommes capables.

Théétète. — Eh bien, il me semble que, d'abord, tout ce qu'on peut apprendre avec Théodore est sciences : la géométrie, puis toutes les disciplines que tu énumérais tout à l'heure. L'art du cordonnier, à son tour, et toutes les tech-
d niques des autres artisans, que je les prenne en leur ensemble ou bien une par une, je n'y vois que science.

Socrate. — Le geste est noble et généreux, mon ami : on te demande un, tu donnes plusieurs ; simple, tu donnes panaché.

1. Pour exprimer cette « correspondance » de sentiments, Socrate emploie ici le terme προσήγορος. C'est qu'il s'adresse à un mathématicien et que ce terme comporte aussi (*Rép.* 546 b) le sens mathématique de « congruence ».

ὄν. Ἆρ᾽ οὖν δὴ ἔχομεν λέγειν αὐτό; τί φατέ; τίς ἂν ἡμῶν a
πρῶτος εἴποι; ὁ δὲ ἁμαρτών, καὶ ὃς ἂν ἀεὶ ἁμαρτάνῃ,
καθεδεῖται, ὥσπερ φασὶν οἱ παῖδες οἱ σφαιρίζοντες, ὄνος·
ὃς δ᾽ ἂν περιγένηται ἀναμάρτητος, βασιλεύσει ἡμῶν καὶ
ἐπιτάξει ὅτι ἂν βούληται ἀποκρίνεσθαι. Τί σιγᾶτε; οὔ τί
που, ὦ Θεόδωρε, ἐγὼ ὑπὸ φιλολογίας ἀγροικίζομαι, προθυ-
μούμενος ἡμᾶς ποιῆσαι διαλέγεσθαι καὶ φίλους τε καὶ προσ-
ηγόρους ἀλλήλοις γίγνεσθαι;

ΘΕΟ. Ἥκιστα μέν, ὦ Σώκρατες, τὸ τοιοῦτον ἂν εἴη b
ἄγροικον, ἀλλὰ τῶν μειρακίων τι κέλευέ σοι ἀποκρίνεσθαι·
ἐγὼ μὲν γὰρ ἀήθης τῆς τοιαύτης διαλέκτου, καὶ οὐδ᾽ αὖ
συνεθίζεσθαι ἡλικίαν ἔχω. Τοῖσδε δὲ πρέποι τε ἂν τοῦτο
καὶ πολὺ πλέον ἐπιδιδοῖεν· τῷ γὰρ ὄντι ἡ νεότης εἰς πᾶν
ἐπίδοσιν ἔχει. Ἀλλ᾽, ὥσπερ ἤρξω, μὴ ἀφίεσο τοῦ Θεαιτή-
του, ἀλλ᾽ ἐρώτα.

ΣΩ. Ἀκούεις δή, ὦ Θεαίτητε, ἃ λέγει Θεόδωρος, ᾧ
ἀπιστεῖν, ὡς ἐγὼ οἶμαι, οὔτε σὺ ἐθελήσεις, οὔτε θέμις περὶ c
τὰ τοιαῦτα ἀνδρὶ σοφῷ ἐπιτάττοντι νεώτερον ἀπειθεῖν.
Ἀλλ᾽ εὖ καὶ γενναίως εἰπέ· τί σοι δοκεῖ εἶναι ἐπιστήμη;

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ χρή, ὦ Σώκρατες, ἐπειδήπερ ὑμεῖς κε-
λεύετε. Πάντως γάρ, ἄν τι καὶ ἁμάρτω, ἐπανορθώσετε.

ΣΩ. Πάνυ μὲν οὖν, ἄνπερ γε οἷοί τε ὦμεν.

ΘΕΑΙ. Δοκεῖ τοίνυν μοι καὶ ἃ παρὰ Θεοδώρου ἄν τις
μάθοι ἐπιστῆμαι εἶναι, γεωμετρία τε καὶ ἃς νυνδὴ σὺ διῆλ-
θες, καὶ αὖ σκυτοτομική τε καὶ αἱ τῶν ἄλλων δημιουργῶν d
τέχναι, πᾶσαί τε καὶ ἑκάστη τούτων, οὐκ ἄλλο τι ἢ ἐπι-
στήμη εἶναι.

ΣΩ. Γενναίως γε καὶ φιλοδώρως, ὦ φίλε, ἓν αἰτηθεὶς
πολλὰ δίδως καὶ ποικίλα ἀντὶ ἁπλοῦ.

146 a 3 σφαιρίζοντες : σφετερί- Y || **a** 5 ὅτι : ὃν W || ἀποκρίνεσθαι : -ασθαι W || **a** 6 ὦ om. Y || **a** 7 ἡμᾶς B : ὑμᾶς TYW || **b** 1 μέν om. TW || **b** 2 τι : τινὰ W || **b** 4 τοῖσδε δὲ : τοῖς δὲ Y || τε om. W || **c** 1 ἀπιστεῖν BTY et in marg. W : ἀπειθεῖν W || **c** 2 ἀπειθεῖν : -ελθεῖν Y || **c** 6 ἄνπερ : ἐὰν πέρ W || **d** 1 σκυτοτομική : -τομία W || **d** 5 ἁπλοῦ : τοῦ ἁπλοῦ Y.

THÉÉTÈTE. — Que veux-tu dire par là, Socrate ?

SOCRATE. — Peut-être rien ; je vais pourtant t'expliquer ma pensée. Par le mot « cordonnerie », entends-tu autre chose que la science qui apprend à faire des chaussures ?

THÉÉTÈTE. — Rien d'autre.

e SOCRATE. — Et, par menuiserie, autre chose que la science qui apprend à fabriquer tous objets en bois ?

THÉÉTÈTE. — Ici encore, pas autre chose.

SOCRATE. — Ce que tu définis ainsi dans les deux cas, n'est-ce pas ce sur quoi porte l'une ou l'autre de ces sciences ?

THÉÉTÈTE. — Si fait.

SOCRATE. — Mais ce qu'on te demandait, Théétète, n'était point cela : ni sur quoi porte la science, ni combien il y a de sciences[1]. Ce n'est point, en effet, dans la pensée de les dénombrer qu'on t'interrogeait, mais pour savoir ce qu'est, en soi, la science. Mon observation n'a-t-elle aucun sens ?

THÉÉTÈTE. — Elle est parfaitement juste, au contraire.

147 a SOCRATE. — Considère donc encore ce point. Suppose qu'on nous interroge sur quelque chose de banal et de facile rencontre : par exemple, sur ce que peut être la boue. A répondre qu'il y a la boue des potiers, la boue des constructeurs de fours, la boue des briquetiers, ne serions-nous pas ridicules ?

THÉÉTÈTE. — Peut-être.

SOCRATE. — Ridicules d'abord, j'imagine, de croire que l'interlocuteur comprend quelque chose à notre réponse, quand nous énonçons le mot boue, en y ajoutant la mention des fabricants de poupées ou de n'importe quels autres arti-
b sans. Crois-tu donc que l'on comprenne le nom d'un objet quand on ne sait pas ce qu'est l'objet ?

THÉÉTÈTE. — Pas du tout.

SOCRATE. — Donc on ne comprend rien aux mots « science de la chaussure » quand on ne sait pas ce qu'est la science.

1. Comparer ces tentatives préliminaires à celles par lesquelles s'engage la discussion sur la nature de la vertu dans le *Ménon* (71 d-77 b). Ménon donnait « un essaim de vertus » (72 a), Théétète « dénombre » les sciences, et Socrate, pour leur faire comprendre ce que c'est que définir, leur demande de s'essayer sur un exemple. Mais la figure et la couleur sont définies, dans le *Ménon*, par Socrate : ici, c'est Théétète qui va lui-même proposer en exemple et définir les « puissances ».

ΘΕΑΙ. Πῶς τί τοῦτο λέγεις, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Ἴσως μὲν οὐδέν· ὃ μέντοι οἶμαι, φράσω. Ὅταν λέγῃς σκυτικήν, μή τι ἄλλο φράζεις ἢ ἐπιστήμην ὑποδημάτων ἐργασίας;

ΘΕΑΙ. Οὐδέν.

ΣΩ. Τί δ' ὅταν τεκτονικήν; μή τι ἄλλο ἢ ἐπιστήμην e
τῆς τῶν ξυλίνων σκευῶν ἐργασίας;

ΘΕΑΙ. Οὐδὲ τοῦτο.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐν ἀμφοῖν, οὗ ἑκατέρα ἐπιστήμη, τοῦτο ὁρίζεις;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δέ γ' ἐρωτηθέν, ὦ Θεαίτητε, οὐ τοῦτο ἦν, τίνων ἡ ἐπιστήμη, οὐδὲ ὁπόσαι τινές· οὐ γὰρ ἀριθμῆσαι αὐτὰς βουλόμενοι ἠρόμεθα ἀλλὰ γνῶναι ἐπιστήμην αὐτὸ ὅτι ποτ' ἐστίν. Ἢ οὐδὲν λέγω;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν ὀρθῶς.

ΣΩ. Σκέψαι δὴ καὶ τόδε. Εἴ τις ἡμᾶς τῶν φαύλων τι καὶ 147 a
προχείρων ἔροιτο, οἷον περὶ πηλοῦ ὅτι ποτ' ἐστίν, εἰ ἀποκριναίμεθα αὐτῷ πηλὸς ὁ τῶν χυτρέων καὶ πηλὸς ὁ τῶν ἰπνοπλαθῶν καὶ πηλὸς ὁ τῶν πλινθουργῶν, οὐκ ἂν γελοῖοι εἶμεν;

ΘΕΑΙ. Ἴσως.

ΣΩ. Πρῶτον μέν γέ που οἰόμενοι συνιέναι ἐκ τῆς ἡμετέρας ἀποκρίσεως τὸν ἐρωτῶντα, ὅταν εἴπωμεν πηλός, εἴτε ὁ τῶν κοροπλαθῶν προσθέντες εἴτε ἄλλων ὡντινωνοῦν b
δημιουργῶν. Ἢ οἴει τίς τι συνίησίν τινος ὄνομα, ὃ μὴ οἶδεν τί ἐστιν;

ΘΕΑΙ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρα « ἐπιστήμην ὑποδημάτων » συνίησιν ὁ ἐπιστήμην μὴ εἰδώς.

d 8 μὴ ἄλλο τι W || **d** 10 οὐδέν.. **e** 2 ἐργασίας habet in marg. W || **e** 1 ἐπιστήμην om. W || **e** 7 δέ γε ἐρωτηθέν W Berol. : δ' ἐπερω- BTY || **147 a** 3 ἰπνοπλαθῶν : κοροπλάθων TW in marg. || **a** 4 πλινθουργῶν : -λκῶν Berol. malit Diels || εἶμεν B : ἦμεν TW ἥμεν Y || **b** 3 τί : ὅτι W Berol.

Théétète. — Certes non.

Socrate. — Donc on ne comprend pas ce que signifie la cordonnerie, pas plus, d'ailleurs, qu'aucun autre art, si l'on n'a aucune idée de la science.

Théétète. — C'est exact.

Socrate. — C'est donc donner réponse ridicule à qui demande ce qu'est la science, que de répondre par un nom d'art quelconque. C'est, en effet, se borner à répondre en
c nommant une science déterminée, alors que la question était tout autre.

Théétète. — Il semble bien.

Socrate. — En second lieu, alors qu'on eût eu prête, j'imagine, une réponse banale et brève, on s'en va faire détour par une route interminable. La question de la boue, par exemple, avait réponse banale, en somme, et simple : dire que la boue est de la terre délayée par l'eau, et ne se point soucier de qui l'emploie.

Théétète. — A ce compte, Socrate, maintenant du moins, la question m'apparaît facile : elle risque bien, en effet, d'être pareille à celle qui s'est présentée à nous, tout à l'heure, quand nous dissertions à deux, moi et ton homo-
d nyme, le Socrate que voici.

Socrate. — Quelle question donc, Théétète?

L'exemple des Irrationnelles.

Théétète. — Théodore, que voici, avait fait, devant nous, les constructions relatives à quelques-unes des puissances, montré que celles de trois pieds et de cinq pieds ne sont point, considérées selon leur longueur, commensurables à celle d'un pied, et continué ainsi à les étudier, une par une, jusqu'à celle de dix-sept pieds : il s'était, je ne sais pourquoi, arrêté là. Il nous vint donc en l'esprit, le nombre des puissances apparaissant infini, d'essayer de les rassembler sous un terme unique,
e qui pût servir à désigner tout ce qu'il y a de puissances.

Socrate. — Et vous avez trouvé un terme adéquat?

Théétète. — A ce que je crois, oui : juges-en toi-même.

Socrate. — Expose.

Théétète. — Tout ce qui est nombre fut par nous séparé en deux groupes : celui qui peut se résoudre en un produit d'égal par égal, nous l'avons représenté par la figure du carré et l'avons appelé carré et équilatéral.

ΘΕΑΙ. Οὐ γάρ.

ΣΩ. Σκυτικὴν ἄρα οὐ συνίησιν ὃς ἂν ἐπιστήμην ἀγνοῇ, οὐδέ τινα ἄλλην τέχνην.

ΘΕΑΙ. Ἔστιν οὕτως.

ΣΩ. Γελοία ἄρα ἡ ἀπόκρισις τῷ ἐρωτηθέντι ἐπιστήμη
τί ἐστιν, ὅταν ἀποκρίνηται τέχνης τινὸς ὄνομα. Τινὸς γὰρ
ἐπιστήμην ἀποκρίνεται οὐ τοῦτ᾽ ἐρωτηθείς. c

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἔπειτά γέ που ἐξὸν φαύλως καὶ βραχέως ἀποκρίνασθαι περιέρχεται ἀπέραντον ὁδόν. Οἷον καὶ ἐν τῇ τοῦ πηλοῦ ἐρωτήσει φαῦλόν που καὶ ἁπλοῦν εἰπεῖν ὅτι γῆ ὑγρῷ φυραθεῖσα πηλὸς ἂν εἴη, τὸ δ᾽ ὅτου ἐᾶν χαίρειν.

ΘΕΑΙ. Ῥᾴδιον, ὦ Σώκρατες, νῦν γε οὕτω φαίνεται·
ἀτὰρ κινδυνεύεις ἐρωτᾶν οἷον καὶ αὐτοῖς ἡμῖν ἔναγχος
εἰσῆλθε διαλεγομένοις, ἐμοί τε καὶ τῷ σῷ ὁμωνύμῳ τούτῳ d
Σωκράτει.

ΣΩ. Τὸ ποῖον δή, ὦ Θεαίτητε ;

ΘΕΑΙ. Περὶ δυνάμεών τι ἡμῖν Θεόδωρος ὅδε ἔγραφε,
τῆς τε τρίποδος πέρι καὶ πεντέποδος ἀποφαίνων ὅτι μήκει
οὐ σύμμετροι τῇ ποδιαίᾳ, καὶ οὕτω κατὰ μίαν ἑκάστην
προαιρούμενος μέχρι τῆς ἑπτακαιδεκάποδος· ἐν δὲ ταύτῃ πως
ἐνέσχετο. Ἡμῖν οὖν εἰσῆλθέ τι τοιοῦτον, ἐπειδὴ ἄπειροι
τὸ πλῆθος αἱ δυνάμεις ἐφαίνοντο, πειραθῆναι συλλαβεῖν εἰς
ἕν, ὅτῳ πάσας ταύτας προσαγορεύσομεν τὰς δυνάμεις. e

ΣΩ. Ἦ καὶ ηὕρετέ τι τοιοῦτον ;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε δοκοῦμεν· σκόπει δὲ καὶ σύ.

ΣΩ. Λέγε.

ΘΕΑΙ. Τὸν ἀριθμὸν πάντα δίχα διελάβομεν· τὸν μὲν δυνάμενον ἴσον ἰσάκις γίγνεσθαι τῷ τετραγώνῳ τὸ σχῆμα ἀπεικάσαντες τετράγωνόν τε καὶ ἰσόπλευρον προσείπομεν.

b 8 ἀγνοῇ : -ει W || **c** 1 οὐ : ὁ W || **c** 4 ἀπέραντον : -ρατον Berol. malit Diels || οἷον om. Y || **c** 5 γῆ om. B[1] || **d** 1 σῷ ὁμωνύμῳ : συνωνύμῳ Y || **d** 4 ἔγραφε : -ψε W || **d** 5 ἀποφαίνων : om. T secl. Burnet || **e** 5 τὸν μὲν BY corr. Berol. : τὸ μὲν T Berol.[1] καὶ τὸν μὲν W.

Socrate. — Bon, cela.

Théétète. — Celui qui s'intercale entre les nombres du premier genre, comme le trois, le cinq, et, en général, tout
148 a nombre qui ne peut se résoudre en produit d'égal par égal, mais se résout toujours en plus grand par plus petit ou plus petit par plus grand et toujours constitue une figure dont l'un des côtés est plus grand que l'autre, nous l'avons représenté par la figure du rectangle et l'avons appelé nombre rectangulaire.

Socrate. — Excellent, mais ensuite?

Théétète. — Toutes lignes dont le carré constitue un nombre plan équilatéral, nous les avons définies longueurs. Toutes celles dont le carré constitue un nombre dont les deux facteurs sont inégaux, nous les avons définies puis-
b sances, parce que, non commensurables aux premières si on les considère selon leur longueur, elles leur sont commensurables si l'on considère les surfaces qu'elles ont puissance de former. Pour les solides, enfin, nous avons fait des distinctions analogues[1].

Socrate. — Le mieux du monde, enfants; aussi j'estime que Théodore ne sera point accusable de faux témoignage.

Théétète. — Et pourtant, Socrate, la question que tu me poses au sujet de la science, je ne saurais la résoudre comme j'ai fait celle qui a trait à la longueur et la puissance. Or c'est bien, à ce que je crois, quelque chose comme cela que tu cherches ; voilà donc, de nouveau, Théodore convaincu de fausseté.

c Socrate. — Et pourquoi donc? S'il t'eût vanté comme coureur en affirmant n'avoir pas encore trouvé un jeune qui te valût à la course, et que tu fusses vaincu dans une lutte de vitesse par le meilleur coureur en la force de son âge, y aurait-il, à ton avis, moins de vérité dans l'éloge qu'il aurait fait de toi?

Théétète. — A mon avis, non.

Socrate. — Mais crois-tu que la science soit ce que je disais tout à l'heure, minime découverte à faire et qui ne réclame point des esprits absolument supérieurs?

Théétète. — Au contraire, par Zeus, elle requiert, à mon avis, les esprits les plus supérieurs.

Socrate. — Aie donc confiance en toi et crois bien que
d Théodore a dit chose sérieuse. Ainsi donne pleine carrière à

1. Voyez la note placée à la fin du volume (p. 264).

ΣΩ. Καὶ εὖ γε.

ΘΕΑΙ. Τὸν τοίνυν μεταξὺ τούτου, ὧν καὶ τὰ τρία καὶ
τὰ πέντε καὶ πᾶς ὃς ἀδύνατος ἴσος ἰσάκις γενέσθαι, ἀλλ' 148 a
ἢ πλείων ἐλαττονάκις ἢ ἐλάττων πλεονάκις γίγνεται, μεί-
ζων δὲ καὶ ἐλάττων ἀεὶ πλευρὰ αὐτὸν περιλαμβάνει, τῷ
προμήκει αὖ σχήματι ἀπεικάσαντες προμήκη ἀριθμὸν ἐκα-
λέσαμεν.

ΣΩ. Κάλλιστα. Ἀλλὰ τί τὸ μετὰ τοῦτο ;

ΘΕΑΙ. Ὅσαι μὲν γραμμαὶ τὸν ἰσόπλευρον καὶ ἐπίπεδον
ἀριθμὸν τετραγωνίζουσι, μῆκος ὡρισάμεθα, ὅσαι δὲ τὸν ἑτε-
ρομήκη, δυνάμεις, ὡς μήκει μὲν οὐ συμμέτρους ἐκείναις, b
τοῖς δ' ἐπιπέδοις ἃ δύνανται. Καὶ περὶ τὰ στερεὰ ἄλλο
τοιοῦτον.

ΣΩ. Ἄριστά γ' ἀνθρώπων, ὦ παῖδες· ὥστε μοι δοκεῖ ὁ
Θεόδωρος οὐκ ἔνοχος τοῖς ψευδομαρτυρίοις ἔσεσθαι.

ΘΕΑΙ. Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, ὅ γε ἐρωτᾷς περὶ ἐπιστή-
μης οὐκ ἂν δυναίμην ἀποκρίνασθαι ὥσπερ περὶ τοῦ μήκους
τε καὶ τῆς δυνάμεως. Καίτοι σύ γέ μοι δοκεῖς τοιοῦτόν τι
ζητεῖν· ὥστε πάλιν αὖ φαίνεται ψευδὴς ὁ Θεόδωρος.

ΣΩ. Τί δέ ; εἴ σε πρὸς δρόμον ἐπαινῶν μηδενὶ οὕτω c
δρομικῷ ἔφη τῶν νέων ἐντετυχηκέναι, εἶτα διαθέων τοῦ
ἀκμάζοντος καὶ ταχίστου ἡττήθης, ἧττόν τι ἂν οἴει ἀληθῆ
τόνδ' ἐπαινέσαι ;

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλὰ τὴν ἐπιστήμην, ὥσπερ νυνδὴ ἐγὼ ἔλεγον,
σμικρόν τι οἴει εἶναι ἐξευρεῖν καὶ οὐ τῶν πάντῃ ἄκρων ;

ΘΕΑΙ. Νὴ τὸν Δί' ἔγωγε καὶ μάλα γε τῶν ἀκροτάτων.

ΣΩ. Θάρρει τοίνυν περὶ σαυτῷ καὶ τὶ οἴου Θεόδωρον
λέγειν, προθυμήθητι δὲ παντὶ τρόπῳ τῶν τε ἄλλων πέρι καὶ d
ἐπιστήμης λαβεῖν λόγον τί ποτε τυγχάνει ὄν.

148 a 1 γενέσθαι : γίγνεσθαι W || **a** 3 πλευρὰ : -ὰν T[1] || **a** 4 προμήκει : μήκει Y || προμήκη : -ει Y || **b** 2 δύνανται : -αται W || **b** 8 τε om. B || **c** 1 ἔφη οὕτω δρομικῷ T || **c** 6 νυνδὴ : δὴ νῦν Y || **c** 7 ἄκρων : ἀκριβῶν (ex. ἄκ-) B || **d** 2 ἐπιστήμης : -ας Y[1].

ton ardeur, et applique-la pour l'instant à te rendre compte de ce qu'est en fait la science.

THÉÉTÈTE. — Mon ardeur, Socrate, je suis prêt à la prouver.

SOCRATE. — En avant donc, toi qui, si brillamment, viens de tracer la route. Prends comme modèle ta réponse à la question des puissances, et, de même que tu as su comprendre leur pluralité sous l'unité d'une forme, efforce-toi d'appliquer, à la pluralité des sciences, une définition unique.

e THÉÉTÈTE. — Mais, sache-le bien, Socrate, maintes fois déjà j'ai entrepris cet examen, excité par tes questions, dont l'écho venait jusqu'à moi. Malheureusement je ne puis ni me satisfaire des réponses que je formule, ni trouver, en celles que j'entends formuler, l'exactitude que tu exiges, ni, suprême ressource, me délivrer du tourment de savoir.

La Maïeutique.

SOCRATE. — C'est que tu ressens les douleurs, ô mon cher Théétète, douleurs non de vacuité, mais de plénitude.

THÉÉTÈTE. — Je ne sais, Socrate ; je ne fais que dire ce que j'éprouve.

149 a SOCRATE. — Or çà, ridicule garçon, n'as-tu pas ouï dire que je suis fils d'une accoucheuse, qui fut des plus nobles et des plus imposantes, Phénarète ?

THÉÉTÈTE. — Je l'ai ouï dire.

SOCRATE. — Et que j'exerce le même art, l'as-tu ouï dire aussi ?

THÉÉTÈTE. — Aucunement.

SOCRATE. — Sache-le donc bien, mais ne va pas me vendre aux autres. Ils sont, en effet, bien loin, mon ami, de penser que je possède cet art. Eux, qui point ne savent, ce n'est pas cela qu'ils disent de moi, mais bien que je suis tout à fait bizarre et ne crée dans les esprits que perplexités. As-tu ouï dire cela aussi ?

b THÉÉTÈTE. — Oui donc.

SOCRATE. — T'en dirai-je la cause ?

THÉÉTÈTE. — Je t'en prie absolument.

SOCRATE. — Rappelle-toi toi tous les us et coutumes des accoucheuses, et tu saisiras plus facilement ce que je veux t'apprendre. Tu sais, en effet, j'imagine, qu'il n'en est point d'encore capable de concevoir et d'enfanter qui fasse ce métier d'accoucher les autres : seules le font celles qui ne peuvent plus enfanter.

ΘΕΑΙ. Προθυμίας μὲν ἕνεκα, ὦ Σώκρατες, φανεῖται.

ΣΩ. Ἴθι δή — καλῶς γὰρ ἄρτι ὑφηγήσω — πειρῶ μιμούμενος τὴν περὶ τῶν δυνάμεων ἀπόκρισιν, ὥσπερ ταύτας πολλὰς οὔσας ἑνὶ εἴδει περιέλαβες, οὕτω καὶ τὰς πολλὰς ἐπιστήμας ἑνὶ λόγῳ προσειπεῖν.

ΘΕΑΙ. Ἀλλ' εὖ ἴσθι, ὦ Σώκρατες, πολλάκις δὴ αὐτὸ e
ἐπεχείρησα σκέψασθαι, ἀκούων τὰς παρὰ σοῦ ἀποφερομένας ἐρωτήσεις. Ἀλλὰ γὰρ οὔτ' αὐτὸς δύναμαι πεῖσαι ἐμαυτὸν ὡς ἱκανῶς τι λέγω οὔτ' ἄλλου ἀκοῦσαι λέγοντος οὕτως ὡς σὺ διακελεύῃ, οὐ μὲν δὴ αὖ οὐδ' ἀπαλλαγῆναι τοῦ μέλειν.

ΣΩ. Ὠδίνεις γάρ, ὦ φίλε Θεαίτητε, διὰ τὸ μὴ κενὸς ἀλλ' ἐγκύμων εἶναι.

ΘΕΑΙ. Οὐκ οἶδα, ὦ Σώκρατες· ὃ μέντοι πέπονθα λέγω.

ΣΩ. Εἶτα, ὦ καταγέλαστε, οὐκ ἀκήκοας ὡς ἐγώ εἰμι ὑὸς 149 a
μαίας μάλα γενναίας τε καὶ βλοσυρᾶς, Φαιναρέτης;

ΘΕΑΙ. Ἤδη τοῦτό γε ἤκουσα.

ΣΩ. Ἆρα καὶ ὅτι ἐπιτηδεύω τὴν αὐτὴν τέχνην ἀκήκοας;

ΘΕΑΙ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Ἀλλ' εὖ ἴσθ' ὅτι· μὴ μέντοι μου κατείπῃς πρὸς τοὺς ἄλλους. Λέληθα γάρ, ὦ ἑταῖρε, ταύτην ἔχων τὴν τέχνην· οἱ δέ, ἅτε οὐκ εἰδότες, τοῦτο μὲν οὐ λέγουσι περὶ ἐμοῦ, ὅτι δὲ ἀτοπώτατός εἰμι καὶ ποιῶ τοὺς ἀνθρώπους ἀπορεῖν. Ἦ καὶ τοῦτο ἀκήκοας;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε. b

ΣΩ. Εἴπω οὖν σοι τὸ αἴτιον;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἐννόησον δὴ τὸ περὶ τὰς μαίας ἅπαν ὡς ἔχει, καὶ ῥᾷον μαθήσῃ ὃ βούλομαι. Οἶσθα γάρ που ὡς οὐδεμία αὐτῶν ἔτι αὐτὴ κυϊσκομένη τε καὶ τίκτουσα ἄλλας μαιεύεται, ἀλλ' αἱ ἤδη ἀδύνατοι τίκτειν.

d 7 προσειπεῖν : προει- W || e 5 τοῦ : τοῦ bis sed primum eras. W || μέλειν B Berol. et in marg. W : μέλλειν TY εὑρεῖν W || 149 a 9 ἐμοῦ : μοῦ T Berol. || b 7 ἀδύνατοι : -ον Y.

Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — L'auteur de cette loi est, dit-on, Artémis, qui, sans avoir jamais enfanté, reçut en partage le soin de présider aux enfantements. Aux stériles, elle n'a donc point
c donné puissance de délivreuses, car l'humaine nature a trop de faiblesse pour qu'on lui puisse donner un art là où elle n'a point expérience ; mais, à celles que l'âge empêche d'enfanter, elle donna cette charge pour honorer, en elles, son image.

Théétète. — C'est vraisemblable.

Socrate. — N'est-il pas vraisemblable encore et nécessaire que discerner celles qui ont conçu de celles qui n'ont point conçu soit plutôt le fait des accoucheuses que des autres ?

Théétète. — Certainement.

Socrate. — Les accoucheuses savent encore, n'est-ce pas,
d par leurs drogues et leurs incantations, éveiller les douleurs ou les apaiser à volonté, conduire à terme les couches difficiles et, s'il leur paraît bon de faire avorter le fruit non encore mûr, provoquer l'avortement ?

Théétète. — C'est exact.

Socrate. — As-tu noté encore ce fait qu'elles sont les plus expertes des entremetteuses[1], parce qu'elles sont d'une extrême habileté à reconnaître quelle femme à quel homme se doit unir pour mettre au jour les enfants les mieux doués ?

Théétète. — J'ignorais cela totalement.

Socrate. — Or sache bien qu'elles en sont plus fières encore
e que de savoir couper le cordon. Réfléchis en effet : est-ce ou non au même art qu'il appartient de soigner et recueillir les fruits de la terre et de connaître en quelle terre quel plant et quelle semence se doit jeter ?

Théétète. — Ce n'est certes qu'au même art.

Socrate. — Mais, quand il s'agit de la femme, crois-tu, cher ami, qu'autre est l'art qui prépare l'ensemencement, autre celui qui recueille ?

Théétète. — Ce n'est pas vraisemblable.

150 a Socrate. — Aucunement vraisemblable. Mais parce qu'un commerce sans probité et sans art accouple hommes et femmes en ce qu'on appelle prostitution, une aversion pour l'art d'entremetteuses est venue aux personnes honorables que sont les

1. L'entremetteuse est souvent la « marieuse ». Voir Ar. *Nuées*, vers 42.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Αἰτίαν δέ γε τούτου φασὶν εἶναι τὴν Ἄρτεμιν, ὅτι
ἄλοχος οὖσα τὴν λοχείαν εἴληχε. Στερίφαις μὲν οὖν ἄρα
οὐκ ἔδωκε μαιεύεσθαι, ὅτι ἡ ἀνθρωπίνη φύσις ἀσθενεστέρα c
ἢ λαβεῖν τέχνην ὧν ἂν ᾖ ἄπειρος· ταῖς δὲ δι' ἡλικίαν ἀτό-
κοις προσέταξε τιμῶσα τὴν αὑτῆς ὁμοιότητα.

ΘΕΑΙ. Εἰκός.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τόδε εἰκός τε καὶ ἀναγκαῖον, τὰς κυούσας καὶ μὴ γιγνώσκεσθαι μᾶλλον ὑπὸ τῶν μαιῶν ἢ τῶν ἄλλων;

ΘΕΑΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Καὶ μὴν καὶ διδοῦσαί γε αἱ μαῖαι φαρμάκια καὶ
ἐπᾴδουσαι δύνανται ἐγείρειν τε τὰς ὠδῖνας καὶ μαλθακω- d
τέρας, ἂν βούλωνται, ποιεῖν, καὶ τίκτειν τε δὴ τὰς δυστο-
κούσας, καὶ ἐὰν νέον ὂν δόξῃ ἀμβλίσκειν, ἀμβλίσκουσιν;

ΘΕΑΙ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἔτι καὶ τόδε αὐτῶν ᾔσθησαι, ὅτι καὶ προμνήστριαί εἰσι δεινόταται, ὡς πάσσοφοι οὖσαι περὶ τοῦ γνῶναι ποίαν χρὴ ποίῳ ἀνδρὶ συνοῦσαν ὡς ἀρίστους παῖδας τίκτειν;

ΘΕΑΙ. Οὐ πάνυ τοῦτο οἶδα.

ΣΩ. Ἀλλ' ἴσθ' ὅτι ἐπὶ τούτῳ μεῖζον φρονοῦσιν ἢ ἐπὶ
τῇ ὀμφαλητομίᾳ. Ἐννόει γάρ· τῆς αὐτῆς ἢ ἄλλης οἴει e
τέχνης εἶναι θεραπείαν τε καὶ συγκομιδὴν τῶν ἐκ γῆς
καρπῶν καὶ αὖ τὸ γιγνώσκειν εἰς ποίαν γῆν ποῖον φυτόν
τε καὶ σπέρμα καταβλητέον;

ΘΕΑΙ. Οὔκ, ἀλλὰ τῆς αὐτῆς.

ΣΩ. Εἰς γυναῖκα δέ, ὦ φίλε, ἄλλην μὲν οἴει τοῦ τοιούτου, ἄλλην δὲ συγκομιδῆς;

ΘΕΑΙ. Οὔκουν εἰκός γε.

ΣΩ. Οὐ γάρ. Ἀλλὰ διὰ τὴν ἄδικόν τε καὶ ἄτεχνον 150 a

c 2 ἀτόκοις :-ποις B[1]. || c 5 τε : γε W || c 6 ἢ : καὶ YW[1] || c 8 φαρμάκια W : -εια BT et supra lin. Y || d 2 δὴ : καὶ Y || d 3 ἐὰν secl. Richards || νέον ὂν BTYW Berol. : ἄμεινον Madvig ἄμεινον ἂν Richards νόμιμον Schanz || d 5 ἔτι om. W || d 10 ἴσθ' BY : ἔσθ' T οἶσθ' W.

accoucheuses : elles craignent, en effet, de choir dans le soupçon d'un tel commerce par la pratique de l'art. Et pourtant c'est bien aux véritables accoucheuses et à elles seules qu'il appartiendrait, je crois, de s'entremettre avec succès.

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Voilà donc jusqu'où va le rôle des accoucheuses ;
bien supérieure est ma fonction. Il ne se rencontre point, en
effet, que les femmes parfois accouchent d'une vaine appa-
b rence et, d'autres fois, d'un fruit réel, et qu'on ait quelque
peine à faire le discernement. Si cela se rencontrait, le plus
gros et le plus beau du travail des accoucheuses serait de faire
le départ de ce qui est réel et de ce qui ne l'est point. N'es-
tu pas de cet avis ?

Théétète. — Si fait.

Socrate. — Mon art de maïeutique a mêmes attributions
générales que le leur. La différence est qu'il délivre les
hommes et non les femmes et que c'est les âmes qu'il sur-
veille en leur travail d'enfantement, non point les corps. Mais
le plus grand privilège de l'art que, moi, je pratique est qu'il
c sait faire l'épreuve et discerner, en toute rigueur, si c'est appa-
rence vaine et mensongère qu'enfante la réflexion du jeune
homme, ou si c'est fruit de vie et de vérité. J'ai, en effet,
même impuissance que les accoucheuses [1]. Enfanter en sagesse
n'est point en mon pouvoir, et le blâme dont plusieurs déjà
m'ont fait opprobre, qu'aux autres posant questions je ne
donne jamais mon avis personnel sur aucun sujet et que la
cause en est dans le néant de ma propre sagesse, est blâme
véridique. La vraie cause, la voici : accoucher les autres est
contrainte que le dieu m'impose ; procréer est puissance dont
il m'a écarté. Je ne suis donc moi-même sage à aucun degré
d et je n'ai, par devers moi, nulle trouvaille qui le soit et que
mon âme à moi ait d'elle-même enfantée. Mais ceux qui vien-
nent à mon commerce, à leur premier abord, semblent, quel-
ques-uns même totalement, ne rien savoir. Or tous, à mesure
qu'avance leur commerce et pour autant que le dieu leur en
accorde faveur, merveilleuse est l'allure dont ils progressent,

1. « Socrate disait que les sages-femmes, en prenant ce métier de faire engendrer les autres, quittent le métier d'engendrer, elles ; que lui, par le titre de sage homme que les dieux lui ont déféré, s'était aussi défait, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ;

συναγωγὴν ἀνδρὸς καὶ γυναικός, ᾗ δὴ προαγωγία ὄνομα, φεύγουσι καὶ τὴν προμνηστικὴν ἅτε σεμναὶ οὖσαι αἱ μαῖαι, φοβούμεναι μὴ εἰς ἐκείνην τὴν αἰτίαν διὰ ταύτην ἐμπέσωσιν· ἐπεὶ ταῖς γε ὄντως μαίαις μόναις που προσήκει καὶ προμνήσασθαι ὀρθῶς.

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τὸ μὲν τοίνυν τῶν μαιῶν τοσοῦτον, ἔλαττον δὲ τοῦ ἐμοῦ δράματος. Οὐ γὰρ πρόσεστι γυναιξὶν ἐνίοτε μὲν
εἴδωλα τίκτειν, ἔστι δ' ὅτε ἀληθινά, τοῦτο δὲ μὴ ῥᾴδιον b
εἶναι διαγνῶναι. Εἰ γὰρ προσῆν, μέγιστόν τε καὶ κάλλιστον ἔργον ἦν ἂν ταῖς μαίαις τὸ κρίνειν τὸ ἀληθές τε καὶ μή· ἢ οὐκ οἴει;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τῇ δέ γ' ἐμῇ τέχνῃ τῆς μαιεύσεως τὰ μὲν ἄλλα ὑπάρχει ὅσα ἐκείναις, διαφέρει δὲ τῷ τε ἄνδρας ἀλλὰ μὴ γυναῖκας μαιεύεσθαι καὶ τῷ τὰς ψυχὰς αὐτῶν τικτούσας ἐπισκοπεῖν ἀλλὰ μὴ τὰ σώματα. Μέγιστον δὲ τοῦτ' ἔνι
τῇ ἡμετέρᾳ τέχνῃ, βασανίζειν δυνατὸν εἶναι παντὶ τρόπῳ c
πότερον εἴδωλον καὶ ψεῦδος ἀποτίκτει τοῦ νέου ἡ διάνοια ἢ γόνιμόν τε καὶ ἀληθές. Ἐπεὶ τόδε γε καὶ ἐμοὶ ὑπάρχει ὅπερ ταῖς μαίαις· ἄγονός εἰμι σοφίας, καὶ ὅπερ ἤδη πολλοί μοι ὠνείδισαν, ὡς τοὺς μὲν ἄλλους ἐρωτῶ, αὐτὸς δὲ οὐδὲν ἀποφαίνομαι περὶ οὐδενὸς διὰ τὸ μηδὲν ἔχειν σοφόν, ἀληθὲς ὀνειδίζουσιν. Τὸ δὲ αἴτιον τούτου τόδε· μαιεύεσθαί με ὁ θεὸς ἀναγκάζει, γεννᾶν δὲ ἀπεκώλυσεν. Εἰμὶ δὴ οὖν αὐ-
τὸς μὲν οὐ πάνυ τι σοφός, οὐδέ τί μοι ἔστιν εὕρημα τοι- d
οῦτον γεγονὸς τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἔκγονον· οἱ δ' ἐμοὶ συγγιγνόμενοι τὸ μὲν πρῶτον φαίνονται ἔνιοι μὲν καὶ πάνυ ἀμαθεῖς, πάντες δὲ προϊούσης τῆς συνουσίας, οἷσπερ ἂν ὁ θεὸς παρείκῃ, θαυμαστὸν ὅσον ἐπιδιδόντες, ὡς αὑτοῖς τε

150 a 5 καὶ : καὶ τὸ W || **b** 1 ἀληθινά : λιθινά T || **c** 5 ante μοι add. πολλάκις W || **c** 6 ἀποφαίνομαι W Berol. : -κρίνομαι BTY || **d** 1 οὐ om. Y || πάνυ τι : -τις B || τοιοῦτον : -το W Berol. || **d** 2 ἔκγονον : ἄγονον Y || **d** 3 ἔνιοι : ἐνί ὅτε B.

à leur propre jugement comme à celui des autres. Le fait est pourtant clair qu'ils n'ont jamais rien appris de moi, et qu'eux seuls ont, dans leur propre sein, conçu cette richesse de beaux pensers qu'ils découvrent et mettent au jour. De leur délivrance, par contre, le dieu et moi sommes les auteurs. Et voici qui le prouve. Plusieurs déjà l'ont méconnu, ont cru
e à leur propre pouvoir et n'ont fait nul cas de moi. Ils se sont donc eux-mêmes persuadés ou laissé persuader par d'autres de me quitter plus tôt qu'ils ne devaient : ils m'ont quitté et non seulement ont laissé avorter tous autres germes dans leurs méchantes fréquentations, mais encore, à ceux dont je les avais délivrés, n'ont donné que mauvais aliment, dont ceux-ci dépérirent, et, de mensonges et d'apparences vaines faisant plus de cas que du vrai, ils n'ont abouti qu'à prendre, à leurs propres yeux et aux yeux des autres, figure
151 a d'ignorants. De leur nombre fut Aristide, fils de Lysimaque, et beaucoup d'autres. Ils reviennent parfois implorer mon commerce et sont prodigues d'extravagances. Avec certains, la sagesse divine qui me visite m'interdit de renouer commerce ; avec d'autres, elle me le permet, et ceux-ci recommencent à fructifier. Ce qu'éprouvent ceux qui me viennent fréquenter ressemble encore en cet autre point à ce qu'éprouvent les femmes en mal d'enfantement : ils ressentent les douleurs, ils sont remplis de perplexités qui les tourmentent au long des nuits et des jours beaucoup plus que ces femmes. Or, ces douleurs, mon art a la puissance de les éveiller et de les apaiser. Voilà donc, à leur état, quel traitement j'apporte.
b Mais il y en a, Théétète, de qui je juge qu'ils ne sont en gestation d'aucun fruit. Je connais alors qu'il n'ont, de moi, aucun besoin ; en toute bienveillance je m'entremets pour eux et, grâce à Dieu, je conjecture très exactement de quelle fréquentation ils tireront profit. Il en est plusieurs que j'ai accouplés ainsi à Prodicus, plusieurs à d'autres hommes et sages et divins. Pourquoi, très cher, t'ai-je donné ces longs détails ? Parce que je soupçonne, ce dont toi-même as l'idée, que tu ressens les douleurs d'une gestation intime. Livre-toi donc à moi comme au fils d'une accoucheuse, lui-même accoucheur ; efforce-toi de répondre à mes questions le plus exacte-

se contentant d'aider et favoriser de son secours les engendrants... » Montaigne, *Essais* II, XII.

καὶ τοῖς ἄλλοις δοκοῦσι· καὶ τοῦτο ἐναργὲς ὅτι παρ' ἐμοῦ
οὐδὲν πώποτε μαθόντες, ἀλλ' αὐτοὶ παρ' αὑτῶν πολλὰ καὶ
καλὰ εὑρόντες τε καὶ τεκόντες. Τῆς μέντοι μαιείας ὁ θεός
τε καὶ ἐγὼ αἴτιος. Ὧδε δὲ δῆλον· πολλοὶ ἤδη τοῦτο ἀγνο
ήσαντες, καὶ ἑαυτοὺς αἰτιασάμενοι, ἐμοῦ δὲ καταφρονή- e
σαντες, ἢ αὐτοὶ ἢ ὑπ' ἄλλων πεισθέντες ἀπῆλθον πρῳαί-
τερον τοῦ δέοντος, ἀπελθόντες δὲ τά τε λοιπὰ ἐξήμβλωσαν
διὰ πονηρὰν συνουσίαν καὶ τὰ ὑπ' ἐμοῦ μαιευθέντα κακῶς
τρέφοντες ἀπώλεσαν, ψευδῆ καὶ εἴδωλα περὶ πλείονος
ποιησάμενοι τοῦ ἀληθοῦς, τελευτῶντες δ' αὑτοῖς τε καὶ
τοῖς ἄλλοις ἔδοξαν ἀμαθεῖς εἶναι. Ὧν εἷς γέγονεν Ἀρι-
στείδης ὁ Λυσιμάχου καὶ ἄλλοι πάνυ πολλοί· οὕς, ὅταν πά- 151 a
λιν ἔλθωσι δεόμενοι τῆς ἐμῆς συνουσίας καὶ θαυμαστὰ
δρῶντες, ἐνίοις μὲν τὸ γιγνόμενόν μοι δαιμόνιον ἀποκωλύει
συνεῖναι, ἐνίοις δὲ ἐᾷ, καὶ πάλιν οὗτοι ἐπιδιδόασι. Πά-
σχουσι δὲ δὴ οἱ ἐμοὶ συγγιγνόμενοι καὶ τοῦτο ταὐτὸν ταῖς
τικτούσαις· ὠδίνουσι γὰρ καὶ ἀπορίας ἐμπίμπλανται νύκτας
τε καὶ ἡμέρας πολὺ μᾶλλον ἢ 'κεῖναι· ταύτην δὲ τὴν ὠδῖνα
ἐγείρειν τε καὶ ἀποπαύειν ἡ ἐμὴ τέχνη δύναται. Καὶ οὗτοι
μὲν δὴ οὕτως. Ἐνίοις δέ, ὦ Θεαίτητε, οἳ ἄν μοι μὴ δόξωσί b
πως ἐγκύμονες εἶναι, γνοὺς ὅτι οὐδὲν ἐμοῦ δέονται, πάνυ
εὐμενῶς προμνῶμαι καί, σὺν θεῷ εἰπεῖν, πάνυ ἱκανῶς
τοπάζω οἷς ἂν συγγενόμενοι ὄναιντο· ὧν πολλοὺς μὲν δὴ
ἐξέδωκα Προδίκῳ, πολλοὺς δὲ ἄλλοις σοφοῖς τε καὶ θεσπε-
σίοις ἀνδράσι. Ταῦτα δή σοι, ὦ ἄριστε, ἕνεκα τοῦδε ἐμή-
κυνα· ὑποπτεύω σε, ὥσπερ καὶ αὐτὸς οἴει, ὠδίνειν τι
κυοῦντα ἔνδον. Προσφέρου οὖν πρός με ὡς πρὸς μαίας ὑὸν

d 7 πώποτε : ποτε Y || d 8 καὶ τεκόντες W Berol. : κατέχοντες BT καὶ κατέχ- Y || e 2 ἢ αὐτοὶ ἢ W : ἡ αὐτοὶ BTY || e 7 ἀμαθεῖς ἔδοξαν W || 151 a 1 ὅταν post πάλιν iterum Y || a 4 οὗτοι : αὐτοὶ B || ἐπιδιδόασι : ἀπο- Y || a 7 'κεῖναι T : ἐκεῖναι BYW || a 8 καὶ ante οὗτοι om. Y || b 1 ἐνίοις Berol. : ἐνίοτε BTY ἔνιοι W || μοι om. W || b 2 οὐδὲν om. Y (in lacuna ras. quatuor litterarum) || b 5 ἄλλοις b t Berol. : ἄλλους BTY et re uera W || b 7 ὑποπτεύω T : -εύων BYW || b 8 κυοῦντα : κύοντα B || ante ὑὸν add. τε καὶ W.

ment que tu pourras ; et si, examinant quelqu'une de tes formules, j'estime y trouver apparence vaine et non point vérité, et qu'alors je l'arrache et la rejette au loin, ne va pas entrer en cette fureur sauvage qui prend les jeunes accouchées menacées en leur premier enfant. C'est le cas de plusieurs déjà, ô merveilleux jeune homme, qui, envers moi, en sont venus à ce point de défiance qu'ils sont réellement prêts à mordre dès la première niaiserie que je leur enlève. Ils ne s'imaginent point que c'est par bienveillance que je le fais ; ils
d sont trop loin de savoir qu'aucun dieu ne veut du mal aux hommes et que, moi de même, ce n'est point par malveillance que je les traite de la sorte, mais que donner assentiment au mensonge et masquer la clarté du vrai m'est interdit par toutes lois divines. Reprends donc la question à son début, Théétète : essaie de dire en quoi consiste la science ; et garde-toi bien d'alléguer que tu n'en es point capable, car, si Dieu le veut et te donne force d'homme, tu le seras, capable.

Première définition: la science est la sensation.

THÉÉTÈTE. — Au fait, Socrate, puisque toi-même m'y exhortes si vivement, il y aurait honte à ne point faire tous ses efforts pour dire ce que l'on a dans
e l'esprit. Donc, à mon jugement, celui qui sait sent ce qu'il sait et, à dire la chose telle au moins qu'actuellement elle m'apparaît, science n'est pas autre chose que sensation.

SOCRATE. — Voilà qui est beau et noble, mon jeune ami : voilà comment il faut, en sa parole, faire apparaître sa pensée. Eh bien, allons et de concert examinons si c'est là, au fait, produit viable ou apparence creuse. C'est la sensation, dis-tu, qui est la science ?

THÉÉTÈTE. — Oui.

Première assimilation : l'homme-mesure de Protagoras.

SOCRATE. — Tu risques, certes, d'avoir dit là parole non banale au sujet de la
152 a science et qui, au contraire, est celle même de Protagoras. Sa formule est un peu différente, mais elle dit la même chose. Lui affirme, en effet, à peu près ceci : « l'homme est la mesure de toutes choses ; pour celles qui sont, mesure de leur être ; pour celles qui ne sont point, mesure de leur non-être. » Tu as lu cela, probablement ?

THÉÉTÈTE. — Je l'ai lu et bien souvent.

καὶ αὐτὸν μαιευτικόν, καὶ ἃ ἂν ἐρωτῶ προθυμοῦ ὅπως c οἷός τ' εἶ οὕτως ἀποκρίνασθαι· καὶ ἐὰν ἄρα σκοπούμενός τι ὧν ἂν λέγῃς ἡγήσωμαι εἴδωλον καὶ μὴ ἀληθές, εἶτα ὑπεξαιρῶμαι καὶ ἀποβάλλω, μὴ ἀγρίαινε ὥσπερ αἱ πρωτοτόκοι περὶ τὰ παιδία. Πολλοὶ γὰρ ἤδη, ὦ θαυμάσιε, πρός με οὕτω διετέθησαν, ὥστε ἀτεχνῶς δάκνειν ἕτοιμοι εἶναι, ἐπειδάν τινα λῆρον αὐτῶν ἀφαιρῶμαι, καὶ οὐκ οἴονταί με εὐνοίᾳ τοῦτο ποιεῖν, πόρρω ὄντες τοῦ εἰδέναι ὅτι οὐδεὶς θεὸς δύσνους ἀνθρώποις, οὐδ' ἐγὼ δυσνοίᾳ τοιοῦτον d
οὐδὲν δρῶ, ἀλλά μοι ψεῦδός τε συγχωρῆσαι καὶ ἀληθὲς ἀφανίσαι οὐδαμῶς θέμις. Πάλιν δὴ οὖν ἐξ ἀρχῆς, ὦ Θεαίτητε, ὅτι ποτ' ἐστὶν ἐπιστήμη, πειρῶ λέγειν· ὡς δ' οὐχ οἷός τ' εἶ, μηδέποτ' εἴπῃς. Ἐὰν γὰρ θεὸς ἐθέλῃ καὶ ἀνδρίζῃ, οἷός τ' ἔσῃ.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μέντοι, ὦ Σώκρατες, σοῦ γε οὕτω παρακελευομένου αἰσχρὸν μὴ οὐ παντὶ τρόπῳ προθυμεῖσθαι ὅτι τις ἔχει λέγειν. Δοκεῖ οὖν μοι ὁ ἐπιστάμενός τι αἰσθάνεσθαι e
τοῦτο ὃ ἐπίσταται, καὶ ὥς γε νυνὶ φαίνεται, οὐκ ἄλλο τί ἐστιν ἐπιστήμη ἢ αἴσθησις.

ΣΩ. Εὖ γε καὶ γενναίως, ὦ παῖ· χρὴ γὰρ οὕτως ἀποφαινόμενον λέγειν. Ἀλλὰ φέρε δὴ αὐτὸ κοινῇ σκεψώμεθα, γόνιμον ἢ ἀνεμιαῖον τυγχάνει ὄν. Αἴσθησις, φῄς, ἐπιστήμη ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Κινδυνεύεις μέντοι λόγον οὐ φαῦλον εἰρηκέναι περὶ ἐπιστήμης, ἀλλ' ὃν ἔλεγε καὶ Πρωταγόρας. Τρόπον δέ τινα 152 a
ἄλλον εἴρηκε τὰ αὐτὰ ταῦτα. Φησὶ γάρ που « πάντων χρημάτων μέτρον » ἄνθρωπον εἶναι, « τῶν μὲν ὄντων ὡς ἔστι, τῶν δὲ μὴ ὄντων ὡς οὐκ ἔστιν. » Ἀνέγνωκας γάρ που ;

ΘΕΑΙ. Ἀνέγνωκα καὶ πολλάκις.

c 4 ἀποβάλλω TY : -βάλω W ὑποβάλω B || c 5 ἤδη : δή Plutarchus || c 7 αὐτῶν om. T || c 8 με Plutarchus : om. BTYW Berol.

SOCRATE. — Ne dit-il pas quelque chose de cette sorte : telles tour à tour m'apparaissent les choses, telles elles me sont; telles elles t'apparaissent, telles elles te sont[1] ? Or, homme, tu l'es et moi aussi.

THÉÉTÈTE. — Il parle bien en ce sens.

SOCRATE. — Il est vraisemblable, au fait, qu'un homme
b sage ne parle pas en l'air : suivons donc sa pensée. N'y a-t-il pas des moments où le même souffle de vent donne, à l'un de nous, le frisson et, à l'autre, point; à l'un, léger, à l'autre violent ?

THÉÉTÈTE. — Très certainement.

SOCRATE. — Que sera, en ce moment, par soi-même, le vent ? Dirons-nous qu'il est froid, qu'il n'est pas froid ? Ou bien accorderons-nous à Protagoras qu'à celui qui frissonne, il est froid ; qu'à l'autre, il ne l'est pas ?

THÉÉTÈTE. — C'est vraisemblable.

SOCRATE. — N'apparaît-il pas tel à l'un et à l'autre ?

THÉÉTÈTE. — Si.

SOCRATE. — Or cet « apparaître », c'est être senti ?

THÉÉTÈTE. — Effectivement.

c SOCRATE. — Donc apparence et sensation sont identiques, pour la chaleur et autres états semblables. Tels chacun les sent, tels aussi, à chacun, ils risquent d'être.

THÉÉTÈTE. — Vraisemblablement.

SOCRATE. — Il n'y a donc jamais sensation que de ce qui est, et jamais que sensation infaillible, vu qu'elle est science.

THÉÉTÈTE. — Apparemment.

Seconde assimilation : le mobilisme universel.

SOCRATE. — Etait-ce donc, par les Grâces, une somme de sagesse que ce Protagoras, et n'a-t-il donné là qu'énigmes pour la foule et le tas que nous sommes, tandis qu'à ses disciples, dans le mystère, il enseignait la vérité ?

d THÉÉTÈTE. — Qu'est-ce donc, Socrate, que tu entends par là ?

SOCRATE. — Je vais te le dire et ce n'est certes point thèse

1. Cette première traduction de la thèse de Protagoras affirme la vérité de l'image (φαντασία) contenue dans la sensation. Elle répète textuellement la première formule du *Cratyle* (386 a).

ΣΩ. Οὐκοῦν οὕτω πως λέγει, ὡς οἷα μὲν ἕκαστα ἐμοὶ φαίνεται, τοιαῦτα μὲν ἔστιν ἐμοί, οἷα δὲ σοί, τοιαῦτα δὲ αὖ σοί· ἄνθρωπος δὲ σύ τε κἀγώ ;

ΘΕΑΙ. Λέγει γὰρ οὖν οὕτω.

ΣΩ. Εἰκὸς μέντοι σοφὸν ἄνδρα μὴ ληρεῖν· ἐπακολουθή- b
σωμεν οὖν αὐτῷ. Ἆρ᾽ οὐκ ἐνίοτε πνέοντος ἀνέμου τοῦ αὐτοῦ ὁ μὲν ἡμῶν ῥιγοῖ, ὁ δ᾽ οὔ ; καὶ ὁ μὲν ἠρέμα, ὁ δὲ σφόδρα ;

ΘΕΑΙ. Καὶ μάλα.

ΣΩ. Πότερον οὖν τότε αὐτὸ ἐφ᾽ ἑαυτοῦ τὸ πνεῦμα ψυχρὸν ἢ οὐ ψυχρὸν φήσομεν ; ἢ πεισόμεθα τῷ Πρωταγόρᾳ ὅτι τῷ μὲν ῥιγοῦντι ψυχρόν, τῷ δὲ μὴ οὔ ;

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ φαίνεται οὕτω ἑκατέρῳ ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δέ γε « φαίνεται » αἰσθάνεσθαί ἐστιν ;

ΘΕΑΙ. Ἔστιν γάρ.

ΣΩ. Φαντασία ἄρα καὶ αἴσθησις ταὐτὸν ἔν τε θερμοῖς c
καὶ πᾶσι τοῖς τοιούτοις. Οἷα γὰρ αἰσθάνεται ἕκαστος, τοιαῦτα ἑκάστῳ καὶ κινδυνεύει εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Αἴσθησις ἄρα τοῦ ὄντος ἀεί ἐστιν καὶ ἀψευδὲς ὡς ἐπιστήμη οὖσα.

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν πρὸς Χαρίτων πάσσοφός τις ἦν ὁ Πρωταγόρας, καὶ τοῦτο ἡμῖν μὲν ᾐνίξατο τῷ πολλῷ συρφετῷ, τοῖς δὲ μαθηταῖς ἐν ἀπορρήτῳ τὴν ἀλήθειαν ἔλεγεν ;

ΘΕΑΙ. Πῶς δή, ὦ Σώκρατες, τοῦτο λέγεις ; d

ΣΩ. Ἐγὼ ἐρῶ καὶ μάλ᾽ οὐ φαῦλον λόγον, ὡς ἄρα ἓν

152 a 8 δὲ αὖ : αὖ W || **b** 3 ῥιγοῖ BTYW Berol. : -ῷ uulg. || **b** 5 ἑαυτοῦ W Berol. : -τὸ BTY || **b** 6 τῷ om. W || **b** 7 ῥιγοῦντι : -ῶντι uulg. || **b** 11 αἰσθάνεσθαί ἐστιν ; : αἰσθάνεται ; Berol. || **c** 1 φαντασία.. **c** 3 εἶναι habet Stob. *Anthol.* lib. 1 cap. L, 37 (vol. I p. 478 Wachsmuth) || **d** 2 ἐγὼ ἐρῶ... 153 **d** 5 κάτω πάντα habet Stob. *ib.* XIX, 9, p. 168-170.

banale. Donc, un en soi et par soi, rien ne l'est ; il n'y a rien que l'on puisse dénommer ou qualifier avec justesse : si tu le proclames grand, il apparaîtra aussi bien petit ; si lourd, léger ; et ainsi de tout, parce que rien n'est un ni déterminé ni qualifié de quelque façon que ce soit. C'est de la translation, du mouvement et du mélange mutuels que se fait le devenir de tout ce que nous affirmons être ; affirmation
e abusive, car jamais rien n'est, toujours il devient [1]. Disons qu'à cette conclusion, tous les sages à la file, sauf Parménide, sont portés d'un mouvement d'ensemble : Protagoras, Héraclite et Empédocle ; parmi les poètes, les cimes des deux genres de poésie, dans la comédie Epicharme, dans la tragédie Homère. Quand celui-ci parle de

L'Océan générateur des dieux et leur mère Téthys,

c'est dire que toutes choses ne sont que produits du flux et du mouvement [2]. N'est-ce pas, à ton avis, cela qu'il veut dire ?

Théétète. — Si, à mon avis.

153 a Socrate. — Qui donc, après cela, contre une telle armée que dirige un Homère, pourrait élever conteste sans être accablé sous le ridicule ?

Théétète. — Ce serait difficile, Socrate.

Socrate. — Assurément, Théétète ; puisque voici encore indices d'où la thèse tire preuve adéquate que, le semblant d'être et le devenir, c'est bien le mouvement qui le procure ; le ne pas être et le périr, c'est bien le repos. Le chaud et le feu, en effet, qui, de tout le reste, est générateur et tuteur, est lui-même engendré de la translation et de la friction : or toutes les deux sont mouvements. Ce sont bien là, n'est-ce pas, les génératrices du feu ?

1. Montaigne transcrit la paraphrase de Plutarque (*de E apud Delphos*, XVIII) : « Nous n'avons aucune communication à l'être, parce que toute humaine nature est toujours au milieu entre le naître et le mourir, ne baillant de soi qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et débile opinion ; et si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce ne sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner l'eau ; car tant plus il serrera et pressera ce qui, de sa nature, coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voudrait tenir et empoigner. » (*Essais*, II, xii).

2. Ce *panhéraclitéisme* de la plus vieille pensée grecque est une

μὲν αὐτὸ καθ' αὑτὸ οὐδέν ἐστιν, οὐδ' ἄν τι προσείποις ὀρθῶς οὐδ' ὁποιονοῦν τι, ἀλλ' ἐὰν ὡς μέγα προσαγορεύῃς, καὶ σμικρὸν φανεῖται, καὶ ἐὰν βαρύ, κοῦφον, σύμπαντά τε οὕτως, ὡς μηδενὸς ὄντος ἑνὸς μήτε τινὸς μήτε ὁποιουοῦν· ἐκ δὲ δὴ φορᾶς τε καὶ κινήσεως καὶ κράσεως πρὸς ἄλληλα γίγνεται πάντα ἃ δή φαμεν εἶναι, οὐκ ὀρθῶς προσαγορεύοντες· ἔστι μὲν γὰρ οὐδέποτ' οὐδέν, ἀεὶ δὲ γίγνεται. e
Καὶ περὶ τούτου πάντες ἑξῆς οἱ σοφοὶ πλὴν Παρμενίδου συμφερέσθων, Πρωταγόρας τε καὶ Ἡράκλειτος καὶ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ τῶν ποιητῶν οἱ ἄκροι τῆς ποιήσεως ἑκατέρας, κωμῳδίας μὲν Ἐπίχαρμος, τραγῳδίας δὲ Ὅμηρος, ⟨ὃς⟩ εἰπών —

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν

πάντα εἴρηκεν ἔκγονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως· ἢ οὐ δοκεῖ τοῦτο λέγειν ;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Τίς οὖν ἂν ἔτι πρός γε τοσοῦτον στρατόπεδον καὶ 153 a
στρατηγὸν Ὅμηρον δύναιτο ἀμφισβητήσας μὴ οὐ καταγέλαστος γενέσθαι ;

ΘΕΑΙ. Οὐ ῥᾴδιον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐ γάρ, ὦ Θεαίτητε. Ἐπεὶ καὶ τάδε τῷ λόγῳ σημεῖα ἱκανά, ὅτι τὸ μὲν εἶναι δοκοῦν καὶ τὸ γίγνεσθαι κίνησις παρέχει, τὸ δὲ μὴ εἶναι καὶ ἀπόλλυσθαι ἡσυχία· τὸ γὰρ θερμόν τε καὶ πῦρ, ὃ δὴ καὶ τἆλλα γεννᾷ καὶ ἐπιτροπεύει, αὐτὸ γεννᾶται ἐκ φορᾶς καὶ τρίψεως· τούτω δὲ κινήσεις. Ἦ οὐχ αὗται γενέσεις πυρός ;

d 4 post προσαγορεύῃς add. τι Stob. || **d** 5 ἐὰν om. T || post βαρύ add. τι Stob. || **d** 7 ἐκ δὲ... 153 **a** 3 γενέσθαι habet Eus. *Praep. Euang.* XIV, 4 (723 a b) || **e** 2 ἑξῆς οἱ TY Stob. : ἐξαίσιοι BW Eus. -σιοι οἱ Berol. || **e** 3 συμφερέσθων B (ut uidetur) Y : -φέρεσθον TW Berol. Eus. -φέρονται Stob. || **e** 5 ὃς add. Heindorf || **153 a** 1 τοσοῦτον : -ο Berol. || **a** 2 μὴ οὐ W Eus., Stobaei F²: μὴ BTY Stob. || **a** 6 δοκοῦν secl. Schanz || **a** 9 τούτω B²YW Berol. : τοῦτο BT Stob. || **a** 10 κινήσεις : κίνησις T ἢ κίνησις Stob.

Théétète. — Elles-mêmes.

Socrate. — Or la race des vivants leur doit aussi bien sa naissance.

Théétète. — Sans conteste.

Socrate. — Eh bien, le bon état du corps, n'est-ce pas le repos et la paresse qui le détruisent, la gymnastique et le mouvement qui, le plus généralement, le conservent ?

Théétète. — Si fait.

Socrate. — Mais l'âme, n'est-ce pas l'étude et l'exercice, mouvements encore, qui lui acquièrent les sciences, lui conservent son bon état et l'améliorent ; n'est-ce pas le repos, absence d'exercice et d'étude, qui l'empêche d'apprendre et,
c ce qu'elle a d'avance appris, le lui fait oublier ?

Théétète. — Assurément.

Socrate. — Ainsi l'un, le mouvement, c'est le bien, et dans l'âme et dans le corps, et l'autre, c'est tout le contraire [1].

Théétète. — Vraisemblablement.

Socrate. — Te dirai-je encore les calmes plats et les eaux plates et tous états pareils, et que les diverses formes de repos engendrent corruption et mort, tandis que le reste assure la conservation ? Couronnerai-je le tout en te prouvant de vive force que, par la fameuse chaîne d'or, Homère ne veut rien dire d'autre que le soleil, montrant par là clairement qu'aussi
d longtemps que se meut la sphère céleste et le soleil, tout a l'être et tout le conserve tant chez les dieux que chez les hommes ; mais, s'ils venaient à s'immobiliser comme en des liens, toutes choses tomberaient en ruines et ce qui adviendrait serait, comme on dit, le bouleversement universel [2] ?

thèse que Platon a exposée pour la première fois dans le *Cratyle* (401 b-402 d) et qu'il pourrait bien avoir construite en s'inspirant de certains commentaires allégoriques d'Homère. Le *Cratyle* (402 b/c) ne parlait ni d'Empédocle ni d'Epicharme, mais mentionnait Hésiode et citait Orphée. Notre doxographe Montaigne, continuant de puiser et verser « comme les Danaïdes », traduit : « Homère... a fait l'Océan père des dieux, et Téthys la mère, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpétuelle. »

1. Le *Cratyle* (411 b-436 c) prouve la même proposition à grand renfort d'étymologies savantes : tous les mots qui expriment le bien et l'utile comportent l'idée de mouvement, etc.

2. Cf. *Iliade*, VIII, 18 et suiv. Sur la nécessaire perpétuité du cycle que constitue le devenir, cf. *Phédon*, 71 b ; *Phèdre*, 245 c.

ΘΕΑΙ. Αὗται μὲν οὖν. b

ΣΩ. Καὶ μὴν τό γε τῶν ζῴων γένος ἐκ τῶν αὐτῶν τούτων φύεται.

ΘΕΑΙ. Πῶς δ' οὔ ;

ΣΩ. Τί δέ ; ἡ τῶν σωμάτων ἕξις οὐχ ὑπὸ ἡσυχίας μὲν καὶ ἀργίας διόλλυται, ὑπὸ γυμνασίων δὲ καὶ κινήσεως ἐπὶ τὸ πολὺ σῴζεται ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Ἡ δ' ἐν τῇ ψυχῇ ἕξις οὐχ ὑπὸ μαθήσεως μὲν καὶ μελέτης, κινήσεων ὄντων, κτᾶταί τε μαθήματα καὶ σῴζεται καὶ γίγνεται βελτίων, ὑπὸ δ' ἡσυχίας, ἀμελετησίας τε καὶ ἀμαθίας οὔσης, οὔτε τι μανθάνει ἅ τε ἂν μάθῃ ἐπιλανθάνεται ; c

ΘΕΑΙ. Καὶ μάλα.

ΣΩ. Τὸ μὲν ἄρα ἀγαθὸν κίνησις κατά τε ψυχὴν καὶ κατὰ σῶμα, τὸ δὲ τοὐναντίον ;

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἔτι οὖν σοι λέγω νηνεμίας τε καὶ γαλήνας καὶ ὅσα τοιαῦτα, ὅτι αἱ μὲν ἡσυχίαι σήπουσι καὶ ἀπολλύασι, τὰ δ' ἕτερα σῴζει ; καὶ ἐπὶ τούτοις τὸν κολοφῶνα, ἀναγκάζω προσβιβάζων τὴν χρυσῆν σειρὰν ὡς οὐδὲν ἄλλο ἢ τὸν
ἥλιον Ὅμηρος λέγει, καὶ δηλοῖ ὅτι ἕως μὲν ἂν ἡ περιφορὰ d
ᾖ κινουμένη καὶ ὁ ἥλιος, πάντα ἔστι καὶ σῴζεται τὰ ἐν θεοῖς τε καὶ ἀνθρώποις, εἰ δὲ σταίη τοῦτο ὥσπερ δεθέν, πάντα χρήματ' ἂν διαφθαρείη καὶ γένοιτ' ἂν τὸ λεγόμενον ἄνω κάτω πάντα ;

b 2 γε τὸ B[1] || **b** 5 ἡ τῶν... **c** 1 ἐπιλανθάνεται habet Stob. lib. III cap. XXIX, 97 (vol. III, p. 659, Hense) || **b** 6 διόλλυται : ἀπ- W || κινήσεως W[1] Stob. : -εων BTYW || ἐπὶ τὸ πολὺ BW Stob. I, 169 : ὡς ἐπὶ πολὺ T (sed ὡς supra lin.) ὡς ἐπιπολὺ Y ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ Stob. III, 659 || **b** 10 κινήσεων ὄντων BTYW Stob. I, 169 : -σεων οὐσῶν Stob. III, 659 -σεοιν ὄντοιν Buttmann || τε om. Stob. || **c** 1 ἅ τε : οὔτε Y || **c** 6 γαλήνας : -ης W || **c** 8 ἀναγκάζω secl. Cobet || **c** 9 προσβιβάζων TYW Berol. : προ-ζων B Stob. προσ-ζω Cobet || **d** 2 τὰ om. Stob. || **d** 3 δεθέν TW : δο- BY Stob. || **d** 5 ante ἄνω add. τὰ Stob.

Théétète. — Mais, à mon jugement, Socrate, le sens en est clairement tel que tu l'expliques.

Socrate. — Voici donc, mon bon ami, comme il le faut comprendre. Pour les yeux, d'abord, ce que tu nommes couleur blanche n'est rien de distinct en soi, ni en dehors de tes yeux, ni au dedans de tes yeux. Et ne va point la ranger en
e quelque place ; car, dès lors, elle serait quelque part, en son rang, et serait stable, au lieu de devenir par genèse continue.

Théétète. — Comment serait-ce possible ?

Socrate. — Poursuivons l'argument de tout à l'heure et que rien ne soit par nous posé comme étant un en soi et par soi. Nous verrons ainsi que noir et blanc et toute autre couleur, c'est la rencontre des yeux avec la translation propre qui, manifestement, les engendre ; et que toute couleur dont
154 a nous affirmons l'être singulier n'est ni ce qui rencontre ni ce qui est rencontré, mais quelque chose d'intermédiaire, produit original pour chaque individu. Sinon, voudrais-tu soutenir que, telle t'apparaît chaque couleur, telle aussi elle apparaît à un chien ou à tout autre animal ?

Théétète. — Par Zeus, je n'y songe point.

Socrate. — Eh bien, est-ce que rien aura, pour un autre homme, la même apparence que pour toi ? Serais-tu ferme à le maintenir, et ne l'es-tu pas beaucoup plus à maintenir que, même à toi, rien n'apparaît identique, vu que jamais tu n'es semblable à toi-même [1] ?

Théétète. — La dernière assertion me semble plus admissible que l'autre.

b Socrate. — Si donc ce à quoi nous nous mesurons ou ce à quoi nous touchons était grand ou blanc ou chaud, jamais le fait de tomber en une autre relation ne le rendrait autre s'il n'a, lui, subi aucun changement. Si, d'autre part, ce qui se contre-mesure ou ce qui touche avait l'une ou l'autre de ces déterminations, jamais non plus le fait qu'une autre chose le vient approcher ou subit quelque modification, sans que lui-même en subisse aucune, ne le rendrait autre. C'est ainsi qu'à cette heure, mon ami, étranges et risibles sont les assertions que, sans grande violence, nous sommes contraints

1. « Finalement il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets... ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle. » Montaigne, II, xii.

ΘΕΑΙ. Ἀλλ' ἔμοιγε δοκεῖ. ὦ Σώκρατες, ταῦτα δηλοῦν
ἅπερ λέγεις.

ΣΩ. Ὑπόλαβε τοίνυν, ὦ ἄριστε, οὑτωσί· κατὰ τὰ ὄμ-
ματα πρῶτον, ὃ δὴ καλεῖς χρῶμα λευκόν, μὴ εἶναι αὐτὸ
ἕτερόν τι ἔξω τῶν σῶν ὀμμάτων μηδ' ἐν τοῖς ὄμμασι μηδέ
τιν' αὐτῷ χώραν ἀποτάξῃς· ἤδη γὰρ ἂν εἴη τε ἄν που ἐν e
τάξει καὶ μένοι καὶ οὐκ ἂν ἐν γενέσει γίγνοιτο.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ πῶς;

ΣΩ. Ἑπώμεθα τῷ ἄρτι λόγῳ, μηδὲν αὐτὸ καθ' αὑτὸ ἓν
ὂν τιθέντες· καὶ ἡμῖν οὕτω μέλαν τε καὶ λευκὸν καὶ ὁτιοῦν
ἄλλο χρῶμα ἐκ τῆς προσβολῆς τῶν ὀμμάτων πρὸς τὴν
προσήκουσαν φορὰν φανεῖται γεγενημένον, καὶ ὃ δὴ ἕκαστον
εἶναί φαμεν χρῶμα οὔτε τὸ προσβάλλον οὔτε τὸ προσβαλ- 154 a
λόμενον ἔσται, ἀλλὰ μεταξύ τι ἑκάστῳ ἴδιον γεγονός· ἢ
σὺ διισχυρίσαιο ἂν ὡς οἷον σοὶ φαίνεται ἕκαστον χρῶμα,
τοιοῦτον καὶ κυνὶ καὶ ὁτῳοῦν ζῴῳ;

ΘΕΑΙ. Μὰ Δί' οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ; ἄλλῳ ἀνθρώπῳ ἆρ' ὅμοιον καὶ σοὶ φαίνεται
ὁτιοῦν; ἔχεις τοῦτο ἰσχυρῶς, ἢ πολὺ μᾶλλον ὅτι οὐδὲ σοὶ
αὐτῷ ταὐτὸν διὰ τὸ μηδέποτε ὁμοίως αὐτὸν σεαυτῷ ἔχειν;

ΘΕΑΙ. Τοῦτο μᾶλλόν μοι δοκεῖ ἢ ἐκεῖνο.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὲν ᾧ παραμετρούμεθα ἢ οὗ ἐφαπτόμεθα b
μέγα ἢ λευκὸν ἢ θερμὸν ἦν, οὐκ ἄν ποτε ἄλλῳ προσπεσὸν
ἄλλο ἂν ἐγεγόνει, αὐτό γε μηδὲν μεταβάλλον· εἰ δὲ αὖ τὸ
παραμετρούμενον ἢ ἐφαπτόμενον ἕκαστον ἦν τούτων, οὐκ
ἂν αὖ ἄλλου προσελθόντος ἤ τι παθόντος αὐτὸ μηδὲν παθὸν
ἄλλο ἂν ἐγένετο. Ἐπεὶ νῦν γε, ὦ φίλε, θαυμαστά τε καὶ
γελοῖα εὐχερῶς πως ἀναγκαζόμεθα λέγειν, ὡς φαίη ἂν

d 8 ὑπόλαβε.... 154 **b** 6 ἐγένετο habet Stob. I, c. 37, vol. I, p. 478 || **d** 8 κατὰ TW Berol. : καὶ BY εἰ κατὰ B¹ || **e** 1 ἄν που : ὄν που Heindorf δήπου Schanz || **e** 2 καὶ μένοι BYW Berol. : καὶ μένον Stob. κείμενοι B¹ κείμενον T || **e** 4 ἑπώμεθα : ἑπό- W Stob. || **e** 7 γεγενημένον : γεγεννη- W || **154 a** 6 τί δέ : τί Stob. || **a** 8 αὐτῷ om. Stob. || αὐτὸν : σεαυτὸν W || **b** 1 ᾧ : ὃ Cornarius || **b** 2 ἄλλῳ : ἄλλο B || **b** 4 ἢ : ἢ τὸ W Stob.

d'avancer, comme dirait Protagoras et quiconque essaie de soutenir ses doctrines.

Théétète. — De quelle contrainte et de quelles assertions veux-tu parler ?

c Socrate. — Laisse-moi te donner un exemple très simple et tu sauras tout ce que je veux dire. Soient, si tu veux, six osselets ; quatre autres mis à côté, ils font, affirmons-nous, plus que ces quatre et les dépassent d'une moitié ; douze mis à côté, ils font moins et sont moitié moins. Et pas moyen d'admettre que l'on parle autrement. L'admettrais-tu, toi ?

Théétète. — Moi, certes non.

Socrate. — Eh bien, à cette question de Protagoras ou de quelque autre : « ô Théétète, est-il possible à quoi que ce soit de devenir ou plus grand ou plus nombreux s'il ne s'est augmenté ? », que répondras-tu ?

Théétète. — Si je réponds, Socrate, dans le sens que je
d juge satisfaire à la question présente, ma réponse est non. S'il faut considérer la question précédente, me gardant contre toute assertion contradictoire, ma réponse est oui.

Socrate. — C'est très bien, par Héra ; c'est divinement répondu. Si donc, à ce qu'il semble, tu réponds affirmativement, c'est le mot d'Euripide que tu vas justifier : notre langue sera sans reproche, notre pensée ne le sera point.

Théétète. — C'est vrai.

Socrate. — Si donc, hommes habiles et sages, nous avions, moi et toi, sur tous les secrets de la pensée promené notre examen, nous n'aurions plus qu'à nous offrir le luxe d'une
e épreuve mutuelle, qu'à nous confronter, à la mode sophistique, en un combat qui ne le serait pas moins, à faire, l'un et l'autre, cliqueter arguments contre arguments ; alors que, simples gens que nous sommes, notre prime désir sera de considérer directement ce que peuvent être, en leurs mutuels rapports, les objets de notre réflexion, si, en nous, ils sont mutuellement d'accord ou tout à fait discordants.

Théétète. — Très certainement c'est là mon désir.

Socrate. — Et c'est le mien. Puisqu'il en est ainsi, n'est-ce pas en paix, comme gens qui ont beaucoup de loisir, que nous recommencerons notre examen et que, sans méchante
155 a humeur, en véritables critiques de nous-mêmes, nous nous demanderons ce que peuvent être ces visions qui se créent

Πρωταγόρας τε καὶ πᾶς ὁ τὰ αὐτὰ ἐκείνῳ ἐπιχειρῶν
λέγειν.

ΘΕΑΙ. Πῶς δὴ καὶ ποῖα λέγεις;

ΣΩ. Σμικρὸν λαβὲ παράδειγμα, καὶ πάντα εἴσῃ ἃ βού- c
λομαι. Ἀστραγάλους γάρ που ἕξ, ἂν μὲν τέτταρας αὐτοῖς
προσενέγκῃς, πλείους φαμὲν εἶναι τῶν τεττάρων καὶ ἡμιο-
λίους, ἐὰν δὲ δώδεκα, ἐλάττους καὶ ἡμίσεις, καὶ οὐδὲ ἀνεκ-
τὸν ἄλλως λέγειν· ἢ σὺ ἀνέξῃ;

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Τί οὖν; ἄν σε Πρωταγόρας ἔρηται ἤ τις ἄλλος·
« Ὦ Θεαίτητε, ἔσθ' ὅπως τι μεῖζον ἢ πλέον γίγνεται
ἄλλως ἢ αὐξηθέν; » τί ἀποκρινῇ;

ΘΕΑΙ. Ἐὰν μέν, ὦ Σώκρατες, τὸ δοκοῦν πρὸς τὴν νῦν
ἐρώτησιν ἀποκρίνωμαι, ὅτι οὐκ ἔστιν· ἐὰν δὲ πρὸς τὴν d
προτέραν, φυλάττων μὴ ἐναντία εἴπω, ὅτι ἔστιν.

ΣΩ. Εὖ γε νὴ τὴν Ἥραν, ὦ φίλε, καὶ θείως. Ἀτάρ, ὡς
ἔοικεν, ἐὰν ἀποκρίνῃ ὅτι ἔστιν, Εὐριπίδειόν τι συμβήσεται·
ἡ μὲν γὰρ γλῶττα ἀνέλεγκτος ἡμῖν ἔσται, ἡ δὲ φρὴν οὐκ
ἀνέλεγκτος.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μὲν δεινοὶ καὶ σοφοὶ ἐγώ τε καὶ σὺ ἦμεν,
πάντα τὰ τῶν φρενῶν ἐξητακότες, ἤδη ἂν τὸ λοιπὸν ἐκ
περιουσίας ἀλλήλων ἀποπειρώμενοι, συνελθόντες σοφιστι- e
κῶς εἰς μάχην τοιαύτην, ἀλλήλων τοὺς λόγους τοῖς λόγοις
ἐκρούομεν· νῦν δὲ ἅτε ἰδιῶται πρῶτον βουλησόμεθα θεά-
σασθαι αὐτὰ πρὸς αὐτὰ τί ποτ' ἐστὶν ἃ διανοούμεθα, πότε-
ρον ἡμῖν ἀλλήλοις συμφωνεῖ ἢ οὐδ' ὁπωστιοῦν.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν ἔγωγε τοῦτ' ἂν βουλοίμην.

ΣΩ. Καὶ μὴν ἐγώ. Ὅτε δ' οὕτως ἔχει, ἄλλο τι ἢ ἠρέμα,
ὡς πάνυ πολλὴν σχολὴν ἄγοντες, πάλιν ἐπανασκεψόμεθα,
οὐ δυσκολαίνοντες ἀλλὰ τῷ ὄντι ἡμᾶς αὐτοὺς ἐξετάζοντες, 155 a

d 5 ἀνέλεγκτος: ἀνεξέλ- W || d 8 τε: γε W || e 7 ἐγώ B[1]T: ἔγωγε BYW.

en nous ? Examinant la première, nous affirmerons, je pense, que jamais rien ne devient ni plus grand, ni plus petit, soit en volume, soit en nombre, tant qu'il demeure égal à soi-même ? N'est-ce pas exact ?

Théétète. — Si.

Socrate. — En second lieu, que ce à quoi l'on n'ajoute ni ne retranche ne croît ni ne décroît et toujours reste égal.

Théétète. — Assurément.

b Socrate. — Ne poserons-nous pas un troisième point : ce qui, antérieurement, n'était pas, que, postérieurement, cela soit, sans être devenu et sans devenir, c'est impossible ?

Théétète. — Cela semble, certes, bien impossible.

Socrate. — Voilà donc trois clauses, je pense, bien convenues, qui, pourtant, se livrent bataille en notre âme, soit lorsque nous traitons ce problème des osselets, soit lorsque nous posons l'affirmation suivante : moi, à l'âge que j'ai, sans avoir subi ni accroissement ni modification contraire, en l'espace d'une année, à l'égard de toi qui es jeune, je suis maintenant plus grand et serai postérieurement plus petit, sans que mon volume ait rien perdu, le tien seulement ayant
c pris augmentation. Je suis donc postérieurement ce qu'antérieurement je n'étais pas, et pourtant ne le suis point devenu ; car, à qui ne devient point, être devenu est impossible ; et, n'ayant rien perdu de mon volume, je n'ai jamais pu devenir plus petit [1]. Sans compter des myriades d'exemples de ce genre, une fois admis les présents arguments. Tu suis, j'imagine, Théétète ; je crois, du moins, bien juger que tu n'es point sans expérience de telles questions.

Théétète. — Et j'en atteste les dieux, Socrate, mon étonnement est inimaginable à me demander ce que cela signifie ; il est des heures où, véritablement, y regarder me donne le vertige.

1. Ces interversions de rapports que produit le temps semblent intéresser particulièrement Platon : elles ont dû, d'ailleurs, offrir ample matière à l'éristique de l'époque. Dans le *Parménide* (154 a-155 c, p. 96/7), l'aîné de deux hommes *devient continuellement* plus jeune par rapport au cadet, mais *n'est jamais* plus jeune. Ici, l'aîné, d'abord plus grand, *est* postérieurement plus petit, sans qu'il le soit jamais *devenu*.

ἅττα ποτ᾽ ἐστὶ ταῦτα τὰ φάσματα ἐν ἡμῖν ; ὧν πρῶτον ἐπισκοποῦντες φήσομεν, ὡς ἐγὼ οἶμαι, μηδέποτε μηδὲν ἂν μεῖζον μηδὲ ἔλαττον γενέσθαι μήτε ὄγκῳ μήτε ἀριθμῷ, ἕως ἴσον εἴη αὐτὸ ἑαυτῷ. Οὐχ οὕτως ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Δεύτερόν δέ γε, ᾧ μήτε προστιθοῖτο μήτε ἀφαιροῖτο, τοῦτο μήτε αὐξάνεσθαί ποτε μήτε φθίνειν, ἀεὶ δὲ ἴσον εἶναι.

ΘΕΑΙ. Κομιδῇ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν οὐ καὶ τρίτον, ὃ μὴ πρότερον ἦν, ὕστερον b
ἀλλὰ τοῦτο εἶναι ἄνευ τοῦ γενέσθαι καὶ γίγνεσθαι ἀδύνατον ;

ΘΕΑΙ. Δοκεῖ γε δή.

ΣΩ. Ταῦτα δή, οἴομαι, ὁμολογήματα τρία μάχεται αὐτὰ αὐτοῖς ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ψυχῇ, ὅταν τὰ περὶ τῶν ἀστραγάλων λέγωμεν, ἢ ὅταν φῶμεν ἐμὲ τηλικόνδε ὄντα, μήτε αὐξηθέντα μήτε τοὐναντίον παθόντα, ἐν ἐνιαυτῷ σοῦ τοῦ νέου νῦν μὲν μείζω εἶναι, ὕστερον δὲ ἐλάττω, μηδὲν τοῦ ἐμοῦ ὄγκου ἀφαιρεθέντος ἀλλὰ σοῦ αὐξηθέντος. Εἰμὶ γὰρ δὴ c
ὕστερον ὃ πρότερον οὐκ ἦ, οὐ γενόμενος· ἄνευ γὰρ τοῦ γίγνεσθαι γενέσθαι ἀδύνατον, μηδὲν δὲ ἀπολλὺς τοῦ ὄγκου οὐκ ἄν ποτε ἐγιγνόμην ἐλάττων. Καὶ ἄλλα δὴ μυρία ἐπὶ μυρίοις οὕτως ἔχει, εἴπερ καὶ ταῦτα παραδεξόμεθα. Ἕπῃ γάρ που, ὦ Θεαίτητε· δοκεῖς γοῦν μοι οὐκ ἄπειρος τῶν τοιούτων εἶναι.

ΘΕΑΙ. Καὶ νὴ τοὺς θεούς γε, ὦ Σώκρατες, ὑπερφυῶς ὡς θαυμάζω τί ποτ᾽ ἐστὶ ταῦτα, καὶ ἐνίοτε ὡς ἀληθῶς βλέπων εἰς αὐτὰ σκοτοδινιῶ.

155 a 2 φάσματα : φαντά- W || **a** 4 μηδὲ : μήτε W || **a** 5 εἴη : ἂν εἴη Y || **a** 7 ᾧ : ὃ W || **b** 1 ὕστερον ἀλλὰ codd. legit Proclus (Π. τὸ ἀλλὰ παρέλκειν λέγει schol.) : ἀλλὰ ὕ- Steph. ὕ- ἄρα ci. Campbell || **b** 4 δοκεῖ γε Socrati tribuunt BY || δή : δοκεῖ BY || **b** 5 δή : γε δή W || **c** 4 καὶ ἄλλα : ἀλλὰ Y || **c** 5 ἔπει Heindorf : εἰπὲ codd. || **c** 6 γοῦν μοι : μοι γοῦν Y γὰρ οὖν μοι W || τῶν τοιούτων οὐκ ἄπειρος W || **c** 8 γε secl. Schanz || **c** 9 ὡς post ὑπερφυῶς om. TY.

d Socrate. — Théodore, mon cher, n'a manifestement point manqué de flair en te jugeant. Il est tout à fait d'un philosophe, ce sentiment : s'étonner. La philosophie n'a point d'autre origine, et celui qui a fait d'Iris la fille de Thaumas a l'air de s'entendre assez bien en généalogie. Mais comprends-tu déjà quelle conséquence rattache tout cela aux doctrines que, d'après nous, Protagoras enseigne, ou n'y parviens-tu pas encore?

Théétète. — Pas encore, à ce que je crois.

Socrate. — Tu me sauras donc gré de t'aider à pénétrer, dans la pensée d'un homme ou plutôt d'hommes fameux,
e jusqu'à la Vérité qu'ils dissimulent?

Troisième assimilation : le relativisme absolu des « délicats ».

Théétète. — Comment ne t'en saurais-je pas gré, et vraiment un gré infini ?

Socrate. — Aie donc l'œil ouvert et veille à ce qu'aucun des non-initiés ne nous entende. Ce sont des gens qui n'accordent l'être qu'à ce qu'ils peuvent à pleines mains étreindre : les actions, les genèses, tout ce qui ne se voit point, ils se refusent à l'admettre au partage de l'être[1].

156 a Théétète. — A ce compte, Socrate, tu parles là de bien secs et bien repoussants personnages.

Socrate. — Ils sont en effet, mon fils ,tout ce qu'il y a de plus étranger aux Muses. Il est des gens beaucoup plus délicats, de qui je vais t'exposer les mystères. Le principe originel, auquel, d'ailleurs, les théories que nous venons d'exposer se viennent toutes suspendre, est, pour eux, celui-ci : le Tout est mouvement et rien autre que mouvement, et ce mouvement revêt deux formes, en nombre infinies l'une et l'autre, ayant puissance l'une d'agir, l'autre de pâtir. De leur approche et friction mutuelle naissent
b des rejetons infinis en nombre et qui vont par couples jumeaux : l'un est le sensible, l'autre la sensation, qui toujours vient éclore et s'engendre en même temps que le sensible. Or, les sensations donc ont pour nous des noms, tels que

1. La πρᾶξις est l'action exprimée par le verbe actif ou neutre (*Cratyle*, 386/7, *Sophiste*, 262); la γένεσις est le devenir passif qui en résulte. Le sujet de ce devenir, l'objet de cette action est la chose

ΣΩ. Θεόδωρος γάρ, ὦ φίλε, φαίνεται οὐ κακῶς τοπάζειν d
περὶ τῆς φύσεώς σου. Μάλα γὰρ φιλοσόφου τοῦτο τὸ πά-
θος, τὸ θαυμάζειν· οὐ γὰρ ἄλλη ἀρχὴ φιλοσοφίας ἢ αὕτη,
καὶ ἔοικεν ὁ τὴν Ἶριν Θαύμαντος ἔκγονον φήσας οὐ
κακῶς γενεαλογεῖν. Ἀλλὰ πότερον μανθάνεις ἤδη δι᾽ ὃ
ταῦτα τοιαῦτ᾽ ἐστὶν ἐξ ὧν τὸν Πρωταγόραν φαμὲν λέγειν,
ἢ οὔπω ;

ΘΕΑΙ. Οὔπω μοι δοκῶ.

ΣΩ. Χάριν οὖν μοι εἴσῃ ἐάν σοι ἀνδρός, μᾶλλον δὲ
ἀνδρῶν ὀνομαστῶν τῆς διανοίας τὴν ἀλήθειαν ἀποκεκρυμ-
μένην συνεξερευνήσωμαι αὐτῶν ; e

ΘΕΑΙ. Πῶς γὰρ οὐκ εἴσομαι, καὶ πάνυ γε πολλήν ;

ΣΩ. Ἄθρει δὴ περισκοπῶν μή τις τῶν ἀμυήτων ἐπα-
κούῃ. Εἰσὶν δὲ οὗτοι οἱ οὐδὲν ἄλλο οἰόμενοι εἶναι ἢ οὗ ἂν
δύνωνται ἀπρὶξ τοῖν χεροῖν λαβέσθαι, πράξεις δὲ καὶ
γενέσεις καὶ πᾶν τὸ ἀόρατον οὐκ ἀποδεχόμενοι ὡς ἐν
οὐσίας μέρει.

ΘΕΑΙ. Καὶ μὲν δή, ὦ Σώκρατες, σκληρούς γε λέγεις
καὶ ἀντιτύπους ἀνθρώπους. 156 a

ΣΩ. Εἰσὶν γάρ, ὦ παῖ, μάλ᾽ εὖ ἄμουσοι· ἄλλοι δὲ πολὺ
κομψότεροι, ὧν μέλλω σοι τὰ μυστήρια λέγειν. Ἀρχὴ δέ,
ἐξ ἧς καὶ ἃ νυνδὴ ἐλέγομεν πάντα ἤρτηται, ἥδε αὐτῶν, ὡς
τὸ πᾶν κίνησις ἦν καὶ ἄλλο παρὰ τοῦτο οὐδέν, τῆς δὲ
κινήσεως δύο εἴδη, πλήθει μὲν ἄπειρον ἑκάτερον, δύναμιν
δὲ τὸ μὲν ποιεῖν ἔχον, τὸ δὲ πάσχειν. Ἐκ δὲ τῆς τούτων
ὁμιλίας τε καὶ τρίψεως πρὸς ἄλληλα γίγνεται ἔκγονα
πλήθει μὲν ἄπειρα, δίδυμα δέ, τὸ μὲν αἰσθητόν, τὸ δὲ b
αἴσθησις, ἀεὶ συνεκπίπτουσα καὶ γεννωμένη μετὰ τοῦ

d 1 γάρ : γὰρ ὅδε W || τοπάζειν : -ει Y || **d** 4 θαύμαντος : -ατος Y || **d** 6 ταῦτα : τὰ W || λέγειν φαμέν W || **d** 10 ἀποκεκρυμμένην : -ων Richards || **e** 1 συνεξερευνήσωμαι : -σομαι W || αὐτῶν : -ὴν supra lin. W malit Richards || **e** 4 οἱ... οἰόμενοι : οἳ.. οἴομαι B || **156 a** 2 ἄλλοι δὲ : ἀλλ᾽ οἵδε Schleiermacher ἄλλοι δὲ Burnet || πολὺ B : -λοὶ TYW || **a** 4 ἐξ ἧς Wb : ἐξῆς BTY || **a** 5 ἦν secl. Schanz || τῆς δὲ : τῆσδε τῆς W.

visions, auditions et olfactions, froidures et ardeurs, plaisirs et peines, désirs et craintes, à ne nommer que celles-là. Infinies, en effet, sont celles qui n'ont point de nom ; multitude sans nombre celles qui ont un nom. La race du sensible, à son tour, aux sensations, une par une, oppose un rejeton
c jumeau : aux visions les couleurs, à variété variété répondante ; aux auditions, en même correspondance, les sons ; aux autres sensations, les autres sensibles qui leur sont liés par nature. Que nous veut donc ce mythe, Théétète, par rapport aux thèses précédentes[1] ? T'en fais-tu quelque idée ?

Théétète. — Aucune, Socrate.

Socrate. — Aie plutôt l'esprit attentif à voir si nous pourrons l'amener à son achèvement. Le sens en est donc que tout cela, comme nous le disons, se meut. Or il y a vitesse et lenteur en ces mouvements. Tant que le mouvement est lent, c'est sur place et dans ses approches immédiates qu'il
d s'exerce. En telles approches, il engendre ; mais les produits ainsi engendrés sont d'autant plus rapides, car ils sont portés, et la translation est leur mouvement naturel. Quand donc l'œil et quelque objet à lui approprié ont, dans leur mutuelle approche, engendré la blancheur et la sensation correspondante, lesquelles n'eussent jamais été engendrées si l'un ou l'autre de leurs générateurs eussent fait rencontre différente, alors, par l'effet de la translation dont sont agités, dans l'es-
e pace intermédiaire, et la vision émanant des yeux et la blancheur émanant de ce qui, conjointement avec eux, engendre la couleur, l'œil est devenu rempli de vision ; il voit dès lors et, dès lors, est devenu non point vision, mais œil voyant. Son conjoint en cette génération de la couleur s'est, de son côté, rempli de blancheur ; il est devenu non point blancheur, mais blanc : bois blanc, pierre blanche, tout ce dont la surface colorable arrive à se colorer de cette couleur. Il en est ainsi du reste. Du sec, du chaud, de toutes déterminations,

(τὸ πρᾶγμα). Envisagée comme théorie logique, la doctrine des non-initiés supprimerait le verbe ou prédicat (ῥῆμα) et ne laisserait subsister que le nom (ὄνομα ; cf. *Notice* du *Sophiste*). Ici, elle est définie comme un « substantialisme » brutal pour faire mieux ressortir le relativisme savant qu'on va exposer (cf. *Notice* du *Théétète*, p. 132 et suiv.).

1. La doctrine des relativistes est appelée « un mythe », parce qu'elle est exposée sous la forme et dans le style des *Théogonies*. Comparer l'exposition des théories de l'être dans le *Sophiste* (242 c-243 a).

αἰσθητοῦ. Αἱ μὲν οὖν αἰσθήσεις τὰ τοιάδε ἡμῖν ἔχουσιν
ὀνόματα, ὄψεις τε καὶ ἀκοαὶ καὶ ὀσφρήσεις καὶ ψύξεις τε
καὶ καύσεις καὶ ἡδοναί γε δὴ καὶ λῦπαι καὶ ἐπιθυμίαι καὶ
φόβοι κεκλημέναι καὶ ἄλλαι, ἀπέραντοι μὲν αἱ ἀνώνυμοι,
παμπληθεῖς δὲ αἱ ὠνομασμέναι· τὸ δ᾽ αὖ αἰσθητὸν γένος
τούτων ἑκάσταις ὁμόγονον, ὄψεσι μὲν χρώματα παν-
τοδαπαῖς παντοδαπά, ἀκοαῖς δὲ ὡσαύτως φωναί, καὶ ταῖς c
ἄλλαις αἰσθήσεσι τὰ ἄλλα αἰσθητὰ συγγενῆ γιγνόμενα. Τί
δὴ οὖν ἡμῖν βούλεται οὗτος ὁ μῦθος, ὦ Θεαίτητε, πρὸς τὰ
πρότερα; ἆρα ἐννοεῖς;

ΘΕΑΙ. Οὐ πάνυ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἄθρει ἐάν πως ἀποτελεσθῇ. Βούλεται γὰρ
δὴ λέγειν ὡς ταῦτα πάντα μέν, ὥσπερ λέγομεν, κινεῖται,
τάχος δὲ καὶ βραδυτὴς ἔνι τῇ κινήσει αὐτῶν. Ὅσον μὲν
οὖν βραδύ, ἐν τῷ αὐτῷ καὶ πρὸς τὰ πλησιάζοντα τὴν
κίνησιν ἴσχει καὶ οὕτω δὴ γεννᾷ, τὰ δὲ γεννώμενα οὕτω d
δὴ θάττω ἐστίν· φέρεται γὰρ καὶ ἐν φορᾷ αὐτῶν ἡ κίνησις
πέφυκεν. Ἐπειδὰν οὖν ὄμμα καὶ ἄλλο τι τῶν τούτῳ συμ-
μέτρων πλησιάσαν γεννήσῃ τὴν λευκότητά τε καὶ αἴσθησιν
αὐτῇ σύμφυτον, ἃ οὐκ ἄν ποτε ἐγένετο ἑκατέρου ἐκείνων
πρὸς ἄλλο ἐλθόντος, τότε δὴ μεταξὺ φερομένων τῆς μὲν
ὄψεως πρὸς τῶν ὀφθαλμῶν, τῆς δὲ λευκότητος πρὸς τοῦ e
συναποτίκτοντος τὸ χρῶμα, ὁ μὲν ὀφθαλμὸς ἄρα ὄψεως
ἔμπλεως ἐγένετο καὶ ὁρᾷ δὴ τότε καὶ ἐγένετο οὔ τι ὄψις
ἀλλ᾽ ὀφθαλμὸς ὁρῶν, τὸ δὲ συγγεννῆσαν τὸ χρῶμα λευκότη-
τος περιεπλήσθη καὶ ἐγένετο οὐ λευκότης αὖ ἀλλὰ λευκόν,
εἴτε ξύλον εἴτε λίθος εἴτε ὁτουοῦν συνέβη χρόα χρωσθῆναι
τῷ τοιούτῳ χρώματι. Καὶ τἆλλα δὴ οὕτω, σκληρὸν καὶ

b 4 καὶ ante ψύξεις om. W || **b** 5 καύσεις: θερμάνσεις W[1] et in marg. t || **b** 8 ἑκάσταις W : -ης BTY || ὁμόγονον : -λογον W[1] || παντοδαπαῖς χρώματα TYW || **c** 7 δὴ om. W || μέν om. T || **d** 2 ante θάττω lacunam indicat Schanz sed lusus inest in γεννώμενα ..φέρεται || **d** 3 καὶ: τε καὶ W || τούτῳ : τοιούτων YW || **e** 6 ὁτουοῦν Y : ὅτου οὖν BT ὁτοῦ οὖν W ὁτιοῦν Cornarius ὁτῳοῦν Campbell || χρόα scripsi : χρῶμα codd. χρῆμα Heindorf σχῆμα Schanz secl. Campbell.

même explication se doit concevoir : rien n'est tel en soi et
157 a par soi, nous le disions tout à l'heure[1], et ce n'est que dans le fait des mutuelles approches que tout reçoit, du mouvement, et son devenir et sa diversité, car cette qualité même d'agent ou de patient que revêtent des termes opposés, on ne saurait, nous disent-ils, la concevoir fixée à demeure en l'un ou en l'autre. Rien, en effet, n'est agent avant qu'au patient il soit venu s'unir, ni patient avant quelque rencontre avec l'agent : et ce qui, en telle union, est agent se montre, au contraire, en telle rencontre nouvelle, patient manifeste. La conclusion de tout cela est celle que, dès le début, nous formulions : rien n'est, à titre d'unité déterminée en soi ; tout ne fait que devenir et devenir pour autrui ; être est terme qu'il
b faut partout supprimer ; encore qu'à nous, à bien des reprises et à l'instant même, l'habitude et le manque de savoir en aient imposé l'usage. Il ne faut donc point, si l'on veut parler comme les sages, accepter de dire ou « quelque chose », ou « de quelqu'un » ou « de moi », ou « ceci » ou « cela » ou aucun autre mot qui fixe ; mais employer les expressions qui traduisent la réalité : « en train de devenir, de se faire, de se détruire, de s'altérer » ; car, si peu qu'une expression crée de fixité, la proférer est s'offrir à la critique. Il faut suivre cette règle et quand on parle des unités isolées, et quand on parle des agrégats où elles s'assemblent, agré-
c gats auxquels on donne les noms, soit d'homme, soit de pierre, soit de tel animal ou de telle forme particulière[2]. Sont-ce là, Théétète, doctrines agréables à ton jugement et trouverais-tu plaisir à y goûter ?

Théétète. — Je ne sais, moi, Socrate ; car, toi-même, je ne puis deviner si tu exposes là opinions qui t'agréent ou si tu ne veux que m'éprouver.

Socrate. — Tu oublies, mon ami, que, moi, je ne sais ni ne m'approprie rien de tout cela. Ce n'est pas en moi que cela fut conçu ; c'est toi que j'en veux accoucher et, pour ce faire, je me livre à ces incantations et te donne à goûter des sages
d l'un après l'autre, jusqu'à ce que ta façon de penser à toi soit amenée au jour par nos communs efforts. Ce n'est qu'après l'avoir extraite que j'examinerai si c'est du vent ou

1. Cf. *supra*, 152 d.
2. Cf. *Notice*, p. 132/3 et p. 150.

θερμὸν καὶ πάντα, τὸν αὐτὸν τρόπον ὑποληπτέον, αὐτὸ μὲν
καθ' αὑτὸ μηδὲν εἶναι, ὃ δὴ καὶ τότε ἐλέγομεν, ἐν δὲ τῇ 157 a
πρὸς ἄλληλα ὁμιλίᾳ πάντα γίγνεσθαι καὶ παντοῖα ἀπὸ τῆς
κινήσεως, ἐπεὶ καὶ τὸ ποιοῦν εἶναί τι καὶ τὸ πάσχον αὐτῶν
ἐπὶ ἑνὸς νοῆσαι, ὥς φασιν, οὐκ εἶναι παγίως. Οὔτε γὰρ
ποιοῦν ἐστί τι πρὶν ἂν τῷ πάσχοντι συνέλθῃ, οὔτε πάσχον
πρὶν ἂν τῷ ποιοῦντι· τό τέ τινι συνελθὸν καὶ ποιοῦν ἄλλῳ
αὖ προσπεσὸν πάσχον ἀνεφάνη. Ὥστε ἐξ ἁπάντων τού-
των, ὅπερ ἐξ ἀρχῆς ἐλέγομεν, οὐδὲν εἶναι ἓν αὐτὸ καθ'
αὑτό, ἀλλά τινι ἀεὶ γίγνεσθαι, τὸ δ' εἶναι πανταχόθεν
ἐξαιρετέον, οὐχ ὅτι ἡμεῖς πολλὰ καὶ ἄρτι ἠναγκάσμεθα b
ὑπὸ συνηθείας καὶ ἀνεπιστημοσύνης χρῆσθαι αὐτῷ. Τὸ δ'
οὐ δεῖ, ὡς ὁ τῶν σοφῶν λόγος, οὔτε τι συγχωρεῖν οὔτε του
οὔτ' ἐμοῦ οὔτε τόδε οὔτ' ἐκεῖνο οὔτε ἄλλο οὐδὲν ὄνομα ὅτι
ἂν ἱστῇ, ἀλλὰ κατὰ φύσιν φθέγγεσθαι γιγνόμενα καὶ ποιού-
μενα καὶ ἀπολλύμενα καὶ ἀλλοιούμενα· ὡς ἐάν τί τις στήσῃ
τῷ λόγῳ, εὐέλεγκτος ὁ τοῦτο ποιῶν. Δεῖ δὲ καὶ κατὰ μέρος
οὕτω λέγειν καὶ περὶ πολλῶν ἀθροισθέντων, ᾧ δὴ ἀθροίσ-
ματι ἄνθρωπόν τε τίθενται καὶ λίθον καὶ ἕκαστον ζῷόν τε c
καὶ εἶδος. Ταῦτα δή, ὦ Θεαίτητε, ἆρ' ἡδέα δοκεῖ σοι
εἶναι, καὶ γεύοιο ἂν αὐτῶν ὡς ἀρεσκόντων;

ΘΕΑΙ. Οὐκ οἶδα ἔγωγε, ὦ Σώκρατες· καὶ γὰρ οὐδὲ περὶ
σοῦ δύναμαι κατανοῆσαι πότερα δοκοῦντά σοι λέγεις αὐτὰ
ἢ ἐμοῦ ἀποπειρᾷ.

ΣΩ. Οὐ μνημονεύεις, ὦ φίλε, ὅτι ἐγὼ μὲν οὔτ' οἶδα
οὔτε ποιοῦμαι τῶν τοιούτων οὐδὲν ἐμόν, ἀλλ' εἰμὶ αὐτῶν
ἄγονος, σὲ δὲ μαιεύομαι καὶ τούτου ἕνεκα ἐπᾴδω τε καὶ
παρατίθημι ἑκάστων τῶν σοφῶν ἀπογεύεσθαι, ἕως ἂν εἰς d
φῶς τὸ σὸν δόγμα συνεξαγάγω· ἐξαχθέντος δὲ τότ' ἤδη

157 a 2 ἀπό : ὑπὸ Richards || a 3 αὐτῶν : αὖ Schanz || a 5 τι om. T || ἂν : αὖ B || a 6 καὶ del. ci. Richards. || a 7 αὖ : ἂν W || ἀνεφάνη : ἂν ἐφ- T || b 3 του οὔτ' ἐμοῦ : τοῦτο Schanz σοῦ οὔτ' ἐμοῦ Hirschig || b 8 καὶ om. T || c 1 καὶ ζῷόν τε καὶ ἕκαστον εἶδος Schanz || c 2 σοι δοκεῖ W || c 3 ὡς om. T || d 1 ἀπογεύεσθαι : -σασθαι B.

de la vie qu'elle apporte au jour. Sois donc confiant et ferme ; fais-moi belle et virile réponse et donne, telle qu'elle t'apparaît, ta solution à mes questions.

Théétète. — Veuille donc interroger.

Socrate. — Redis-moi donc s'il te satisfait qu'on refuse l'être et qu'on n'accorde qu'un perpétuel devenir au bien, au beau et à tout ce que nous venons d'énumérer.

Théétète. — Eh bien, mon impression à t'entendre exposer cette doctrine est qu'elle a une merveilleuse apparence de raison et qu'il la faut admettre telle que tu l'expliques.

e Socrate. — Alors n'omettons point de compléter ce qui manque à mon exposé. Il y manque, au fait, l'objection des songes et des maladies ; celle, entre autres, de la folie et tout ce qu'on appelle aberrations de l'ouïe, de la vue ou de toute autre sensation. Tu sais, en effet, j'imagine, qu'en tous ces états l'on s'accorde à trouver la réfutation de la thèse que nous exposions tout à l'heure. Plus que partout ailleurs, en effet,
158 a les sensations que nous y éprouvons sont fausses et beaucoup s'en faut que ce qui apparaît à chacun soit, comme tel, réel ; tout au contraire, rien n'est tel qu'il y apparaît.

Théétète. — Tu dis là vérité absolue, Socrate.

Socrate. — Que peut-il donc, mon fils, avoir à dire après cela, celui qui pose que la sensation est science et que ce qui apparaît est à chacun ce qu'il lui apparaît [1] ?

Théétète. — Pour ma part, Socrate, j'hésite à dire que je ne sais que répondre, car tu me blâmais tout à l'heure pour
b un pareil aveu. Cependant, à la vérité, je ne saurais contester que, dans la folie ou le rêve, on se fasse des opinions fausses, alors que d'aucuns s'y croient dieux et que d'autres s'imaginent, en leur sommeil, avoir des ailes et voler.

Socrate. — Ne penses-tu point aussi à une autre controverse à ce sujet, spécialement relative à la question rêve et éveil ?

1. « Davantage, puisque les accidents des maladies, de la rêverie ou du sommeil, nous font paraître les choses autres qu'elles ne paraissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent ; n'est-il pas vraisemblable que notre assiette droite et nos humeurs naturelles ont aussi de quoi donner un être aux choses... et les accommoder à soi comme font les humeurs déréglées ?... Or, notre état accommodant les choses à soi et les transformant selon soi,... rien ne vient à nous que falsifié et altéré par les sens. » (Montaigne, *Essais*, II, xii).

σκέψομαι εἴτ' ἀνεμιαῖον εἴτε γόνιμον ἀναφανήσεται. Ἀλλὰ θαρρῶν καὶ καρτερῶν εὖ καὶ ἀνδρείως ἀποκρίνου ἃ ἂν φαίνηταί σοι περὶ ὧν ἂν ἐρωτῶ.

ΘΕΑΙ. Ἐρώτα δή.

ΣΩ. Λέγε τοίνυν πάλιν εἴ σοι ἀρέσκει τὸ μή τι εἶναι ἀλλὰ γίγνεσθαι ἀεὶ ἀγαθὸν καὶ καλὸν καὶ πάντα ἃ ἄρτι διῇμεν.

ΘΕΑΙ. Ἀλλ' ἔμοιγε, ἐπειδὴ σοῦ ἀκούω οὕτω διεξιόντος, θαυμασίως φαίνεται ὡς ἔχειν λόγον καὶ ὑποληπτέον ᾗπερ διελήλυθας.

ΣΩ. Μὴ τοίνυν ἀπολίπωμεν ὅσον ἐλλεῖπον αὐτοῦ. Λεί- e
πεται δὲ ἐνυπνίων τε πέρι καὶ νόσων τῶν τε ἄλλων καὶ
μανίας, ὅσα τε παρακούειν ἢ παρορᾶν ἤ τι ἄλλο παραισθά-
νεσθαι λέγεται. Οἶσθα γάρ που ὅτι ἐν πᾶσι τούτοις
ὁμολογουμένως ἐλέγχεσθαι δοκεῖ ὃν ἄρτι διῇμεν λόγον, ὡς
παντὸς μᾶλλον ἡμῖν ψευδεῖς αἰσθήσεις ἐν αὐτοῖς γιγνο- 158 a
μένας, καὶ πολλοῦ δεῖ τὰ φαινόμενα ἑκάστῳ ταῦτα καὶ
εἶναι, ἀλλὰ πᾶν τοὐναντίον οὐδὲν ὧν φαίνεται εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τίς δὴ οὖν, ὦ παῖ, λείπεται λόγος τῷ τὴν αἴσθησιν ἐπιστήμην τιθεμένῳ καὶ τὰ φαινόμενα ἑκάστῳ ταῦτα καὶ εἶναι τούτῳ ᾧ φαίνεται ;

ΘΕΑΙ. Ἐγὼ μέν, ὦ Σώκρατες, ὀκνῶ εἰπεῖν ὅτι οὐκ ἔχω
τί λέγω, διότι μοι νυνδὴ ἐπέπληξας εἰπόντι αὐτό. Ἐπεὶ
ὡς ἀληθῶς γε οὐκ ἂν δυναίμην ἀμφισβητῆσαι ὡς οἱ μαινό- b
μενοι ἢ ὀνειρώττοντες οὐ ψευδῆ δοξάζουσιν, ὅταν οἱ μὲν
θεοὶ αὐτῶν οἴωνται εἶναι, οἱ δὲ πτηνοί τε καὶ ὡς πετό-
μενοι ἐν τῷ ὕπνῳ διανοῶνται.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐδὲ τὸ τοιόνδε ἀμφισβήτημα ἐννοεῖς περὶ αὐτῶν, μάλιστα δὲ περὶ τοῦ ὄναρ τε καὶ ὕπαρ ;

d 8 διῇμεν : διήλθομεν W[1] || **e** 1 μὴ τοίνυν... 158 **a** 7 ᾧ φαίνεται habet Stob. I, c. 50, 38 (vol. I, p. 479) || **e** 1 ἀπολίπωμεν : ἀπολεί- W || **e** 2 τῶν τε : τε τῶν Stob. || **158 a** 1 παντὸς μᾶλλον : πάντως μᾶλλον ἂν Stob. || **a** 2 δεῖ : δεῖν Heindorf || **a** 3 ὧν : ὂν B[1] Stob. || **a** 6 καὶ post ταῦτα om. Stob. || **a** 7 ᾧ : ἃ Stob. || **b** 2 ἢ : ἢ οἱ BY.

Théétète. — Quelle controverse ?

Socrate. — Bien des fois, je pense, tu as dû l'entendre. On demandait par quelle preuve démonstrative répondre à qui voudrait savoir, par exemple, si, dans le moment présent, nous dormons et rêvons tout ce que nous pensons, ou
c si, bien éveillés, c'est en un dialogue réel que nous devisons.

Théétète. — En vérité, Socrate, on cherche vainement quel indice il faudrait donner comme preuve ; car tout ici se fait antistrophe et se correspond exactement. Les paroles que, présentement, nous venons d'échanger, rien n'empêche que, dans le sommeil aussi, nous puissions croire les échanger ; et lorsque, en plein rêve, nous croyons conter des rêves, étonnante est la ressemblance des deux séries.

d Socrate. — Tu vois donc qu'élever controverse là-dessus n'est pas difficile, puisque la distinction entre éveil et rêve est elle-même controversée et, que, égal étant le temps où nous dormons et le temps où nous sommes éveillés, en l'un et l'autre temps notre âme s'acharne à soutenir que ses croyances d'alors sont tout ce qu'il y a de plus vrai : ainsi, autant de temps nous affirmons les unes, autant de temps aussi nous affirmons les autres, et pareille est, dans les deux cas, l'énergie de notre affirmation [1].

Théétète. — Absolument pareille.

Socrate. — Or, des états de maladie et de folie, il en faut dire autant, sauf que la durée, ici, n'est plus égale ?

Théétète. — C'est juste.

Socrate. — Et quoi, est-ce à la longueur du temps ou à sa brièveté qu'on mesurera la vérité ?

e Théétète. — Ce serait ridicule à tous égards.

Socrate. — Mais as-tu quelque autre indice clair pour montrer lesquelles de ces croyances sont vraies ?

Théétète. — Je ne crois pas.

1. Montaigne dit, lui aussi (*ibid.*) : « Ceux qui ont apparié notre vie à un songe ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensaient... Nous veillons dormants, et dormants veillons. . Notre raison et notre âme recevant les fantaisies et opinions qui lui naissent en dormant et autorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle fait celles du jour, pourquoi ne mettons-nous en doute si notre penser, notre agir, est pas un autre songer, et notre veiller quelque espèce de dormir ?... »

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον;

ΣΩ. Ὃ πολλάκις σε οἶμαι ἀκηκοέναι ἐρωτώντων, τί ἄν
τις ἔχοι τεκμήριον ἀποδεῖξαι, εἴ τις ἔροιτο νῦν οὕτως ἐν
τῷ παρόντι πότερον καθεύδομεν καὶ πάντα ἃ διανοούμεθα
ὀνειρώττομεν, ἢ ἐγρηγόραμέν τε καὶ ὕπαρ ἀλλήλοις δια- c
λεγόμεθα.

ΘΕΑΙ. Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, ἄπορόν γε ὅτῳ χρὴ ἐπιδεῖξαι τεκμηρίῳ· πάντα γὰρ ὥσπερ ἀντίστροφα τὰ αὐτὰ παρακολουθεῖ. Ἅ τε γὰρ νυνὶ διειλέγμεθα, οὐδὲν κωλύει καὶ ἐν τῷ ὕπνῳ δοκεῖν ἀλλήλοις διαλέγεσθαι· καὶ ὅταν δὴ ὄναρ ὀνείρατα δοκῶμεν διηγεῖσθαι, ἄτοπος ἡ ὁμοιότης τούτων ἐκείνοις.

ΣΩ. Ὁρᾷς οὖν ὅτι τό γε ἀμφισβητῆσαι οὐ χαλεπόν, ὅτε
καὶ πότερόν ἐστιν ὕπαρ ἢ ὄναρ ἀμφισβητεῖται, καὶ δὴ d
ἴσου ὄντος τοῦ χρόνου ὃν καθεύδομεν ᾧ ἐγρηγόραμεν, ἐν
ἑκατέρῳ διαμάχεται ἡμῶν ἡ ψυχὴ τὰ ἀεὶ παρόντα δόγματα
παντὸς μᾶλλον εἶναι ἀληθῆ, ὥστε ἴσον μὲν χρόνον τάδε
φαμὲν ὄντα εἶναι, ἴσον δὲ ἐκεῖνα, καὶ ὁμοίως ἐφ᾽ ἑκατέροις
διισχυριζόμεθα.

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ νόσων τε καὶ μανιῶν ὁ αὐτὸς λόγος, πλὴν τοῦ χρόνου, ὅτι οὐχὶ ἴσος;

ΘΕΑΙ. Ὀρθῶς.

ΣΩ. Τί οὖν; πλήθει χρόνου καὶ ὀλιγότητι τὸ ἀληθὲς ὁρισθήσεται;

ΘΕΑΙ. Γελοῖον μεντἂν εἴη πολλαχῇ. e

ΣΩ. Ἀλλά τι ἄλλο ἔχεις σαφὲς ἐνδείξασθαι ὁποῖα τούτων τῶν δοξασμάτων ἀληθῆ;

ΘΕΑΙ. Οὔ μοι δοκῶ.

b 9 ἔχοι om. T || c 3 ὦ Σώκρατες om. Y || χρὴ: χρόνῳ χρὴ B χρέων Hultsch || c 4 τὰ αὐτὰ: ταῦτα W || c 5 νυνὶ: νυνδὴ Cobet || c 6 ὕπνῳ: ἐνυπνίῳ YW || c 7 ὀνείρατα: ἄττα Heindorf || c 9 τό γε: τότε γε W || d 1 ὄναρ ἢ ὕπαρ W || d 8 τε: μὲν Y || d 9 οὐχὶ: οὐκ W || e 1 μεντἂν: μὲν ἂν W.

Socrate. — Je vais donc, moi, te faire entendre ce que, là-dessus, diraient les gens qui affirment ce principe : toutes croyances, quelles qu'elles soient, sont vraies pour le sujet qui croit[1]. Ils exprimeront leur pensée, j'imagine, en des questions comme celle-ci : « ô Théétète, ce qui est totalement différent aura-t-il jamais même vertu que son opposé ? Et n'allons point comprendre qu'il s'agisse d'un objet identique sous un rapport et différent sous un autre : il est totalement différent ».

Théétète. — Impossible, certainement, qu'il y ait iden-
159 a tité soit de puissance, soit d'autre chose, en ce qui est absolument différent.

Socrate. — Mais n'est-il pas aussi bien nécessaire d'avouer qu'un tel objet est dissemblable ?

Théétète. — Si, à ce qu'il me semble.

Socrate. — Donc tout ce à quoi il arrive d'être semblable ou dissemblable à soi ou à autre que soi, lorsqu'il s'assimile, nous le dirons devenir identique ; lorsqu'il se désassimile, différent ?

Théétète. — Nécessairement.

Socrate. — Ne disions-nous pas antérieurement que les agents étaient multiples et même infinis en nombre, et tout aussi bien les patients ?

Théétète. — Si.

Socrate. — Et encore que, tantôt à l'un, tantôt à l'autre s'accouplant, ce ne sont point mêmes produits, mais produits différents qu'ils engendreront ?

b Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — Appliquons donc à moi, comme à toi et à tout le reste, cette même distinction : Socrate bien portant, d'une part, et, d'autre part, Socrate malade. Dirons-nous ceci semblable à cela, ou dissemblable ?

Théétète. — Par Socrate malade, est-ce un tout défini que tu opposes à cet autre tout, Socrate bien portant ?

Socrate. — Tu as parfaitement compris : c'est cela même que je veux dire.

Théétète. — Il faut dire alors : dissemblable.

Socrate. — Donc différent aussi au même titre que dissemblable ?

1. C'est la seconde formule du *Cratyle* : vérité du jugement qui

ΣΩ. Ἐμοῦ τοίνυν ἄκουε οἷα περὶ αὐτῶν ἂν λέγοιεν οἱ τὰ ἀεὶ δοκοῦντα ὁριζόμενοι τῷ δοκοῦντι εἶναι ἀληθῆ. Λέγουσι δέ, ὡς ἐγὼ οἶμαι, οὕτως ἐρωτῶντες· « Ὦ Θεαίτητε, ὃ ἂν ἕτερον ᾖ παντάπασιν, μή πῄ τινα δύναμιν τὴν αὐτὴν ἕξει τῷ ἑτέρῳ ; καὶ μὴ ὑπολάβωμεν τῇ μὲν ταὐτὸν εἶναι ὃ ἐρωτῶμεν, τῇ δὲ ἕτερον, ἀλλ' ὅλως ἕτερον. »

ΘΕΑΙ. Ἀδύνατον τοίνυν ταὐτόν τι ἔχειν ἢ ἐν δυνάμει
ἢ ἐν ἄλλῳ ὁτῳοῦν, ὅταν ᾖ κομιδῇ ἕτερον. 159 a

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐ καὶ ἀνόμοιον ἀναγκαῖον τὸ τοιοῦτον ὁμολογεῖν ;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Εἰ ἄρα τι συμβαίνει ὅμοιόν τῳ γίγνεσθαι ἢ ἀνόμοιον, εἴτε ἑαυτῷ εἴτε ἄλλῳ, ὁμοιούμενον μὲν ταὐτὸν φήσομεν γίγνεσθαι, ἀνομοιούμενον δὲ ἕτερον ;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Οὐκοῦν πρόσθεν ἐλέγομεν ὡς πολλὰ μὲν εἴη τὰ ποιοῦντα καὶ ἄπειρα, ὡσαύτως δέ γε καὶ τὰ πάσχοντα ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ μὴν ὅτι γε ἄλλο ἄλλῳ συμμειγνύμενον καὶ ἄλλῳ οὐ ταὐτὰ ἀλλ' ἕτερα γεννήσει ;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν. b

ΣΩ. Λέγωμεν δὴ ἐμέ τε καὶ σὲ καὶ τἆλλα ἤδη κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, Σωκράτη ὑγιαίνοντα καὶ Σωκράτη αὖ ἀσθενοῦντα. Πότερον ὅμοιον τοῦτ' ἐκείνῳ ἢ ἀνόμοιον φήσομεν ;

ΘΕΑΙ. Ἆρα τὸν ἀσθενοῦντα Σωκράτη, ὅλον τοῦτο λέγεις ὅλῳ ἐκείνῳ, τῷ ὑγιαίνοντι Σωκράτει ;

ΣΩ. Κάλλιστα ὑπέλαβες· αὐτὸ τοῦτο λέγω.

ΘΕΑΙ. Ἀνόμοιον δήπου.

ΣΩ. Καὶ ἕτερον ἄρα οὕτως ὥσπερ ἀνόμοιον ;

e 8 ἕξῃ τὴν δ' αὐτὴν W || **159 a** 1 ὅταν : ὅτι ἂν Dobrée ὃ ἂν Hirschig auctore Badham || **a** 9 πρόσθεν : ἔμπρ- Y ἐν τοῖς πρ- W || **a** 10 δέ γε καὶ YW : δέ γε BT || **b** 3 αὖ : οὖν Y || **b** 10 καὶ ἕτερον Theaeteto trib. YW.

THÉÉTÈTE. — Nécessairement.

c SOCRATE. — Et Socrate dormant, et tous autres états par nous énumérés tout à l'heure, comportent même affirmation ?

THÉÉTÈTE. — De ma part, certainement.

SOCRATE. — Tout facteur qui, de sa nature, est agent ne va-t-il pas, quand il prendra Socrate bien portant, agir, en moi, sur un homme différent de celui sur lequel il agira prenant Socrate malade ?

THÉÉTÈTE. — Comment pourrait-il en être autrement ?

SOCRATE. — Autres donc seront, dans les deux cas, les produits que nous engendrerons, moi, le patient, et lui, l'agent ?

THÉÉTÈTE. — Comment donc !

SOCRATE. — Or le vin que je bois bien portant me paraît agréable et doux ?

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — C'est qu'il y a eu génération, nous en sommes convenus, par le couple agent et patient, de douceur
d plus sensation. Elles sont en translation l'une et l'autre : la sensation, qui vient du patient, a fait sentante la langue ; la douceur, qui vient du vin, aux entours du vin répandue, a produit dans le vin, pour la langue bien portante, et l'être et le paraître doux.

THÉÉTÈTE. — C'est bien là, certainement, ce dont nous sommes antérieurement convenus.

SOCRATE. — Mais si l'agent a pris Socrate malade, la première chose à dire n'est-elle pas que, en vérité, ce n'est point le même homme qui fut pris ? Il était dissemblable, en effet, quand il reçut l'approche.

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Nouveaux donc furent les produits qu'engen-
e drèrent un tel Socrate et l'absorption du vin : aux entours de la langue, sensation d'amertume ; aux entours du vin, apparition et translation d'amertume ; lui, non point amertume, mais amer ; moi, non point sensation, mais sentant ?

THÉÉTÈTE. — Assurément.

accompagne l'image sensible (386 c ; cf. p. 171, note 1). Les formules du *Théétète* se ramènent toutes à ce double type : vérité de la sensation (152 c), de l'impression (178 b) ou de l'image (152 a, 158 a) ; vérité du jugement où s'affirme cette apparence (158 e, 161 c, 162 c/d, 167 c, 170 a, 172 b, 177 c).

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Καὶ καθεύδοντα δὴ καὶ πάντα ἃ νυνδὴ διήλθομεν, c
ὡσαύτως φήσεις;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἕκαστον δὴ τῶν πεφυκότων τι ποιεῖν, ἄλλο τι, ὅταν μὲν λάβῃ ὑγιαίνοντα Σωκράτη, ὡς ἑτέρῳ μοι χρήσεται, ὅταν δὲ ἀσθενοῦντα, ὡς ἑτέρῳ;

ΘΕΑΙ. Τί δ' οὐ μέλλει;

ΣΩ. Καὶ ἕτερα δὴ ἐφ' ἑκατέρου γεννήσομεν ἐγώ τε ὁ πάσχων καὶ ἐκεῖνο τὸ ποιοῦν;

ΘΕΑΙ. Τί μήν;

ΣΩ. Ὅταν δὴ οἶνον πίνω ὑγιαίνων, ἡδύς μοι φαίνεται καὶ γλυκύς;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Ἐγέννησε γὰρ δὴ ἐκ τῶν προωμολογημένων τό τε
ποιοῦν καὶ τὸ πάσχον γλυκύτητά τε καὶ αἴσθησιν, ἅμα d
φερόμενα ἀμφότερα, καὶ ἡ μὲν αἴσθησις πρὸς τοῦ πάσχοντος οὖσα αἰσθανομένην τὴν γλῶτταν ἀπηργάσατο, ἡ δὲ γλυκύτης πρὸς τοῦ οἴνου περὶ αὐτὸν φερομένη γλυκὺν τὸν οἶνον τῇ ὑγιαινούσῃ γλώττῃ ἐποίησεν καὶ εἶναι καὶ φαίνεσθαι.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν τὰ πρότερα ἡμῖν οὕτως ὡμολόγητο.

ΣΩ. Ὅταν δὲ ἀσθενοῦντα, ἄλλο τι πρῶτον μὲν τῇ ἀληθείᾳ οὐ τὸν αὐτὸν ἔλαβεν; ἀνομοίῳ γὰρ δὴ προσῆλθεν.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Ἕτερα δὴ αὖ ἐγεννησάτην ὅ τε τοιοῦτος Σωκράτης e
καὶ ἡ τοῦ οἴνου πόσις, περὶ μὲν τὴν γλῶτταν αἴσθησιν πικρότητος, περὶ δὲ τὸν οἶνον γιγνομένην καὶ φερομένην πικρότητα, καὶ τὸν μὲν οὐ πικρότητα ἀλλὰ πικρόν, ἐμὲ δὲ οὐκ αἴσθησιν ἀλλ' αἰσθανόμενον;

ΘΕΑΙ. Κομιδῇ μὲν οὖν.

c 1 καθεύδοντα: -δοντι (sed α supra l.) B || νυνδὴ Heindorf: νῦν codd. || c 2 φήσεις: -ομεν T || c 11 δὴ: μὲν δὴ W || c 12 καὶ: ἢ W || d 8 ἄλλο τι: ἄλλό τι ἢ W.

Socrate. — Donc, pour moi, il n'est rien d'autre à l'égard de qui je puisse jamais devenir sentant en même façon ; car
160 a autre agent fait autre sensation, modifie et rend autre le sentant. Aucune chance non plus que cela qui m'est agent, s'unissant à un autre patient, engendre jamais le même effet et revête le même état ; car, d'autre conjoint engendrant autre produit, c'est en un sens nouveau qu'il s'altèrera.

Théétète. — C'est exact.

Socrate. — Mais ni moi ne deviendrai tel par moi seul, ni lui par soi seul.

Théétète. — Certainement non.

Socrate. — D'ailleurs c'est forcément à l'égard de quelque chose que je deviens, quand je deviens sentant ; car devenir un sentant, mais qui ne sent rien, c'est impossible. C'est, de même, pour quelqu'un que l'agent devient quand il
b devient doux ou amer ou quelque chose de tel ; car devenir doux, mais doux à personne, c'est impossible.

Théétète. — Absolument.

Socrate. — C'est donc, j'imagine, uniquement en ce mutuel rapport, que nous aurons, lui et moi, si nous sommes, notre être, si nous devenons, notre devenir. Son être et le mien, c'est la nécessité, en effet, qui les lie, mais ne les lie à rien d'étranger et pas davantage à nous-mêmes. L'un à l'autre liés, voilà donc l'unique liaison qui reste. Aussi, quoi que l'on déclare être, c'est à quelqu'un, de quelqu'un, relativement à quelque chose qu'il faut dire qu'il est ou, si l'on veut, qu'il devient. Mais qu'en soi et à part soi il est ou devient quelque
c chose, c'est formule qu'il ne faut ni proférer, ni accepter d'autrui : voilà ce que l'argument par nous exposé nous signifie [1].

Théétète. — C'est parfaitement exact, Socrate.

Socrate. — Dès lors donc que ce qui m'est agent est à moi et non à un autre, c'est moi aussi qui le sens ; ce n'est pas un autre ?

Théétète. — Comment supposer le contraire ?

Socrate. — Vraie donc m'est ma sensation, car elle est toujours de mon être à moi, et c'est à moi de juger, d'accord avec Protagoras, de ce qui m'est, qu'il est, et de ce qui ne m'est point, qu'il n'est point.

1. Aristote (*Métaph.*, 1010 b, 36 et suiv.) répondra que l'objet, bien que corrélatif à la sensation, lui est nécessairement antérieur, comme le moteur au mobile.

ΣΩ. Οὔκουν ἐγώ τε οὐδὲν ἄλλο ποτὲ γενήσομαι οὕτως αἰσθανόμενος· τοῦ γὰρ ἄλλου ἄλλη αἴσθησις, καὶ ἀλλοῖον
καὶ ἄλλον ποιεῖ τὸν αἰσθανόμενον· οὔτ' ἐκεῖνο τὸ ποιοῦν 160 a
ἐμὲ μήποτ' ἄλλῳ συνελθὸν ταὐτὸν γεννῆσαν τοιοῦτον γένηται· ἀπὸ γὰρ ἄλλου ἄλλο γεννῆσαν ἀλλοῖον γενήσεται.

ΘΕΑΙ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Οὐδὲ μὴν ἔγωγε ἐμαυτῷ τοιοῦτος, ἐκεῖνό τε ἑαυτῷ τοιοῦτον γενήσεται.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ἀνάγκη δέ γε ἐμέ τε τινὸς γίγνεσθαι, ὅταν αἰσθανόμενος γίγνωμαι· αἰσθανόμενον γάρ, μηδενὸς δὲ αἰσθανόμενον ἀδύνατον γίγνεσθαι· ἐκεῖνό τε τινὶ γίγνεσθαι, ὅταν
γλυκὺ ἢ πικρὸν ἤ τι τοιοῦτον γίγνηται· γλυκὺ γάρ, μηδενὶ b
δὲ γλυκὺ ἀδύνατον γενέσθαι.

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Λείπεται δὴ οἶμαι ἡμῖν ἀλλήλοις, εἴτ' ἐσμέν, εἶναι, εἴτε γιγνόμεθα, γίγνεσθαι, ἐπείπερ ἡμῶν ἡ ἀνάγκη τὴν οὐσίαν συνδεῖ μέν, συνδεῖ δὲ οὐδενὶ τῶν ἄλλων οὐδ' αὖ ἡμῖν αὐτοῖς. Ἀλλήλοις δὴ λείπεται συνδεδέσθαι. Ὥστε εἴτε τις εἶναί τι ὀνομάζει, τινὶ εἶναι ἢ τινὸς ἢ πρός τι ῥητέον αὐτῷ, εἴτε γίγνεσθαι· αὐτὸ δὲ ἐφ' αὑτοῦ τι ἢ ὂν ἢ
γιγνόμενον οὔτε αὐτῷ λεκτέον οὔτ' ἄλλου λέγοντος ἀπο- c
δεκτέον, ὡς ὁ λόγος ὃν διεληλύθαμεν σημαίνει.

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅτε δὴ τὸ ἐμὲ ποιοῦν ἐμοί ἐστιν καὶ οὐκ ἄλλῳ, ἐγὼ καὶ αἰσθάνομαι αὐτοῦ, ἄλλος δ' οὔ ;

ΘΕΑΙ. Πῶς γὰρ οὔ ;

ΣΩ. Ἀληθὴς ἄρα ἐμοὶ ἡ ἐμὴ αἴσθησις· τῆς γὰρ ἐμῆς οὐσίας ἀεί ἐστιν, καὶ ἐγὼ κριτὴς κατὰ τὸν Πρωταγόραν τῶν τε ὄντων ἐμοὶ ὡς ἔστι, καὶ τῶν μὴ ὄντων ὡς οὐκ ἔστιν.

e 7 τε : γε (sed τ supra γ) W || γενήσομαι : γεννή- W || **160 a** 1 ἄλλον.... τόν YW : ἄλλον.... τὸ B ἄλλο.... τόν T || **a** 8 τε om. B || **a** 9 αἰσθανόμενον γάρ : -ος γάρ B[2]W[1] || **b** 1 γίγνηται : -εται W || **b** 4 δή : δὲ W || **b** 9 γίγνεσθαι, <γίγνεσθαι> Frei || **c** 1 οὔτ'... ἀποδεκτέον om. B[1].

Théétète. — Il semble.

d Socrate. — Comment donc, étant exempt d'erreur, sans défaillance en ma pensée à l'égard de ce qui est ou devient, ne saurais-je pas là où je sens?

Théétète. — Ce n'est aucunement supposable.

Socrate. — Tu as donc eu parfaitement raison de dire que la science n'est pas autre chose que la sensation, et c'est au même sens que reviennent et la formule d'Homère, d'Héraclite, de toute la tribu qui les suit : « toutes choses se meuvent comme eaux qui courent », et celle de Protagoras le très sage : « l'homme est la mesure de toutes choses », et
e celle de Théétète, qui déclare qu'à ce compte la sensation devient la science. Est-ce bien cela, Théétète? Nous faut-il affirmer que nous avons là, toi, ton nouveau-né, moi, un accouchement réussi? Que dis-tu?

Théétète. — Nécessairement oui, Socrate.

Premier essai de critique : tous les hommes se vaudront.

Socrate. — Nous avons eu, ce semble, beaucoup de peine à le mettre au jour, quelle que puisse être sa valeur. Mais, l'enfantement achevé, il nous faut procéder à la fête du nouveau-né et, véritablement, promener tout alentour notre raisonnement, pour voir si ce ne serait point, à notre insu, non pas produit qui vaille qu'on le nour-
161 a risse, mais rien que vent et que mensonge. Ou bien penserais-tu qu'à tout prix il le faille nourrir parce que tien et ne le point exposer? Supporteras-tu, au contraire, qu'on en fasse la critique sous tes yeux, sans entrer en colère au cas où ton premier rejeton te serait enlevé?

Théodore. — Cette patience, Socrate, Théétète l'aura : il n'a l'humeur aucunement difficile. Mais, par les dieux, dis-moi : serait-ce encore là une erreur?

Socrate. — Quel franc amateur d'arguments tu fais et quelle bonté à toi, Théodore, de me regarder comme un sac d'arguments où je n'aie qu'à puiser réponse toute prête pour te dire que c'est « encore là une erreur »! Ce qui
b se passe en fait, tu ne l'observes point : aucun de ces arguments ne sort de moi, mais toujours de celui avec qui je converse. Pour moi, je ne sais rien de plus que cette courte science : ce qu'en fait d'argument invente la sagesse d'autrui,

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Πῶς ἂν οὖν ἀψευδὴς ὢν καὶ μὴ πταίων τῇ διανοίᾳ d
περὶ τὰ ὄντα ἢ γιγνόμενα οὐκ ἐπιστήμων ἂν εἴην ὧνπερ
αἰσθητής;

ΘΕΑΙ. Οὐδαμῶς ὅπως οὔ.

ΣΩ. Παγκάλως ἄρα σοι εἴρηται ὅτι ἐπιστήμη οὐκ ἄλλο
τί ἐστιν ἢ αἴσθησις, καὶ εἰς ταὐτὸν συμπέπτωκεν, κατὰ
μὲν Ὅμηρον καὶ Ἡράκλειτον καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον φῦλον
οἷον ῥεύματα κινεῖσθαι τὰ πάντα, κατὰ δὲ Πρωταγόραν
τὸν σοφώτατον πάντων χρημάτων ἄνθρωπον μέτρον εἶναι,
κατὰ δὲ Θεαίτητον τούτων οὕτως ἐχόντων αἴσθησιν ἐπι- e
στήμην γίγνεσθαι. Ἦ γάρ, ὦ Θεαίτητε; φῶμεν τοῦτο σὸν
μὲν εἶναι οἷον νεογενὲς παιδίον, ἐμὸν δὲ μαίευμα; ἢ πῶς
λέγεις;

ΘΕΑΙ. Οὕτως ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τοῦτο μὲν δή, ὡς ἔοικεν, μόλις ποτὲ ἐγεννήσαμεν,
ὅτι δή ποτε τυγχάνει ὄν. Μετὰ δὲ τὸν τόκον τὰ ἀμφιδρό-
μια αὐτοῦ ὡς ἀληθῶς ἐν κύκλῳ περιθρεκτέον τῷ λόγῳ,
σκοπουμένους μὴ λάθῃ ἡμᾶς οὐκ ἄξιον ὂν τροφῆς τὸ γιγνό-
μενον, ἀλλὰ ἀνεμιαῖόν τε καὶ ψεῦδος. Ἦ σὺ οἴει πάντως 161 a
δεῖν τό γε σὸν τρέφειν καὶ μὴ ἀποτιθέναι, ἢ καὶ ἀνέξῃ
ἐλεγχόμενον ὁρῶν, καὶ οὐ σφόδρα χαλεπανεῖς ἐάν τις σοῦ
ὡς πρωτοτόκου αὐτὸ ὑφαιρῇ;

ΘΕΟ. Ἀνέξεται, ὦ Σώκρατες, Θεαίτητος· οὐδαμῶς γὰρ
δύσκολος. Ἀλλὰ πρὸς θεῶν εἰπέ, ἢ αὖ οὐχ οὕτως ἔχει;

ΣΩ. Φιλόλογός γ' εἶ ἀτεχνῶς καὶ χρηστός, ὦ Θεόδωρε,
ὅτι με οἴει λόγων τινὰ εἶναι θύλακον καὶ ῥᾳδίως ἐξελόντα
ἐρεῖν ὡς οὐκ αὖ ἔχει οὕτω ταῦτα· τὸ δὲ γιγνόμενον οὐκ b
ἐννοεῖς, ὅτι οὐδεὶς τῶν λόγων ἐξέρχεται παρ' ἐμοῦ ἀλλ'
ἀεὶ παρὰ τοῦ ἐμοὶ προσδιαλεγομένου, ἐγὼ δὲ οὐδὲν ἐπί-

d 1 ἂν οὖν : οὖν ἂν TY || **d** 2 ὄντα om. Y || **d** 4 οὔ T : οὖν BYW || **e** 2 φῶμεν τοῦτο : τοῦτο οὕτω φῶμεν W || **e** 6 μόλις : -γις W || **e** 7 ποτε : ποτε καὶ YW || **161 a** 6 ῇ Hermann : ῄ B ἧ W εἰ TY ᾖ Burnet || οὐχ om. T || **b** 1 ἔχει αὖ W.

le recevoir et l'accueillir avec juste mesure. C'est ce que je vais, maintenant encore, essayer de faire avec notre jeune homme, sans rien dire qui soit de moi.

Théodore. — Tu as raison, Socrate : fais comme tu dis.

Socrate. — Eh bien, sais-tu, Théodore, ce qui m'étonne de ton ami Protagoras ?

c Théodore. — Quoi donc ?

Socrate. — Dans l'ensemble il a dit choses qui me plaisent fort, montrant que ce qui semble à chacun est, comme tel, réel. Mais le début de son discours m'a surpris. Que n'a-t-il dit, en commençant sa Vérité, que « la mesure de toutes choses, c'est le pourceau » ou « le cynocéphale » ou quelque bête encore plus bizarre parmi celles qui ont sensation ? C'eût été façon magnifique et hautement méprisante d'entamer, pour nous, son discours. Il eût ainsi montré, alors que nous l'admirions à l'égal d'un dieu pour sa sagesse, qu'au bout du compte il n'était supérieur, en jugement, je ne dis pas seu-
d lement à aucun autre homme, mais même pas à un têtard de grenouille. Autrement que dire, Théodore ? Si à chacun est vraie l'opinion où se traduit sa sensation ; si, l'impression qu'éprouve l'un, nul autre ne la peut mieux juger, et si, l'opinion qu'il a, nul autre ne peut avoir plus de titres à en examiner la justesse ou la fausseté ; si, au contraire, comme nous l'avons dit souvent, ce ne sont que ses propres impressions que chacun, pour lui seul, traduit en opinions, impressions qui, toutes, sont justes et vraies, en quoi donc, cher ami, Protagoras serait-il sage, au point de mériter d'enseigner
e les autres au taux d'énormes honoraires, tandis que nous, plus dépourvus de savoir, aurions à fréquenter ses leçons à lui, bien que chacun de nous fût mesure à soi-même de sa propre sagesse[1] ? Comment ne pas affirmer que Protagoras ne fait là que des phrases pour la foule ? Quant à mes prétentions, à celles de mon art maïeutique, je tais de quelle dérision on les doit payer, elles, et, je pense, l'entretien dialectique avec tout son labeur. Car examiner, chercher à réfuter les représentations

1. Platon ne fait ici qu'adapter, d'une façon plus précise et plus topique, la question que Socrate posait aux sophistes de l'*Euthydème* (287 a) : « Si nous ne nous trompons ni dans nos actions, ni dans nos paroles, ni dans nos pensées, en ce cas, dites-moi : à qui donc, par Zeus, venez-vous donner des leçons ? »

σταμαι πλέον πλὴν βραχέος, ὅσον λόγον παρ᾽ ἑτέρου σοφοῦ
λαβεῖν καὶ ἀποδέξασθαι μετρίως. Καὶ νῦν τοῦτο παρὰ
τοῦδε πειράσομαι, οὔ τι αὐτὸς εἰπεῖν.

ΘΕΟ. Σὺ κάλλιον, ὦ Σώκρατες, λέγεις· καὶ ποίει οὕτως.

ΣΩ. Οἶσθ᾽ οὖν, ὦ Θεόδωρε, ὃ θαυμάζω τοῦ ἑταίρου σου
Πρωταγόρου ;

ΘΕΟ. Τὸ ποῖον ; c

ΣΩ. Τὰ μὲν ἄλλα μοι πάνυ ἡδέως εἴρηκεν, ὡς τὸ δοκοῦν
ἑκάστῳ τοῦτο καὶ ἔστιν· τὴν δ᾽ ἀρχὴν τοῦ λόγου τεθαύ-
μακα, ὅτι οὐκ εἶπεν ἀρχόμενος τῆς Ἀληθείας ὅτι « Πάν-
των χρημάτων μέτρον ἐστὶν ὗς » ἢ « κυνοκέφαλος » ἤ τι
ἄλλο ἀτοπώτερον τῶν ἐχόντων αἴσθησιν, ἵνα μεγαλοπρεπῶς
καὶ πάνυ καταφρονητικῶς ἤρξατο ἡμῖν λέγειν, ἐνδεικνύ-
μενος ὅτι ἡμεῖς μὲν αὐτὸν ὥσπερ θεὸν ἐθαυμάζομεν ἐπὶ
σοφίᾳ, ὁ δ᾽ ἄρα ἐτύγχανεν ὢν εἰς φρόνησιν οὐδὲν βελτίων
βατράχου γυρίνου, μὴ ὅτι ἄλλου του ἀνθρώπων. Ἢ πῶς d
λέγωμεν, ὦ Θεόδωρε ; εἰ γὰρ δὴ ἑκάστῳ ἀληθὲς ἔσται ὃ ἂν
δι᾽ αἰσθήσεως δοξάζῃ, καὶ μήτε τὸ ἄλλου πάθος ἄλλος
βέλτιον διακρινεῖ, μήτε τὴν δόξαν κυριώτερος ἔσται ἐπι-
σκέψασθαι ἕτερος τὴν ἑτέρου ὀρθὴ ἢ ψευδής, ἀλλ᾽ ὃ πολ-
λάκις εἴρηται, αὐτὸς τὰ αὑτοῦ ἕκαστος μόνος δοξάσει,
ταῦτα δὲ πάντα ὀρθὰ καὶ ἀληθῆ, τί δή ποτε, ὦ ἑταῖρε,
Πρωταγόρας μὲν σοφός, ὥστε καὶ ἄλλων διδάσκαλος
ἀξιοῦσθαι δικαίως μετὰ μεγάλων μισθῶν, ἡμεῖς δὲ ἀμαθέσ- e
τεροί τε καὶ φοιτητέον ἡμῖν ἦν παρ᾽ ἐκεῖνον, μέτρῳ ὄντι
αὐτῷ ἑκάστῳ τῆς αὑτοῦ σοφίας ; ταῦτα πῶς μὴ φῶμεν
δημούμενον λέγειν τὸν Πρωταγόραν ; τὸ δὲ δὴ ἐμόν τε καὶ
τῆς ἐμῆς τέχνης τῆς μαιευτικῆς σιγῶ ὅσον γέλωτα ὀφλισ-
κάνομεν, οἶμαι δὲ καὶ σύμπασα ἡ τοῦ διαλέγεσθαι πραγμα-

b 5 τοῦτο : τοῦ Y || **b** 6 οὔ τι : ὅτι B || **c** 6 ἀτοπώτερον : -τατον W || **d** 1 βατράχου secl. Walckenaer || **d** 2 λέγωμεν : -ομεν YW || **d** 4 διακρινεῖ Y : -κρίνῃ B (ex emend.) TW || **d** 5 post ἑτέρου add. εἰ W || **d** 6 μόνος B : -ον TYW || **d** 8 ὥστε : ὡς T || **e** 2 ἡμῖν ἦν : ἦν ἡμῖν W || **e** 3 αὑτοῦ : αὐτοῦ YW || ταῦτα : καὶ ταῦτα Y.

et opinions les uns des autres alors qu'elles sont justes pour
162 a chacun, n'est-ce pas là prolixe et criard bavardage, si c'est Vérité vraie que la Vérité de Protagoras et non pas oracle qui nous joue du fond le plus sacré de son livre [1] ?

Théodore. — O Socrate, l'homme m'est cher, tu viens de le dire à l'instant. Aussi n'admettrais-je point que, par mes propres aveux, on réfute Protagoras, et ne voudrais-je non plus, contredire mon opinion pour te faire contre-partie. C'est donc vers Théétète qu'il faut te retourner ; d'ailleurs, même en la discussion présente, il s'est montré très attentif à suivre ton raisonnement.

b Socrate. — Est-ce que, visitant Lacédémone, Théodore, si tu assistais aux palestres, tu jugerais bon de contempler la nudité des joueurs, malingre chez certains, sans venir toi-même, en réplique, faire montre de ta forme en te plaçant dévêtu à leurs côtés ?

Théodore. — Et pourquoi en douter, si j'avais chance de gagner leur consentement par raisons persuasives ? J'imagine bien, dans l'occasion présente, vous persuader ainsi de me laisser à mon rôle de spectateur et de ne me point tirer de force aux exercices, mais, à l'homme déjà raide que je suis, préférer plus jeune et plus frais partenaire.

Socrate. — Soit, Théodore : s'il te plaît, point ne me dé-
c plaît, comme dit le proverbe. Il nous faut donc revenir au sage Théétète. Dis-moi donc, Théétète, pour commencer par ce que nous venons d'exposer, n'admires-tu point que, tout d'un coup, tu viennes ainsi te révéler haussé à un niveau de sagesse que ne dépasse ni homme ni dieu ? Ou t'imagines-tu que la mesure de Protagoras prétende s'appliquer moins aux dieux qu'aux hommes [2] ?

Théétète. — Par Zeus, je n'ai point cette idée ; et je réponds à ta question : oui, j'admire fort. Tandis que nous suivions, tout à l'heure, le développement de la formule : « ce qui semble à chacun, cela est, pour celui à qui cela semble »,
d parfaitement juste m'en apparaissait la teneur. Maintenant

1. Cf. *Euthydème*, 286 d : « Est-il donc possible, selon toi, de réfuter quelqu'un, si personne ne se trompe ? »

2. Les *Lois* diront (716 c) : « C'est Dieu qui sera pour nous, éminemment, la mesure de toutes choses, à meilleur droit que cet homme individuel dont on nous parle. »

τεία. Τὸ γὰρ ἐπισκοπεῖν καὶ ἐπιχειρεῖν ἐλέγχειν τὰς
ἀλλήλων φαντασίας τε καὶ δόξας, ὀρθὰς ἑκάστου οὔσας,
οὐ μακρὰ μὲν καὶ διωλύγιος φλυαρία, εἰ ἀληθὴς ἡ Ἀλήθεια 162 a
Πρωταγόρου ἀλλὰ μὴ παίζουσα ἐκ τοῦ ἀδύτου τῆς βίβλου
ἐφθέγξατο;

ΘΕΟ. Ὦ Σώκρατες, φίλος ἁνήρ, ὥσπερ σὺ νυνδὴ εἶπες.
Οὐκ ἂν οὖν δεξαίμην δι᾽ ἐμοῦ ὁμολογοῦντος ἐλέγχεσθαι
Πρωταγόραν, οὐδ᾽ αὖ σοὶ παρὰ δόξαν ἀντιτείνειν. Τὸν οὖν
Θεαίτητον πάλιν λαβέ· πάντως καὶ νυνδὴ μάλ᾽ ἐμμελῶς
σοι ἐφαίνετο ὑπακούειν.

ΣΩ. Ἆρα κἂν εἰς Λακεδαίμονα ἐλθών, ὦ Θεόδωρε, πρὸς b
τὰς παλαίστρας ἀξιοῖς ἂν ἄλλους θεώμενος γυμνούς,
ἐνίους φαύλους, αὐτὸς μὴ ἀντεπιδεικνύναι τὸ εἶδος παρα-
ποδυόμενος;

ΘΕΟ. Ἀλλὰ τί μὴν δοκεῖς, εἴπερ μέλλοιέν μοι ἐπιτρέ-
ψειν καὶ πείσεσθαι; ὥσπερ νῦν οἶμαι ὑμᾶς πείσειν ἐμὲ μὲν
ἐᾶν θεᾶσθαι καὶ μὴ ἕλκειν πρὸς τὸ γυμνάσιον σκληρὸν ἤδη
ὄντα, τῷ δὲ δὴ νεωτέρῳ τε καὶ ὑγροτέρῳ ὄντι προσπαλαίειν.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ εἰ οὕτως, ὦ Θεόδωρε, σοὶ φίλον, οὐδ᾽ ἐμοὶ
ἐχθρόν, φασὶν οἱ παροιμιαζόμενοι. Πάλιν δὴ οὖν ἐπὶ τὸν c
σοφὸν Θεαίτητον ἰτέον. Λέγε δή, ὦ Θεαίτητε, πρῶτον
μὲν ἃ νυνδὴ διήλθομεν, ἆρα οὐ σὺ θαυμάζεις εἰ ἐξαίφνης
οὕτως ἀναφανήσῃ μηδὲν χείρων εἰς σοφίαν ὁτουοῦν
ἀνθρώπων ἢ καὶ θεῶν; ἢ ἧττόν τι οἴει τὸ Πρωταγόρειον
μέτρον εἰς θεοὺς ἢ εἰς ἀνθρώπους λέγεσθαι;

ΘΕΑΙ. Μὰ Δί᾽ οὐκ ἔγωγε· καὶ ὅπερ γε ἐρωτᾷς, πάνυ
θαυμάζω. Ἡνίκα γὰρ διῇμεν ὃν τρόπον λέγοιεν τὸ δοκοῦν
ἑκάστῳ τοῦτο καὶ εἶναι τῷ δοκοῦντι, πάνυ μοι εὖ ἐφαί- d

e 7 ἐπιχειρεῖν om. B || **162 a** 1 μὲν om. W || **a** 2 βίβλου : βύ- BT || **a** 4 ἁνήρ Heindorf : ἀνήρ codd. || νυνδὴ εἶπες : εἶπες νῦν W || **a** 7 λαβὲ πάντως : Y· || νυνδή : δὴ νῦν Y || **b** 7 θεᾶσθαι : -άσασθαι T || **c** 1 παροιμιαζόμενοι : φροιμ- W[1] || **c** 2 δή : οὖν W || **c** 3 σὺ θαυμάζεις W : συνθαυ- BTY || **c** 4 οὕτως ἐξαίφνης W || **d** 1 καὶ om. W || τῷ δοκοῦντι : τὸ δοκοῦν τι W.

cette impression a vite fait place à l'impression contraire.

SOCRATE. — Tu es jeune encore, mon cher fils ; aussi, pour la déclamation, as-tu l'oreille prompte et l'acquiescement rapide. A de telles questions, en effet, voici ce que répondra Protagoras ou un autre à sa place : « O valeureux champions, jeunes et vieux, vous êtes là faisant harangues, siégeant de compagnie, mêlant jusqu'aux dieux dans ce débat, alors que, moi, j'écarte, de mes discours et de mes écrits,
e toute affirmation sur leur existence ou leur non-existence [1]. Des raisons que la multitude accepterait d'entendre forment vos arguments, comme cet épouvantail d'une équivalence absolue, sous le rapport de la sagesse, entre l'individu humain et un individu quelconque de nos troupeaux. De démonstration, de nécessité, il n'y a pas trace en vos formules : vous n'employez que le vraisemblable, argument qu'il suffirait à Théodore ou à quelque autre géomètre de prétendre employer en géométrie pour être taxé d'infériorité à l'égard du premier venu. Examinez donc, toi et Théodore, si vous accueilleriez
163 a raisons persuasives et vraisemblances comme démonstrations en si haute matière. »

THÉÉTÈTE. — Mais, que ce soit permis, Socrate, ni toi ni moi ne le dirions.

SOCRATE. — Par une autre voie donc il faut conduire l'examen, ce me semble, d'après ta façon de raisonner à toi et à Théodore.

THÉÉTÈTE. — Par une tout autre voie.

SOCRATE. — Prenons donc celle-ci pour examiner si, en fin de compte, science et sensation sont identiques ou différentes. C'est à ce terme, en somme, que tendait toute notre argumentation et c'est pour y arriver que toutes ces étrangetés furent mises par nous en mouvement. N'est-ce pas vrai ?

THÉÉTÈTE. — Tout à fait vrai.

b *La science aura même durée que la sensation.*

SOCRATE. — Accorderons-nous donc que, tout ce que nous sentons par la vue ou par l'ouïe, tout cela, et de ce fait, nous le savons ? Par exemple, avant d'avoir appris la langue

1. La formule de Protagoras nous a été conservée dans Sextus Empiricus (*adv. math.*, IX, 56) et, plus complètement, dans Eusèbe *Praep. evang.*, XIV, 3, 7) : « Des dieux, je ne puis dire ni qu'ils

νετο λέγεσθαι· νῦν δὲ τοὐναντίον ταχὺ μεταπέπτωκεν.

ΣΩ. Νέος γὰρ εἶ, ὦ φίλε παῖ· τῆς οὖν δημηγορίας
ὀξέως ὑπακούεις καὶ πείθῃ. Πρὸς γὰρ ταῦτα ἐρεῖ Πρωτα-
γόρας ἤ τις ἄλλος ὑπὲρ αὐτοῦ. « Ὦ γενναῖοι παῖδές τε
καὶ γέροντες, δημηγορεῖτε συγκαθεζόμενοι, θεούς τε εἰς τὸ
μέσον ἄγοντες, οὓς ἐγὼ ἔκ τε τοῦ λέγειν καὶ τοῦ γράφειν
περὶ αὐτῶν ὡς εἰσὶν ἢ ὡς οὐκ εἰσίν, ἐξαιρῶ, καὶ ἃ οἱ e
πολλοὶ ἂν ἀποδέχοιντο ἀκούοντες, λέγετε ταῦτα, ὡς δεινὸν
εἰ μηδὲν διοίσει εἰς σοφίαν ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων βοσκή-
ματος ὁτουοῦν· ἀπόδειξιν δὲ καὶ ἀνάγκην οὐδ᾽ ἡντινοῦν
λέγετε ἀλλὰ τῷ εἰκότι χρῆσθε, ᾧ εἰ ἐθέλοι Θεόδωρος ἢ
ἄλλος τις τῶν γεωμετρῶν χρώμενος γεωμετρεῖν, ἄξιος οὐδὲ
μόνου ἂν εἴη. Σκοπεῖτε οὖν σύ τε καὶ Θεόδωρος εἰ ἀπο-
δέξεσθε πιθανολογίᾳ τε καὶ εἰκόσι περὶ τηλικούτων 163 a
λεγομένους λόγους. »

ΘΕΑΙ. Ἀλλ᾽ οὐ δίκαιον, ὦ Σώκρατες, οὔτε σὺ οὔτε ἂν
ἡμεῖς φαῖμεν.

ΣΩ. Ἄλλῃ δὴ σκεπτέον, ὡς ἔοικεν, ὥς ὅ τε σὸς καὶ ὁ
Θεοδώρου λόγος.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν ἄλλῃ.

ΣΩ. Τῇδε δὴ σκοπῶμεν εἰ ἄρα ἐστὶν ἐπιστήμη τε καὶ
αἴσθησις ταὐτὸν ἢ ἕτερον. Εἰς γὰρ τοῦτό που πᾶς ὁ λόγος
ἡμῖν ἔτεινεν, καὶ τούτου χάριν τὰ πολλὰ καὶ ἄτοπα ταῦτα
ἐκινήσαμεν. Οὐ γάρ;

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἦ οὖν ὁμολογήσομεν, ἃ τῷ ὁρᾶν αἰσθανόμεθα ἢ b
τῷ ἀκούειν, πάντα ταῦτα ἅμα καὶ ἐπίστασθαι; οἷον τῶν
βαρβάρων πρὶν μαθεῖν τὴν φωνὴν πότερον οὐ φήσομεν

d 2 ταχὺ : τάχα B || **d** 5 ὑπὲρ : περὶ W || **d** 7 ἄγοντες : λέγ- B || τοῦ γράφειν : γράφειν W || **e** 2 ἀποδέχοιντο : ὑπο- Y || **e** 5 ἐθέλοι : θέλοι W || **e** 6 οὐδὲ Phrynichus : οὐδενὸς codd. ac schol. οὐδ᾽ ἑνός edd. || **163 a** 1 πιθανολογίᾳ : -ίαις B || τηλικούτων : τούτων B || **a** 5 ἄλλῃ δή : ἀλλ᾽ ἤδη YW || ὡς ὅ τε : ἄλλῃ ὡς ὅ τε W || **a** 6 θεοδώρου : -ος B || λόγος post **a** 5 σός TY || **a** 8 τῇδε : τί δὲ B || **a** 9 ἢ ἕτερον : πότερον B || τοῦτό : τοῦτόν B || **a** 10 ἔτεινεν : τείνει W || **b** 3 πότερον : πρό- T.

des Barbares, nierons-nous entendre les bruits qu'ils profèrent ou affirmerons-nous entendre et savoir ce qu'ils disent? Ou encore, si nous ne savions point lire, ayant les yeux sur des lettres, nierons-nous les voir ou affirmerons-nous en toute rigueur que, les voyant, nous les savons?

Théétète. — Cela, Socrate, que véritablement nous en voyons et entendons, nous affirmerons le savoir. Ici, forme
c et couleur : nous dirons les voir et savoir. Là, acuité et gravité : les entendre et, par le fait même, les savoir. Mais ce qu'enseignent à leur sujet grammairiens et interprètes, nous ne dirons ni en avoir sensation par la vue ou par l'ouïe, ni le savoir.

Socrate. — Excellente réponse, Théétète, et ce n'est pas la peine que je t'y fasse objections, qui ralentiraient ton essor. Mais vois donc cette nouvelle attaque qui s'approche et cherche par quels moyens nous la repousserons.

Théétète. — Quelle attaque?

d Socrate. — Celle-ci. On te demandera, je suppose : « Ce que quelqu'un a su un jour, est-il possible qu'en ayant encore mémoire et en conservant le souvenir, au moment même où il se souvient ce quelqu'un ne sache pas cela même dont il se souvient? » Je fais grande phrase, ce semble, pour poser cette simple question : si, ce qu'on a appris et se rappelle, on ne le sait pas?

Théétète. — Comment l'admettre, Socrate? Ce serait monstrueux, ce que tu dis là.

Socrate. — Serait-ce donc que je parle en l'air? Examine bien. Est-ce que voir n'est pas, d'après toi, sentir, et la vision, sensation?

Théétète. — D'après moi, si.

Socrate. — Donc celui qui a vu a pris science de ce qu'il
e a vu, d'après le raisonnement de tout à l'heure?

Théétète. — Oui.

Socrate. — Eh bien, il y a certainement quelque chose que tu appelles mémoire?

Théétète. — Oui.

Socrate. — De quelque chose ou de rien?

Théétète. — De quelque chose assurément.

sont, ni qu'ils ne sont pas, ni quelle nature ils ont. Beaucoup de choses empêchent qu'on le sache : et l'obscurité de la question et la brièveté de la vie humaine. »

ἀκούειν ὅταν φθέγγωνται, ἢ ἀκούειν τε καὶ ἐπίστασθαι ἃ λέγουσι; καὶ αὖ γράμματα μὴ ἐπιστάμενοι, βλέποντες εἰς αὐτὰ πότερον οὐχ ὁρᾶν ἢ ἐπίστασθαι εἴπερ ὁρῶμεν δυσχυριούμεθα;

ΘΕΑΙ. Αὐτό γε, ὦ Σώκρατες, τοῦτο αὐτῶν, ὅπερ ὁρῶμέν τε καὶ ἀκούομεν, ἐπίστασθαι φήσομεν· τῶν μὲν γὰρ τὸ σχῆμα καὶ τὸ χρῶμα ὁρᾶν τε καὶ ἐπίστασθαι, τῶν δὲ τὴν ὀξύτητα καὶ βαρύτητα ἀκούειν τε ἅμα καὶ εἰδέναι· ἃ δὲ οἵ c τε γραμματισταὶ περὶ αὐτῶν καὶ οἱ ἑρμηνῆς διδάσκουσιν, οὔτε αἰσθάνεσθαι τῷ ὁρᾶν ἢ ἀκούειν οὔτε ἐπίστασθαι.

ΣΩ. Ἄριστά γ', ὦ Θεαίτητε, καὶ οὐκ ἄξιόν σοι πρὸς ταῦτα ἀμφισβητῆσαι, ἵνα καὶ αὐξάνῃ. Ἀλλ' ὅρα δὴ καὶ τόδε ἄλλο προσιόν, καὶ σκόπει πῇ αὐτὸ διωσόμεθα.

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον δή;

ΣΩ. Τὸ τοιόνδε· εἴ τις ἔροιτο· « Ἆρα δυνατὸν ὅτου τις d ἐπιστήμων γένοιτό ποτε, ἔτι ἔχοντα μνήμην αὐτοῦ τούτου καὶ σῳζόμενον, τότε ὅτε μέμνηται μὴ ἐπίστασθαι αὐτὸ τοῦτο ὃ μέμνηται »; μακρολογῶ δέ, ὡς ἔοικε, βουλόμενος ἐρέσθαι εἰ μαθών τίς τι μεμνημένος μὴ οἶδε.

ΘΕΑΙ. Καὶ πῶς, ὦ Σώκρατες; τέρας γὰρ ἂν εἴη ὃ λέγεις.

ΣΩ. Μὴ οὖν ἐγὼ ληρῶ; σκόπει δέ. Ἆρα τὸ ὁρᾶν οὐκ αἰσθάνεσθαι λέγεις καὶ τὴν ὄψιν αἴσθησιν;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ ἰδών τι ἐπιστήμων ἐκείνου γέγονεν ὃ εἶδεν e κατὰ τὸν ἄρτι λόγον;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ; μνήμην οὐ λέγεις μέντοι τι;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Πότερον οὐδενὸς ἢ τινός;

ΘΕΑΙ. Τινὸς δήπου.

b 8 ὁρῶμέν : ὁρῶνμεν Y || b 10 καὶ τὸ χρῶμα B : τε καὶ- TY om. W || c 6 πῇ : ποῦ W || d 2 ἔτι ἔχοντα : ἐπέ- B || d 6 καὶ om. W.

Socrate. — Donc de ce qu'on a appris et de ce qu'on a senti, de quelque chose comme cela ?

Théétète. — Naturellement.

Socrate. — Ce qu'on a vu, on en a parfois souvenir ?

Théétète. — On en a souvenir.

Socrate. — Même les yeux fermés ? Ou bien l'a-t-on perdu rien qu'à les fermer ?

Théétète. — Mais il serait étrange, Socrate, d'affirmer chose pareille.

164 a Socrate. — Il le faut bien pourtant, si nous voulons sauver l'argument précédent. Sinon, il s'en va[1].

Théétète. — Pour moi, par Zeus, j'ai bien quelque soupçon, mais je ne comprends pas suffisamment : donne-moi plutôt l'explication.

Socrate. — La voici : celui qui a vu a pris science de ce qu'il voyait ; car vision, sensation, science, sont identiques, nous en sommes convenus.

Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — Mais celui qui a vu, et qui, donc, a pris science de ce qu'il a vu, s'il ferme les yeux, garde souvenir, mais ne voit point. N'est-ce pas vrai ?

Théétète. — Si fait.

b Socrate. — Mais ne pas voir, c'est ne pas savoir, puisque voir est savoir.

Théétète. — C'est vrai.

Socrate. — Il arrive donc que, ce dont on a pris science, tout en s'en souvenant on ne le sait pas, du moment qu'on ne le voit pas : hypothèse dont nous avons dit que la réalisation serait monstrueuse.

Théétète. — Ce que tu dis là est parfaitement vrai.

Socrate. — L'impossible apparaît donc se réaliser si science et sensation sont affirmées identiques.

Théétète. — Ce semble.

Socrate. — Il faut donc les dire différentes.

Théétète. — J'en ai peur.

c Socrate. — Que serait donc alors la science ? C'est à son

1. « Il s'en va » (οἴχεται) au sens de « il est perdu, il meurt » ; cf. *Philèbe*, 14 a ; *Phédon*, 70 A, 84 B ; mais, plus loin (203 d/e), le même verbe aura le sens de « s'évader ». Platon n'est, naturellement, pas seul à personnifier ainsi le λόγος ; cf. Gorgias (*Hélène*), et Aristophane (*les Nuées*).

ΣΩ. Οὐκοῦν ὧν ἔμαθε καὶ ὧν ᾔσθετο, τοιουτωνί τινων ;

ΘΕΑΙ. Τί μήν ;

ΣΩ. Ὃ δὴ εἶδέ τις, μέμνηταί που ἐνίοτε ;

ΘΕΑΙ. Μέμνηται.

ΣΩ. Ἦ καὶ μύσας ; ἢ τοῦτο δράσας ἐπελάθετο ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ δεινόν, ὦ Σώκρατες, τοῦτό γε φάναι.

ΣΩ. Δεῖ γε μέντοι, εἰ σώσομεν τὸν πρόσθε λόγον· εἰ δὲ 164 a
μή, οἴχεται.

ΘΕΑΙ. Καὶ ἐγώ, νὴ τὸν Δία, ὑποπτεύω, οὐ μὴν ἱκανῶς γε συννοῶ· ἀλλ᾽ εἰπὲ πῇ.

ΣΩ. Τῇδε· ὁ μὲν ὁρῶν ἐπιστήμων, φαμέν, τούτου γέγονεν οὗπερ ὁρῶν· ὄψις γὰρ καὶ αἴσθησις καὶ ἐπιστήμη ταὐτὸν ὡμολόγηται.

ΘΕΑΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ὁ δέ γε ὁρῶν καὶ ἐπιστήμων γεγονὼς οὗ ἑώρα, ἐὰν μύσῃ, μέμνηται μέν, οὐχ ὁρᾷ δὲ αὐτό. Ἦ γάρ ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δέ γε « οὐχ ὁρᾷ » « οὐκ ἐπίσταταί » ἐστιν, b
εἴπερ καὶ τὸ « ὁρᾷ » « ἐπίσταται ».

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Συμβαίνει ἄρα, οὗ τις ἐπιστήμων ἐγένετο, ἔτι μεμνημένον αὐτὸν μὴ ἐπίστασθαι, ἐπειδὴ οὐχ ὁρᾷ· ὃ τέρας ἔφαμεν ἂν εἶναι εἰ γίγνοιτο.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα λέγεις.

ΣΩ. Τῶν ἀδυνάτων δή τι συμβαίνειν φαίνεται ἐάν τις ἐπιστήμην καὶ αἴσθησιν ταὐτὸν φῇ εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἄλλο ἄρα ἑκάτερον φατέον.

ΘΕΑΙ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Τί οὖν δῆτ᾽ ἂν εἴη ἐπιστήμη ; πάλιν ἐξ ἀρχῆς, ὡς c

164 a 1 σώσομεν Dissen : -οιμεν codd. || **a** 6 ὁρῶν : -ᾷ YW || **b** 1 ἐστιν... **b** 2 ἐπίσταται om. B[1] || **b** 2 ὁρᾷ : -ᾶν Y || **b** 5 αὐτὸν μὴ : αὐτὸν ἢ ut uidetur B[1] αὐτὸ μὴ Hirschig || **b** 6 ἔφαμεν : ἂν ἔφ- W || **c** 1 post ἐπιστήμη add. μὴ (sed punctis notatum) B.

début, semble-t-il, qu'il nous faut reprendre la question. Mais, qu'allons-nous faire là, Théétète?

THÉÉTÈTE. — Quoi donc?

SOCRATE. — Nous m'avons l'air d'avoir fait comme un coq de mauvaise race, nous empressant, bien avant d'être vainqueurs, d'abandonner le débat pour chanter victoire.

THÉÉTÈTE. — Comment cela?

SOCRATE. — A la mode des antilogiques il semble que, sur des accords de mots, nous avons conclu notre propre accord et que cette façon de triompher de l'argument nous a contentés. Ainsi nous qui nous défendons d'être des disputeurs et prétendons être des philosophes, nous sommes tom-
d bés, sans le savoir, dans les mêmes errements que ces terribles gens.

THÉÉTÈTE. — Je ne comprends pas encore bien ce que tu veux dire.

SOCRATE. — Je vais donc essayer de te faire voir clairement ce que je pense là-dessus. Nous avons demandé si, ce qu'on a appris et se rappelle, on peut ne pas le savoir. Nous avons démontré que celui qui a vu et ferme les yeux se souvient, mais ne voit pas; nous avons ainsi démontré qu'à la fois il ne sait pas et pourtant se souvient, et déclaré que c'est là une impossibilité. Ainsi était anéanti et le mythe de Protagoras, et le tien, en même temps, qui identifie science et sensation.

e THÉÉTÈTE. — Apparemment.

SOCRATE. — Mais point réellement, j'imagine, mon cher, si du moins le père du premier mythe vivait, car lui aurait paré bien des coups : mais il n'y a plus là qu'un orphelin, et nous le traînons dans la boue. D'autant que les tuteurs même que Protagoras lui a laissés lui refusent tout secours, notre Théodore le premier. C'est donc nous qui nous risquerons, par scrupule de justice, à lui porter secours.

THÉODORE. — Ce n'est point moi, Socrate, c'est bien plu-
165 a tôt Callias, le fils d'Hipponicos, qui en est le tuteur. Nous avons été, nous, un peu plus prompts à quitter les arguments abstraits pour la géométrie. Néanmoins, nous te saurons gré si tu le veux bien secourir.

SOCRATE. — Bien parlé, Théodore. Considère donc mon secours, tel que je l'apporte. A de bien plus terribles admis-

ἔοικεν, λεκτέον. Καίτοι τί ποτε μέλλομεν, ὦ Θεαίτητε, δρᾶν;

ΘΕΑΙ. Τίνος πέρι;

ΣΩ. Φαινόμεθά μοι ἀλεκτρυόνος ἀγεννοῦς δίκην πρὶν νενικηκέναι ἀποπηδήσαντες ἀπὸ τοῦ λόγου ᾄδειν.

ΘΕΑΙ. Πῶς δή;

ΣΩ. Ἀντιλογικῶς ἐοίκαμεν πρὸς τὰς τῶν ὀνομάτων ὁμολογίας ἀνομολογησάμενοι καὶ τοιούτῳ τινὶ περιγενόμενοι τοῦ λόγου ἀγαπᾶν, καὶ οὐ φάσκοντες ἀγωνισταὶ ἀλλὰ φιλόσοφοι εἶναι λανθάνομεν ταὐτὰ ἐκείνοις τοῖς d
δεινοῖς ἀνδράσιν ποιοῦντες.

ΘΕΑΙ. Οὔπω μανθάνω ὅπως λέγεις.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐγὼ πειράσομαι δηλῶσαι περὶ αὐτῶν ὅ γε δὴ νοῶ. Ἠρόμεθα γὰρ δὴ εἰ μαθὼν καὶ μεμνημένος τίς τι μὴ ἐπίσταται, καὶ τὸν ἰδόντα καὶ μύσαντα μεμνημένον ὁρῶντα δὲ οὔ ἀποδείξαντες, οὐκ εἰδότα ἀπεδείξαμεν καὶ ἅμα μεμνημένον· τοῦτο δ' εἶναι ἀδύνατον. Καὶ οὕτω δὴ μῦθος ἀπώλετο ὁ Πρωταγόρειος, καὶ ὁ σὸς ἅμα ὁ τῆς ἐπιστήμης καὶ αἰσθήσεως ὅτι ταὐτόν ἐστιν.

ΘΕΑΙ. Φαίνεται. e

ΣΩ. Οὔ τι ἄν, οἶμαι, ὦ φίλε, εἴπερ γε ὁ πατὴρ τοῦ ἑτέρου μύθου ἔζη, ἀλλὰ πολλὰ ἂν ἤμυνε· νῦν δὲ ὀρφανὸν αὐτὸν ἡμεῖς προπηλακίζομεν. Καὶ γὰρ οὐδ' οἱ ἐπίτροποι, οὓς Πρωταγόρας κατέλιπεν, βοηθεῖν ἐθέλουσιν, ὧν Θεόδωρος εἷς ὅδε. Ἀλλὰ δὴ αὐτοὶ κινδυνεύσομεν τοῦ δικαίου ἕνεκ' αὐτῷ βοηθεῖν.

ΘΕΟ. Οὐ γὰρ ἐγώ, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ μᾶλλον Καλλίας ὁ Ἱππονίκου τῶν ἐκείνου ἐπίτροπος· ἡμεῖς δέ πως θᾶττον 165 a
ἐκ τῶν ψιλῶν λόγων πρὸς τὴν γεωμετρίαν ἀπενεύσαμεν. Χάριν γε μέντοι σοὶ ἕξομεν ἐὰν αὐτῷ βοηθῇς.

ΣΩ. Καλῶς λέγεις, ὦ Θεόδωρε. Σκέψαι οὖν τήν γ'

d 1 φιλόσοφοι : σοφοὶ Y || **d** 4 δηλῶσαι : ἁπλῶσαι B || **e** 3 πολλὰ om. T || **e** 6 εἷς om. T || **165 a** 3 σοὶ om. B.

sions encore que tout à l'heure nous amènerait, en effet, l'inattention au sens des mots, qui, le plus habituellement, gouverne nos affirmations comme nos négations. Est-ce à toi que j'adresse l'explication ou bien à Théétète ?

Théodore. — Aux deux à la fois. Mais que le plus jeune
b réponde : ses chutes seront moins humiliantes.

Socrate. — Je pose donc la plus redoutable question. La formule en est, j'imagine, à peu près ceci : « est-il possible à qui sait de ne pas savoir ce qu'il sait ? »

Théodore. — Que répondrons-nous donc, Théétète ?

Théétète. — Que c'est bien impossible, tel est du moins mon avis.

Socrate. — Pas impossible, si tu poses que voir est savoir.
Comment, en effet, sortiras-tu de l'inextricable question, du
puits où, comme on dit, t'enfermerait le questionneur
imperturbable qui, la main sur un de tes yeux, te demande-
c rait si tu vois son habit avec ton œil fermé ?

Théétète. — Je dirai, j'imagine : « avec cet œil-là, non ; avec l'autre, oui ».

Socrate. — N'est-ce pas là voir et, à la fois, ne pas voir le même objet ?

Théétète. — Oui, au moins d'une certaine manière.

Socrate. — Je ne fais nul cas de cela, dira-t-il, et n'ai point posé de question sur la manière, mais je demande si, ce que tu sais, tout aussi bien tu ne le sais pas [1]. Or, en ce moment, il est clair que tu vois ce que tu ne vois pas. Tu as accordé, en fait, que voir est savoir et que ne pas voir est ne pas savoir. De cela donc déduis quelles conséquences tu dois tirer.

d Théétète. — Eh bien, je déduis qu'il s'ensuit le contraire
de ce que j'ai posé.

Socrate. — Peut-être, admirable jeune homme, aurais-tu à subir bien d'autres défaites pareilles au cas où l'on te demanderait s'il y a savoir aigu et savoir obtus, savoir de près et pas de loin, savoir intense et savoir modéré, et mille autres choses insidieuses où te guetterait le fantassin léger,

1. Le discuteur éristique, dont les questions sont autant de pièges, ne peut accepter que l'interlocuteur se fasse expliquer la question ou réponde par un « distinguo » ; voir, à ce propos, le débat entre Euthydème et Socrate (*Euthyd.*, 295 b-296 d). Il y a, dispersés dans Platon, tous les éléments d'une *Logique du Sophisme*.

ἐμὴν βοήθειαν. Τῶν γὰρ ἄρτι δεινότερα ἄν τις ὁμολογή-
σειεν μὴ προσέχων τοῖς ῥήμασι τὸν νοῦν, ᾗ τὸ πολὺ
εἰθίσμεθα φάναι τε καὶ ἀπαρνεῖσθαι. Σοὶ λέγω ὅπῃ, ἢ
Θεαιτήτῳ ;

ΘΕΟ. Εἰς τὸ κοινὸν μὲν οὖν, ἀποκρινέσθω δὲ ὁ νεώ-
τερος· σφαλεὶς γὰρ ἧττον ἀσχημονήσει. b

ΣΩ. Λέγω δὴ τὸ δεινότατον ἐρώτημα, ἔστι δὲ οἶμαι
τοιόνδε τι· « Ἆρα οἷόν τε τὸν αὐτὸν εἰδότα τι τοῦτο ὃ
οἶδεν μὴ εἰδέναι ; »

ΘΕΟ. Τί δὴ οὖν ἀποκρινούμεθα, ὦ Θεαίτητε ;

ΘΕΑΙ. Ἀδύνατόν που, οἶμαι ἔγωγε.

ΣΩ. Οὔκ, εἰ τὸ ὁρᾶν γε ἐπίστασθαι θήσεις. Τί γὰρ
χρήσῃ ἀφύκτῳ ἐρωτήματι, τὸ λεγόμενον ἐν φρέατι συσχό-
μενος, ὅταν ἐρωτᾷ ἀνέκπληκτος ἀνήρ, καταλαβὼν τῇ χειρὶ
σοῦ τὸν ἕτερον ὀφθαλμόν, εἰ ὁρᾷς τὸ ἱμάτιον τῷ κατειλημ- c
μένῳ ;

ΘΕΑΙ. Οὐ φήσω οἶμαι τούτῳ γε, τῷ μέντοι ἑτέρῳ.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁρᾷς τε καὶ οὐχ ὁρᾷς ἅμα ταὐτόν ;

ΘΕΑΙ. Οὕτω γέ πως.

ΣΩ. Οὐδὲν ἐγώ, φήσει, τοῦτο οὔτε τάττω οὔτ' ἠρόμην τὸ ὅπως, ἀλλ' εἰ ὃ ἐπίστασαι, τοῦτο καὶ οὐκ ἐπίστασαι. Νῦν δὲ ὃ οὐχ ὁρᾷς ὁρῶν φαίνῃ. Ὡμολογηκὼς δὲ τυγχάνεις τὸ ὁρᾶν ἐπίστασθαι καὶ τὸ μὴ ὁρᾶν μὴ ἐπίστασθαι. Ἐξ οὖν τούτων λογίζου τί σοι συμβαίνει.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ λογίζομαι ὅτι τἀναντία οἷς ὑπεθέμην. d

ΣΩ. Ἴσως δέ γ', ὦ θαυμάσιε, πλείω ἂν τοιαῦτ' ἔπαθες εἴ τίς σε προσηρώτα εἰ ἐπίστασθαι ἔστι μὲν ὀξύ, ἔστι δὲ ἀμβλύ, καὶ ἐγγύθεν μὲν ἐπίστασθαι, πόρρωθεν δὲ μή, καὶ σφόδρα καὶ ἠρέμα τὸ αὐτό, καὶ ἄλλα μυρία, ἃ ἐλλοχῶν ἂν

a 6 προσέχων : προσχὼν YW || **b** 2 δεινότατον : -τερον W || **b** 7 γε om. W || θήσεις : φή- W || **b** 8 συσχόμενος : συνεχό- B[1]W || **c** 3 ἑτέρῳ : γ' ἑτ- W || **c** 7 εἰ ὃ : εἶτ' B || **c** 8 ὃ om. W (sed ὃ in ras. supra lin.) || **d** 2 δέ γ' ὦ TY : δ' ἐγὼ B δέ γε ὦ W || **d** 3 δὲ : δὲ καὶ W || **d** 4 δὲ om. Y || **d** 5 ἐλλοχῶν : ἐνλο- BT || ἂν : ἄν τις W.

mercenaire des combats de parole. Quand tu aurais posé l'identité de science et sensation, il se jetterait sur les sensations de l'ouïe, de l'odorat et des autres sens, te réfuterait sans
e te laisser de répit et ne te lâcherait point que, t'ayant stupéfié de sa tant enviable sagesse, il ne te passe le nœud autour des jambes. Te tenant alors maîtrisé, pieds et poings liés, il te rançonnerait de tout l'argent dont il vous aurait plu de convenir. Quelle réplique, diras-tu peut-être, Protagoras apportera-t-il donc au secours de ses doctrines ? N'essaierons-nous point de la formuler[1] ?

THÉÉTÈTE. — J'en suis d'accord.

Apologie de Protagoras.

166 a SOCRATE. — Tout ce que, pour sa défense, nous venons dire ainsi, il foncera là-contre, j'imagine, en grand mépris de nous, et dira : « Voilà bien ce brave Socrate ! Un enfant a pris peur, auquel il demandait si le même homme peut, tout à la fois, se rappeler une chose et ne la point savoir. L'enfant a pris peur et a dit non, parce qu'il ne pouvait prévoir ; et le bafoué, c'est moi : Socrate a fait arguments pour démontrer cela. Mais, là-dessus, ô trop facile Socrate, voici la vérité. Quand, d'un point de mes doctrines, c'est par voie d'interrogation que tu fais l'examen, si, l'interlocuteur répondant ce que j'aurais moi-même répondu, tu le bats,
b c'est moi que tu réfutes ; s'il répond choses différentes, tu ne réfutes que l'interlocuteur. Sans plus tarder, crois-tu donc qu'on t'accorde que le souvenir présent d'une impression passée est semblable impression que l'impression passée, qu'on n'éprouve plus ? Il s'en faut de beaucoup. Crois-tu qu'on recule devant l'aveu que, savoir et ne pas savoir, le même homme le peut touchant le même objet ? Ou, si l'on n'ose cet aveu, qu'on te cède jamais qu'identique est le sujet pendant qu'il se désassimile et le sujet avant qu'il se désassimile ? Ou plutôt qu'il y ait le sujet et non pas les sujets, pluralité qui devient infinie, pour peu, du moins, que le sujet
c successivement se désassimile, s'il nous faut, en chasseurs

1. Cette *Apologie* ne sera pas un pur pastiche : ce sera du Protagoras, mais refait et mieux fait. Socrate dira plus loin (171 d/e, p. 201) qu'il a esquissé (ὑπεγράψαμεν), pour aider Protagoras, les lignes de résistance où sa thèse pourrait tenir le plus solidement. Pour ce sens de ὑπογράφειν, cf. *Protagoras*, 326 d.

πελταστικὸς ἀνὴρ μισθοφόρος ἐν λόγοις ἐρόμενος, ἡνίκ'
ἐπιστήμην καὶ αἴσθησιν ταὐτὸν ἔθου, ἐμβαλὼν ἂν εἰς τὸ
ἀκούειν καὶ ὀσφραίνεσθαι καὶ τὰς τοιαύτας αἰσθήσεις,
ἤλεγχεν ἂν ἐπέχων καὶ οὐκ ἀνιεὶς πρὶν θαυμάσας τὴν e
πολυάρατον σοφίαν συνεποδίσθης ὑπ' αὐτοῦ, οὗ δή σε
χειρωσάμενός τε καὶ συνδήσας ἤδη ἂν τότε ἐλύτρου χρη-
μάτων ὅσων σοί τε κἀκείνῳ ἐδόκει. Τίν' οὖν δὴ ὁ Πρωτα-
γόρας, φαίης ἂν ἴσως, λόγον ἐπίκουρον τοῖς αὑτοῦ ἐρεῖ;
ἄλλο τι πειρώμεθα λέγειν;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ταῦτά τε δὴ πάντα ὅσα ἡμεῖς ἐπαμύνοντες αὐτῷ
λέγομεν, καὶ ὁμόσε οἶμαι χωρήσεται καταφρονῶν ἡμῶν καὶ 166 a
λέγων· « Οὗτος δὴ ὁ Σωκράτης ὁ χρηστός, ἐπειδὴ αὐτῷ
παιδίον τι ἐρωτηθὲν ἔδεισεν εἰ οἷόν τε τὸν αὐτὸν τὸ αὐτὸ
μεμνῆσθαι ἅμα καὶ μὴ εἰδέναι, καὶ δεῖσαν ἀπέφησεν διὰ τὸ
μὴ δύνασθαι προορᾶν, γέλωτα δὴ τὸν ἐμὲ ἐν τοῖς λόγοις
ἀπέδειξεν. Τὸ δέ, ὦ ῥαθυμότατε Σώκρατες, τῇδ' ἔχει· ὅταν
τι τῶν ἐμῶν δι' ἐρωτήσεως σκοπῇς, ἐὰν μὲν ὁ ἐρωτηθεὶς
οἷάπερ ἂν ἐγὼ ἀποκριναίμην ἀποκρινόμενος σφάλληται,
ἐγὼ ἐλέγχομαι, εἰ δὲ ἀλλοῖα, αὐτὸς ὁ ἐρωτηθείς. Αὐτίκα b
γὰρ δοκεῖς τινά σοι συγχωρήσεσθαι μνήμην παρεῖναί τῳ ὧν
ἔπαθε, τοιοῦτόν τι οὖσαν πάθος οἷον ὅτε ἔπασχε, μηκέτι
πάσχοντι; πολλοῦ γε δεῖ. Ἢ αὖ ἀποκνήσειν ὁμολογεῖν οἷόν
τ' εἶναι εἰδέναι καὶ μὴ εἰδέναι τὸν αὐτὸν τὸ αὐτό; ἢ ἐάν-
περ τοῦτο δείσῃ, δώσειν ποτὲ τὸν αὐτὸν εἶναι τὸν ἀνο-
μοιούμενον τῷ πρὶν ἀνομοιοῦσθαι ὄντι; μᾶλλον δὲ τὸν
εἶναί τινα ἀλλ' οὐχὶ τούς, καὶ τούτους γιγνομένους ἀπεί-
ρους, ἐάνπερ ἀνομοίωσις γίγνηται, εἰ δὴ ὀνομάτων γε c

d 7 ταὐτὸν : τὸ αὐτὸ W || **e** 2 συνεποδίσθης : συνèπεδήθης ex -δόσθης W || **e** 3 τε : γε B || **e** 4 κἀκείνῳ : καὶ ἐκ- W || **e** 8 ὅσα : ὅσα γ' W || **166 a** 8 ἂν om. T || ἀποκρινόμενος : -άμενος B || σφάλληται : σφάληται Y¹W || **b** 3 οἷον ὅτε TY : οἷόν τε B οἷόν τε ὅτ' W || **b** 5 εἰδέναι post εἶναι om. T || **b** 8 καὶ om. T || **c** 1 ἀνομοίωσις : -οίως B.

de mots, chacun nous précautionner contre le flair de l'autre ?
Ainsi, bienheureux homme », continuera Protagoras, « sois
assez valeureux pour t'en prendre à ma propre thèse, si tu le
peux. Apporte contre moi la preuve que ce ne sont point pures
sensations individuelles que nos sensations successives ou que,
leur individualité successive accordée, n'en sort point davantage
cette conséquence : ce qui apparaît devient ou, s'il faut
dire être, est pour celui-là seul à qui il apparaît. Parler ici de
pourceaux et de cynocéphales, ce n'est pas seulement raisonner
en pourceau toi-même, mais encore engager tes audi-
d teurs à pareilles grossièretés contre mes écrits. En cela, tu
agis mal. Car, moi, j'affirme que la Vérité est telle que je
l'ai écrite : mesure est chacun de nous et de ce qui est et de
ce qui n'est point. Infinie pourtant est la différence de l'un à
l'autre, par le fait même qu'à l'un ceci est et apparaît, à
l'autre cela. La sagesse, le sage, beaucoup s'en faut que je
les nie. Voici par quoi, au contraire, je définis le sage :
toutes choses qui, à l'un de nous, apparaissent et sont
mauvaises, savoir en invertir le sens de façon qu'elles lui
apparaissent et lui soient bonnes. Cette définition elle-
e même, ne va point la poursuivre dans le mot-à-mot de
sa formule. Voici plutôt qui te fera, plus clairement encore,
comprendre ce que je veux dire. Rappelle-toi, par exemple,
ce que nous disions précédemment : qu'au malade un mets
apparaît et est amer qui, à l'homme bien portant, est et
apparaît tout le contraire[1]. Rendre l'un des deux plus sage
167 a n'est ni à faire ni, en réalité, faisable ; pas plus qu'accuser
d'ignorance le malade parce que ses opinions sont de tel sens
et déclarer sage le bien-portant parce que les siennes sont
d'un autre sens. Il faut faire l'inversion des états ; car l'une
de ces dispositions vaut mieux que l'autre. De même, dans
l'éducation, c'est d'une disposition à la disposition qui vaut
mieux que se doit faire l'inversion : or le médecin produit
cette inversion par ses remèdes, le sophiste par ses discours[2].
D'une opinion fausse, en effet, on n'a jamais fait passer personne
à une opinion vraie ; car l'opinion ne peut prononcer
ce qui n'est point ni prononcer autre chose que l'impression
b actuelle, et celle-ci est toujours vraie. Je pense, plutôt,

1. Cf. *supra*, 159 c/d.
2. Cf. *Notice*, p. 134/5 ; et comparer Gorgias, *Hélène*, 8, 13 et 14.

δεήσει θηρεύσεις διευλαβεῖσθαι ἀλλήλων ; ἀλλ', ὦ μακάριε »,
φήσει, « γενναιοτέρως ἐπ' αὐτὸ ἐλθὼν ὃ λέγω, εἰ δύνασαι,
ἐξέλεγξον ὡς οὐχὶ ἴδιαι αἰσθήσεις ἑκάστῳ ἡμῶν γίγνονται,
ἢ ὡς ἰδίων γιγνομένων οὐδέν τι ἂν μᾶλλον τὸ φαινόμενον
μόνῳ ἐκείνῳ γίγνοιτο, ἢ εἰ εἶναι δεῖ ὀνομάζειν, εἴη ᾧπερ
φαίνεται· ὗς δὲ δὴ καὶ κυνοκεφάλους λέγων οὐ μόνον αὐτὸς
ὑηνεῖς, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀκούοντας τοῦτο δρᾶν εἰς τὰ συγ-
γράμματά μου ἀναπείθεις, οὐ καλῶς ποιῶν. Ἐγὼ γάρ φημι d
μὲν τὴν ἀλήθειαν ἔχειν ὡς γέγραφα· μέτρον γὰρ ἕκαστον
ἡμῶν εἶναι τῶν τε ὄντων καὶ μή, μυρίον μέντοι διαφέρειν
ἕτερον ἑτέρου αὐτῷ τούτῳ, ὅτι τῷ μὲν ἄλλα ἔστι τε καὶ
φαίνεται, τῷ δὲ ἄλλα. Καὶ σοφίαν καὶ σοφὸν ἄνδρα πολλοῦ
δέω τὸ μὴ φάναι εἶναι, ἀλλ' αὐτὸν τοῦτον καὶ λέγω σοφόν,
ὃς ἄν τινι ἡμῶν, ᾧ φαίνεται καὶ ἔστι κακά, μεταβάλλων
ποιήσῃ ἀγαθὰ φαίνεσθαί τε καὶ εἶναι. Τὸν δὲ λόγον αὖ μὴ
τῷ ῥήματί μου δίωκε, ἀλλ' ὧδε ἔτι σαφέστερον μάθε τί e
λέγω. Οἷον γὰρ ἐν τοῖς πρόσθεν ἐλέγετο ἀναμνήσθητι, ὅτι
τῷ μὲν ἀσθενοῦντι πικρὰ φαίνεται ἃ ἐσθίει καὶ ἔστι, τῷ δὲ
ὑγιαίνοντι τἀναντία ἔστι καὶ φαίνεται. Σοφώτερον μὲν οὖν
τούτων οὐδέτερον δεῖ ποιῆσαι — οὐδὲ γὰρ δυνατόν — οὐδὲ
κατηγορητέον ὡς ὁ μὲν κάμνων ἀμαθὴς ὅτι τοιαῦτα δοξάζει, 167 a
ὁ δὲ ὑγιαίνων σοφὸς ὅτι ἀλλοῖα, μεταβλητέον δ' ἐπὶ θάτερα·
ἀμείνων γὰρ ἡ ἑτέρα ἕξις. Οὕτω δὲ καὶ ἐν τῇ παιδείᾳ ἀπὸ
ἑτέρας ἕξεως ἐπὶ τὴν ἀμείνω μεταβλητέον· ἀλλ' ὁ μὲν
ἰατρὸς φαρμάκοις μεταβάλλει, ὁ δὲ σοφιστὴς λόγοις. Ἐπεὶ
οὔ τί γε ψευδῆ δοξάζοντά τίς τινα ὕστερον ἀληθῆ ἐποίησε
δοξάζειν· οὔτε γὰρ τὰ μὴ ὄντα δυνατὸν δοξάσαι, οὔτε
ἄλλα παρ' ἃ ἂν πάσχῃ, ταῦτα δὲ ἀεὶ ἀληθῆ. Ἀλλ' οἶμαι b

c 2 δεήσει : -σῃ ex -σει W || **c** 3 αὐτὸ : αὐτῷ Y || **c** 4 ἡμῶν ἑκάστῳ TY || **c** 6 μόνῳ : -ον Y || ᾧπερ : ὅπερ W ὃ in marg. b || **c** 7-8 αὐτὸς ὑηνεῖς : αὐτὸ συηνεῖς T Photius || **c** 8 εἰς : πρὸς Photius || **d** 1 γάρ : δέ Y || **d** 2 γέγραφα : ἔγραψα W et ut uidetur Y[1] || **d** 6 τὸ : τῷ TY || **d** 7 ὃς : ὡς T || ᾧ om. W || φαίνεται : -ηται YW || **e** 2 πρόσθεν : ἔμπρο- TY || **167 a** 6 οὔ : οὔτε TY || **b** 1 παρ' ἃ ἂν YW : παρὰ ἂν B παρὰ ἂν T.

qu'une disposition pernicieuse de l'âme entraînait des opinions de même nature ; par le moyen d'une disposition bienfaisante, on a fait naître d'autres opinions conformes à cette disposition ; représentations que d'aucuns, par inexpérience, appellent vraies ; pour moi, elles ont plus de valeur les unes que les autres ; plus de vérité, pas du tout. Quant aux sages, ami Socrate, je suis bien loin de les aller chercher parmi les grenouilles ; je les trouve, pour le corps, dans les médecins ; pour les plantes, dans les agriculteurs. J'affirme, en effet, que ceux-ci, dans les plantes, au lieu des sensations perni-
c cieuses qu'entraîne la maladie, font naître sensations et dispositions bienfaisantes et saines. De même, ceux des orateurs qui sont sages et bons font qu'aux cités ce sont choses bienfaisantes au lieu de pernicieuses qui semblent justes. Toutes choses, en effet, qui à chaque cité, semblent justes et belles lui sont telles tant qu'elle le décrète ; mais le sage, au lieu de pernicieuses qu'elles peuvent être l'une ou l'autre aux cités, les fait et être et sembler bienfaisantes. Par la même raison, le sophiste capable de donner à ses élèves une telle
d éducation est sage et mérite large salaire de la part de ceux qu'il a élevés. Ainsi il y a des gens plus sages les uns que les autres, sans que personne ait des opinions fausses ; et toi, que tu le veuilles ou non, il te faut supporter d'être mesure ; car la thèse qui t'y oblige, tous ces exemples l'affirment vivante. Si tu la veux reprendre à son principe pour la contredire, contredis-la en opposant discours à discours. Si tu préfères la méthode interrogative, que ce soit par interrogations : c'est là méthode qu'il n'y a point lieu de fuir plus qu'une autre ; elle est, au contraire, la meilleure à poursuivre pour qui
e a du sens. Observe, en ce cas, cette règle : ne pas conduire tes interrogations en esprit d'injustice. Grande, en effet, est la déraison, pour qui se pose en homme soucieux de vertu, de ne s'occuper en ses discours qu'à faire injustice. Or on fait injustice en pareille matière quand on ne pratique point séparément le conteste oratoire, d'une part, et, d'autre part, la discussion dialoguée[1] ; là, jouant et abattant l'adversaire aussi souvent qu'on le peut ; mais, au dialogue, apportant

1. Dans le *Protagoras* (336 b, p. 54, trad. A. Croiset-L. Bodin), c'est Socrate qui dit : « Je croyais qu'une causerie entre gens qui se réunissent et un discours au peuple étaient deux choses distinctes. »

πονηρᾷ ψυχῆς ἕξει δοξάζοντα συγγενῆ αὑτῆς χρηστὴ
ἐποίησε δοξάσαι ἕτερα τοιαῦτα, ἃ δή τινες τὰ φαντάσ-
ματα ὑπὸ ἀπειρίας ἀληθῆ καλοῦσιν, ἐγὼ δὲ βελτίω μὲν τὰ
ἕτερα τῶν ἑτέρων, ἀληθέστερα δὲ οὐδέν. Καὶ τοὺς σοφούς,
ὦ φίλε Σώκρατες, πολλοῦ δέω βατράχους λέγειν, ἀλλὰ
κατὰ μὲν σώματα ἰατροὺς λέγω, κατὰ δὲ φυτὰ γεωργούς.
Φημὶ γὰρ καὶ τούτους τοῖς φυτοῖς ἀντὶ πονηρῶν αἰσθήσεων,
ὅταν τι αὐτῶν ἀσθενῇ, χρηστὰς καὶ ὑγιεινὰς αἰσθήσεις τε c
καὶ ἕξεις ἐμποιεῖν, τοὺς δέ γε σοφούς τε καὶ ἀγαθοὺς
ῥήτορας ταῖς πόλεσι τὰ χρηστὰ ἀντὶ τῶν πονηρῶν δίκαια
δοκεῖν εἶναι ποιεῖν. Ἐπεὶ οἷά γ' ἂν ἑκάστῃ πόλει δίκαια
καὶ καλὰ δοκῇ, ταῦτα καὶ εἶναι αὐτῇ ἕως ἂν αὐτὰ νομίζῃ·
ἀλλ' ὁ σοφὸς ἀντὶ πονηρῶν ὄντων αὐτοῖς ἑκάστων χρηστὰ
ἐποίησεν εἶναι καὶ δοκεῖν. Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν λόγον καὶ ὁ
σοφιστὴς τοὺς παιδευομένους οὕτω δυνάμενος παιδαγωγεῖν
σοφός τε καὶ ἄξιος πολλῶν χρημάτων τοῖς παιδευθεῖσιν. d
Καὶ οὕτω σοφώτεροί τέ εἰσιν ἕτεροι ἑτέρων καὶ οὐδεὶς
ψευδῆ δοξάζει, καὶ σοί, ἐάντε βούλῃ ἐάντε μή, ἀνεκτέον
ὄντι μέτρῳ· σῴζεται γὰρ ἐν τούτοις ὁ λόγος οὗτος. Ὧ σὺ
εἰ μὲν ἔχεις ἐξ ἀρχῆς ἀμφισβητεῖν, ἀμφισβήτει λόγῳ
ἀντιδιεξελθών· εἰ δὲ δι' ἐρωτήσεων βούλει, δι' ἐρωτήσεων·
οὐδὲ γὰρ τοῦτο φευκτέον, ἀλλὰ πάντων μάλιστα διωκτέον
τῷ νοῦν ἔχοντι. Ποίει μέντοι οὑτωσί· μὴ ἀδίκει ἐν τῷ
ἐρωτᾶν. Καὶ γὰρ πολλὴ ἀλογία ἀρετῆς φάσκοντα ἐπιμε- e
λεῖσθαι μηδὲν ἀλλ' ἢ ἀδικοῦντα ἐν λόγοις διατελεῖν. Ἀδι-
κεῖν δ' ἐστὶν ἐν τῷ τοιούτῳ, ὅταν τις μὴ χωρὶς μὲν ὡς
ἀγωνιζόμενος τὰς διατριβὰς ποιῆται, χωρὶς δὲ διαλεγό-
μενος, καὶ ἐν μὲν τῷ παίζῃ τε καὶ σφάλλῃ καθ' ὅσον ἂν
δύνηται, ἐν δὲ τῷ διαλέγεσθαι σπουδάζῃ τε καὶ ἐπανορθοῖ

b 2 πονηρᾷ Aldina : -ᾶς codd. || δοξάζοντα : -ας B || αὑτῆς Flor. b : ἑαυτῆς BTYW || χρηστῇ W : -ῆ Y -ὴ BT || **b** 7 μὲν : μὲν τὰ YW || δὲ : δὲ τὰ W || **c** 2 ἕξεις scripsi : ἀληθεῖς codd. ἀληθείας Schleiermacher πάθας Richards || **c** 4 εἶναι secl. Schanz || οἷά γ' : ἅττ' Cobet || **c** 6 ὁ : οὐ Y || **c** 7 καὶ post εἶναι om. W || **d** 4 ἐν τούτοις post οὗτος transp. W || **e** 3 ὡς om. W.

qu'une disposition pernicieuse de l'âme entraînait des opinions de même nature ; par le moyen d'une disposition bienfaisante, on a fait naître d'autres opinions conformes à cette disposition ; représentations que d'aucuns, par inexpérience, appellent vraies ; pour moi, elles ont plus de valeur les unes que les autres ; plus de vérité, pas du tout. Quant aux sages, ami Socrate, je suis bien loin de les aller chercher parmi les grenouilles ; je les trouve, pour le corps, dans les médecins ; pour les plantes, dans les agriculteurs. J'affirme, en effet, que ceux-ci, dans les plantes, au lieu des sensations perni-
c cieuses qu'entraîne la maladie, font naître sensations et dispositions bienfaisantes et saines. De même, ceux des orateurs qui sont sages et bons font qu'aux cités ce sont choses bienfaisantes au lieu de pernicieuses qui semblent justes. Toutes choses, en effet, qui à chaque cité, semblent justes et belles lui sont telles tant qu'elle le décrète ; mais le sage, au lieu de pernicieuses qu'elles peuvent être l'une ou l'autre aux cités, les fait et être et sembler bienfaisantes. Par la même raison, le sophiste capable de donner à ses élèves une telle
d éducation est sage et mérite large salaire de la part de ceux qu'il a élevés. Ainsi il y a des gens plus sages les uns que les autres, sans que personne ait des opinions fausses ; et toi, que tu le veuilles ou non, il te faut supporter d'être mesure ; car la thèse qui t'y oblige, tous ces exemples l'affirment vivante. Si tu la veux reprendre à son principe pour la contredire, contredis-la en opposant discours à discours. Si tu préfères la méthode interrogative, que ce soit par interrogations : c'est là méthode qu'il n'y a point lieu de fuir plus qu'une autre ; elle est, au contraire, la meilleure à poursuivre pour qui
e a du sens. Observe, en ce cas, cette règle : ne pas conduire tes interrogations en esprit d'injustice. Grande, en effet, est la déraison, pour qui se pose en homme soucieux de vertu, de ne s'occuper en ses discours qu'à faire injustice. Or on fait injustice en pareille matière quand on ne pratique point séparément le conteste oratoire, d'une part, et, d'autre part, la discussion dialoguée[1] ; là, jouant et abattant l'adversaire aussi souvent qu'on le peut ; mais, au dialogue, apportant

1. Dans le *Protagoras* (336 b, p. 54, trad. A. Croiset-L. Bodin), c'est Socrate qui dit : « Je croyais qu'une causerie entre gens qui se réunissent et un discours au peuple étaient deux choses distinctes. »

πονηρᾷ ψυχῆς ἕξει δοξάζοντα συγγενῆ αὑτῆς χρηστῇ
ἐποίησε δοξάσαι ἕτερα τοιαῦτα, ἃ δή τινες τὰ φαντάσ-
ματα ὑπὸ ἀπειρίας ἀληθῆ καλοῦσιν, ἐγὼ δὲ βελτίω μὲν τὰ
ἕτερα τῶν ἑτέρων, ἀληθέστερα δὲ οὐδέν. Καὶ τοὺς σοφούς,
ὦ φίλε Σώκρατες, πολλοῦ δέω βατράχους λέγειν, ἀλλὰ
κατὰ μὲν σώματα ἰατροὺς λέγω, κατὰ δὲ φυτὰ γεωργούς.
Φημὶ γὰρ καὶ τούτους τοῖς φυτοῖς ἀντὶ πονηρῶν αἰσθήσεων,
ὅταν τι αὐτῶν ἀσθενῇ, χρηστὰς καὶ ὑγιεινὰς αἰσθήσεις τε c
καὶ ἕξεις ἐμποιεῖν, τοὺς δέ γε σοφούς τε καὶ ἀγαθοὺς
ῥήτορας ταῖς πόλεσι τὰ χρηστὰ ἀντὶ τῶν πονηρῶν δίκαια
δοκεῖν εἶναι ποιεῖν. Ἐπεὶ οἷά γ᾽ ἂν ἑκάστῃ πόλει δίκαια
καὶ καλὰ δοκῇ, ταῦτα καὶ εἶναι αὐτῇ ἕως ἂν αὐτὰ νομίζῃ·
ἀλλ᾽ ὁ σοφὸς ἀντὶ πονηρῶν ὄντων αὐτοῖς ἑκάστων χρηστὰ
ἐποίησεν εἶναι καὶ δοκεῖν. Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν λόγον καὶ ὁ
σοφιστὴς τοὺς παιδευομένους οὕτω δυνάμενος παιδαγωγεῖν
σοφός τε καὶ ἄξιος πολλῶν χρημάτων τοῖς παιδευθεῖσιν. d
Καὶ οὕτω σοφώτεροί τέ εἰσιν ἕτεροι ἑτέρων καὶ οὐδεὶς
ψευδῆ δοξάζει, καὶ σοί, ἐάντε βούλῃ ἐάντε μή, ἀνεκτέον
ὄντι μέτρῳ· σῴζεται γὰρ ἐν τούτοις ὁ λόγος οὗτος. Ὧ σὺ
εἰ μὲν ἔχεις ἐξ ἀρχῆς ἀμφισβητεῖν, ἀμφισβήτει λόγῳ
ἀντιδιεξελθών· εἰ δὲ δι᾽ ἐρωτήσεων βούλει, δι᾽ ἐρωτήσεων·
οὐδὲ γὰρ τοῦτο φευκτέον, ἀλλὰ πάντων μάλιστα διωκτέον
τῷ νοῦν ἔχοντι. Ποίει μέντοι οὑτωσί· μὴ ἀδίκει ἐν τῷ
ἐρωτᾶν. Καὶ γὰρ πολλὴ ἀλογία ἀρετῆς φάσκοντα ἐπιμε- e
λεῖσθαι μηδὲν ἀλλ᾽ ἢ ἀδικοῦντα ἐν λόγοις διατελεῖν. Ἀδι-
κεῖν δ᾽ ἐστὶν ἐν τῷ τοιούτῳ, ὅταν τις μὴ χωρὶς μὲν ὡς
ἀγωνιζόμενος τὰς διατριβὰς ποιῆται, χωρὶς δὲ διαλεγό-
μενος, καὶ ἐν μὲν τῷ παίζῃ τε καὶ σφάλλῃ καθ᾽ ὅσον ἂν
δύνηται, ἐν δὲ τῷ διαλέγεσθαι σπουδάζῃ τε καὶ ἐπανορθοῖ

b 2 πονηρᾷ Aldina : -ᾶς codd. || δοξάζοντα : -ας B || αὑτῆς Flor. b : ἑαυτῆς BTYW || χρηστῇ W : -ῇ Y -ὴ BT || **b** 7 μὲν : μὲν τὰ YW || δὲ : δὲ τὰ W || **c** 2 ἕξεις scripsi : ἀληθεῖς codd. ἀληθείας Schleiermacher πάθας Richards || **c** 4 εἶναι secl. Schanz || οἷά γ᾽ : ἅττ᾽ Cobet || **c** 6 ὁ : οὐ Y || **c** 7 καὶ post εἶναι om. W || **d** 4 ἐν τούτοις post οὗτος transp. W || **e** 3 ὡς om. W.

ardeur sérieuse, y redressant l'interlocuteur, faisant état, contre
lui, de ces seules chutes qui sont dues ou à ses propres déviations
168 a ou aux mauvais entraînements de leçons antérieures. Si tu
agis ainsi, c'est à eux-mêmes que ceux qui fréquentent tes en-
tretiens s'en prendront de leur trouble et de leurs perplexités,
et non pas à toi [1]. Ils te rechercheront et t'aimeront, mais se
détesteront et, se fuyant eux-mêmes, viendront à la philoso-
phie pour devenir autres et se dépouiller de l'homme qu'ils
étaient [2]. A faire le contraire et imiter le grand nombre, tu
recueilleras conséquences contraires, et ceux qui te fréquen-
tent, ce n'est point philosophes, c'est ennemis de toute cette
b pratique que tu les feras se déclarer quand ils seront devenus
plus âgés. Si donc tu veux m'écouter, c'est dans l'esprit que
j'ai dit précédemment, non d'animosité, non de bataille,
mais de compréhension bienveillante, qu'il te faut, siégeant
ici de compagnie, sincèrement examiner ce que peut bien
vouloir dire notre déclaration : que tout se meut, et que ce
qui semble à chacun est, comme tel, réel, à l'individu comme
à la cité. C'est en partant de ces principes que tu examineras
si science et sensation sont identiques ou différentes, et non
point, comme tout à l'heure, en partant du sens coutumier
des expressions et des mots, qui, tiraillés par le grand nom-
c bre au gré de leurs caprices, leur fournissent le foisonnement
de perplexités où, mutuellement, ils s'embarrassent. » Voilà,
Théodore, ce qu'à ton compagnon j'ai pu apporter de sou-
tien, selon mes forces, faible secours offert sur mes faibles
réserves. Si lui-même eût vécu, plus grande allure aurait eu
sa propre défense.

Théodore. — Tu plaisantes, Socrate : tu as mis belle et alerte vigueur à secourir notre homme.

Socrate. — Parole bienveillante, mon ami. Mais dis-
moi : tu as remarqué, j'imagine, ce que disait tout à l'heure
Protagoras, nous blâmant qu'à un enfant nous adressions
d nos arguments et, des frayeurs de l'enfant, prenions avantage
contre ses doctrines à lui, appelant cela du badinage, prô-
nant bien haut sa « mesure de toutes choses » et nous
demandant, enfin, d'examiner sérieusement sa propre thèse ?

1. Allusion aux colères soulevées par la critique de Socrate (*Apol.*, 23 c).

2. Le *Sophiste* (230 b/c) décrira ces bienfaits de la réfutation.

τὸν προσδιαλεγόμενον, ἐκεῖνα μόνα αὐτῷ ἐνδεικνύμενος τὰ
σφάλματα, ἃ αὐτὸς ὑφ᾽ ἑαυτοῦ καὶ τῶν προτέρων συνουσιῶν 168 a
παρεκέκρουστο. Ἂν μὲν γὰρ οὕτω ποιῇς, ἑαυτοὺς αἰ-
τιάσονται οἱ προσδιατρίβοντές σοι τῆς αὑτῶν ταραχῆς καὶ
ἀπορίας ἀλλ᾽ οὐ σέ, καὶ σὲ μὲν διώξονται καὶ φιλήσουσιν,
αὑτοὺς δὲ μισήσουσι καὶ φεύξονται ἀφ᾽ ἑαυτῶν εἰς φιλο-
σοφίαν, ἵν᾽ ἄλλοι γενόμενοι ἀπαλλαγῶσι τῶν οἳ πρότερον
ἦσαν· ἐὰν δὲ τἀναντία τούτων δρᾷς ὥσπερ οἱ πολλοί,
τἀναντία συμβήσεταί σοι καὶ τοὺς συνόντας ἀντὶ φιλοσόφων
μισοῦντας τοῦτο τὸ πρᾶγμα ἀποφανεῖς ἐπειδὰν πρεσβύ- b
τεροι γένωνται. Ἐὰν οὖν ἐμοὶ πείθῃ, ὃ καὶ πρότερον
ἐρρήθη, οὐ δυσμενῶς οὐδὲ μαχητικῶς ἀλλ᾽ ἵλεῳ τῇ διανοίᾳ
συγκαθεὶς ὡς ἀληθῶς σκέψῃ τί ποτε λέγομεν, κινεῖσθαί τε
ἀποφαινόμενοι τὰ πάντα, τό τε δοκοῦν ἑκάστῳ τοῦτο καὶ
εἶναι ἰδιώτῃ τε καὶ πόλει. Καὶ ἐκ τούτων ἐπισκέψῃ εἴτε
ταὐτὸν εἴτε καὶ ἄλλο ἐπιστήμη καὶ αἴσθησις, ἀλλ᾽ οὐχ
ὥσπερ ἄρτι ἐκ συνηθείας ῥημάτων τε καὶ ὀνομάτων, ἃ οἱ
πολλοὶ ὅπῃ ἂν τύχωσιν ἕλκοντες ἀπορίας ἀλλήλοις παν- c
τοδαπὰς παρέχουσι. » Ταῦτα, ὦ Θεόδωρε, τῷ ἑταίρῳ σου
εἰς βοήθειαν προσηρξάμην κατ᾽ ἐμὴν δύναμιν, σμικρὰ ἀπὸ
σμικρῶν· εἰ δ᾽ αὐτὸς ἔζη, μεγαλειότερον ἂν τοῖς αὑτοῦ
ἐβοήθησεν.

ΘΕΟ. Παίζεις, ὦ Σώκρατες· πάνυ γὰρ νεανικῶς τῷ ἀνδρὶ βεβοήθηκας.

ΣΩ. Εὖ λέγεις, ὦ ἑταῖρε. Καί μοι εἰπέ· ἐνενόησάς που
λέγοντος ἄρτι τοῦ Πρωταγόρου καὶ ὀνειδίζοντος ἡμῖν ὅτι
πρὸς παιδίον τοὺς λόγους ποιούμενοι τῷ τοῦ παιδὸς φόβῳ d
ἀγωνιζοίμεθα εἰς τὰ ἑαυτοῦ, καὶ χαριεντισμόν τινα ἀπο-
καλῶν, ἀποσεμνύνων δὲ τὸ πάντων μέτρον, σπουδάσαι
ἡμᾶς διεκελεύσατο περὶ τὸν αὑτοῦ λόγον ;

168 a 2 ἂν : ἐὰν W || **a** 3 προσδιατρίβοντές : προ- W || **a** 5 αὑτοὺς δὲ μισήσουσι om. B¹ || **b** 6 τούτων : τῶν T || **c** 3 προσηρξάμην : -κεσάμην Schneider -κεσα μὲν Coraes || **c** 5 ἐβοήθησεν : -αν B || **d** 1 τῷ : οἱ τῷ B || **d** 2 ἀγωνιζοίμεθα T : -όμεθα BYW || ἑαυτοῦ : αὑτοῦ W.

Théodore. — Comment ne l'aurais-je pas remarqué, Socrate?

Socrate. — Eh bien, ton ordre est-il que nous lui obéissions?

Théodore. — C'est mon désir très vif.

Socrate. — Or tu vois que tous ici, sauf toi, sont des
enfants. Si donc nous désirons obéir à cet homme, c'est à moi
et à toi de nous faire, l'un à l'autre, questions et réponses en
e examinant sérieusement sa thèse, afin qu'il n'ait, du moins,
pas ce reproche à nous faire que ce soit par manière de jeu
avec de jeunes garçons que, d'un bout à l'autre, nous avons
critiqué cette thèse.

Théodore. — Eh quoi, Théétète n'est-il pas, plus que beaucoup de gens à barbe longue, à même de suivre pas à pas l'exploration critique d'une thèse?

Socrate. — Pourtant, pas plus à même que toi, Théo-
dore. Ne t'imagine donc point que, moi, je doive, à ton ami
défunt, prêter tout le secours que je puis, et toi, rien. Mais
allons, mon très cher, fais-nous cortège un bout du chemin,
169 a jusqu'à l'endroit exact où nous saurons si, en fin de compte,
c'est à toi d'être mesure pour les figures de géométrie, ou si
tous, aussi bien que toi, se suffisent à eux-mêmes pour juger
de l'astronomie et des autres disciplines où tu as maîtrise
reconnue.

Théodore. — Il n'est pas facile, Socrate, de rester assis à
côté de toi sans avoir à te donner la réplique. J'ai dit une
belle sottise tout à l'heure, quand je me suis vanté que tu
m'accorderais de ne me point dévêtir et que tu n'emploierais
point la contrainte comme les Lacédémoniens. Tu m'as l'air,
au contraire, de vouloir plutôt te rapprocher de Skiron. Les
Lacédémoniens, en effet, vous mettent dans l'alternative ou
b de sortir ou de vous dévêtir. Mais toi, c'est d'Antée que tu
m'as l'air de plutôt jouer le rôle : quiconque arrive, tu ne le
lâches point que tu ne l'aies contraint à se dévêtir pour te
faire face à l'assaut dialectique[1].

Socrate. — Belle image, Théodore, qui exprime très bien ma maladie. Au fait, je suis plus fort que mes modèles. C'est par myriades déjà que je compte les Hercules et Thésées à

1. La comparaison traîne et se répète : le vieux professeur de mathématiques, si éloquent pour louer son élève, est tout dépaysé dans un tel dialogue ; il est risible et charmant.

ΘΕΟ. Πῶς γὰρ οὐκ ἐνενόησα, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Τί οὖν ; κελεύεις πείθεσθαι αὐτῷ ;

ΘΕΟ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Ὁρᾷς οὖν ὅτι τάδε πάντα πλὴν σοῦ παιδία ἐστίν.
Εἰ οὖν πεισόμεθα τῷ ἀνδρί, ἐμὲ καὶ σὲ δεῖ ἐρωτῶντάς τε
καὶ ἀποκρινομένους ἀλλήλοις σπουδάσαι αὐτοῦ περὶ τὸν e
λόγον, ἵνα μὴ τοῦτό γε ἔχῃ ἐγκαλεῖν, ὡς παίζοντες πρὸς
μειράκια διεσκεψάμεθ' αὖ τοῦτον τὸν λόγον.

ΘΕΟ. Τί δ'; οὐ πολλῶν τοι Θεαίτητος μεγάλους πώγωνας ἐχόντων ἄμεινον ἂν ἐπακολουθήσειε λόγῳ διερευνωμένῳ ;

ΣΩ. Ἀλλ' οὔ τι σοῦ γε, ὦ Θεόδωρε, ἄμεινον. Μὴ οὖν
οἴου ἐμὲ μὲν τῷ σῷ ἑταίρῳ τετελευτηκότι δεῖν παντὶ
τρόπῳ ἐπαμύνειν, σὲ δὲ μηδενί. Ἀλλ' ἴθι, ὦ ἄριστε, ὀλίγον 169 a
ἐπίσπου, μέχρι τούτου αὐτοῦ ἕως ἂν εἰδῶμεν εἴτε ἄρα σὲ
δεῖ διαγραμμάτων πέρι μέτρον εἶναι, εἴτε πάντες ὁμοίως
σοὶ ἱκανοὶ ἑαυτοῖς εἴς τε ἀστρονομίαν καὶ τἆλλα ὧν δὴ σὺ
πέρι αἰτίαν ἔχεις διαφέρειν.

ΘΕΟ. Οὐ ῥᾴδιον, ὦ Σώκρατες, σοὶ παρακαθήμενον μὴ
διδόναι λόγον, ἀλλ' ἐγὼ ἄρτι παρελήρησα φάσκων σε ἐπιτρέψειν μοι μὴ ἀποδύεσθαι, καὶ οὐχὶ ἀναγκάσειν καθάπερ
Λακεδαιμόνιοι· σὺ δέ μοι δοκεῖς πρὸς τὸν Σκίρωνα μᾶλλον
τείνειν. Λακεδαιμόνιοι μὲν γὰρ ἀπιέναι ἢ ἀποδύεσθαι b
κελεύουσι, σὺ δὲ κατ' Ἀνταῖόν τί μοι μᾶλλον δοκεῖς τὸ
δρᾶμα δρᾶν· τὸν γὰρ προσελθόντα οὐκ ἀνίης πρὶν ⟨ἂν⟩
ἀναγκάσῃς ἀποδύσας ἐν τοῖς λόγοις προσπαλαῖσαι.

ΣΩ. Ἄριστά γε, ὦ Θεόδωρε, τὴν νόσον μου ἀπῄκασας·
ἰσχυρικώτερος μέντοι ἐγὼ ἐκείνων. Μυρίοι γὰρ ἤδη μοι

e 2 τοῦτό γε YW : τοι τοῦτό γε B τοι τό γε T || e 3 αὖ τοῦτον TYW : αὖ τοῦ τὸν B αὐτοῦ Coisl.[1] edd. || τὸν : τὸ Coisl.[1] || e 5 διερευνωμένῳ : -ου Y || 169 a 2 εἰδῶμεν : ἴδωμεν (sed εἰ supra lin.) W || a 4 τε : γε T || a 8 μοι : με Y || οὐχὶ : οὐκ W || a 9 σκίρωνα : σκίρρ- Y σκείρ- W || b 2 μᾶλλον om. W || b 3 ἂν add. Heindorf.

qui je me suis heurté, champions de la parole, et qui ont fait de moi beau massacre. Mais je n'en quitte point le champ
c pour cela : tellement j'ai au corps un terrible amour pour cette gymnastique. Veuille donc, à ton tour, ne me point frustrer de cet assaut, qui, à toi comme à moi, sera tout bénéfice.

Théodore. — Je ne contredis plus : conduis-moi par les chemins que tu voudras. Il me faut, en ce point, subir entièrement la destinée que tu auras ourdie et supporter l'épreuve de ta critique. Mais, au delà du terme par toi fixé d'avance, je ne saurais plus être à ta disposition.

Socrate. — Eh bien, jusque-là suffit. Et prends bien garde à une chose : n'allons point, sans le savoir, donner forme
d enfantine à nos arguments, pour qu'on vienne, après cela, nous le reprocher encore.

Théodore. — Je m'appliquerai donc à l'éviter autant que je le pourrai.

Second essai de critique : Protagoras reconnaît vraie l'opinion qui dénie valeur à la sienne.

Socrate. — Abordons la question, cette fois encore, par le même point que précédemment, et voyons si nous eûmes raison ou tort. Nous supportions mal et reprochions à la thèse qu'elle permît à l'individu de se suffire à soi-même en fait de sagesse ; à quoi Protagoras nous concéda que, sur la question du valoir mieux ou valoir moins, certains ont l'avantage, et que ceux-là sont les sages. N'est-ce pas vrai?

Théodore. — Si fait.

Socrate. — Si lui-même, ici présent, nous faisait ces aveux ; si ce n'étaient point nous, ses défenseurs, qui, en son
e nom, les eussions consentis ; nous n'aurions plus à revenir là-dessus pour les bien affermir. Mais, présentement, d'aucuns pourraient se trouver qui nous dénieraient toute autorité pour conclure accords en son nom. Aussi vaut-il mieux qu'avec plus de clarté, sur ce même sujet, nous refassions nos accords ; car, ici, l'écart entre le oui et le non n'est point de petite importance.

Théodore. — Tu dis vrai.

Socrate. — N'allons donc point chercher d'autres arbitres :
170 a c'est en son propre discours que nous trouverons plus court chemin vers une entente.

ʽΗρακλέες τε καὶ Θησέες ἐντυχόντες καρτεροὶ πρὸς τὸ
λέγειν μάλ᾽ εὖ συγκεκόφασιν, ἀλλ᾽ ἐγὼ οὐδέν τι μᾶλλον
ἀφίσταμαι· οὕτω τις ἔρως δεινὸς ἐνδέδυκε τῆς περὶ ταῦτα c
γυμνασίας. Μὴ οὖν μηδὲ σὺ φθονήσῃς προσανατριψάμενος
σαυτόν τε ἅμα καὶ ἐμὲ ὀνῆσαι.

ΘΕΟ. Οὐδὲν ἔτι ἀντιλέγω, ἀλλ᾽ ἄγε ὅπῃ ᾽θέλεις· πάν-
τως τὴν περὶ ταῦτα εἱμαρμένην ἣν ἂν σὺ ἐπικλώσῃς δεῖ
ἀνατλῆναι ἐλεγχόμενον. Οὐ μέντοι περαιτέρω γε ὧν προ-
τίθεσαι οἷός τ᾽ ἔσομαι παρασχεῖν ἐμαυτόν σοι.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἀρκεῖ καὶ μέχρι τούτων. Καί μοι πάνυ τήρει
τὸ τοιόνδε, μή που παιδικόν τι λάθωμεν εἶδος τῶν λόγων
ποιούμενοι, καί τις πάλιν ἡμῖν αὐτὸ ὀνειδίσῃ. d

ΘΕΟ. Ἀλλὰ δὴ πειράσομαί γε καθ᾽ ὅσον ἂν δύνωμαι.

ΣΩ. Τοῦδε τοίνυν πρῶτον πάλιν ἀντιλαβώμεθα οὗπερ τὸ
πρότερον, καὶ ἴδωμεν ὀρθῶς ἢ οὐκ ὀρθῶς ἐδυσχεραίνομεν
ἐπιτιμῶντες τῷ λόγῳ ὅτι αὐτάρκη ἕκαστον εἰς φρόνησιν
ἐποίει. καὶ ἡμῖν συνεχώρησεν ὁ Πρωταγόρας περί τε τοῦ
ἀμείνονος καὶ χείρονος διαφέρειν τινάς, οὓς δὴ καὶ εἶναι
σοφούς. Οὐχί;

ΘΕΟ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ μὲν τοίνυν αὐτὸς παρὼν ὡμολόγει ἀλλὰ μὴ ἡμεῖς
βοηθοῦντες ὑπὲρ αὐτοῦ συνεχωρήσαμεν, οὐδὲν ἂν πάλιν e
ἔδει ἐπαναλαβόντας βεβαιοῦσθαι· νῦν δὲ τάχ᾽ ἄν τις ἡμᾶς
ἀκύρους τιθείη τῆς ὑπὲρ ἐκείνου ὁμολογίας. Διὸ καλλιόνως
ἔχει σαφέστερον περὶ τούτου αὐτοῦ διομολογήσασθαι· οὐ
γάρ τι σμικρὸν παραλλάττει οὕτως ἔχον ἢ ἄλλως.

ΘΕΟ. Λέγεις ἀληθῆ.

ΣΩ. Μὴ τοίνυν δι᾽ ἄλλων ἀλλ᾽ ἐκ τοῦ ἐκείνου λόγου ὡς
διὰ βραχυτάτων λάβωμεν τὴν ὁμολογίαν. 170 a

b 7 ἐντυχόντες : ἐντυγχάνοντες B || καρτεροὶ B : κρατ- TYW || **c** 3 ὀνῆσαι : νοῆσαι Y || **c** 4 ἀλλ᾽ ἄγε : ἀλλὰ λέγε BW || ᾽θέλεις : ἐθέλεις Y || **c** 5 ἂν supra lin. add. W : om. BTY || **c** 8 πᾶν ὑπηρεῖτο B || **d** 2 δὴ : δεῖ T || **d** 4 ἴδωμεν : εἰδῶμεν B || ἢ οὐκ ὀρθῶς om. W || ἐδυσχεραίνομεν : εἰ δυσ- ut uidetur W² || **e** 3 καλλιόνως : κάλλιον ὡς W || **e** 4 αὐτοῦ : αὖ Schanz || **e** 7 ἄλλων : ἄλλου W.

Théodore. — Quel chemin ?

Socrate. — Celui-ci : ce qui semble à chacun, telle est, je crois, son affirmation, lui est tel qu'il lui semble ?

Théodore. — C'est bien là son affirmation.

Socrate. — Donc, Protagoras, nous aussi, les opinions que nous exprimons sont opinions de l'homme ou plutôt de tous les hommes. Et nous affirmons qu'il n'y en a pas un à ne point se croire, en telle matière, plus sage que les autres, en telle autre, inférieur à certains. Pas un, au moins dans les plus grands périls, la guerre, la maladie, la tempête sur mer, à ne pas considérer comme des dieux les gens qui, en chacun de ces domaines, sont maîtres et à ne point voir d'avance en eux ses
b sauveurs, alors qu'ils n'ont d'autre supériorité que celle-ci : savoir[1]. Et toute forme, peut-on dire, d'activité humaine est pleine de gens en quête de précepteurs et de chefs, pour eux, pour tout ce qui a vie autour d'eux ou est à faire par eux, et de gens qui, par contre, se croient compétents pour enseigner, compétents pour commander. Que dire de toutes ces manifestations, sinon que les hommes eux-mêmes s'y révèlent persuadés qu'il y a, parmi eux, et de la sagesse et de l'ignorance ?

Théodore. — C'est la seule chose à dire.

Socrate. — Donc la sagesse est, à leur estime, pensée vraie, et l'ignorance, opinion fausse ?

c Théodore. — Comment en douter ?

Socrate. — A quoi donc, ô Protagoras, nous servira ce débat ? Dirons-nous que les opinions des hommes sont toujours vraies, ou qu'elles sont tantôt vraies, tantôt fausses ? L'une et l'autre réponse, en effet, a cette conséquence plausible qu'il n'y a point toujours vérité, qu'il y a de l'un et de l'autre dans leurs opinions. Demande-toi au fait, Théodore, si vous consentiriez, quelque autre disciple de Protagoras ou toi-même, à maintenir, bon gré mal gré, qu'il n'y a personne à taxer autrui d'ignorance ou à trouver fausse l'opinion d'autrui.

Théodore. — Cela n'est point croyable, Socrate.

1. Comparer avec Xénophon, *Mémorables*, III, 9, 10-12. On y prouve, par une énumération confuse (quiconque navigue, ou possède un champ, ou se trouve malade, etc.) que l'incompétent s'empresse toujours de faire appel au compétent. Ces lieux communs du socratisme prennent toujours, chez Platon, un relief autrement puissant.

ΘΕΟ. Πῶς;

ΣΩ. Οὑτωσί· τὸ δοκοῦν ἑκάστῳ τοῦτο καὶ εἶναί φησί που ᾧ δοκεῖ;

ΘΕΟ. Φησὶ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ Πρωταγόρα, καὶ ἡμεῖς ἀνθρώπου, μᾶλ-
λον δὲ πάντων ἀνθρώπων δόξας λέγομεν, καὶ φαμὲν οὐδένα
ὅντινα οὐ τὰ μὲν αὑτὸν ἡγεῖσθαι τῶν ἄλλων σοφώτερον, τὰ
δὲ ἄλλους ἑαυτοῦ, καὶ ἔν γε τοῖς μεγίστοις κινδύνοις, ὅταν
ἐν στρατείαις ἢ νόσοις ἢ ἐν θαλάττῃ χειμάζωνται, ὥς
πρὸς θεοὺς ἔχειν τοὺς ἐν ἑκάστοις ἄρχοντας, σωτῆρας
σφῶν προσδοκῶντας, οὐκ ἄλλῳ τῳ διαφέροντας ἢ τῷ εἰδέ- b
ναι· καὶ πάντα που μεστὰ τἀνθρώπινα ζητούντων διδασκά-
λους τε καὶ ἄρχοντας ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ἄλλων ζῴων τῶν
τε ἐργασιῶν, οἰομένων τε αὖ ἱκανῶν μὲν διδάσκειν, ἱκανῶν
δὲ ἄρχειν εἶναι. Καὶ ἐν τούτοις ἅπασι τί ἄλλο φήσομεν ἢ
αὐτοὺς τοὺς ἀνθρώπους ἡγεῖσθαι σοφίαν καὶ ἀμαθίαν εἶναι
παρὰ σφίσιν;

ΘΕΟ. Οὐδὲν ἄλλο.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὴν μὲν σοφίαν ἀληθῆ διάνοιαν ἡγοῦνται, τὴν δὲ ἀμαθίαν ψευδῆ δόξαν;

ΘΕΟ. Τί μήν; c

ΣΩ. Τί οὖν, ὦ Πρωταγόρα, χρησόμεθα τῷ λόγῳ; πότερον ἀληθῆ φῶμεν ἀεὶ τοὺς ἀνθρώπους δοξάζειν, ἢ τοτὲ μὲν ἀληθῆ, τοτὲ δὲ ψευδῆ; ἐξ ἀμφοτέρων γάρ που συμβαίνει μὴ ἀεὶ ἀληθῆ ἀλλ' ἀμφότερα αὐτοὺς δοξάζειν. Σκόπει γάρ, ὦ Θεόδωρε, εἰ ἐθέλοι ἄν τις τῶν ἀμφὶ Πρωταγόραν ἢ σὺ αὐτὸς διαμάχεσθαι ὡς οὐδεὶς ἡγεῖται ἕτερος ἕτερον ἀμαθῆ τε εἶναι καὶ ψευδῆ δοξάζειν.

ΘΕΟ. Ἀλλ' ἄπιστον, ὦ Σώκρατες.

170 a 3 φησί : -εί W || **a** 8 οὐ B : οὖν TY οὔ . οὐ W || αὑτὸν : αὑτῶν Y om. W || **a** 9 γε : τε W || **a** 10 ante νόσοις add. ἐν W || ὡς : ὥσπερ B || **b** 2 καὶ om. Y || **b** 3 ἑαυτῶν : αὑτῶν W || **c** 2 ὦ Πρωταγόρα : τῷ Πρ- ᾳ B[1] || **c** 3, 4 τότε... τότε (sed π supra τ) W : πότε.. πότε BTY || **c** 5 ἀεὶ om. W || **c** 6 ἐθέλοι : θέλοι Y || **c** 8 τε om. W.

d SOCRATE. — Et pourtant c'est à cette conclusion inévitable qu'en vient la thèse de l'homme mesure universelle.

THÉODORE. — Comment cela ?

SOCRATE. — Quand toi, sur le décret de ton jugement intime, tu prononces, devant moi, une opinion sur quelque objet, je veux bien qu'à toi, suivant la thèse de Protagoras, cette opinion soit vraie. Mais, à nous, les autres, de ce jugement porté par toi ne nous appartient-il point d'être juges, ou jugerons-nous toujours vraie ton opinion ? Des myriades, au contraire, n'entrent-ils pas, à chaque fois, en lice contre toi, estimant faux et ton jugement et ta
e croyance ?

THÉODORE. — Si, par Zeus, Socrate, de véritables myriades, comme dit Homère, et tout ce que des hommes peuvent créer d'embarras m'est, par eux, suscité.

SOCRATE. — Eh bien, nous faut-il dire, avec ta permission, qu'alors tes opinions, pour toi, sont vraies, et, pour ces myriades, fausses ?

THÉODORE. — Il semble que, d'après la thèse, ce soit inévitable.

SOCRATE. — Mais pour Protagoras lui-même ? N'est-il pas inévitable, si lui-même en venait à rejeter cette croyance en l'homme mesure tout aussi bien que le grand nombre, qui,
171 a certes, la rejette, que pour personne alors n'existe cette Vérité que prône son livre ? A supposer qu'il y croie et que la foule se refuse à y croire avec lui, sais-tu bien que, d'abord, autant le nombre des « il ne me semble point » dépassera le nombre des « il me semble », d'autant sa Vérité sera non-existante plutôt qu'existante ?

THÉODORE. — C'est inévitable, si, du moins, son être ou son non-être doit dépendre de l'opinion de chacun.

SOCRATE. — Et puis voici le plus élégant de l'affaire. En ce qui concerne sa croyance à lui, la croyance des contre-opinants, estimant que c'est une erreur, est, par lui, peut-on dire, reconnue vraie, puisque, à son propre aveu, les opinions de tous prononcent ce qui est.

b THÉODORE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Donc la sienne propre serait, par lui, reconnue fausse, du moment que celle qui l'estime, lui, être dans le faux, est par lui avouée vraie ?

THÉODORE. — Nécessairement.

ΣΩ. Καὶ μὴν εἰς τοῦτό γε ἀνάγκης ὁ λόγος ἥκει ὁ πάν- d
των χρημάτων μέτρον ἄνθρωπον λέγων.

ΘΕΟ. Πῶς δή ;

ΣΩ. Ὅταν σὺ κρίνας τι παρὰ σαυτῷ πρός με ἀποφαίνῃ περί τινος δόξαν, σοὶ μὲν δὴ τοῦτο κατὰ τὸν ἐκείνου λόγον ἀληθὲς ἔστω, ἡμῖν δὲ δὴ τοῖς ἄλλοις περὶ τῆς σῆς κρίσεως πότερον οὐκ ἔστιν κριταῖς γενέσθαι, ἢ ἀεὶ σὲ κρίνομεν ἀληθῆ δοξάζειν ; ἢ μυρίοι ἑκάστοτέ σοι μάχονται ἀντιδοξάζοντες, ἡγούμενοι ψευδῆ κρίνειν τε καὶ οἴεσθαι ;

ΘΕΟ. Νὴ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, μάλα μυρίοι δῆτα, e
φησὶν Ὅμηρος, οἵ γέ μοι τὰ ἐξ ἀνθρώπων πράγματα
παρέχουσιν.

ΣΩ. Τί οὖν ; βούλει λέγωμεν ὡς σὺ τότε σαυτῷ μὲν ἀληθῆ δοξάζεις, τοῖς δὲ μυρίοις ψευδῆ ;

ΘΕΟ. Ἔοικεν ἔκ γε τοῦ λόγου ἀνάγκη εἶναι.

ΣΩ. Τί δὲ αὐτῷ Πρωταγόρᾳ ; ἆρ᾽ οὐχὶ ἀνάγκη, εἰ μὲν
μηδὲ αὐτὸς ᾤετο μέτρον εἶναι ἄνθρωπον μηδὲ οἱ πολλοί,
ὥσπερ οὐδὲ οἴονται, μηδενὶ δὴ εἶναι ταύτην τὴν ἀλήθειαν
ἣν ἐκεῖνος ἔγραψεν ; εἰ δὲ αὐτὸς μὲν ᾤετο, τὸ δὲ πλῆθος 171 a
μὴ συνοίεται, οἶσθ᾽ ὅτι πρῶτον μὲν ὅσῳ πλείους οἷς μὴ
δοκεῖ ἢ οἷς δοκεῖ, τοσούτῳ μᾶλλον οὐκ ἔστιν ἢ ἔστιν.

ΘΕΟ. Ἀνάγκη, εἴπερ γε καθ᾽ ἑκάστην δόξαν ἔσται καὶ οὐκ ἔσται.

ΣΩ. Ἔπειτά γε τοῦτ᾽ ἔχει κομψότατον· ἐκεῖνος μὲν περὶ τῆς αὑτοῦ οἰήσεως τὴν τῶν ἀντιδοξαζόντων οἴησιν, ᾗ ἐκεῖνον ἡγοῦνται ψεύδεσθαι, συγχωρεῖ που ἀληθῆ εἶναι ὁμολογῶν τὰ ὄντα δοξάζειν ἅπαντας.

ΘΕΟ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὴν αὑτοῦ ἂν ψευδῆ συγχωροῖ, εἰ τὴν τῶν b
ἡγουμένων αὐτὸν ψεύδεσθαι ὁμολογεῖ ἀληθῆ εἶναι ;

ΘΕΟ. Ἀνάγκη.

d 4 πρός με : πρὸς ἐμὲ YW || d 7 ἀεὶ σὲ : σὲ ἀεὶ TY || e 9 δὴ om. W || 171 a 3 ἢ οἷς δοκεῖ om. B[1] || a 8 ᾗ : ῆ Y ἥ W || b 1 συγχωροῖ : -ηι (sed οῖ supra lin.) W.

SOCRATE. — Mais les autres ne reconnaissent point être dans le faux ?

THÉODORE. — Certainement non.

SOCRATE. — Lui, par contre, avoue que, en cela encore, leur opinion est vraie : ce qu'il a écrit l'exige.

THÉODORE. — Apparemment.

SOCRATE. — De tous côtés donc, à commencer par Protagoras, il y aura contestation ; ou, plutôt, de sa part à lui, il y aura adhésion, dès lors qu'il reconnaît pour vraie l'opinion qui le contredit ; dès lors, en effet, Protagoras lui-même
c reconnaîtra que ni un chien, ni le premier homme venu, n'est mesure, fût-ce d'une seule chose, s'il ne l'a pas apprise. N'est-ce pas exact ?

THÉODORE. — C'est exact.

SOCRATE. — Ainsi contestée universellement, la Vérité de Protagoras ne sera donc vraie pour personne : ni pour un autre que lui, ni pour lui.

THÉODORE. — C'est traquer à outrance un ami à moi, Socrate.

SOCRATE. — Mais, au fait, mon ami, il n'est pas du tout évident que nous le poursuivions sur la bonne piste. Du moins y a-t-il chance que lui, plus vieux que nous, soit aussi
d plus sage ; et s'il venait, tout d'un coup, ici même, à surgir de terre jusqu'aux épaules, il relèverait bien des sottises par moi proférées, probablement, et par ton adhésion confirmées, et se renfoncerait pour s'enfuir au plus vite. Mais, à nous, force est bien, j'imagine, d'user de nous tels que nous sommes et de simplement dire, en toutes occasions, ce qui nous semble. Cela étant, ne devons-nous pas, à ce moment, affirmer que la conclusion suivante s'impose à tous, quels qu'ils soient : il y a plus sage l'un que l'autre, il y a aussi plus ignorant ?

THÉODORE. — C'est assurément mon avis.

SOCRATE. — Ne devons-nous pas affirmer encore qu'il y a, tout au plus, une position où la thèse pourrait tenir : celle
e que nous avons esquissée quand nous défendions Protagoras ? Dans la majorité des cas, telles semblent les choses, telles elles sont à chacun, chaudes, sèches, douces, et toutes autres déterminations de ce type. Mais, s'il y a des cas où l'on accordera qu'une tête diffère d'une autre, dans les questions de santé et

ΣΩ. Οἱ δέ γ' ἄλλοι οὐ συγχωροῦσιν ἑαυτοῖς ψεύδεσθαι;

ΘΕΟ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ὁ δέ γ' αὖ ὁμολογεῖ καὶ ταύτην ἀληθῆ τὴν δόξαν ἐξ ὧν γέγραφεν.

ΘΕΟ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἐξ ἁπάντων ἄρα ἀπὸ Πρωταγόρου ἀρξαμένων ἀμφισβητήσεται, μᾶλλον δὲ ὑπό γε ἐκείνου ὁμολογήσεται, ὅταν τῷ τἀναντία λέγοντι συγχωρῇ ἀληθῆ αὐτὸν δοξάζειν, τότε καὶ ὁ Πρωταγόρας αὐτὸς συγχωρήσεται μήτε κύνα c μήτε τὸν ἐπιτυχόντα ἄνθρωπον μέτρον εἶναι μηδὲ περὶ ἑνὸς οὗ ἂν μὴ μάθῃ. Οὐχ οὕτως;

ΘΕΟ. Οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὴ ἀμφισβητεῖται ὑπὸ πάντων, οὐδενὶ ἂν εἴη ἡ Πρωταγόρου Ἀλήθεια ἀληθής, οὔτε τινὶ ἄλλῳ οὔτ' αὐτῷ ἐκείνῳ.

ΘΕΟ. Ἄγαν, ὦ Σώκρατες, τὸν ἑταῖρόν μου καταθέομεν.

ΣΩ. Ἀλλά τοι, ὦ φίλε, ἄδηλον εἰ καὶ παραθέομεν τὸ ὀρθόν. Εἰκός γε ἄρα ἐκεῖνον πρεσβύτερον ὄντα σοφώτερον ἡμῶν εἶναι· καὶ εἰ αὐτίκα ἐντεῦθεν ἀνακύψειε μέχρι τοῦ d αὐχένος, πολλὰ ἂν ἐμέ τε ἐλέγξας ληροῦντα, ὡς τὸ εἰκός, καὶ σὲ ὁμολογοῦντα, καταδὺς ἂν οἴχοιτο ἀποτρέχων. Ἀλλ' ἡμῖν ἀνάγκη οἶμαι χρῆσθαι ἡμῖν αὐτοῖς ὁποῖοί τινές ἐσμεν, καὶ τὰ δοκοῦντα ἀεὶ ταῦτα λέγειν. Καὶ δῆτα καὶ νῦν ἄλλο τι φῶμεν ὁμολογεῖν ἂν τοῦτό γε ὁντινοῦν, τὸ εἶναι σοφώτερον ἕτερον ἑτέρου, εἶναι δὲ καὶ ἀμαθέστερον;

ΘΕΟ. Ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ.

ΣΩ. Ἦ καὶ ταύτῃ ἂν μάλιστα ἵστασθαι τὸν λόγον, ᾗ ἡμεῖς ὑπεγράψαμεν βοηθοῦντες Πρωταγόρᾳ, ὡς τὰ μὲν e πολλὰ ᾗ δοκεῖ, ταύτῃ καὶ ἔστιν ἑκάστῳ, θερμά, ξηρά, γλυκέα, πάντα ὅσα τοῦ τύπου τούτου· εἰ δέ που ἔν τισι

b 4 ἑαυτοῖς -οὺς W: || b 8 φαίνεται om. B || b 11 τῷ om. W || συγχωρῇ: -ηθῇ T || c 9 τοι: τι Y || c 10 γε ἄρα B: γε ἄρ' TY γὰρ W || d 6 τὸ: τοῦ TY || d 9 ἵστασθαι: ἰᾶσθαι Badham || ᾗ: ἢ Y || e 1 ὑπεγράψαμεν: ὑπογράψαντες Y.

de maladie on affirmera certainement de bon gré qu'il n'est point à la portée de la première femmelette venue, du premier gamin, de la première bestiole, de se guérir soi-même en déterminant ce qui est sain pour soi, mais que, là, du moins, ou nulle part, une tête diffère d'une autre.

THÉODORE. — C'est au moins mon avis.

172 a SOCRATE. — Donc, en politique aussi, beau et laid, juste et injuste, pie et impie, tout ce que chaque cité croit tel et décrète légalement tel pour soi, tout cela est tel en vérité pour chacune; et, dans ce domaine, il n'y a nulle part supériorité de sagesse, ni d'individu à individu, ni de cité à cité. Mais, sur l''effet utile ou nuisible qu'auront, pour elle-même, ses décrets, là, certes, ou bien nulle part ailleurs, on avouera que, de conseiller à conseiller, d'opinion qu'adopte une cité à opinion qu'adopte l'autre, il y a différence sous le rapport de la vérité; et l'on n'aurait point ce qu'il faut d'audace pour
b affirmer que tout décret qu'une cité croit utile de porter lui sera utile envers et contre tout. C'est seulement là où j'ai dit, dans les questions de juste et d'injuste, de pie et d'impie, que l'on consent à soutenir, en toute rigueur, que rien de cela n'est de nature et ne possède son être en propre; mais, simplement, ce qui semble au groupe devient vrai dès le moment où il semble et aussi longtemps qu'il semble. Tous ceux qui ne veulent aller jusqu'au bout de la thèse de Protagoras, voilà, dirai-je, en quels sentiers ils conduisent leur sagesse. Mais, pour nous, Théodore, l'argument succède à l'argument
c et, sortis d'un plus petit, un plus grand nous réclame.

Le philosophe et les sages de ce monde.

THÉODORE. — N'avons-nous pas loisir, Socrate ?

SOCRATE. — Il le paraît. A bien des reprises, au fait, ô très vénérable ami, la même réflexion m'est venue, à d'autres propos, qui s'impose à moi présentement : en toute vraisemblance, les gens qui, aux recherches philosophiques, ont longtemps occupé leur vie, quand ils viendront devant les tribunaux, y feront figure de rhéteurs bien risibles[1].

THÉODORE. — Que veux-tu dire?

1. Cf. *Gorgias*, 484 c/e ; *Républ.*, 517 d et *Notice*, p. 136/7.

συγχωρήσεται διαφέρειν ἄλλον ἄλλου, περὶ τὰ ὑγιεινὰ καὶ
νοσώδη ἐθελῆσαι ἂν φάναι μὴ πᾶν γύναιον καὶ παιδίον, καὶ
θηρίον δέ, ἱκανὸν εἶναι ἰᾶσθαι αὑτὸ γιγνῶσκον ἑαυτῷ τὸ
ὑγιεινόν, ἀλλὰ ἐνταῦθα δὴ ἄλλον ἄλλου διαφέρειν, εἴπερ
που ;

ΘΕΟ. Ἔμοιγε δοκεῖ οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ πολιτικῶν, καλὰ μὲν καὶ αἰσχρὰ 172 a
καὶ δίκαια καὶ ἄδικα καὶ ὅσια καὶ μή, οἷα ἂν ἑκάστη πόλις
οἰηθεῖσα θῆται νόμιμα αὑτῇ, ταῦτα καὶ εἶναι τῇ ἀληθείᾳ
ἑκάστῃ, καὶ ἐν τούτοις μὲν οὐδὲν σοφώτερον οὔτε ἰδιώτην
ἰδιώτου οὔτε πόλιν πόλεως εἶναι· ἐν δὲ τῷ συμφέροντα
ἑαυτῇ ἢ μὴ συμφέροντα τίθεσθαι, ἐνταῦθ᾽, εἴπερ που, αὖ
ὁμολογήσει σύμβουλόν τε συμβούλου διαφέρειν καὶ πόλεως
δόξαν ἑτέραν ἑτέρας πρὸς ἀλήθειαν, καὶ οὐκ ἂν πάνυ τολ-
μήσειε φῆσαι, ἃ ἂν θῆται πόλις συμφέροντα οἰηθεῖσα αὑτῇ, b
παντὸς μᾶλλον ταῦτα καὶ συνοίσειν· ἀλλ᾽ ἐκεῖ οὗ λέγω, ἐν
τοῖς δικαίοις καὶ ἀδίκοις καὶ ὁσίοις καὶ ἀνοσίοις, ἐθέλουσιν
ἰσχυρίζεσθαι ὡς οὐκ ἔστι φύσει αὐτῶν οὐδὲν οὐσίαν ἑαυτοῦ
ἔχον, ἀλλὰ τὸ κοινῇ δόξαν τοῦτο γίγνεται ἀληθὲς τότε,
ὅταν δόξῃ καὶ ὅσον ἂν δοκῇ χρόνον. Καὶ ὅσοι γε δὴ μὴ
παντάπασι τὸν Πρωταγόρου λόγον λέγωσιν, ὧδέ πως τὴν
σοφίαν ἄγουσι. Λόγος δὲ ἡμᾶς, ὦ Θεόδωρε, ἐκ λόγου μείζων
ἐξ ἐλάττονος καταλαμβάνει. c

ΘΕΟ. Οὐκοῦν σχολὴν ἄγομεν, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Φαινόμεθα. Καὶ πολλάκις μέν γε δή, ὦ δαιμόνιε,
καὶ ἄλλοτε κατενόησα, ἀτὰρ καὶ νῦν, ὡς εἰκότως οἱ ἐν ταῖς
φιλοσοφίαις πολὺν χρόνον διατρίψαντες εἰς τὰ δικαστήρια
ἰόντες γελοῖοι φαίνονται ῥήτορες.

ΘΕΟ. Πῶς δὴ οὖν λέγεις ;

172 a 6 αὖ om. Y || **a** 7 ante διαφέρειν add. αὖ W || **a** 8 τολμήσειε : -σῃς T || **b** 2 συνοίσειν : -σει W || οὗ : οὐ Y || **b** 3 καὶ ἀδίκοις om. BT || ἐθέλουσιν ἰσχυρίζεσθαι : -σι διισχ- W || **b** 4 ἑαυτοῦ : ἐφ᾽ αὑτοῦ Badham || **b** 6 δὴ : ἂν Schanz || **b** 8 ἄγουσι : ἄγχ- W λέγ- Badham || **c** 6 ἰόντες : ἱέντες W.

SOCRATE. — Ils risquent bien, ceux-là qui ont roulé, depuis leur jeunesse, dans les tribunaux et les plaidoiries, d'être, par rapport à ceux qui furent nourris dans la philosophie et dans
d les études qu'elle inspire, comme gens éduqués à servir comparés à des hommes libres.

THÉODORE. — En quoi donc ?

SOCRATE. — En ce que, à ces derniers, le bien que tu as dit est toujours présent : le loisir, et que, leurs discours, c'est en paix, à loisir qu'ils les font. Vois-nous présentement : c'est déjà la troisième fois que nous entamons discours après discours. Eux font de même si un sujet survient qui, à eux comme à nous, plaise mieux que le sujet en cours, et point ne leur importe longueur ou brièveté dans l'argument, pourvu seulement qu'ils atteignent le vrai. Les autres ne parlent jamais qu'en gens à qui le loisir manque : l'eau qui s'écoule devant
e eux n'attend pas[1]. Ils n'ont point liberté d'étendre à leur gré le sujet de leur discours : la nécessité est là, que tient dressée le plaideur adverse, avec l'acte d'accusation, dont les articles, une fois proclamés, sont barrières que ne doit point franchir la plaidoirie et que consacre ce qu'ils appellent le serment réciproque. Ils ne sont jamais que des esclaves plaidant devant leur maître commun, qui siège, ayant en mains une plainte quelconque. Leurs contestes n'ont jamais portée indifférente, mais toujours immédiatement personnelle et,
173 a souvent, leur vie même est le prix de la course. Aussi toutes ces épreuves tendent leurs énergies, aiguisent leur finesse, les rendent savants aux paroles qui flattent le maître, aux manières de faire qui l'enjôlent, leur font des âmes rabougries et tordues. Croissance, rectitude, liberté, tout jeunes, l'esclavage les leur enleva, les contraignit aux pratiques tortueuses, jeta en si graves dangers et si graves craintes leurs âmes encore tendres que, n'y pouvant opposer le juste et le vrai comme support, c'est tout droit au mensonge, aux réci-
b procités d'injustice qu'ils se tournent, et ainsi se courbent, recourbent et recroquevillent. Aussi n'y a-t-il plus rien de sain en leur pensée quand leur adolescence se termine en virilité et que leur malice et leur sagesse est parfaite, à ce qu'ils croient. Voilà donc leur portrait, Théodore. Quant

1. Cf. Alcidamas (*Sur les sophistes*, § 11) : il n'est plus temps de méditer quand l'eau coule déjà ; d'autres que nous sont les maîtres de l'heure : il faut être prêts.

ΣΩ. Κινδυνεύουσιν οἱ ἐν δικαστηρίοις καὶ τοῖς τοιούτοις
ἐκ νέων κυλινδούμενοι πρὸς τοὺς ἐν φιλοσοφίᾳ καὶ τῇ
τοιᾷδε διατριβῇ τεθραμμένους ὡς οἰκέται πρὸς ἐλευθέρους d
τεθράφθαι.

ΘΕΟ. Πῇ δή ;

ΣΩ. Ἧι τοῖς μὲν τοῦτο ὃ σὺ εἶπες ἀεὶ πάρεστι, σχολή,
καὶ τοὺς λόγους ἐν εἰρήνῃ ἐπὶ σχολῆς ποιοῦνται· ὥσπερ
ἡμεῖς νυνὶ τρίτον ἤδη λόγον ἐκ λόγου μεταλαμβάνομεν,
οὕτω κἀκεῖνοι, ἐὰν αὐτοὺς ὁ ἐπελθὼν τοῦ προκειμένου μᾶλ-
λον καθάπερ ἡμᾶς ἀρέσῃ· καὶ διὰ μακρῶν ἢ βραχέων μέλει
οὐδὲν λέγειν, ἂν μόνον τύχωσι τοῦ ὄντος· οἱ δὲ ἐν ἀσχολίᾳ
τε ἀεὶ λέγουσι — κατεπείγει γὰρ ὕδωρ ῥέον — καὶ οὐκ
ἐγχωρεῖ περὶ οὗ ἂν ἐπιθυμήσωσι τοὺς λόγους ποιεῖσθαι, e
ἀλλ᾽ ἀνάγκην ἔχων ὁ ἀντίδικος ἐφέστηκεν καὶ ὑπογραφὴν
παραναγιγνωσκομένην ὧν ἐκτὸς οὐ ῥητέον, ἣν ἀντωμοσίαν
καλοῦσιν· οἱ δὲ λόγοι ἀεὶ περὶ ὁμοδούλου πρὸς δεσπότην
καθήμενον, ἐν χειρί τινα δίκην ἔχοντα, καὶ οἱ ἀγῶνες οὐ-
δέποτε τὴν ἄλλως ἀλλ᾽ ἀεὶ τὴν περὶ αὐτοῦ, πολλάκις δὲ
καὶ περὶ ψυχῆς ὁ δρόμος· ὥστ᾽ ἐξ ἁπάντων τούτων ἔντο- 173 a
νοι καὶ δριμεῖς γίγνονται, ἐπιστάμενοι τὸν δεσπότην λόγῳ
τε θωπεῦσαι καὶ ἔργῳ ὑπελθεῖν, σμικροὶ δὲ καὶ οὐκ ὀρθοὶ
τὰς ψυχάς. Τὴν γὰρ αὔξην καὶ τὸ εὐθύ τε καὶ τὸ ἐλευθέ-
ριον ἡ ἐκ νέων δουλεία ἀφῄρηται, ἀναγκάζουσα πράττειν
σκολιά, μεγάλους κινδύνους καὶ φόβους ἔτι ἁπαλαῖς ψυχαῖς
ἐπιβάλλουσα, οὓς οὐ δυνάμενοι μετὰ τοῦ δικαίου καὶ ἀλη-
θοῦς ὑποφέρειν, εὐθὺς ἐπὶ τὸ ψεῦδός τε καὶ τὸ ἀλλήλους
ἀνταδικεῖν τρεπόμενοι πολλὰ κάμπτονται καὶ συγκλῶνται, b
ὥσθ᾽ ὑγιὲς οὐδὲν ἔχοντες τῆς διανοίας εἰς ἄνδρας ἐκ μει-
ρακίων τελευτῶσι, δεινοί τε καὶ σοφοὶ γεγονότες, ὡς οἴον-
ται. Καὶ οὗτοι μὲν δὴ τοιοῦτοι, ὦ Θεόδωρε· τοὺς δὲ τοῦ

c 9 καὶ : καὶ ἐν W || d 2 τεθράφθαι : τετρ- BT || e 1 ποιεῖσθαι : -ήσασθαι W || e 3 ἣν... καλοῦσιν secl. Abresch || e 5 τινα : τὴν TY || 173 a 3 ὑπελθεῖν Cobet e Themistio : χαρίσασθαι codd. || a 4 τὸ ἐλευθέριον Themistius : τὸ ἐλεύθερον BTY ἐλεύθερον W.

à ceux qui forment notre chœur, veux-tu que nous les passions en revue ou que, sans nous y arrêter, nous retournions à notre argumentation, pour éviter qu'exagérant ce que nous disions tout à l'heure, nous n'usions avec excès de notre liberté et de notre facile passage de discours à discours?

Théodore. — Cela nullement, Socrate : cette revue s'im-
c pose, au contraire. Tu l'as, en effet, si bien dit : nous ne sommes point, nous qui formons ce chœur, attachés aux discours comme des serviteurs. Ce sont les discours qui sont nôtres, comme gens de maison, et chacun d'eux demeure jusqu'à ce qu'il nous plaise d'en finir avec lui. Point de juge, en effet, point de spectateur comme en ont en face d'eux les poètes, qui, gourmandeur et commandeur, se tienne en maître en face de nous.

Socrate. — Parlons donc, puisqu'il le faut, semble-t-il, et que toi, du moins, le juges bon, parlons des maîtres du chœur ; car ceux qui n'apportent aucun génie dans leur pratique de la philosophie, à quoi bon en rien dire? Des premiers, je puis dire que, dès leur jeunesse, ce que, tout d'abord, ils ignorent,
d c'est quelle route mène à la place publique, à quel endroit se trouvent et le tribunal et la salle du conseil et toutes autres salles de délibération commune dans la cité. Les lois, les décisions, leurs débats ou leur rédaction en décrets, ils n'en ont ni le spectacle ni l'écho. Les brigues des hétairies à l'assaut des magistratures, les réunions, festins, parties agrémentées de joueuses de flûte, ils ne songent même pas en rêves à y prendre part [1]. Ce qui est arrivé de bien ou de mal dans la ville, la tare qu'à celui-ci ont transmise ses ancêtres, hommes ou femmes, le philosophe n'en a nul soupçon, pas plus, dit le proverbe, que du nombre de tonnelets que remplirait la
e mer. Et qu'il ignore tout cela, lui-même ne le sait point ; car, s'il s'en abstient, ce n'est point par gloriole : c'est qu'en réalité son corps seul a, dans la ville, localisation et séjour. Sa pensée, pour qui tout cela n'est que mesquineries et néant, dont elle ne tient compte, promène partout son vol, comme dit Pindare, « sondant les abîmes de la terre » et

1. Cf. le discours de Calliclès : à pratiquer trop longtemps la philosophie, on devient ignorant des lois de la cité et des discours qu'il faut tenir dans les réunions publiques ou privées, étranger aux plaisirs, aux désirs, aux mœurs des humains (*Gorgias*, 484 e).

ἡμετέρου χοροῦ πότερον βούλει διελθόντες ἢ ἐάσαντες πάλιν ἐπὶ τὸν λόγον τρεπώμεθα, ἵνα μὴ καί, ὃ νυνδὴ ἐλέγομεν, λίαν πολὺ τῇ ἐλευθερίᾳ καὶ μεταλήψει τῶν λόγων καταχρώμεθα ;

ΘΕΟ. Μηδαμῶς, ὦ Σώκρατες, ἀλλὰ διελθόντες. Πάνυ γὰρ εὖ τοῦτο εἴρηκας, ὅτι οὐχ ἡμεῖς οἱ ἐν τῷ τοιῷδε χορεύ- c
οντες τῶν λόγων ὑπηρέται, ἀλλ᾽ οἱ λόγοι ἡμέτεροι ὥσπερ οἰκέται, καὶ ἕκαστος αὐτῶν περιμένει ἀποτελεσθῆναι ὅταν ἡμῖν δοκῇ· οὔτε γὰρ δικαστὴς οὔτε θεατὴς ὥσπερ ποιηταῖς ἐπιτιμήσων τε καὶ ἄρξων ἐπιστατεῖ παρ᾽ ἡμῖν.

ΣΩ. Λέγωμεν δή, ὡς ἔοικεν, ἐπεὶ σοί γε δοκεῖ, περὶ τῶν κορυφαίων· τί γὰρ ἄν τις τούς γε φαύλως διατρίβοντας ἐν φιλοσοφίᾳ λέγοι ; οὗτοι δέ που ἔκ νέων πρῶτον μὲν εἰς ἀγορὰν οὐκ ἴσασι τὴν ὁδόν, οὐδὲ ὅπου δικαστήριον ἢ βου- d
λευτήριον ἤ τι κοινὸν ἄλλο τῆς πόλεως συνέδριον· νόμους δὲ καὶ ψηφίσματα λεγόμενα ἢ γεγραμμένα οὔτε ὁρῶσιν οὔτε ἀκούουσι· σπουδαὶ δὲ ἑταιριῶν ἐπ᾽ ἀρχὰς καὶ σύνοδοι καὶ δεῖπνα καὶ σὺν αὐλητρίσι κῶμοι, οὐδὲ ὄναρ πράττειν προσίσταται αὐτοῖς. Εὖ δὲ ἢ κακῶς τι γέγονεν ἐν πόλει, ἤ τί τῳ κακόν ἐστιν ἐκ προγόνων γεγονὸς ἢ πρὸς ἀνδρῶν ἢ γυναικῶν, μᾶλλον αὐτὸν λέληθεν ἢ οἱ τῆς θαλάττης λεγόμενοι χόες. Καὶ ταῦτα πάντ᾽ οὐδ᾽ ὅτι οὐκ οἶδεν, οἶδεν· e
οὐδὲ γὰρ αὐτῶν ἀπέχεται τοῦ εὐδοκιμεῖν χάριν, ἀλλὰ τῷ ὄντι τὸ σῶμα μόνον ἐν τῇ πόλει κεῖται αὐτοῦ καὶ ἐπιδημεῖ, ἡ δὲ διάνοια, ταῦτα πάντα ἡγησαμένη σμικρὰ καὶ οὐδέν, ἀτιμάσασα πανταχῇ πέτεται κατὰ Πίνδαρον « τά

b 6 τρεπώμεθα : τρα- W || **c** 2 ἡμέτεροι W : οἱ ἡμ- BTY || **c** 6 λέγωμεν.... 177 **b** 7 διαφέρειν habet Eus. *Praep Euang.* XII, 29 || **c** 6 λέγωμεν... 174 **a** 1 φύσιν ἐρευνωμένη habent Clem. *Stromata* V, 14, 98 et Theodoretus XII, 24-25 || **c** 7 φαύλως : -ους W || **c** 8 που... 177 **b** 7 διαφέρειν habet Iambl. *Protrepticus*, XIV || **d** 5 ante σὺν add. οἱ Clem. || **d** 6 προσίσταται : προΐστ- Eusebii codd. || τι BT Eus. Iamblichi F supra lin. : τις YW Iambl. Clem. || post ἐν add. τῇ W || **d** 7 τῳ : τὸ W Iambl. || **d** 8 αὐτὸν : αὐτοὺς Clem. || **e** 1 οἶδεν, οἶδεν : οἶδεν ὃ εἶδεν B || **e** 4 ἅπαντα ταῦτα W || **e** 5 πέτεται B²W Iambl. : πέταται Eus. Clem. φέρεται BTY || τά τε TYW Eus. : τᾶ τε B τᾶς Clem. (sed τάς τε L).

mesurant ses étendues, « au terme des profondeurs célestes »
poursuivant la marche des astres, et, de chaque réalité, scru-
174 a tant la nature en son détail et son ensemble, sans que jamais
elle se laisse redescendre à ce qui est immédiatement proche.

THÉODORE. — Que veux-tu dire par là, Socrate ?

SOCRATE. — Ainsi Thalès observait les astres, Théodore,
et, le regard aux cieux, venait choir dans le puits. Quelque
Thrace, accorte et plaisante soubrette, de le railler, ce dit-on,
de son zèle à savoir ce qui se passe au ciel, lui qui ne savait
voir ce qu'il avait devant lui, à ses pieds. Cette raillerie vaut
b contre tous ceux qui passent leur vie à philosopher[1]. C'est que,
réellement, un tel être ne connaît ni proche ni voisin, ne sait
ni ce que fait celui-ci, ni même s'il est homme ou s'il appar-
tient à quelque autre bétail. Mais qu'est-ce que l'homme, par
quoi une telle nature se doit distinguer des autres en son
activité ou sa passivité propres, voilà quelle est sa recherche
et l'investigation à laquelle il consacre ses peines. Tu com-
prends, j'imagine, Théodore, ou me trompé-je ?

THÉODORE. — Je comprends, et c'est vérité que tu dis.

SOCRATE. — Tel est donc, mon ami, dans le commerce
c privé, notre philosophe ; tel il est aussi dans la vie publique,
je le disais au début. Quand, dans le tribunal ou ailleurs, il
lui faut, contre son gré, traiter de choses qui sont à ses
pieds, sous ses yeux, il prête à rire non point seulement
aux femmes Thraces, mais à tout le reste de la foule, de
puits en puits, de perplexité en perplexité se laissant choir
par manque d'expérience, et sa terrible gaucherie lui donne
figure de sot. Dans les assauts d'injures, en effet, il n'a, contre
personne, d'insulte appropriée à lancer, car il ne sait quoi
que ce soit de mal de qui que ce soit : il a négligé d'en
d apprendre. Aussi demeure-t-il à court et apparaît ridicule. En
est-on aux éloges, aux jactances dont les autres se magnifient,
il n'affecte point d'en rire : il en rit pour de bon et de façon

1. « Je sais bon gré à la garse milésienne qui, voyant le philosophe Thalès s'amuser continuellement à la contemplation de la voûte céleste et tenir toujours les yeux élevés contremont, lui mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'avertir qu'il serait temps d'amuser son pensement aux choses qui étaient dans les nues, quand il aurait pourvu à celles qui étaient à ses pieds... Mais la connaissance de ce que nous avons entre mains est aussi éloignée de nous, et aussi bien au-dessus des nues, que celle des astres... » Montaigne, II, XII.

τε γᾶς ὑπένερθε » καὶ τὰ ἐπίπεδα γεωμετροῦσα, « οὐρανοῦ
θ' ὕπερ » ἀστρονομοῦσα, καὶ πᾶσαν πάντῃ φύσιν ἐρευνω-
μένη τῶν ὄντων ἑκάστου ὅλου, εἰς τῶν ἐγγὺς οὐδὲν αὑτὴν 174 a
συγκαθιεῖσα.

ΘΕΟ. Πῶς τοῦτο λέγεις, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ὥσπερ καὶ Θαλῆν ἀστρονομοῦντα, ὦ Θεόδωρε,
καὶ ἄνω βλέποντα, πεσόντα εἰς φρέαρ, Θρᾷττά τις ἐμμε-
λὴς καὶ χαρίεσσα θεραπαινὶς ἀποσκῶψαι λέγεται ὡς τὰ
μὲν ἐν οὐρανῷ προθυμοῖτο εἰδέναι, τὰ δ' ἔμπροσθεν αὐτοῦ
καὶ παρὰ πόδας λανθάνοι αὐτόν. Ταὐτὸν δὲ ἀρκεῖ σκῶμμα
ἐπὶ πάντας ὅσοι ἐν φιλοσοφίᾳ διάγουσι. Τῷ γὰρ ὄντι τὸν b
τοιοῦτον ὁ μὲν πλησίον καὶ ὁ γείτων λέληθεν, οὐ μόνον ὅτι
πράττει, ἀλλ' ὀλίγου καὶ εἰ ἄνθρωπός ἐστιν ἤ τι ἄλλο
θρέμμα· τί δέ ποτ' ἐστὶν ἄνθρωπος καὶ τί τῇ τοιαύτῃ φύσει
προσήκει διάφορον τῶν ἄλλων ποιεῖν ἢ πάσχειν, ζητεῖ τε
καὶ πράγματ' ἔχει διερευνώμενος. Μανθάνεις γάρ που, ὦ
Θεόδωρε· ἢ οὔ ;

ΘΕΟ. Ἔγωγε· καὶ ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τοιγάρτοι, ὦ φίλε, ἰδίᾳ τε συγγιγνόμενος ὁ τοιοῦ-
τος ἑκάστῳ καὶ δημοσίᾳ, ὅπερ ἀρχόμενος ἔλεγον, ὅταν ἐν c
δικαστηρίῳ ἤ που ἄλλοθι ἀναγκασθῇ περὶ τῶν παρὰ πόδας
καὶ τῶν ἐν ὀφθαλμοῖς διαλέγεσθαι, γέλωτα παρέχει οὐ
μόνον Θρᾴτταις ἀλλὰ καὶ τῷ ἄλλῳ ὄχλῳ, εἰς φρέατά τε
καὶ πᾶσαν ἀπορίαν ἐμπίπτων ὑπὸ ἀπειρίας, καὶ ἡ ἀσχη-
μοσύνη δεινή, δόξαν ἀβελτερίας παρεχομένη· ἔν τε γὰρ
ταῖς λοιδορίαις ἴδιον ἔχει οὐδὲν οὐδένα λοιδορεῖν, ἅτ' οὐκ
εἰδὼς κακὸν οὐδὲν οὐδενὸς ἐκ τοῦ μὴ μεμελετηκέναι· ἀπο-
ρῶν οὖν γελοῖος φαίνεται. Ἔν τε τοῖς ἐπαίνοις καὶ ταῖς d
τῶν ἄλλων μεγαλαυχίαις οὐ προσποιήτως ἀλλὰ τῷ ὄντι

e 6 θ' ὕπερ ἀστρονομοῦσα Burnet : τε ὕπερ ἀστρ- BTY τε ὑπεραστρ- W Iambl. || ἐρευνωμένη : -νάμενος Clementis L || **174 a** 1 τῶν : ὧν B || οὐδὲν : οἶδεν in marg. W || **a** 2 συγκαθεῖσα T || **a** 5 ἄνω βλέποντα : ἀναβλέ- Iambl. || **a** 7 ἐν om. YW || ἔμπροσθεν BTY et in marg. W : ὄπισθεν Wt Iambl. Eus. || **b** 1 πάντας : -α B || ἐν : ἐπὶ W || τὸν : τῶν W¹ || **b** 4 δέ : δή Iambl. || **b** 8 καὶ om. B || **c** 3 ἐν : ὑπ' supra lin. W.

si manifeste qu'on le prend pour un égaré. D'un tyran ou
d'un roi s'il entend faire l'éloge, c'est de quelque pâtre, c'est
d'un porcher, d'un berger, d'un bouvier qu'il croit entendre
vanter la félicité à raison des larges traites qu'ils traient.
C'est, d'ailleurs, pense-t-il, un plus difficile et plus sournois
bétail que tyrans et rois ont à paître et à traire, et force leur
e est de devenir non moins agrestes que des pâtres, non moins
dépourvus de toute éducation parce que privés de tout loisir,
dans ce parcage en pleine montagne que leur fait leur clôture
de murailles[1]. Si on lui dit qu'un homme a dix mille arpents
de terre ou plus encore et que cela fait un prodigieux avoir, bien
minime lui paraît ce qu'il entend là, habitué qu'il est à
embrasser du regard la terre entière. Les généalogies que
l'on va chantant, la noblesse d'un tel, qui, de sept aïeux
riches, peut faire l'étalage, totalement obtus et courts de vision
175 a il juge ceux qui les vantent : gens que leur manque d'instruction
empêche de tenir constamment leur regard sur l'ensemble
et de faire ce calcul que, aïeux et bisaïeux, chacun
les a par myriades, myriades qu'on ne saurait nombrer, où
riches et gueux, rois et esclaves, Barbares et Hellènes, ont eu
dix mille et dix mille fois leur tour en la lignée de n'importe
qui. Que l'on se glorifie d'une série de vingt-cinq ancêtres et
qu'on se rattache à Hercule, fils d'Amphitryon, lui ne voit
là que des chiffres étrangement mesquins. Le vingt-cinquième
b ancêtre d'Amphitryon fut ce que le hasard voulut, sans
parler du cinquantième ancêtre de ce vingt-cinquième ; et
le sage se moque de ceux qui ne savent faire ce calcul ni se
désenfler de la sottise qui gonfle leurs âmes. En toutes ces
occasions donc il est la risée de la foule, soit qu'il porte trop
haut ses dédains, à ce qu'on croit, soit qu'à ses pieds il ne
sache voir et, dans le concret, reste à court.

Théodore. — Les choses se passent tout comme tu le dis, Socrate.

Socrate. — Mais qu'un autre, au contraire, ô mon ami, soit attiré par lui vers les hauteurs, qu'il consente à le suivre

1. Montaigne (I, xxiv) traduit curieusement : « Oyent-ils louer leur prince ou un roi ? C'est un pâtre pour eux, *oisif comme un pâtre*, occupé à pressurer et tondre ses bêtes, *mais bien plus rudement qu'un pâtre.* » Le « loisir » que veut Platon est rempli par la société humaine et le dialogue (*Phédon*, 66 b/d, *Phèdre*, 259 a).

γελῶν ἔνδηλος γιγνόμενος ληρώδης δοκεῖ εἶναι. Τύραννόν
τε γὰρ ἢ βασιλέα ἐγκωμιαζόμενον, ἕνα τῶν νομέων, οἷον
συβώτην ἢ ποιμένα ἤ τινα βουκόλον, ἡγεῖται ἀκούειν εὐδαι-
μονιζόμενον πολὺ βδάλλοντα· δυσκολώτερον δὲ ἐκείνων
ζῷον καὶ ἐπιβουλότερον ποιμαίνειν τε καὶ βδάλλειν νομίζει
αὐτούς, ἄγροικον δὲ καὶ ἀπαίδευτον ὑπὸ ἀσχολίας οὐδὲν
ἧττον τῶν νομέων τὸν τοιοῦτον ἀναγκαῖον γίγνεσθαι, σηκὸν e
ἐν ὄρει τὸ τεῖχος περιβεβλημένον. Γῆς δὲ ὅταν μυρία πλέ-
θρα ἢ ἔτι πλείω ἀκούσῃ ὥς τις ἄρα κεκτημένος θαυμαστὰ
πλήθει κέκτηται, πάνσμικρα δοκεῖ ἀκούειν εἰς ἅπασαν εἰω-
θὼς τὴν γῆν βλέπειν. Τὰ δὲ δὴ γένη ὑμνούντων, ὡς γεν-
ναῖός τις ἑπτὰ πάππους πλουσίους ἔχων ἀποφῆναι, παν-
τάπασιν ἀμβλὺ καὶ ἐπὶ σμικρὸν ὁρώντων ἡγεῖται τὸν
ἔπαινον, ὑπὸ ἀπαιδευσίας οὐ δυναμένων εἰς τὸ πᾶν ἀεὶ 175 a
βλέπειν οὐδὲ λογίζεσθαι ὅτι πάππων καὶ προγόνων μυριά-
δες ἑκάστῳ γεγόνασιν ἀναρίθμητοι, ἐν αἷς πλούσιοι καὶ
πτωχοὶ καὶ βασιλῆς καὶ δοῦλοι βάρβαροί τε καὶ Ἕλληνες
πολλάκις μυρίοι γεγόνασιν ὁτῳοῦν· ἀλλ᾽ ἐπὶ πέντε καὶ
εἴκοσι καταλόγῳ προγόνων σεμνυνομένων καὶ ἀναφερόντων
εἰς Ἡρακλέα τὸν Ἀμφιτρύωνος ἄτοπα αὐτῷ καταφαίνεται
τῆς σμικρολογίας, ὅτι δὲ ὁ ἀπ᾽ Ἀμφιτρύωνος εἰς τὸ ἄνω b
πεντεκαιεικοστὸς τοιοῦτος ἦν οἷα συνέβαινεν αὐτῷ τύχη,
καὶ ὁ πεντηκοστὸς ἀπ᾽ αὐτοῦ, γελᾷ οὐ δυναμένων λογίζε-
σθαί τε καὶ χαυνότητα ἀνοήτου ψυχῆς ἀπαλλάττειν. Ἐν
ἅπασι δὴ τούτοις ὁ τοιοῦτος ὑπὸ τῶν πολλῶν καταγελᾶται,
τὰ μὲν ὑπερηφάνως ἔχων, ὡς δοκεῖ, τὰ δ᾽ ἐν ποσὶν ἀγνοῶν
τε καὶ ἐν ἑκάστοις ἀπορῶν.

ΘΕΟ. Παντάπασι τὰ γιγνόμενα λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ὅταν δέ γέ τινα αὐτός, ὦ φίλε, ἑλκύσῃ ἄνω, καὶ

d 3 γελῶν : λέγων Y || **d** 6 ἐκείνων : ἐκεῖνον Y || **d** 7 καὶ post ζῷον om. W || **e** 4 πάνσμικρα : πάνυ μικρὰ Y || εἰς : εἰ W || **e** 7 σμικρόν : -ῶν Y || **175 a** 6 ἀναφερόντων : -ομένων (sed ντων supra lin.) W || **b** 2 οἷα... τύχη : οἷα... τύχῃ B || **b** 3 δυναμένων : -ῳ TY || **b** 6 μὲν : νῦν W¹ || **b** 8 τὰ γιγνόμενα : τὸ -ον W || **b** 9 γέ om. W || ἄνω om. B.

c hors du « quel tort te fais-je ou me fais-tu ? » pour examiner en elles-mêmes la justice et l'injustice, leur essence respective, leur différence à l'égard de tout le reste ou leur distinction mutuelle ; que, dépassant les thèmes « si le Roi est heureux avec ses monceaux d'or »[1], on aborde l'enquête sur la royauté, sur le bonheur et le malheur humains en leur sens absolu, leur essence respective, les voies qui conviennent à l'humaine nature pour conquérir l'un, échapper à l'autre ; lorsque, sur toutes ces questions, celui dont l'âme est petite,
d aiguisée, chicanière, est tenu de donner et défendre sa réponse, c'est alors son tour de payer le talion. La tête lui tourne, de cette hauteur où il est suspendu. Son regard tombe du ciel en des profondeurs tellement inaccoutumées, qu'il s'angoisse, ne trouve plus que dire et n'arrive qu'à bredouiller. Il est la risée alors, non point de femmes thraces ni de quelque autre gent inculte, incapable de sentir son ridicule, mais de tous ceux qui furent élevés au rebours d'une éducation d'esclaves. Ainsi se comportent l'un et l'autre, Théodore. L'un, qu'une
e réelle liberté, un réel loisir ont formé, celui précisément que tu nommes philosophe, peut, sans qu'on s'en indigne, faire figure de simple et de bon à rien quand il choit en des offices serviles, et ne point savoir, par exemple, comment s'installe une couverture de voyage, comment se relève un mets ou s'assaisonnent en flatteries les discours. L'autre peut, de tout cela, faire sagace et prompt service. Mais il ne saurait relever son manteau sur l'épaule droite à la façon d'un homme libre ni s'adapter à l'harmonie des discours pour dignement
176 a chanter la réalité de vie que vivent et les dieux et les mortels bienheureux.

1. Le Roi, par excellence, c'est le roi des Perses. Cette question « si le Roi des Perses est heureux » est posée par quelqu'un à Socrate dans un dialogue que paraphrase le 3e discours de Dion Chrysostome *sur la Royauté*. D'autre part le 4e discours de Dion (de Budé, IV, 98 et suiv.) et le *Panégyrique de Constance* par Julien (86e) racontent, sur l'avarice et la richesse de Darius, des traits qui doivent avoir une origine commune (Louis François, *Essai sur Dion Chrysostome*, p. 189 et suiv.). Dion a, probablement, comme source un dialogue du genre dit socratique. Qu'Antisthène en soit l'auteur, c'est possibilité que M. François a raison de ne pas trop presser (p. 198). Notre passage du *Théétète* était une excellente amorce pour des dialogues de ce genre, « sur la royauté, sur le bonheur et le malheur humains ».

ἐθελήσῃ τις αὐτῷ ἐκβῆναι ἐκ τοῦ « Τί ἐγὼ σὲ ἀδικῶ ἢ σὺ c
ἐμέ ; » εἰς σκέψιν αὐτῆς δικαιοσύνης τε καὶ ἀδικίας, τί τε
ἑκάτερον αὐτοῖν καὶ τί τῶν πάντων ἢ ἀλλήλων διαφέρετον,
ἢ ἐκ τοῦ « εἰ βασιλεὺς εὐδαίμων κεκτημένος ταὺ χρυσίον »,
βασιλείας πέρι καὶ ἀνθρωπίνης ὅλως εὐδαιμονίας καὶ ἀθλιό-
τητος ἐπὶ σκέψιν, ποίω τέ τινε ἐστὸν καὶ τίνα τρόπον
ἀνθρώπου φύσει προσήκει τὸ μὲν κτήσασθαι αὐτοῖν, τὸ δὲ
ἀποφυγεῖν — περὶ πάντων τούτων ὅταν αὖ δέῃ λόγον
διδόναι τὸν σμικρὸν ἐκεῖνον τὴν ψυχὴν καὶ δριμὺν καὶ d
δικανικόν, πάλιν αὖ τὰ ἀντίστροφα ἀποδίδωσιν· εἰλιγγιῶν
τε ἀπὸ ὑψηλοῦ κρεμασθεὶς καὶ βλέπων μετέωρος ἄνωθεν
ὑπὸ ἀηθείας ἀδημονῶν τε καὶ ἀπορῶν καὶ βατταρίζων γέ-
λωτα Θρᾴτταις μὲν οὐ παρέχει οὐδ᾽ ἄλλῳ ἀπαιδεύτῳ οὐδενί,
οὐ γὰρ αἰσθάνονται, τοῖς δ᾽ ἐναντίως ἢ ὡς ἀνδραπόδοις
τραφεῖσι πᾶσιν. Οὗτος δὴ ἑκατέρου τρόπος, ὦ Θεόδωρε, ὁ
μὲν τῷ ὄντι ἐν ἐλευθερίᾳ τε καὶ σχολῇ τεθραμμένου, ὃν δὴ e
φιλόσοφον καλεῖς, ᾧ ἀνεμέσητον εὐήθει δοκεῖν καὶ οὐδενὶ
εἶναι ὅταν εἰς δουλικὰ ἐμπέσῃ διακονήματα, οἷον στρωμα-
τόδεσμον μὴ ἐπισταμένου συσκευάσασθαι μηδὲ ὄψον ἡδῦναι ἢ
θῶπας λόγους· ὁ δ᾽ αὖ τὰ μὲν τοιαῦτα πάντα δυναμένου τορῶς
τε καὶ ὀξέως διακονεῖν, ἀναβάλλεσθαι δὲ οὐκ ἐπισταμένου
ἐπιδέξια ἐλευθερίως οὐδέ γ᾽ ἁρμονίαν λόγων λαβόντος
ὀρθῶς ὑμνῆσαι θεῶν τε καὶ ἀνδρῶν εὐδαιμόνων βίον ἀληθῆ. 176 a

c 2 αὐτῆς W : αὖ τῆς BTY Iambl. Eus. || **c** 3 διαφέρετον : διε- W || **c** 4 εἰ om. Y || ταὺ Madvig ex Hesychio : τ᾽ αὖ πολὺ BTW τ᾽ αὖ πολὺν Y πολὺ Iambl. Eusebii codd. et supra lin. t || **c** 5 βασιλείας BT : ἢ β- YWt Iambl. Eus. || **c** 6 ἐπὶ σκέψιν Bekker : ἐπίσκεψιν codd. || **c** 7 κτήσασθαι B²W Iambl. Eus. : -εσθαι BTY || **c** 8 πάντων τούτων : πάντων οὖν τούτων Y τούτων ἁπάντων B || αὖ : οὖν Y || **d** 4 βατταρίζων Pierson e Themistio : βαρβαρίζων codd. || **d** 7 τραφεῖσι πᾶσιν : -σιν ἅπασιν B || **e** 1 ἐν ἐλευθερίᾳ : ἀνελ- Y || **e** 2 ᾧ : ὃ Y || **e** 4 ἐπισταμένου BT Eus. : -άμενος YWt -αμένους Iambl. || συσκευάσασθαι : συνδῆσαι W || **e** 5 ὁ δ᾽ Yt Iambl. Eus. : οὐδ᾽ BT ὅδ᾽ W || πάντα..· 176 **a** 1 βίον habet Athenaeus I 21 b || **e** 6 ἐπισταμένου : -ους Athen. (et mox λαβόντας) || **e** 7 ἐλευθερίως Athen. : -θέρως codd. || γ᾽ om. W || λόγων : -ον W || **176 a** 1 ἀληθῆ om. Athen. secl. Cobet.

THÉODORE. — Si, à tous, Socrate, tu pouvais persuader ce que tu dis là comme tu me le fais à moi, il y aurait plus grande paix et moindres maux parmi les hommes.

SOCRATE. — Mais il est impossible que le mal dispa-
raisse, Théodore ; car il y aura toujours, nécessairement,
un contraire du bien. Il est tout aussi impossible qu'il ait
son siège parmi les dieux : c'est donc la nature mortelle
et le lieu d'ici-bas que parcourt fatalement sa ronde.
Cela montre quel effort s'impose : d'ici-bas vers là-haut
b s'évader au plus vite. L'évasion, c'est de s'assimiler à Dieu
dans la mesure du possible : or on s'assimile en devenant
juste et saint dans la clarté de l'esprit. C'est pourtant chose,
excellent ami, qui n'est guère facile à persuader : que ce n'est
point pour les raisons prêchées par la foule qu'on doit fuir
la méchanceté et rechercher la vertu, cultivant celle-ci,
évitant celle-là, pour ne point se donner réputation de
méchant, mais gagner réputation d'honnête homme. Voilà
bien où, moi, je vois, suivant le dicton, un conte de
vieille femme. Mais, la vérité, la voici. Dieu n'est, sous
aucun rapport et d'aucune façon, injuste : il est, au con-
c traire, suprêmement juste, et rien ne lui ressemble plus
que celui de nous qui, à son exemple, est devenu le plus juste
possible. C'est à cela que se juge la véritable habileté d'un
homme, ou bien sa nullité, son manque absolu de valeur
humaine. C'est cela dont la connaissance est sagesse et vertu
véritable, dont l'ignorance est bêtise et vice manifeste. Tous
ces autres semblants d'habileté et de sagesse, dans les divers
pouvoirs politiques, n'aboutissent qu'à la force brutale et,
d dans les arts, au vil métier. A celui qui commet l'injustice
et pratique l'impiété en ses discours ou ses actes, mieux vaut
donc infiniment ne point concéder qu'il soit à redouter pour
son astuce. C'est gloriole, à ces gens, qu'un tel reproche ; ils
l'entendent en ce sens qu'ils ne sont point des verbes-creux,
fardeaux inutiles de la terre, mais bien les hommes que doi-
vent être, en une cité, ceux qui prétendent y vivre saufs. Il
faut donc leur dire ce qui est vrai : qu'ils sont d'autant plus
réellement ce qu'ils ne se croient point, qu'au fait ils croient
moins l'être. Ils ignorent, en effet, de quelle punition se
paie l'injustice, et c'est ce qu'il est le moins permis
d'ignorer. Elle n'est point, en effet, ce qu'eux pensent,
peines de corps et males morts, que, parfois, esquivent

ΘΕΟ. Εἰ πάντας, ὦ Σώκρατες, πείθοις ἃ λέγεις ὥσπερ ἐμέ, πλείων ἂν εἰρήνη καὶ κακὰ ἐλάττω κατ᾽ ἀνθρώπους εἴη.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ οὔτ᾽ ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνατόν, ὦ Θεόδωρε
— ὑπεναντίον γάρ τι τῷ ἀγαθῷ ἀεὶ εἶναι ἀνάγκη — οὔτ᾽
ἐν θεοῖς αὐτὰ ἱδρῦσθαι, τὴν δὲ θνητὴν φύσιν καὶ τόνδε τὸν
τόπον περιπολεῖ ἐξ ἀνάγκης. Διὸ καὶ πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθένδε
ἐκεῖσε φεύγειν ὅτι τάχιστα. Φυγὴ δὲ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ b
τὸ δυνατόν· ὁμοίωσις δὲ δίκαιον καὶ ὅσιον μετὰ φρονήσεως
γενέσθαι. Ἀλλὰ γάρ, ὦ ἄριστε, οὐ πάνυ τι ῥᾴδιον πεῖσαι
ὡς ἄρα οὐχ ὧν ἕνεκα οἱ πολλοί φασι δεῖν πονηρίαν μὲν
φεύγειν, ἀρετὴν δὲ διώκειν, τούτων χάριν τὸ μὲν ἐπιτη-
δευτέον, τὸ δ᾽ οὔ, ἵνα δὴ μὴ κακὸς καὶ ἵνα ἀγαθὸς δοκῇ
εἶναι· ταῦτα μὲν γάρ ἐστιν ὁ λεγόμενος γραῶν ὕθλος, ὡς
ἐμοὶ φαίνεται· τὸ δὲ ἀληθὲς ὧδε λέγωμεν. Θεὸς οὐδαμῇ
οὐδαμῶς ἄδικος, ἀλλ᾽ ὡς οἷόν τε δικαιότατος, καὶ οὐκ ἔστιν c
αὐτῷ ὁμοιότερον οὐδὲν ἢ ὃς ἂν ἡμῶν αὖ γένηται ὅτι δικαιό-
τατος. Περὶ τοῦτο καὶ ἡ ὡς ἀληθῶς δεινότης ἀνδρὸς καὶ
οὐδενία τε καὶ ἀνανδρία. Ἡ μὲν γὰρ τούτου γνῶσις σοφία
καὶ ἀρετὴ ἀληθινή, ἡ δὲ ἄγνοια ἀμαθία καὶ κακία ἐναργής·
αἱ δ᾽ ἄλλαι δεινότητές τε δοκοῦσαι καὶ σοφίαι ἐν μὲν πολι-
τικαῖς δυναστείαις γιγνόμεναι φορτικαί, ἐν δὲ τέχναις
βάναυσοι. Τῷ οὖν ἀδικοῦντι καὶ ἀνόσια λέγοντι ἢ πράτ- d
τοντι μακρῷ ἄριστ᾽ ἔχει τὸ μὴ συγχωρεῖν δεινῷ ὑπὸ πανουρ-
γίας εἶναι· ἀγάλλονται γὰρ τῷ ὀνείδει καὶ οἴονται ἀκούειν
ὅτι οὐ λῆροί εἰσι, γῆς ἄλλως ἄχθη, ἀλλ᾽ ἄνδρες οἵους δεῖ
ἐν πόλει τοὺς σωθησομένους. Λεκτέον οὖν τἀληθές, ὅτι
τοσούτῳ μᾶλλόν εἰσιν οἷοι οὐκ οἴονται, ὅτι οὐχὶ οἴονται·
ἀγνοοῦσι γὰρ ζημίαν ἀδικίας, ὃ δεῖ ἥκιστα ἀγνοεῖν. Οὐ γὰρ
ἔστιν ἣν δοκοῦσιν, πληγαί τε καὶ θάνατοι, ὧν ἐνίοτε

a 5 τῷ : τὸ Y || b 3 τι om. B || b 6 δή : om. B δὲ Eus. || b 7 μὲν om. B || b 8 λέγωμεν BT : -ομεν YW Iambl. Eus. || θεός... c 3 τοῦτο habet Stob. III, IX, 50 (vol. III, p. 361) || c 3 τοῦτο Iambl. Eus. (sed. -ου supra lin. codex I) Stob. : τούτου BTYW || ἡ om. W || c 6 καὶ om. T || σοφίαι : σοφαὶ B || d 1 ἢ πράττοντι supra lin. habet W || d 4 δεῖ : δὴ W.

e totalement leurs injustices, mais punition inéluctable.

Théodore. — Quelle punition veux-tu dire ?

Socrate. — Deux exemplaires, cher ami, au sein de la réalité sont dressés : l'un, divin et bienheureux ; l'autre, vide de Dieu, plein de misère. Mais ils ne voient point cela : aussi leur sottise, leur déraison extrême les empêche de sentir
177 a qu'ils ne font que se rendre semblables au second par leurs actions injustes et perdre toute ressemblance avec le premier. Leur punition, c'est leur vie même, conforme à l'exemplaire auquel ils se font ressemblants. Mais disons-leur que, s'ils ne se délivrent point de leur habileté, eux morts, ce lieu pur de tout mal ne les recevra point ; qu'ici-bas ils n'auront d'autre société que leur propre ressemblance, méchants à qui les méchants tiennent compagnie : en tels avertissements, ces habiles et ces roués ne croiront entendre absolument que propos d'insensés.

Théodore. — C'est très sûr, Socrate.

b Socrate. — Je le sais bien, mon ami. Mais il y a, au fait, au moins une déconvenue qu'eux-mêmes éprouvent. Qu'il leur faille s'expliquer, d'homme à homme, sur les choses qu'ils blâment ; qu'ils consentent à être braves, à tenir bon longtemps au lieu de lâchement s'enfuir ; alors il est étrange de voir, excellent ami, comme ils en arrivent finalement à ne plus trouver satisfaisantes pour eux-mêmes leurs propres thèses : cette rhétorique fameuse s'en va, dirait-on, en langueur et c'est d'enfants, au bout du compte, qu'ils font absolument figure. Ces considérations ne sont d'ailleurs que propos accessoires. Quittons-les ici ; sans quoi leur flux con-
c tinuellement débordant ensevelirait notre thème initial. Revenons donc à la question, si tu en es d'avis.

Théodore. — A moi, Socrate, de telles considérations ne sont point les plus déplaisantes à entendre ; car elles sont, pour un homme de mon âge, plus faciles à suivre. Si, cependant, tu en es d'avis, revenons sur nos pas.

Retour à la critique : la thèse de l'homme-mesure et les assertions sur le futur.

Socrate. — Voici donc où nous en étions de la question. Certains prônent, disions-nous, un être tout en translation et, d'après eux, ce qui semble à chacun, est, à chaque fois, réel, pour celui à qui cela semble. Entre autres assertions qu'ils veulent bien

πάσχουσιν οὐδὲν ἀδικοῦντες, ἀλλὰ ἣν ἀδύνατον ἐκφυγεῖν. e

ΘΕΟ. Τίνα δὴ λέγεις;

ΣΩ. Παραδειγμάτων, ὦ φίλε, ἐν τῷ ὄντι ἑστώτων, τοῦ μὲν θείου εὐδαιμονεστάτου, τοῦ δὲ ἀθέου ἀθλιωτάτου, οὐχ ὁρῶντες ὅτι οὕτως ἔχει, ὑπὸ ἠλιθιότητός τε καὶ τῆς ἐσχάτης ἀνοίας λανθάνουσι τῷ μὲν ὁμοιούμενοι διὰ τὰς ἀδίκους 177 a
πράξεις, τῷ δὲ ἀνομοιούμενοι. Οὗ δὴ τίνουσι δίκην ζῶντες τὸν εἰκότα βίον ᾧ ὁμοιοῦνται· ἐὰν δ' εἴπωμεν ὅτι, ἂν μὴ ἀπαλλαγῶσι τῆς δεινότητος, καὶ τελευτήσαντας αὐτοὺς ἐκεῖνος μὲν ὁ τῶν κακῶν καθαρὸς τόπος οὐ δέξεται, ἐνθάδε δὲ τὴν αὑτοῖς ὁμοιότητα τῆς διαγωγῆς ἀεὶ ἕξουσι, κακοὶ κακοῖς συνόντες, ταῦτα δὴ καὶ παντάπασιν ὡς δεινοὶ καὶ πανοῦργοι ἀνοήτων τινῶν ἀκούσονται.

ΘΕΟ. Καὶ μάλα δή, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οἶδά τοι, ὦ ἑταῖρε. Ἓν μέντοι τι αὐτοῖς συμβέ- b
βηκεν· ὅταν ἰδίᾳ λόγον δέῃ δοῦναί τε καὶ δέξασθαι περὶ ὧν ψέγουσι, καὶ ἐθελήσωσιν ἀνδρικῶς πολὺν χρόνον ὑπομεῖναι καὶ μὴ ἀνάνδρως φυγεῖν, τότε ἀτόπως, ὦ δαιμόνιε, τελευτῶντες οὐκ ἀρέσκουσιν αὐτοὶ αὑτοῖς περὶ ὧν λέγουσι, καὶ ἡ ῥητορικὴ ἐκείνη πως ἀπομαραίνεται, ὥστε παίδων μηδὲν δοκεῖν διαφέρειν. Περὶ μὲν οὖν τούτων, ἐπειδὴ καὶ πάρεργα τυγχάνει λεγόμενα, ἀποστῶμεν — εἰ δὲ μή, πλείω ἀεὶ ἐπιρρέοντα καταχώσει ἡμῶν τὸν ἐξ ἀρχῆς λόγον — ἐπὶ c
δὲ τα ἔμπροσθεν ἴωμεν, εἰ καὶ σοὶ δοκεῖ.

ΘΕΟ. Ἐμοὶ μὲν τὰ τοιαῦτα, ὦ Σώκρατες, οὐκ ἀηδέστερα ἀκούειν· ῥᾴω γὰρ τηλικῷδε ὄντι ἐπακολουθεῖν. Εἰ μέντοι δοκεῖ, πάλιν ἐπανίωμεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐνταῦθά που ἦμεν τοῦ λόγου, ἐν ᾧ ἔφαμεν τοὺς τὴν φερομένην οὐσίαν λέγοντας, καὶ τὸ ἀεὶ δοκοῦν ἑκάστῳ τοῦτο καὶ εἶναι τούτῳ ᾧ δοκεῖ, ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις

e 3 ὄντι : πάντι W || **177 a** 3 ἂν μὴ : ἐὰν μὴ W Iambl. || **b** 2 ὅταν (sed ὅτ' ἂν) W Iambl. Eus. : ὅτι ἂν BTY || **b** 3 ψέγουσι : λέγ- dubitanter Richards || ἐθελήσωσιν : θελοῦσιν W || **b** 4 φυγεῖν W Eus. : φεύγειν BTY Iambl. || **b** 7 οὖν om. W.

soutenir en toute énergie, celle qui concerne la question de justice n'est pas la moins catégorique : en toute rigueur,
d ce qu'une cité a trouvé juste de décréter, cela est juste à la cité qui le décrète aussi longtemps que subsiste son décret. Quant à la question du bien, il n'en est plus un à garder le courage de maintenir jusqu'au bout l'audacieuse formule : ce qu'une cité a trouvé avantageux pour elle de décréter, cela, aussi longtemps que subsiste son décret, lui est, de fait, avantageux [1]. A moins, peut-être, qu'il ne suffise de le dénommer tel. Mais ce serait vraiment se moquer du sujet traité. N'est-il pas vrai ?

THÉODORE. — Totalement.

e SOCRATE. — Qu'on ne nous parle donc point du nom : c'est de l'objet recouvert par le nom que nous avons à faire étude.

THÉODORE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Mais ce que la cité nomme de ce nom est précisément ce qu'elle vise en posant ses lois ; et toutes ces lois, autant qu'elle peut croire et faire, c'est comme très utiles à soi-même qu'elle les pose. A-t-elle d'autres visées quand elle légifère ?

THÉODORE. — Aucune autre.

178 a SOCRATE. — Or atteint-elle toujours le but, et n'y a-t-il pas bien des cas où chaque cité le manque ?

THÉODORE. — A mon avis, du moins, il lui arrive de le manquer [2].

SOCRATE. — Le moyen de faire accepter plus universellement encore ces conclusions serait que la question embrassât l'entière extension de la forme où rentre l'utile : or elle s'étend bien, en fait, jusque sur le temps à venir [3]. Lorsqu'en effet nous légiférons, c'est escomptant l'utilité des lois ainsi posées dans le temps à venir. Ce qu'on escompte ainsi, l'appeler un futur serait expression correcte.

THÉODORE. — Absolument.

b SOCRATE. — Eh bien, voici donc quelles questions nous ferons à Protagoras et à tous autres qui soutiennent les

1. Cf. *supra*, 172 a/c.
2. Pour un parallèle exact de ce passage, cf. *Républ.*, 339 c.
3. Nos traités de logique distinguent eux-mêmes entre l'extension actuelle et l'extension possible. Forme (εἶδος) est, ici, synonyme de genre (γένος).

ἐθέλειν διισχυρίζεσθαι καὶ οὐχ ἥκιστα περὶ τὰ δίκαια, ὡς
παντὸς μᾶλλον ἃ ἂν θῆται πόλις δόξαντα αὑτῇ, ταῦτα καὶ ἔστι d
δίκαια τῇ θεμένῃ, ἕωσπερ ἂν κέηται· περὶ δὲ τἀγαθὰ οὐδένα
ἀνδρεῖον ἔθ᾽ οὕτως εἶναι ὥστε τολμᾶν διαμάχεσθαι ὅτι καὶ
ἃ ἂν ὠφέλιμα οἰηθεῖσα πόλις ἑαυτῇ θῆται, καὶ ἔστι τοσοῦτον
χρόνον ὅσον ἂν κέηται ὠφέλιμα, πλὴν εἴ τις τὸ ὄνομα λέγοι·
τοῦτο δέ που σκῶμμ᾽ ἂν εἴη πρὸς ὃ λέγομεν. Ἢ οὐχί ;

ΘΕΟ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Μὴ γὰρ λεγέτω τὸ ὄνομα, ἀλλὰ τὸ πρᾶγμα τὸ ὀνο- e
μαζόμενον θεωρείτω.

ΘΕΟ. Μὴ γάρ.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ὃ ἂν τοῦτο ὀνομάζῃ, τούτου δήπου στοχάζεται νομοθετουμένη, καὶ πάντας τοὺς νόμους, καθ᾽ ὅσον οἴεταί τε καὶ δύναται, ὡς ὠφελιμωτάτους ἑαυτῇ τίθεται· ἢ πρὸς ἄλλο τι βλέπουσα νομοθετεῖται ;

ΘΕΟ. Οὐδαμῶς. 178 a

ΣΩ. Ἦ οὖν καὶ τυγχάνει ἀεί, ἢ πολλὰ καὶ διαμαρτάνε ἑκάστη ;

ΘΕΟ. Οἶμαι ἔγωγε καὶ διαμαρτάνειν.

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν ἐνθένδε ἂν μᾶλλον πᾶς τις ὁμολογήσειεν ταὐτὰ ταῦτα, εἰ περὶ παντός τις τοῦ εἴδους ἐρωτῴη ἐν ᾧ καὶ τὸ ὠφέλιμον τυγχάνει ὄν· ἔστι δέ που καὶ περὶ τὸν μέλλοντα χρόνον. Ὅταν γὰρ νομοθετώμεθα, ὡς ἐσομένους ὠφελίμους τοὺς νόμους τιθέμεθα εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον· τοῦτο δὲ « μέλλον » ὀρθῶς ἂν λέγοιμεν.

ΘΕΟ. Πάνυ γε. b

ΣΩ. Ἴθι δή, οὑτωσὶ ἐρωτῶμεν Πρωταγόραν ἢ ἄλλον

c 9 τὰ om. B || d 2 τῇ θεμένῃ : τιθε- TY || τἀγαθὰ (τὰ ἀ- W) TW : τἀγαθοῦ B τοῦ ἀγαθοῦ Y et supra lin. W || d 3-4 καὶ ἃ ἂν : κἂν W || d 6 λέγομεν : ἐλέ- Y || ἢ οὐχί W : οὐχί BTY || e 1 λεγέτω... e 3 μὴ γάρ om. T || e 1 τὸ ὀνομαζόμενον W : ὃ- BTY || e 2 θεωρείτω TW : -εῖτο W[1] -εῖται BY || 178 a 2 ante πολλὰ add. καὶ T || a 3 ἑκάστη : -ῃ BT || a 4 διαμαρτάνειν YW : ἁμ- BT || a 6 τις : ἐστι Y[2] || a 10 μέλλον W : μᾶλλον BT et in marg. W μέλλον μᾶλλον Y || λέγοιμεν : ἐλέγχ- (sed λέγ- in marg.) W || b 2 ἴθι : ἴσθι W.

mêmes thèses : « Mesure de toutes choses est l'homme, dites-vous, ô Protagoras : du blanc, du lourd, du léger, et, sans aucune exception, de toutes impressions pareilles. Il en a, en effet, le critère en soi-même : donc, telles il les éprouve, telles il les croit, et, par suite, les croit vraies pour lui et, pour lui, existantes. N'est-ce pas exact ?

c Théodore. — Si fait.

Socrate. — Et de celles à venir, dirons-nous, ô Protagoras, a-t-il aussi le critère en soi-même et, telles il croit qu'elles seront, est-ce que telles aussi elles deviennent pour lui, sujet de cette croyance ? La chaleur, par exemple : l'un, le patient, croit qu'il sera pris de fièvre et qu'il aura tel degré de chaleur ; l'autre, le médecin, a la croyance contraire. Suivant laquelle de ces opinions l'avenir se réalisera-t-il ? Sera-ce suivant les deux ? Au médecin le patient ne sera-t-il, finalement, ni chaud ni fiévreux ; mais, à soi-même, l'un et l'autre[1] ?

Théodore. — Ce serait vraiment ridicule.

Socrate. — Mais, j'imagine, sur la douceur ou l'âcreté
d future d'un vin, c'est l'opinion de l'agriculteur, non point celle du joueur de cithare, qui aura valeur ?

Théodore. — Comment donc !

Socrate. — Et, sur la consonance ou dissonance future, le maître de gymnase ne prononcera point plus sûre opinion que le musicien à propos d'un accord que, précisément, l'instant d'après, le maître de gymnase trouvera, lui aussi, consonant.

Théodore. — En aucune façon.

Socrate. — Donc le futur dîneur, non cuisinier, ne peut, durant même les apprêts du festin, porter jugement qui vaille plus que celui du chef sur la saveur future. De ce qui,
e actuellement, est ou bien a été savoureux à chacun, notre discussion, en effet, n'a plus à faire débat. Mais de ce qui, dans le futur, à chacun semblera ou sera, chacun est-il, pour soi, le meilleur juge ? Est-ce que tu ne serais pas, toi, Protagoras, au moins du futur effet persuasif des discours sur

1. Cf. Aristote, *Métaph.*, 1010 b, 11-14 : « D'ailleurs, comme le dit Platon, en ce qui concerne les choses à venir, l'opinion de l'ignorant n'a certainement pas une autorité égale à celle du médecin, quand il s'agit de savoir, par exemple, si le patient recouvrera ou ne recouvrera pas la santé. »

τινὰ τῶν ἐκείνῳ τὰ αὐτὰ λεγόντων· « Πάντων μέτρον ἄνθρωπός ἐστιν », ὡς φατέ, ὦ Πρωταγόρα, λευκῶν βαρέων κούφων, οὐδενὸς ὅτου οὐ τῶν τοιούτων· ἔχων γὰρ αὐτῶν τὸ κριτήριον ἐν αὑτῷ, οἷα πάσχει τοιαῦτα οἰόμενος, ἀληθῆ τε οἴεται αὑτῷ καὶ ὄντα. Οὐχ οὕτω ;

ΘΕΟ. Οὕτω.

ΣΩ. Ἦ καὶ τῶν μελλόντων ἔσεσθαι, φήσομεν, ὦ Πρωταγόρα, ἔχει τὸ κριτήριον ἐν αὑτῷ, καί οἷα ἂν οἰηθῇ ἔσε- c
σθαι, ταῦτα καὶ γίγνεται ἐκείνῳ τῷ οἰηθέντι ; οἷον θερμή· ἆρ᾽ ὅταν τις οἰηθῇ ἰδιώτης αὑτὸν πυρετὸν λήψεσθαι καὶ ἔσεσθαι ταύτην τὴν θερμότητα, καὶ ἕτερος, ἰατρὸς δέ, ἀντοιηθῇ, κατὰ τὴν ποτέρου δόξαν φῶμεν τὸ μέλλον ἀποβήσεσθαι, ἢ κατὰ τὴν ἀμφοτέρων, καὶ τῷ μὲν ἰατρῷ οὐ θερμὸς οὐδὲ πυρέττων γενήσεται, ἑαυτῷ δὲ ἀμφότερα ;

ΘΕΟ. Γελοῖον μεντἂν εἴη.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ οἶμαι περὶ οἴνου γλυκύτητος καὶ αὐστηρότητος μελλούσης ἔσεσθαι ἡ τοῦ γεωργοῦ δόξα ἀλλ᾽ οὐχ ἡ τοῦ d
κιθαριστοῦ κυρία.

ΘΕΟ. Τί μήν ;

ΣΩ. Οὐδ᾽ ἂν αὖ περὶ ἀναρμόστου τε καὶ εὐαρμόστου ἐσομένου παιδοτρίβης ἂν βέλτιον δοξάσειεν μουσικοῦ, ὃ καὶ ἔπειτα αὐτῷ τῷ παιδοτρίβῃ δόξει εὐάρμοστον εἶναι.

ΘΕΟ. Οὐδαμῶς.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τοῦ μέλλοντος ἑστιάσεσθαι μὴ μαγειρικοῦ ὄντος, σκευαζομένης θοίνης, ἀκυροτέρα ἡ κρίσις τῆς τοῦ ὀψοποιοῦ περὶ τῆς ἐσομένης ἡδονῆς. Περὶ μὲν γὰρ τοῦ ἤδη ὄντος ἑκάστῳ ἡδέος ἢ γεγονότος μηδέν πω τῷ e
λόγῳ διαμαχώμεθα, ἀλλὰ περὶ τοῦ μέλλοντος ἑκάστῳ καὶ δόξειν καὶ ἔσεσθαι πότερον αὐτὸς αὑτῷ ἄριστος κριτής, ἢ σύ, ὦ Πρωταγόρα, τό γε περὶ λόγους πιθανὸν ἑκά-

b 3 τινὰ om. W || b 5 ὅτου οὐ : ὁτουοῦν Y || c 2 θερμή Timaeus Phrynichus : θερμά BTYW || c 3-4 καὶ ἔσεσθαι om. T || d 1 οὐχ : οὐχὶ W || d 4 ἂν om. Y || d 5 ὃ om. T || e 1 ἡδέος : -ως W || e 4 τό γε : τότε BT.

chacun de nous dans le tribunal, meilleur augure que l'un quelconque des profanes ?

THÉODORE. — Assurément, Socrate. Là-dessus, du moins, il se faisait fort de l'emporter sur tous.

SOCRATE. — Oui bien, par Zeus, ô mon doux ami. Autrement personne ne fût venu, pour causer avec lui, lui donner
179 a force argent, s'il n'eût su persuader à ses auditeurs que, de tout le futur, réalités comme opinions, ni devin ni personne autre n'était meilleur juge que lui.

THÉODORE. — C'est la pure vérité.

SOCRATE. — Législation et utilité n'ont-elles pas aussi pour objet le futur, et ne sera-t-il pas admis de tous qu'une cité qui légifère, à bien des reprises, inévitablement, passera à côté du plus utile ?

THÉODORE. — Bien certainement.

SOCRATE. — Nous ne manquerons donc point de mesure
b envers ton maître en lui disant que force lui sera de faire cet aveu : un homme est plus sage qu'un autre et c'est le plus sage qui est mesure ; mais que, moi qui ne sais point, force ne m'est en nulle façon d'être mesure, encore que, tout à l'heure, le plaidoyer fait en sa faveur me voulût, bon gré mal gré, forcer à l'être.

THÉODORE. — C'est bien là, me semble-t-il, Socrate, la plus facile prise qu'offre la thèse ; pourtant elle laisse prise encore en ce qu'aux opinions d'autrui elle donne valeur, alors que celles-ci, nous l'avons vu, à ses propres arguments, ne reconnaissent aucune sorte de vérité [1].

c SOCRATE. — Par bien d'autres raisons encore, Théodore, elle se laisserait contraindre à désavouer ainsi l'assertion que toute opinion de qui que ce soit est vraie. Mais, quand il s'agit de l'impression individuelle actuelle, source et des sensations et des opinions où celles-ci se traduisent, la vérité de telles impressions se laissera plus difficilement prendre en défaut. Peut-être, d'ailleurs, est-ce un non-sens que je dis là :

1. Cf. 171 a et suiv. (p. 200) et Aristote, *Métaph.*, 1012 b, 13-18 : « Toutes ces assertions encourent donc ce reproche si souvent fait : elles se détruisent elles-mêmes. Celui qui dit que tout est vrai affirme, entre autres, la vérité de l'assertion contraire à la sienne ; de sorte que la sienne n'est pas vraie ; car celui qui soutient la thèse contraire prétend qu'il n'est pas dans le vrai. » Cf. aussi *Euthydème*, 286 c et notre *Notice*, p. 136.

στῳ ἡμῶν ἐσόμενον εἰς δικαστήριον βέλτιον ἂν προδοξάσαις ἢ τῶν ἰδιωτῶν ὁστισοῦν ;

ΘΕΟ. Καὶ μάλα, ὦ Σώκρατες, τοῦτό γε σφόδρα ὑπισχνεῖτο πάντων διαφέρειν αὐτός.

ΣΩ. Νὴ Δία, ὦ μέλε· ἢ οὐδείς γ' ἂν αὐτῷ διελέγετο διδοὺς πολὺ ἀργύριον, εἰ μὴ τοὺς συνόντας ἔπειθεν ὅτι καὶ 179 a
τὸ μέλλον ἔσεσθαί τε καὶ δόξειν οὔτε μάντις οὔτε τις ἄλλος ἄμεινον κρίνειεν ἂν ἢ αὐτός [αὐτῷ].

ΘΕΟ. Ἀληθέστατα.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ αἱ νομοθεσίαι καὶ τὸ ὠφέλιμον περὶ τὸ μέλλον ἐστί, καὶ πᾶς ἂν ὁμολογοῖ νομοθετουμένην πόλιν πολλάκις ἀνάγκην εἶναι τοῦ ὠφελιμωτάτου ἀποτυγχάνειν ;

ΘΕΟ. Μάλα γε.

ΣΩ. Μετρίως ἄρα ἡμῖν πρὸς τὸν διδάσκαλόν σου εἰρήσεται ὅτι ἀνάγκη αὐτῷ ὁμολογεῖν σοφώτερόν τε ἄλλον b
ἄλλου εἶναι καὶ τὸν μὲν τοιοῦτον μέτρον εἶναι, ἐμοὶ δὲ τῷ ἀνεπιστήμονι μηδὲ ὁπωστιοῦν ἀνάγκην εἶναι μέτρῳ γίγνεσθαι, ὡς ἄρτι με ἠνάγκαζεν ὁ ὑπὲρ ἐκείνου λόγος, εἴτ' ἐβουλόμην εἴτε μή, τοιοῦτον εἶναι.

ΘΕΟ. Ἐκείνῃ μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, μάλιστα ἁλίσκεσθαι ὁ λόγος, ἁλισκόμενος καὶ ταύτῃ, ᾗ τὰς τῶν ἄλλων δόξας κυρίας ποιεῖ, αὗται δὲ ἐφάνησαν τοὺς ἐκείνου λόγους οὐδαμῇ ἀληθεῖς ἡγούμεναι.

ΣΩ. Πολλαχῇ, ὦ Θεόδωρε, καὶ ἄλλῃ ἂν τό γε τοιοῦτον c
ἁλοίη μὴ πᾶσαν παντὸς ἀληθῆ δόξαν εἶναι· περὶ δὲ τὸ παρὸν ἑκάστῳ πάθος, ἐξ ὧν αἱ αἰσθήσεις καὶ αἱ κατὰ ταύτας δόξαι γίγνονται, χαλεπώτερον ἑλεῖν ὡς οὐκ ἀληθεῖς.

179 a 1 μὴ : πῃ Heindorf δὴ Campbell || a 3 αὐτῷ secl. Schleiermacher || a 5 καὶ ante αἱ om. Y || a 7 ante πόλιν add. τὴν W || ἀνάγκην : -η TY || a 10 μετρίως... b 3 γίγνεσθαι habet Stob. I, L, 39 (vol. I, p. 480) || b 3 ὁπωστιοῦν : -τιν' οὖν W || ἀνάγκην : -η Stob. || c 1 πολλαχῇ... c 4 ἀληθεῖς habet Stob. ibid. || c 1 post πολλαχῇ add. οὖν Stob. || c 2 ἁλοίη : ἀλλ' οἴει Stob. || παντὸς : -ως Stob. || c 3 αἱ ante αἰσθήσεις om. Stobaei FP || ταύτας : ταῦτα Stob.

hors de prise elles sont, en effet, dès que le hasard les fait être[1]. Ceux qui les affirment évidentes et les proclament sciences auraient ainsi chance de dire ce qui est, et notre Théétète n'a point manqué de coup d'œil en posant son identité de sensation et science. Il nous faut donc serrer la chose
d de plus près, comme nous l'ordonna le plaidoyer pour Protagoras, et faire l'examen de cet être mobile en l'auscultant pour voir si sa résonnance annonce intégrité ou fêlure. La bataille engagée autour de lui ne manque ni d'ardeur ni de combattants.

Troisième essai de critique : réfutation du mobilisme.

THÉODORE. — Il s'en faut qu'elle manque d'ardeur : sur les côtes d'Ionie, elle se développe, au contraire, d'une façon grandiose. Les disciples d'Héraclite, en effet, soutenant la thèse que nous disons, mènent le chœur avec une vigueur extrême.

SOCRATE. — Raison de plus, mon cher Théodore, pour l'examiner, en la reprenant, cette fois, en son principe,
e telle qu'eux-mêmes nous la présentent.

THÉODORE. — Très certainement. Au fait, Socrate, sur ces doctrines Héraclitiennes ou, comme tu dis, Homériques et de plus antique provenance encore, argumenter avec les gens d'Ephèse en personne, pour autant qu'ils sont à se poser en experts, n'est pas plus possible qu'avec gens que le taon affole. Sans mentir, le mouvement que prêchent leurs livres les emporte. S'arrêter à l'argument, à la question, tranquillement attendre leur tour de répondre ou de
180 a questionner, leur est moins que rien habituel : c'est bien plutôt au-dessous du rien qu'au-dessous du peu qu'est le niveau de tranquillité de ces hommes. Quelque question que tu poses à l'un d'eux, de leur carquois, dirait-on, ils tirent formulettes énigmatiques et te les lancent comme flèches ; et si du sens de l'une tu cherches à te rendre compte, une autre t'a déjà frappé dont le sens est changé tout à neuf[2]. Tu ne viendras jamais à bout de rien avec aucun d'eux, pas plus, d'ailleurs, qu'eux-mêmes entre eux, bien attentifs qu'ils sont à ne

1. La vérité de l'impression individuelle actuelle a été concédée provisoirement plus haut, 171 d (p. 200), 178 e (p. 211).

2. Cf. *Notice*, p. 137/8 et, pour l'image des mots-flèches, *Protagoras*, 342 e.

Ἴσως δὲ οὐδὲν λέγω· ἀνάλωτοι γάρ, εἰ ἔτυχον, εἰσίν, καὶ
οἱ φάσκοντες αὐτὰς ἐναργεῖς τε εἶναι καὶ ἐπιστήμας τάχα
ἂν ὄντα λέγοιεν, καὶ Θεαίτητος ὅδε οὐκ ἀπὸ σκοποῦ εἴρη-
κεν αἴσθησιν καὶ ἐπιστήμην ταὐτὸν θέμενος. Προσιτέον
οὖν ἐγγυτέρω, ὡς ὁ ὑπὲρ Πρωταγόρου λόγος ἐπέταττε, καὶ d
σκεπτέον τὴν φερομένην ταύτην οὐσίαν διακρούοντα εἴτε
ὑγιὲς εἴτε σαθρὸν φθέγγεται· μάχη δ' οὖν περὶ αὐτῆς οὐ
φαύλη οὐδ' ὀλίγοις γέγονεν.

ΘΕΟ. Πολλοῦ καὶ δεῖ φαύλη εἶναι, ἀλλὰ περὶ μὲν τὴν
Ἰωνίαν καὶ ἐπιδίδωσι πάμπολυ. Οἱ γὰρ τοῦ Ἡρακλείτου
ἑταῖροι χορηγοῦσι τούτου τοῦ λόγου μάλα ἐρρωμένως.

ΣΩ. Τῷ τοι, ὦ φίλε Θεόδωρε, μᾶλλον σκεπτέον καὶ ἐξ
ἀρχῆς, ὥσπερ αὐτοὶ ὑποτείνονται. e

ΘΕΟ. Παντάπασι μὲν οὖν. Καὶ γάρ, ὦ Σώκρατες, περὶ
τούτων τῶν Ἡρακλειτείων ἤ, ὥσπερ σὺ λέγεις, Ὁμηρείων
καὶ ἔτι παλαιοτέρων, αὐτοῖς μὲν τοῖς περὶ τὴν Ἔφεσον,
ὅσοι προσποιοῦνται ἔμπειροι, οὐδὲν μᾶλλον οἷόν τε
διαλεχθῆναι ἢ τοῖς οἰστρῶσιν. Ἀτεχνῶς γὰρ κατὰ τὰ συγ-
γράμματα φέρονται, τὸ δ' ἐπιμεῖναι ἐπὶ λόγῳ καὶ ἐρωτή-
ματι καὶ ἡσυχίως ἐν μέρει ἀποκρίνασθαί τε καὶ ἐρέσθαι ἧττον
αὐτοῖς ἔνι ἢ τὸ μηδέν· μᾶλλον δὲ ὑπερβάλλει τὸ οὐδ' οὐδὲν 180 a
πρὸς τὸ μηδὲ σμικρὸν ἐνεῖναι τοῖς ἀνδράσιν ἡσυχίας. Ἀλλ'
ἄν τινά τι ἔρῃ, ὥσπερ ἐκ φαρέτρας ῥηματίσκια αἰνιγμα-
τώδη ἀνασπῶντες ἀποτοξεύουσι, κἂν τούτου ζητῇς λόγον
λαβεῖν τί εἴρηκεν, ἑτέρῳ πεπλήξῃ καινῶς μετωνομασμένῳ.
Περανεῖς δὲ οὐδέποτε οὐδὲν πρὸς οὐδένα αὐτῶν· οὐδέ γε
ἐκεῖνοι αὐτοὶ πρὸς ἀλλήλους, ἀλλ' εὖ πάνυ φυλάττουσι τὸ

c 8 προσιτέον... 181 **a** 3 τἀναντία habet Eus. *Praep. Euang.* XIV, 4 || **d** 2 διακρούοντα : ἀκού- B || **d** 5 φαύλη δεῖ Y || **d** 6 πάμπολυ : -υν B || **d** 8 τῷ τοι : τοῦτο ut uidetur T || μᾶλλον : μάλα T || καὶ om. TY || **e** 4 καὶ : τε καὶ W Eus. || **e** 5 post ἔμπειροι add. εἶναι Y (et alibi constanter Plato) || οἷόν τε : οἴονται W || **e** 6 κατὰ : καὶ Y || **e** 8 ἀποκρίνασθαί : -εσθαί W Eusebii O || τε καὶ W Eus. : καὶ BTY || **180 a** 1 τὸ οὐδ' οὐδὲν : τὸ δ' οὐδὲν W || **a** 4 ἀνασπῶντες : -νται Y || **a** 6 οὐδέποτε : οὐδέπω W.

b rien laisser se fixer ni dans leur argument ni dans leurs propres âmes, car ils croient, j'imagine, que ce serait là quelque chose d'arrêté ; ce contre quoi ils mènent grande guerre et, pour autant qu'ils peuvent, le rejettent de partout.

Socrate. — Peut-être, Théodore, as-tu vu ces hommes au combat, mais, dans leurs heures de trêve, ne les as-tu point fréquentés, car ils ne te sont point compagnons. Et pourtant, j'imagine que ces doctrines, c'est dans le loisir qu'ils les expliquent aux élèves qu'ils veulent former à leur image.

Théodore. — A quels élèves, excellent ami ? Aucun d'entre
c eux n'est élève d'un autre : ils poussent tout seuls, recevant, d'où que le vent souffle, leurs inspirations respectives et chacun tenant pour rien le savoir du voisin[1]. Eux donc, voulais-je dire, jamais ne te rendront raison ni de bon ni de mauvais gré : il faut les prendre et les étudier comme tu ferais un problème[2].

Socrate. — Ta formule est convenable. Quant au problème, les premiers à nous le transmettre ne furent-ils pas
d les anciens, voilant de poésie, pour la foule, leur pensée, que les générateurs de tout le reste des choses, Océan et Téthys, ne sont qu'ondes fluentes, et que rien n'est immobile ? Ceux qui vinrent après eux, évidemment plus savants, en firent la démonstration au grand jour, à seule fin que les savetiers mêmes pussent, à les entendre, se pénétrer de leur sagesse, cesser de sottement croire qu'il y a des êtres qui sont immobiles et d'autres qui sont mûs, apprendre qu'au contraire tout se meut et, de cet enseignement, reporter sur eux l'honneur. Mais j'ai failli oublier, Théodore, que d'autres leur ont opposé des déclarations contraires, par exemple :

e « Immobile est le nom où se parfait le Tout[3] »

et tant d'autres déclarations où les Mélisse et les Parménide

1. Les philosophes de la cité platonicienne (*Républ.*, 520 b) n'ont point « poussé tout seuls » : aussi n'ont-ils point le droit d'être des « dilettantes ».

2. « Comme ils ne posent aucun principe, ils suppriment toute discussion et toute raison » (Aristote, *Métaph.*, 1063 b, 11 ; cf. 1006 a, 13). Le *Sophiste* dira (246 d) : « Nous n'avons point souci de leurs personnes ; c'est la vérité que nous cherchons. »

3. D'après le texte qu'ont reconstitué Buttmann et Cobet, Parménide disait que l'être est assujetti « à demeurer entier et immobile ; aussi n'est-ce que pur nom » (οὖλον ἀκίνητόν τ' ἔμεναι· τῷ πάντ'

μηδὲν βέβαιον ἐᾶν εἶναι μήτ' ἐν λόγῳ μήτ' ἐν ταῖς αὑτῶν b
ψυχαῖς, ἡγούμενοι, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, αὐτὸ στάσιμον εἶναι·
τούτῳ δὲ πάνυ πολεμοῦσιν, καὶ καθ' ὅσον δύνανται πανταχόθεν ἐκβάλλουσιν.

ΣΩ. Ἴσως, ὦ Θεόδωρε, τοὺς ἄνδρας μαχομένους ἑώρακας, εἰρηνεύουσιν δὲ οὐ συγγέγονας· οὐ γάρ σοι ἑταῖροί εἰσιν. Ἀλλ' οἶμαι τὰ τοιαῦτα τοῖς μαθηταῖς ἐπὶ σχολῆς φράζουσιν, οὓς ἂν βούλωνται ὁμοίους αὑτοῖς ποιῆσαι.

ΘΕΟ. Ποίοις μαθηταῖς, ὦ δαιμόνιε ; οὐδὲ γίγνεται τῶν
τοιούτων ἕτερος ἑτέρου μαθητής, ἀλλ' αὐτόματοι ἀναφύον- c
ται ὁπόθεν ἂν τύχῃ ἕκαστος αὐτῶν ἐνθουσιάσας, καὶ τὸν ἕτερον ὁ ἕτερος οὐδὲν ἡγεῖται εἰδέναι. Παρὰ μὲν οὖν τούτων, ὅπερ ᾖα ἐρῶν, οὐκ ἄν ποτε λάβοις λόγον οὔτε ἑκόντων οὔτε ἀκόντων· αὐτοὺς δὲ δεῖ παραλαβόντας ὥσπερ πρόβλημα ἐπισκοπεῖσθαι.

ΣΩ. Καὶ μετρίως γε λέγεις. Τὸ δὲ δὴ πρόβλημα ἄλλο τι
παρειλήφαμεν παρὰ μὲν τῶν ἀρχαίων μετὰ ποιήσεως ἐπι-
κρυπτομένων τοὺς πολλούς, ὡς ἡ γένεσις τῶν ἄλλων πάν- d
των Ὠκεανός τε καὶ Τηθὺς ῥεύματα τυγχάνει καὶ οὐδὲν ἕστηκε, παρὰ δὲ τῶν ὑστέρων ἅτε σοφωτέρων ἀναφανδὸν ἀποδεικνυμένων, ἵνα καὶ οἱ σκυτοτόμοι αὐτῶν τὴν σοφίαν μάθωσιν ἀκούσαντες καὶ παύσωνται ἠλιθίως οἰόμενοι τὰ μὲν ἑστάναι, τὰ δὲ κινεῖσθαι τῶν ὄντων, μαθόντες δὲ ὅτι πάντα κινεῖται τιμῶσιν αὐτούς ; ὀλίγου δὲ ἐπελαθόμην, ὦ Θεόδωρε, ὅτι ἄλλοι αὖ τἀναντία τούτοις ἀπεφήναντο, οἷον

† ἀκίνητον τελέθει τῷ παντὶ ὄνομ' εἶναι † e

καὶ ἄλλα ὅσα Μέλισσοί τε καὶ Παρμενίδαι ἐναντιούμενοι

b 1 ante λόγῳ add. τῷ W || c 2 ἐνθουσιάσας : -ᾶσθαι W^{1} || c 4 ὅπερ ᾖα ἐρῶν T Eus. Dam. II 294, 26 : ὅπεριηι ἀέρων B ὅπερ ᾖ ἀέρων W ὅπερ ᾖ ἐρῶν Y || c 7 γε om. YW || τὸ δὲ Eus. : το δε W τό γε BTY || c 8 παρὰ : ἢ παρὰ Y || d 2 ῥεύματα : καὶ ῥεύματα W ῥεῦμα Eus. || ante τυγχάνει add. <ὄντα> Burnet || d 6 μαθόντες δὲ om. TY || d 7 δὲ : δεῖν Y || e 1 de hoc uersu uide Diels *Vorsokratiker* 18 B, 8,38 || ἀκίνητον : -α Y || e 2 καὶ ἄλλα : ἀλλὰ καὶ Y.

se dressent en face d'eux tous et protestent que tout est un et se tient immobile en soi-même, n'ayant point de place en laquelle se mouvoir. Envers tous ces gens, ami, quelle sera notre attitude ? Pas à pas avançant, voilà que, sans y avoir pris garde, entre les deux partis nous nous voyons tombés et si, par quelque issue, nous ne trouvons recours en la fuite,
181 a nous le paierons comme ceux qui, dans les palestres, jouant aux barres, se laissent attraper par les deux partis et tirailler entre les deux camps. Il nous faut donc, à mon avis, examiner d'abord ceux-là mêmes auxquels nous nous sommes attaqués dès le début : les fluents. S'il nous paraît y avoir valeur en ce qu'ils disent, aux efforts qu'ils font pour nous attirer nous joindrons nos propres efforts, essayant d'échapper à l'emprise des autres ; mais si ceux qui immobilisent le Tout nous semblent dire plus vrai, nous chercherons chez eux notre refuge contre ceux qui meuvent jusqu'à l'im-
b mobile. Que si les deux partis nous apparaissent ne rien dire de convenable, nous nous donnerons le ridicule de croire qu'il y a valeur en ce que nous disons, nous, gens de rien, après avoir, contre des gens vénérables par l'âge et la sagesse, prononcé un arrêt d'exclusion. Vois donc, Théodore, si nous avons avantage à nous risquer en un tel péril.

Théodore. — Ce qui serait inacceptable, Socrate, ce serait de renoncer à examiner ce que, de part et d'autre, prétendent ces hommes.

Socrate. — L'examen semble s'imposer, puisque tu le désires avec tant d'ardeur. A mon avis, la question initiale
c de l'enquête sur le mouvement est celle-ci : que peut-on jamais vouloir dire en affirmant que tout se meut ? Voici ce que j'entends : est-ce d'une seule forme de mouvement que l'on veut parler ou, comme il me paraît, de deux ? Mais que je ne sois point seul à donner mon avis : prends ta part de risque, toi aussi, pour que nous soyons associés dans la punition, si punition doit s'ensuivre. Et dis-moi : appelles-tu se mouvoir changer de place aussi bien que tourner sur place ?

Théodore. — Pour moi, oui.

ὄνομ' ἔσται) tout le devenir qu'ont imaginé les mortels (Cf. *Notice* du *Parménide*, p. 14). Un tel vers se prêtait bien mal à une citation : Platon cite un texte accommodé déjà ou bien l'accommode en citant vaguement de mémoire.

πᾶσι τούτοις διισχυρίζονται, ὡς ἕν τε πάντα ἐστὶ καὶ ἕστηκεν αὐτὸ ἐν αὑτῷ οὐκ ἔχον χώραν ἐν ᾗ κινεῖται. Τούτοις οὖν, ὦ ἑταῖρε, πᾶσι τί χρησόμεθα ; κατὰ σμικρὸν γὰρ προϊόντες λελήθαμεν ἀμφοτέρων εἰς τὸ μέσον πεπτωκότες,
καὶ ἂν μή πῃ ἀμυνόμενοι διαφύγωμεν, δίκην δώσομεν ὥσπερ 181 a
οἱ ἐν ταῖς παλαίστραις διὰ γραμμῆς παίζοντες, ὅταν ὑπ᾽ ἀμφοτέρων ληφθέντες ἕλκωνται εἰς τἀναντία. Δοκεῖ οὖν μοι τοὺς ἑτέρους πρότερον σκεπτέον, ἐφ᾽ οὕσπερ ὡρμήσαμεν, τοὺς ῥέοντας, καὶ ἐὰν μέν τι φαίνωνται λέγοντες, συνέλξομεν μετ᾽ αὐτῶν ἡμᾶς αὐτούς, τοὺς ἑτέρους ἐκφυγεῖν πειρώμενοι· ἐὰν δὲ οἱ τοῦ ὅλου στασιῶται ἀληθέστερα λέγειν δοκῶσι, φευξόμεθα παρ᾽ αὐτοὺς ἀπ᾽ αὖ τῶν τὰ ἀκί-
νητα κινούντων. Ἀμφότεροι δ᾽ ἂν φανῶσι μηδὲν μέτριον b
λέγοντες, γελοῖοι ἐσόμεθα ἡγούμενοι ἡμᾶς μέν τι λέγειν φαύλους ὄντας, παμπαλαίους δὲ καὶ πασσόφους ἄνδρας ἀποδεδοκιμακότες. Ὅρα οὖν, ὦ Θεόδωρε, εἰ λυσιτελεῖ εἰς τοσοῦτον προϊέναι κίνδυνον.

ΘΕΟ. Οὐδὲν μὲν οὖν ἀνεκτόν, ὦ Σώκρατες, μὴ οὐ διασκέψασθαι τί λέγουσιν ἑκάτεροι τῶν ἀνδρῶν.

ΣΩ. Σκεπτέον ἂν εἴη σοῦ γε οὕτω προθυμουμένου. Δοκεῖ
οὖν μοι ἀρχὴ εἶναι τῆς σκέψεως κινήσεως πέρι, ποῖόν τί c
ποτε ἄρα λέγοντές φασι τὰ πάντα κινεῖσθαι. Βούλομαι δὲ λέγειν τὸ τοιόνδε· πότερον ἕν τι εἶδος αὐτῆς λέγουσιν ἤ, ὥσπερ ἐμοὶ φαίνεται, δύο ; μὴ μέντοι μόνον ἐμοὶ δοκείτω, ἀλλὰ συμμέτεχε καὶ σύ, ἵνα κοινῇ πάσχωμεν ἄν τι καὶ δέῃ. Καί μοι λέγε· ἆρα κινεῖσθαι καλεῖς ὅταν τι χώραν ἐκ χώρας μεταβάλλῃ ἢ καὶ ἐν τῷ αὐτῷ στρέφηται ;

ΘΕΟ. Ἔγωγε.

e 5 τί om. W || e 6 προϊόντες : ἰόντες (sed προ supra lin.) W || 181 a 8 παρ᾽ αὐτοὺς ἀπ᾽ αὖ τῶν Schleiermacher : παρ᾽ αὐτοὺς ἀπ᾽ αὐτῶν Y ἀπ᾽ αὐτῶν τῶν παρ᾽ αὐτοὺς BW τῶν παρ᾽ αὐτοὺς ἀπ᾽ αὐτῶν T || τὰ : καὶ τὰ TY || b 2 ἡγούμενοι : -μεθα B || b 6 ἀνεκτόν : ἀνετέον Madvig || c 2 φασι om. TY || c 6 καί μοι... d 6 φοράν habet Stob. I, xix, 8 (vol. I, p. 167) || c 7 καὶ om. W.

SOCRATE. — Voilà donc qui sera une première forme. Mais, demeurant sur place, vieillir ; de blanc devenir noir, ou,
d de mou, dur, ou s'altérer par quelque autre altération ; n'est-il pas juste de voir là une nouvelle forme de mouvement ?

THÉODORE. — A moi, du moins, cela me semble juste.

SOCRATE. — C'est, à vrai dire, nécessaire. Je dis donc que voilà deux formes de mouvement : altération et translation[1].

THÉODORE. — Et tu as raison de le dire.

SOCRATE. — Cette distinction faite, reprenons ici le dialogue avec ceux qui prétendent que tout se meut, et demandons : « Ce tout, dites-vous qu'il se meut à la fois de ces
e deux mouvements, translation et altération ; ou qu'il se meut, ici, des deux mouvements ; là, de l'un seulement ? »

THÉODORE. — Mais, par Zeus, je ne sais, moi, que dire. Eux, j'imagine, diront : des deux mouvements à la fois.

SOCRATE. — S'ils ne le disent, mon ami, ce qui leur apparaîtra se mouvoir leur apparaîtra aussi bien immobile, et ils n'auront pas plus de droit à la formule « tout se meut » qu'à la formule « tout est immobile ».

THÉODORE. — Tu dis la pure vérité.

SOCRATE. — Puisque donc il faut que tout se meuve et qu'il n'y ait, en rien, absence de mouvement, c'est donc de
182 a toutes espèces de mouvement que toujours tout se meut[2].

THÉODORE. — Nécessairement.

SOCRATE. — Examine donc cet aspect de leur doctrine. De la chaleur, de la blancheur, de toute détermination que ce soit, n'avons-nous pas dit qu'ils décrivaient la génération à peu près comme suit[3] : translation de chacune d'elles et de la sensation correspondante dans l'intervalle situé entre l'agent et le patient ; le patient devenant sentant et non point sensation ;

1. Voir la même classification dans le *Parménide* (138 b/c, p. 73). Si Socrate l'enseigne à Théétète comme une nouveauté, cela ne veut point dire que notre dialogue soit antérieur au *Parménide*. Théétète, lui, n'a ni lu le *Parménide*, ni entendu disserter le vieux philosophe.

2. Aucune de ces formules ne sera vraie absolument. Il n'est pas vrai que tout soit immobile, si tout se meut au moins d'une espèce de mouvement. Il n'est pas vrai, d'une façon absolue, que tout se meuve, si l'on peut dire, par exemple, que quelque chose n'est pas mû du mouvement d'altération.

3. Cf. 156 d/e.

ΣΩ. Τοῦτο μὲν τοίνυν ἓν ἔστω εἶδος. Ὅταν δὲ ᾖ μὲν ἐν
τῷ αὐτῷ, γηράσκῃ δέ, ἢ μέλαν ἐκ λευκοῦ ἢ σκληρὸν ἐκ d
μαλακοῦ γίγνηται, ἤ τινα ἄλλην ἀλλοίωσιν ἀλλοιῶται, ἆρα
οὐκ ἄξιον ἕτερον εἶδος φάναι κινήσεως;

ΘΕΟ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἀναγκαῖον μὲν οὖν· δύο δὴ λέγω τούτω εἴδη κινή-
σεως, ἀλλοίωσιν, τὴν δὲ φοράν.

ΘΕΟ. Ὀρθῶς γε λέγων.

ΣΩ. Τοῦτο τοίνυν οὕτω διελόμενοι διαλεγώμεθα ἤδη τοῖς
τὰ πάντα φάσκουσιν κινεῖσθαι καὶ ἐρωτῶμεν· Πότερον πᾶν
φατε ἀμφοτέρως κινεῖσθαι, φερόμενόν τε καὶ ἀλλοιούμενον, e
ἢ τὸ μέν τι ἀμφοτέρως, τὸ δ᾽ ἑτέρως;

ΘΕΟ. Ἀλλὰ μὰ Δί᾽ ἔγωγε οὐκ ἔχω εἰπεῖν· οἶμαι δ᾽ ἂν
φάναι ἀμφοτέρως.

ΣΩ. Εἰ δέ γε μή, ὦ ἑταῖρε, κινούμενά τε αὐτοῖς καὶ
ἑστῶτα φανεῖται, καὶ οὐδὲν μᾶλλον ὀρθῶς ἕξει εἰπεῖν ὅτι
κινεῖται τὰ πάντα ἢ ὅτι ἕστηκεν.

ΘΕΟ. Ἀληθέστατα λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὴ κινεῖσθαι αὐτὰ δεῖ, τὸ δὲ μὴ κινεῖ-
σθαι μὴ ἐνεῖναι μηδενί, πάντα δὴ πᾶσαν κίνησιν ἀεὶ κινεῖ- 182 a
ται.

ΘΕΟ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Σκόπει δή μοι τόδε αὐτῶν· τῆς θερμότητος ἢ λευ-
κότητος ἢ ὁτουοῦν γένεσιν οὐχ οὕτω πως ἐλέγομεν φάναι
αὐτούς, φέρεσθαι ἕκαστον τούτων ἅμα αἰσθήσει μεταξὺ τοῦ
ποιοῦντός τε καὶ πάσχοντος, καὶ τὸ μὲν πάσχον αἰσθητι-
κὸν ἀλλ᾽ οὐκ αἴσθησιν ἔτι γίγνεσθαι, τὸ δὲ ποιοῦν ποιόν τι

d 1 ἢ σκληρὸν ἐκ μαλακοῦ post γίγνηται transp. in marg. W || **d** 2 ἀλλοιῶται : -οῦται Stob. || **d** 4 ἔμοιγε δοκεῖ : om. Stob. deleuit Badham || **d** 5 ἀναγκαῖον μὲν οὖν Theodoro tribuit B || εἴδη κινήσεως τούτω T || **d** 6 φοράν W : περι- BTY Stob. || **e** 5 μή : μοι Y || αὐτοῖς W : ἑαυτοῖς BTY || **182 a** 1 ἐνεῖναι W : ἓν εἶναι BTY || **a** 7 αἰσθητικὸν *Laur.* 85, 6 : -θητὸν BTYW -θητὴν Buttmann -θανόμενον Heindorf || **a** 8 ἔτι : om. W secl. Burnet || ποιόν τι ex emend. W : ποιοῦν τι BY ποιοῦν, τι T.

l'agent devenant qualifié et non point qualité ? Peut-être cette « qualité » est-elle pour toi un nom insolite en même temps qu'incompréhensible en sa généralité globale. Je
b détaillerai donc. L'agent ne devient ni chaleur ni blancheur, mais chaud et blanc. Il en est ainsi pour tout le reste, car tu te rappelles, j'imagine, ce que, précédemment, nous disions : rien n'est par soi unité définie ; agent et patient ne le sont pas davantage ; mais, se venant unir l'un à l'autre pour engendrer sensations et sensibles, ils deviennent, l'un, qualifié de telles qualifications ; l'autre, sentant.

Théodore. — Je me le rappelle. Comment l'aurais-je oublié ?

Socrate. — Quant aux détails, n'ayons cure de savoir s'ils
c les expliquent de cette manière ou d'une autre. Mais l'objet qui amena cet exposé, ne le perdons point de vue, et demandons : « Tout se meut et s'écoule, telle est, n'est-ce pas, votre affirmation ? »

Théodore. — Oui.

Socrate. — Donc des deux formes de mouvement par nous distinguées : translation et altération ?

Théodore. — Comment non, si, du moins, c'est au sens plein du mot qu'il faut que tout se meuve ?

Socrate. — C'est que, s'il n'y avait que translation sans altération, on pourrait dire encore ce qu'est, en son écoulement, le contenu de cette translation, n'est-il pas vrai ?

Théodore. — Oui donc.

d Socrate. — Mais puisqu'il n'y a même pas cela de stable que ce qui s'écoule s'écoule blanc ; puisque cela même change, si bien que, de la blancheur en tant que telle, il y a flux et changement en une autre couleur, de façon qu'on ne la puisse prendre, sous ce rapport, en délit de stabilité, y aura-t-il jamais rien sur quoi l'on puisse mettre un nom de couleur déterminée avec assurance de faire, là, correcte appellation ?

Théodore. — Et le moyen, Socrate ? Le moyen de fixer n'importe quoi de ce genre, puisque, dès que l'on parle, aussi vite se dérobe l'objet, fluent par définition [1] ?

Socrate. — Que dirons-nous alors de toute sensation quel-

1. « Aurait-on le droit de dire, de ce qui passe sans cesse, d'abord qu'il est ceci, ensuite qu'il est tel ? Ne va-t-il pas, tandis que nous parlons, nécessairement devenir autre, se dérober, ne plus être soi ? » (*Cratyle*, 439 d).

ἀλλ' οὐ ποιότητα ; ἴσως οὖν ἡ « ποιότης » ἅμα ἀλλόκοτόν
τε φαίνεται ὄνομα καὶ οὐ μανθάνεις ἀθρόον λεγόμενον· κατὰ
μέρη οὖν ἄκουε. Τὸ γὰρ ποιοῦν οὔτε θερμότης οὔτε λευ- b
κότης, θερμὸν δὲ καὶ λευκὸν γίγνεται, καὶ τἆλλα οὕτω·
μέμνησαι γάρ που ἐν τοῖς πρόσθεν ὅτι οὕτως ἐλέγομεν, ἓν
μηδὲν αὐτὸ καθ' αὑτὸ εἶναι, μηδ' αὖ τὸ ποιοῦν ἢ πάσχον,
ἀλλ' ἐξ ἀμφοτέρων πρὸς ἄλληλα συγγιγνομένων τὰς αἰσθή-
σεις καὶ τὰ αἰσθητὰ ἀποτίκτοντα τὰ μὲν ποι' ἄττα γίγνε-
σθαι, τὰ δὲ αἰσθανόμενα.

ΘΕΟ. Μέμνημαι· πῶς δ' οὔ ;

ΣΩ. Τὰ μὲν τοίνυν ἄλλα χαίρειν ἐάσωμεν, εἴτε ἄλλως c
εἴτε οὕτως λέγουσιν· οὗ δ' ἕνεκα λέγομεν, τοῦτο μόνον
φυλάττωμεν, ἐρωτῶντες· Κινεῖται καὶ ῥεῖ, ὥς φατε, τὰ
πάντα ; ἦ γάρ ;

ΘΕΟ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀμφοτέρας ἃς διειλόμεθα κινήσεις, φερό-
μενά τε καὶ ἀλλοιούμενα ;

ΘΕΟ. Πῶς δ' οὔ ; εἴπερ γε δὴ τελέως κινήσεται.

ΣΩ. Εἰ μὲν τοίνυν ἐφέρετο μόνον, ἠλλοιοῦτο δὲ μή,
εἴχομεν ἄν που εἰπεῖν οἷα ἄττα ῥεῖ τὰ φερόμενα· ἢ πῶς
λέγομεν ;

ΘΕΟ. Οὕτως.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δὲ οὐδὲ τοῦτο μένει, τὸ λευκὸν ῥεῖν τὸ d
ῥέον, ἀλλὰ μεταβάλλει, ὥστε καὶ αὐτοῦ τούτου εἶναι ῥοήν,
τῆς λευκότητος, καὶ μεταβολὴν εἰς ἄλλην χρόαν, ἵνα μὴ
ἁλῷ ταύτῃ μένον, ἆρά ποτε οἷόν τέ τι προσειπεῖν χρῶμα,
ὥστε καὶ ὀρθῶς προσαγορεύειν ;

ΘΕΟ. Καὶ τίς μηχανή, ὦ Σώκρατες ; ἢ ἄλλο γέ τι τῶν
τοιούτων, εἴπερ ἀεὶ λέγοντος ὑπεξέρχεται ἅτε δὴ ῥέον ;

ΣΩ. Τί δὲ περὶ αἰσθήσεως ἐροῦμεν ὁποιασοῦν, οἷον τῆς

b 3 ἐν : καὶ ἐν BW || πρόσθεν : ἔμπρο- W || b 5 ἀλλ' om. Y || c 1 ἐάσωμεν : -ομεν W || c 3 τὰ om. W || c 11 λέγομεν : -ωμεν B || d 1 τοῦτο : τότε T || d 2 τούτου : τοῦ T.

e conque, vision ou audition, par exemple ? Qu'elles subsistent jamais en cet état de vision ou d'audition ?

Théodore. — Il ne le faut point dire, assurément, s'il est entendu que tout se meut.

Socrate. — Il ne faut donc point les appeler vision plutôt que non-vision, ni déterminer aucune autre sensation comme telle plutôt que non-telle, si, du moins, tout se meut de toutes espèces de mouvements.

Théodore. — Non, en effet.

Socrate. — Et pourtant c'est bien dans la sensation que consiste la science : nous l'avons affirmé, moi comme Théétète.

Théodore. — Vous l'avez affirmé.

Socrate. — Ce n'est donc pas science plus que non-science qu'énonça notre réponse, quand on nous demandait de dire ce qu'est la science.

183 a Théodore. — Vraisemblablement.

Socrate. — Beau résultat de notre effort à perfectionner cette réponse, alors que nous nous sommes travaillés à démontrer l'universel mouvement pour, précisément, donner à la réponse un aspect correct. Et voici, ce semble, l'aspect que nous obtenons. Si tout se meut, toute réponse qu'on fera, sur quelque sujet qu'on la fasse, sera pareillement correcte : et dire qu'il en est ainsi, et dire qu'il n'en est point ainsi, ou, si tu veux, qu'il n'en devient point ainsi, pour éviter d'immobiliser nos fluents, ne fût-ce que dans nos formules.

Théodore. — Ta formule est exacte.

Socrate. — Sauf toutefois, Théodore, en ses « ainsi » et « pas ainsi ». Car il ne faut même pas dire ce mot « ainsi », vu que
b « ainsi » n'impliquerait plus mouvement ; ni « pas ainsi », cela n'étant point davantage mouvement. Quelque autre vocable reste donc à forger pour ceux qui prônent cette doctrine, car, pour l'heure, ils n'ont plus aucun terme qui s'ajuste à leur hypothèse, sauf, peut-être, que le « pas même ainsi » leur serait encore le mieux adapté dans sa portée indéfinie [1].

Théodore. — C'est bien la plus propre expression qui leur convienne.

Socrate. — Ainsi, Théodore, de ton ami nous voilà quittes :

1. Cf. Aristote, *Métaph.*, 1008 a, 30-36. « Ils en arrivent enfin à la négation pure : ni ainsi ni pas ainsi. Sans quoi, il y aurait quelque chose de déterminé. »

τοῦ ὁρᾶν ἢ ἀκούειν ; μένειν ποτὲ ἐν αὐτῷ τῷ ὁρᾶν ἢ e
ἀκούειν ;

ΘΕΟ. Οὔκουν δεῖ γε, εἴπερ πάντα κινεῖται.

ΣΩ. Οὔτε ἄρα ὁρᾶν προσρητέον τι μᾶλλον ἢ μὴ ὁρᾶν, οὐδέ τιν' ἄλλην αἴσθησιν μᾶλλον ἢ μή, πάντων γε πάντως κινουμένων.

ΘΕΟ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Καὶ μὴν αἴσθησίς γε ἐπιστήμη, ὡς ἔφαμεν ἐγώ τε καὶ Θεαίτητος.

ΘΕΟ. Ἦν ταῦτα.

ΣΩ. Οὐδὲν ἄρα ἐπιστήμην μᾶλλον ἢ μὴ ἐπιστήμην ἀπεκρινάμεθα ἐρωτώμενοι ὅτι ἐστὶν ἐπιστήμη.

ΘΕΟ. Ἐοίκατε. 183 a

ΣΩ. Καλὸν ἂν ἡμῖν συμβαίνοι τὸ ἐπανόρθωμα τῆς ἀποκρίσεως, προθυμηθεῖσιν ἀποδεῖξαι ὅτι πάντα κινεῖται, ἵνα δὴ ἐκείνη ἡ ἀπόκρισις ὀρθὴ φανῇ. Τὸ δ', ὡς ἔοικεν, ἐφάνη, εἰ πάντα κινεῖται, πᾶσα ἀπόκρισις, περὶ ὅτου ἄν τις ἀποκρίνηται, ὁμοίως ὀρθὴ εἶναι, οὕτω τ' ἔχειν φάναι καὶ μὴ οὕτω, εἰ δὲ βούλει, γίγνεσθαι, ἵνα μὴ στήσωμεν αὐτοὺς τῷ λόγῳ.

ΘΕΟ. Ὀρθῶς λέγεις.

ΣΩ. Πλήν γε, ὦ Θεόδωρε, ὅτι « οὕτω » τε εἶπον καὶ
« οὐχ οὕτω ». Δεῖ δὲ οὐδὲ τοῦτο « οὕτω » λέγειν — οὐδὲ
γὰρ ἂν ἔτι κινοῖτο « οὕτω » — οὐδ' αὖ « μὴ οὕτω » — b
οὐδὲ γὰρ τοῦτο κίνησις — ἀλλά τιν' ἄλλην φωνὴν θετέον τοῖς τὸν λόγον τοῦτον λέγουσιν, ὡς νῦν γε πρὸς τὴν αὑτῶν ὑπόθεσιν οὐκ ἔχουσι ῥήματα, εἰ μὴ ἄρα τὸ « οὐδ' οὕτως » μάλιστ' ἂν αὐτοῖς ἁρμόττοι, ἄπειρον λεγόμενον.

ΘΕΟ. Οἰκειοτάτη γοῦν διάλεκτος αὕτη αὐτοῖς.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ Θεόδωρε, τοῦ τε σοῦ ἑταίρου ἀπηλ-

e 5 οὐδέ: οὔτε Dissen || e 10 ἦν ταῦτα om. T || 183 a 7 αὐτοὺς : αυτοὺς B αὑτοὺς Schanz || a 9 ὀρθῶς: -ότατα W || a 10 τε: γε W || a 11 post τοῦτο et mox post κινοῖτο add. τὸ Schleiermacher || b 5 μάλιστ' ἂν W: μάλιστα δ' οὕτως ἂν BTY || b 6 γοῦν edd.: γ' οὖν BW οὖν TY.

fini de lui concéder que tout homme, en toutes choses, est
c mesure, à moins qu'on ne dise « homme de sens ». Que science soit sensation, nous ne le lui concéderons pas davantage, du moins pas en suivant la méthode du « tout se meut », et sauf le cas où notre Théétète aurait un autre avis à formuler.

Un entr'acte sur Parménide.

THÉODORE. — Excellemment dit, Socrate : car, cela terminé, je dois aussi être quitte de te répondre. C'était le terme convenu : sitôt que la discussion de la thèse de Protagoras prendrait fin.

d THÉÉTÈTE. — Point toutefois, Théodore, avant que Socrate et toi, de ceux qui proclament le Tout immobile, n'ayez achevé l'examen promis tout à l'heure.

THÉODORE. — Un jeune homme comme toi, Théétète, enseigner à des vieillards l'injustice et le mépris des conventions ? Prépare-toi plutôt à rendre raison à Socrate de ce qui reste encore.

THÉÉTÈTE. — Si lui vraiment le désire. J'aurais eu pourtant plaisir à entendre discuter les doctrines dont je parle.

THÉODORE. — C'est appeler « cavaliers dans la plaine » que de provoquer Socrate aux arguments. Tu n'as qu'à faire questions et tu auras ce plaisir.

e SOCRATE. — Mais je ne crois pas, Théodore, que, sur les sujets où Théétète m'invite, je me rende à son appel.

THÉODORE. — Pourquoi ne point t'y rendre ?

SOCRATE. — Sur Mélissos et les autres partisans de l'unité et de l'immobilité du Tout, j'aurais, honte certes, à risquer une enquête brutale ; moins de honte pourtant qu'à traiter ainsi l'unité qu'est Parménide. Car Parménide m'apparaît, comme le héros d'Homère, « vénérable à mon sens autant que redoutable[1] ». J'ai approché l'homme quand j'étais bien
184 a jeune encore et lui bien vieux : il m'apparut alors avoir des profondeurs absolument sublimes[2]. Aussi craindrais-je que la teneur même de ses paroles ne nous restât incomprise et que sa pensée ne nous dépassât bien plus encore. Ma plus grande crainte est de voir l'objet qui donna l'essor à notre argumentation, la définition de la science, finalement abandonné

1. *Iliade*, III, 172.
2. Cf. *Notice Générale*, p. XIII, et *Notice* du *Parménide*, p. 10.

λάγμεθα, καὶ οὔπω συγχωροῦμεν αὐτῷ πάντ᾽ ἄνδρα πάντων
χρημάτων μέτρον εἶναι, ἂν μὴ φρόνιμός τις ᾖ· ἐπιστήμην c
τε αἴσθησιν οὐ συγχωρησόμεθα κατά γε τὴν τοῦ πάντα
κινεῖσθαι μέθοδον, εἰ μή τί πως ἄλλως Θεαίτητος ὅδε
λέγει.

ΘΕΟ. Ἄριστ᾽ εἴρηκας, ὦ Σώκρατες· τούτων γὰρ περαν-
θέντων καὶ ἐμὲ δεῖ ἀπηλλάχθαι σοι ἀποκρινόμενον κατὰ
τὰς συνθήκας, ἐπειδὴ τὸ περὶ τοῦ Πρωταγόρου λόγου τέλος
σχοίη.

ΘΕΑΙ. Μὴ πρίν γ᾽ ἄν, ὦ Θεόδωρε, Σωκράτης τε καὶ σὺ
τοὺς φάσκοντας αὖ τὸ πᾶν ἑστάναι διέλθητε, ὥσπερ ἄρτι d
προύθεσθε.

ΘΕΟ. Νέος ὤν, ὦ Θεαίτητε, τοὺς πρεσβυτέρους ἀδικεῖν
διδάσκεις ὁμολογίας παραβαίνοντας; ἀλλὰ παρασκευάζου
ὅπως τῶν ἐπιλοίπων Σωκράτει δώσεις λόγον.

ΘΕΑΙ. Ἐάνπερ γε βούληται. Ἥδιστα μεντἂν ἤκουσα
περὶ ὧν λέγω.

ΘΕΟ. « Ἱππέας εἰς πεδίον » προκαλῇ Σωκράτη εἰς λό-
γους προκαλούμενος· ἐρώτα οὖν καὶ ἀκούσῃ.

ΣΩ. Ἀλλά μοι δοκῶ, ὦ Θεόδωρε, περί γε ὧν κελεύει
Θεαίτητος οὐ πείσεσθαι αὐτῷ. e

ΘΕΟ. Τί δὴ οὖν οὐ πείσεσθαι;

ΣΩ. Μέλισσον μὲν καὶ τοὺς ἄλλους, οἳ ἓν ἑστὸς λέγουσι
τὸ πᾶν, αἰσχυνόμενος μὴ φορτικῶς σκοπῶμεν, ἧττον αἰσχύ-
νομαι ἢ ἕνα ὄντα Παρμενίδην. Παρμενίδης δέ μοι φαίνε-
ται, τὸ τοῦ Ὁμήρου, « αἰδοῖός τέ μοι » εἶναι ἅμα « δεινός
τε ». Συμπροσέμειξα γὰρ δὴ τῷ ἀνδρὶ πάνυ νέος πάνυ
πρεσβύτῃ, καί μοι ἐφάνη βάθος τι ἔχειν παντάπασι γεν-
ναῖον. Φοβοῦμαι οὖν μὴ οὔτε τὰ λεγόμενα συνιῶμεν, τί τε 184 a
διανοούμενος εἶπε πολὺ πλέον λειπώμεθα, καὶ τὸ μέγιστον,

b 8 οὔπω : οὕτω B || **c** 2 τε : τε καὶ W || **c** 3 εἰ W : ἢ εἰ BTY || τί del. Schanz || **c** 6 δεῖ : ἔδει Burnet || **d** 10 δοκῶ : -εῖ supra lin. W² || **e** 3 μὲν om. W || **e** 7 συμπροσέμειξα : συνέμιξα (sed προσ supra συν) W || **184 a** 1 τί τε : μή τι Y || **a** 2 λειπώμεθα : -όμεθα W.

devant l'invasion turbulente des arguments, pour peu qu'on leur cède l'entrée. D'ailleurs celui qu'à cette heure nous réveillons est d'une complexité inimaginable : le traiter en hors d'œuvre serait lui faire injure ; à l'examiner à fond, il s'amplifiera jusqu'à éclipser la question de la science. Il nous
b faut éviter l'un et l'autre danger, mais plutôt nous tourner vers Théétète et, de ses conceptions sur la science, essayer de le délivrer par notre art maïeutique.

Théodore. — Il faut donc en agir ainsi, puisque bon te semble.

Dernier essai de critique : la connaissance par l'âme.

Socrate. — Encore toutefois, Théétète, sur une certaine portion du sujet précédent retiendrai-je ton examen. C'est la sensation qui est science, as-tu répondu, n'est-ce pas ?

Théétète. — Oui.

Socrate. — Si donc l'on te demandait : «Par quoi l'homme voit-il le blanc et le noir ? par quoi perçoit-il, à l'audition, l'aigu et le grave ? » Tu dirais, j'imagine : « par les yeux et par les oreilles ».

Théétète. — Quant à moi, oui.

c Socrate. — La facilité dans le maniement des noms et des expressions, le dédain de la précision minutieuse ne sont point, en général, indice d'un manque de race ; c'est plutôt le contraire qui marque l'âme serve. Mais la nécessité l'impose en certains cas. Elle impose, par exemple, dans le cas présent, de reprendre ce que ta réponse actuelle a d'incorrect. Réfléchis, en effet : quelle réponse est la plus correcte ? Dire que les yeux sont ce par quoi nous voyons, ou ce au moyen de quoi nous voyons ; et les oreilles ce par quoi nous entendons, ou ce au moyen de quoi nous entendons ?

Théétète. — Ce au moyen de quoi nous percevons chaque sensation, penserai-je, Socrate, plutôt que ce par quoi.

d Socrate. — Il serait, en effet, vraiment étrange, mon jeune ami, qu'une pluralité de sensations fussent assises en nous comme dans des chevaux de bois et qu'il n'y eût point une forme unique, âme ou ce que tu voudras, où toutes ensemble convergent, et par laquelle, usant d'elles comme d'instruments, nous percevons tous les sensibles.

Théétète. — Cette explication me semble plus vraie que l'autre.

οὗ ἕνεκα ὁ λόγος ὥρμηται, ἐπιστήμης πέρι τί ποτ' ἐστίν, ἄσκεπτον γένηται ὑπὸ τῶν ἐπεισκωμαζόντων λόγων, εἴ τις αὐτοῖς πείσεται· ἄλλως τε καὶ ὃν νῦν ἐγείρομεν πλήθει ἀμήχανον, εἴτε τις ἐν παρέργῳ σκέψεται, ἀνάξι' ἂν πάθοι, εἴτε ἱκανῶς, μηκυνόμενος τὸ τῆς ἐπιστήμης ἀφανιεῖ. Δεῖ δὲ οὐδέτερα, ἀλλὰ Θεαίτητον ὧν κυεῖ περὶ ἐπιστήμης b
πειρᾶσθαι ἡμᾶς τῇ μαιευτικῇ τέχνῃ ἀπολῦσαι.

ΘΕΟ. Ἀλλὰ χρή, εἰ δοκεῖ, οὕτω ποιεῖν.

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν, ὦ Θεαίτητε, τοσόνδε περὶ τῶν εἰρημένων ἐπίσκεψαι. Αἴσθησιν γὰρ δὴ ἐπιστήμην ἀπεκρίνω· ἦ γάρ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ οὖν τίς σε ὧδ' ἐρωτῴη· « Τῷ τὰ λευκὰ καὶ μέλανα ὁρᾷ ἄνθρωπος καὶ τῷ τὰ ὀξέα καὶ βαρέα ἀκούει »; εἴποις ἂν οἶμαι « Ὄμμασί τε καὶ ὠσίν ».

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τὸ δὲ εὐχερὲς τῶν ὀνομάτων τε καὶ ῥημάτων καὶ c
μὴ δι' ἀκριβείας ἐξεταζόμενον τὰ μὲν πολλὰ οὐκ ἀγεννές, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ τούτου ἐναντίον ἀνελεύθερον, ἔστι δὲ ὅτε ἀναγκαῖον, οἷον καὶ νῦν ἀνάγκη ἐπιλαβέσθαι τῆς ἀποκρίσεως ἣν ἀποκρίνῃ, ᾗ οὐκ ὀρθή. Σκόπει γάρ· ἀπόκρισις ποτέρα ὀρθοτέρα, ᾧ ὁρῶμεν τοῦτο εἶναι ὀφθαλμούς, ἢ δι' οὗ ὁρῶμεν, καὶ ᾧ ἀκούομεν ὦτα, ἢ δι' οὗ ἀκούομεν;

ΘΕΑΙ. Δι' ὧν ἕκαστα αἰσθανόμεθα, ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, μᾶλλον ἢ οἷς.

ΣΩ. Δεινὸν γάρ που, ὦ παῖ, εἰ πολλαί τινες ἐν ἡμῖν d
ὥσπερ ἐν δουρείοις ἵπποις αἰσθήσεις ἐγκάθηνται, ἀλλὰ μὴ εἰς μίαν τινὰ ἰδέαν, εἴτε ψυχὴν εἴτε ὅτι δεῖ καλεῖν, πάντα ταῦτα συντείνει, ᾗ διὰ τούτων οἷον ὀργάνων αἰσθανόμεθα ὅσα αἰσθητά.

ΘΕΑΙ. Ἀλλά μοι δοκεῖ οὕτω μᾶλλον ἢ ἐκείνως.

b 1 ὧν : ὃν B || ἐπιστήμης πέρι W || b 9 ante βαρέα add. τὰ W || c 2 δι' om. Y || c 3 ἐναντίον om. Y || d 3 ὅτι : ὅ TY || d 4 ᾗ : ἢ Y || ὀργάνων : -ῳ ut uidetur B[1].

SOCRATE. — Ce que je te veux faire préciser en cela, c'est s'il y a en nous un pouvoir, toujours le même, par lequel, avec les yeux comme moyens, nous atteignons le blanc et le noir et, par le moyen des autres sens, d'autres sensibles, et si,
e interrogé, tu serais capable de rapporter tout cela au corps ? Peut-être vaut-il mieux que la réponse à cela vienne de toi directement plutôt que d'être laborieusement cherchée par moi en ton lieu et place. Dis-moi : chacun des sens au moyen desquels tu perçois le chaud, le sec, le léger, le doux, est-ce que tu ne l'attribues pas au corps ? Le rapportes-tu à quelque autre chose ?

THÉÉTÈTE. — A rien d'autre.

SOCRATE. — Accorderas-tu de bon gré que ce que tu perçois par le canal d'une faculté t'est imperceptible par le canal
185 a d'une autre ? Que la perception qui te vient par l'ouïe ne peut te venir par la vue, que celle qui te vient par la vue ne peut te venir par le canal de l'ouïe ?

THÉÉTÈTE. — Comment pourrais-je m'y refuser ?

SOCRATE. — Si donc ta pensée conçoit quelque chose qui appartienne aux deux perceptions à la fois, ce n'est ni par le canal du premier de ces organes, ni par le canal du second, que t'en pourrait venir la perception commune.

THÉÉTÈTE. — Certainement non.

SOCRATE. — Ainsi, relativement au son et à la couleur, ce premier caractère commun est-il saisi par ta pensée, que tous les deux sont ?

THÉÉTÈTE. — Oui certes.

SOCRATE. — Et donc aussi que chacun d'eux est différent de l'autre, mais identique à soi-même ?

b THÉÉTÈTE. — Comment donc !

SOCRATE. — Qu'ensemble ils sont deux et que chacun est un ?

THÉÉTÈTE. — Oui encore.

SOCRATE. — Et leur dissemblance ou ressemblance mutuelle, es-tu capable d'en faire l'examen ?

THÉÉTÈTE. — Peut-être.

SOCRATE. — Tout cela donc, par quel canal, à leur sujet, t'en vient la pensée ? Ni par le canal de l'ouïe, en effet, ni par celui de la vue ne peut être saisi ce qu'ils ont de commun. Voici encore qui témoigne de ce que nous disons : s'il était possible de déterminer, pour tous les deux, leur salinité ou

ΣΩ. Τοῦδέ τοι ἕνεκα αὐτά σοι διακριβοῦμαι, εἴ τινι
ἡμῶν αὐτῶν τῷ αὐτῷ διὰ μὲν ὀφθαλμῶν ἐφικνούμεθα λευκῶν
τε καὶ μελάνων, διὰ δὲ τῶν ἄλλων ἑτέρων αὖ τινῶν, καὶ
ἕξεις ἐρωτώμενος πάντα τὰ τοιαῦτα εἰς τὸ σῶμα ἀνα- e
φέρειν; ἴσως δὲ βέλτιον σὲ λέγειν αὐτὰ ἀποκρινόμενον
μᾶλλον ἢ ἐμὲ ὑπὲρ σοῦ πολυπραγμονεῖν. Καί μοι λέγε·
θερμὰ καὶ σκληρὰ καὶ κοῦφα καὶ γλυκέα δι' ὧν αἰσθάνῃ,
ἆρα οὐ τοῦ σώματος ἕκαστα τίθης; ἢ ἄλλου τινός;

ΘΕΑΙ. Οὐδενὸς ἄλλου.

ΣΩ. Ἦ καὶ ἐθελήσεις ὁμολογεῖν ἃ δι' ἑτέρας δυνάμεως
αἰσθάνῃ, ἀδύνατον εἶναι δι' ἄλλης ταῦτ' αἰσθέσθαι, οἷον ἃ 185 a
δι' ἀκοῆς, δι' ὄψεως, ἢ ἃ δι' ὄψεως, δι' ἀκοῆς;

ΘΕΑΙ. Πῶς γὰρ οὐκ ἐθελήσω;

ΣΩ. Εἴ τι ἄρα περὶ ἀμφοτέρων διανοῇ, οὐκ ἂν διά γε
τοῦ ἑτέρου ὀργάνου, οὐδ' αὖ διὰ τοῦ ἑτέρου περὶ ἀμφο-
τέρων αἰσθάνοι' ἄν.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Περὶ δὴ φωνῆς καὶ περὶ χρόας πρῶτον μὲν αὐτὸ
τοῦτο περὶ ἀμφοτέρων ἦ διανοῇ, ὅτι ἀμφοτέρω ἐστόν;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ὅτι ἑκάτερον ἑκατέρου μὲν ἕτερον,
ἑαυτῷ δὲ ταὐτόν;

ΘΕΑΙ. Τί μήν; b

ΣΩ. Καὶ ὅτι ἀμφοτέρω δύο, ἑκάτερον δὲ ἕν;

ΘΕΑΙ. Καὶ τοῦτο.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ εἴτε ἀνομοίω εἴτε ὁμοίω ἀλλήλοιν,
δυνατὸς εἶ ἐπισκέψασθαι;

ΘΕΑΙ. Ἴσως.

ΣΩ. Ταῦτα δὴ πάντα διὰ τίνος περὶ αὐτοῖν διανοῇ;
οὔτε γὰρ δι' ἀκοῆς οὔτε δι' ὄψεως οἷόν τε τὸ κοινὸν
λαμβάνειν περὶ αὐτῶν. Ἔτι δὲ καὶ τόδε τεκμήριον περὶ οὗ

d 8 ἐφικνούμεθα: διικν- TY || **e** 4 σκληρά: ξηρὰ TY || **185 a** 1 ταῦτ': ταύτης TY τούτων uulg. || **a** 9 ἦ om. W || **b** 6 ἴσως: ἴσως πως W.

non-salinité, tu sais pouvoir dire ce par quoi tu la détermines,
c et ce n'est, apparemment, ni la vue ni l'ouïe, mais quelque chose d'autre.

Théétète. — Naturellement. N'est-ce pas la faculté dont la langue est l'instrument ?

Socrate. — Bonne réponse. Mais par quel instrument s'exerce la faculté qui te révélera ce qui est commun à ces sensibles, comme à tout le reste, et que tu désignes par « est » ou « n'est pas » et par tous autres termes énumérés, à leur sujet, dans nos dernières questions ? A tous ces communs quels organes affecteras-tu, dont puisse se servir, comme instrument pour percevoir chacun d'eux, ce qui, en nous, perçoit ?.

Théétète. — Tu veux parler de l'être et du non-être, de la ressemblance et dissemblance, de l'identité et de la différence, de l'unité enfin et de tout autre nombre concevable à
d leur sujet[1]. Evidemment ta question vise aussi le pair, l'impair et autres déterminations qui s'ensuivent, et, pour tout cela, tu demandes au moyen de quel organe corporel nous en avons, par l'âme, la perception.

Socrate. — Tu suis merveilleusement, Théétète : c'est tout à fait cela que je demande.

Théétète. — Mais, par Zeus, Socrate, je ne saurais trouver de réponse, sinon qu'à mon avis, la première chose à dire est que les communs n'ont point, comme les sensibles,
e d'organe propre. C'est l'âme qui, elle-même et par elle-même, m'apparaît faire, en tous objets, cet examen des communs.

Socrate. — Tu es beau, Théétète. Théodore était dans le faux en te disant laid ; car qui parle bien est beau et bon. Tu es non-seulement beau, mais bienfaisant pour moi par l'abondance d'arguments dont tu me fais quitte, s'il t'apparaît vraiment que, certaines observations, l'âme les fait elle-même et par son propre canal et, les autres, par le canal des facultés du corps[2]. C'était là, en effet, ma propre persuasion ; mais je désirais que tu l'eusses toi-même.

186 a Théétète. — Mais c'est bien ainsi que la chose, au moins, m'apparaît.

1. Cf. *Notice*, p. 139 et 140, et voir comment la *République* (522 b-526 a) décrit la naissance de l'idée de nombre.

2. *Faculté* et *organe* s'équivalent ici. Cf. J. Souilhé, *Etude sur le terme δύναμις dans les dialogues de Platon*, p. 164/5.

λέγομεν· εἰ γὰρ δυνατὸν εἴη ἀμφοτέρω σκέψασθαι ἆρ' ἐστὸν ἁλμυρὼ ἢ οὔ, οἶσθ' ὅτι ἕξεις εἰπεῖν ᾧ ἐπισκέψῃ, καὶ τοῦτο οὔτε ὄψις οὔτε ἀκοὴ φαίνεται, ἀλλά τι ἄλλο. c

ΘΕΑΙ. Τί δ' οὐ μέλλει, ἥ γε διὰ τῆς γλώττης δύναμις ;

ΣΩ. Καλῶς λέγεις. Ἡ δὲ δὴ διὰ τίνος δύναμις τό τ' ἐπὶ πᾶσι κοινὸν καὶ τὸ ἐπὶ τούτοις δηλοῖ σοι, ᾧ τὸ « ἔστιν » ἐπονομάζεις καὶ τὸ « οὐκ ἔστι » καὶ ἃ νυνδὴ ἠρωτῶμεν περὶ αὐτῶν ; τούτοις πᾶσι ποῖα ἀποδώσεις ὄργανα δι' ὧν αἰσθάνεται ἡμῶν τὸ αἰσθανόμενον ἕκαστα ;

ΘΕΑΙ. Οὐσίαν λέγεις καὶ τὸ μὴ εἶναι, καὶ ὁμοιότητα καὶ ἀνομοιότητα, καὶ τὸ ταὐτόν τε καὶ τὸ ἕτερον, ἔτι δὲ ἕν τε καὶ τὸν ἄλλον ἀριθμὸν περὶ αὐτῶν. Δῆλον δὲ ὅτι d
καὶ ἀρτιόν τε καὶ περιττὸν ἐρωτᾷς, καὶ τἆλλα ὅσα τούτοις ἕπεται, διὰ τίνος ποτὲ τῶν τοῦ σώματος τῇ ψυχῇ αἰσθανόμεθα.

ΣΩ. Ὑπέρευ, ὦ Θεαίτητε, ἀκολουθεῖς, καὶ ἔστιν ἃ ἐρωτῶ αὐτὰ ταῦτα.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μὰ Δία, ὦ Σώκρατες, ἔγωγε οὐκ ἂν ἔχοιμι εἰπεῖν, πλήν γ' ὅτι μοι δοκεῖ τὴν ἀρχὴν οὐδ' εἶναι τοιοῦτον οὐδὲν τούτοις ὄργανον ἴδιον ὥσπερ ἐκείνοις, ἀλλ' αὐτὴ δι' αὑτῆς ἡ ψυχὴ τὰ κοινά μοι φαίνεται περὶ πάντων ἐπισ- e
κοπεῖν.

ΣΩ. Καλὸς γὰρ εἶ, ὦ Θεαίτητε, καὶ οὐχ, ὡς ἔλεγε Θεόδωρος, αἰσχρός· ὁ γὰρ καλῶς λέγων καλός τε καὶ ἀγαθός. Πρὸς δὲ τῷ καλῷ εὖ ἐποίησάς με μάλα συχνοῦ λόγου ἀπαλλάξας, εἰ φαίνεταί σοι τὰ μὲν αὐτὴ δι' αὑτῆς ἡ ψυχὴ ἐπισκοπεῖν, τὰ δὲ διὰ τῶν τοῦ σώματος δυνάμεων. Τοῦτο γὰρ ἦν ὃ καὶ αὐτῷ μοι ἐδόκει, ἐβουλόμην δὲ καὶ σοὶ δόξαι.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μὴν φαίνεταί γε. 186 a

b 10 ἀμφοτέρω BW : -έρως TY || **c** 5 καὶ ἃ W : ἃ BTY || νυνδὴ ἠρωτῶμεν TW : νυνδὴ πρώτῳ μὲν B νῦν διερωτῶμεν Y || **c** 8 τὸ om. W || **d** 6 ἐρωτῶ : -ᾷς Y || **d** 9 ὄργανον ἴδιον : ὀργανίδιον B || **e** 1 πάντων : ἀπ- W || **e** 4 τε : γε W || **e** 7 ἐπισκοπεῖν : -οῦσα W.

SOCRATE. — En quel rang poses-tu donc l'être ? Car c'est bien lui qui a la plus universelle extension [1].

THÉÉTÈTE. — Je le range, pour moi, au nombre de ces objets que l'âme s'efforce d'atteindre elle-même et sans intermédiaire.

SOCRATE. — Le semblable aussi et le dissemblable et l'identique et le différent ?

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Et le beau, le laid, le bien, le mal ?

THÉÉTÈTE. — C'est de telles déterminations surtout que l'âme me paraît examiner l'être en les comparant mutuellement, quand elle met en balance, dans son calcul intérieur,
b passé, présent et avenir.

SOCRATE. — Fais halte ici. La sécheresse du sec, n'est-ce pas par le tact qu'elle la sentira, et la mollesse du mou pareillement ?

THÉÉTÈTE. — Si.

SOCRATE. — Mais sur leur être, la dualité de leur être, leur mutuelle opposition, l'être enfin de cette opposition, c'est l'âme elle-même qui, d'un retour fréquent sur chacun et de leur confrontation mutuelle, essaie de dégager pour nous un jugement.

THÉÉTÈTE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Donc, sitôt nés et par don de nature, hommes
c et bêtes ont pouvoir de sensation pour toutes impressions qui, par le canal du corps, cheminent vers l'âme. Mais les raisonnements qui confrontent ces impressions en leurs rapports à l'être et à l'utile, c'est par l'effort, avec le temps, au prix d'un multiple labeur et d'un long écolage qu'ils parviennent à se former en ceux où, toutefois, ils se forment [2] ?

THÉÉTÈTE. — Absolument.

SOCRATE. — Celui-là peut-il atteindre la vérité qui n'atteint même pas jusqu'à l'être ?

THÉÉTÈTE. — Impossible.

SOCRATE. — Et là où l'on n'atteindra pas la vérité, pourra-t-on jamais avoir science ?

1. Le *Sophiste* dira (243 d) que c'est « le plus grand et le chef de bande » et montrera qu'il « circule à travers tous les genres » (259 a).

2. Cf. *Timée*, 51 a. Pour Aristote (*Métaph.*, 992 a/b), la connaissance de l'universel sera un privilège quasi-divin.

ΣΩ. Ποτέρων οὖν τίθης τὴν οὐσίαν; τοῦτο γὰρ μάλιστα ἐπὶ πάντων παρέπεται.

ΘΕΑΙ. Ἐγὼ μὲν ὧν αὐτὴ ἡ ψυχὴ καθ᾽ αὑτὴν ἐπορέγεται.

ΣΩ. Ἦ καὶ τὸ ὅμοιον καὶ τὸ ἀνόμοιον καὶ τὸ ταὐτὸν καὶ ἕτερον;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τί δέ; καλὸν καὶ αἰσχρὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ κακόν;

ΘΕΑΙ. Καὶ τούτων μοι δοκεῖ ἐν τοῖς μάλιστα πρὸς ἄλληλα σκοπεῖσθαι τὴν οὐσίαν, ἀναλογιζομένη ἐν ἑαυτῇ τὰ γεγονότα καὶ τὰ παρόντα πρὸς τὰ μέλλοντα. b

ΣΩ. Ἔχε δή· ἄλλο τι τοῦ μὲν σκληροῦ τὴν σκληρότητα διὰ τῆς ἐπαφῆς αἰσθήσεται, καὶ τοῦ μαλακοῦ τὴν μαλακότητα ὡσαύτως;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τὴν δέ γε οὐσίαν καὶ ὅτι ἐστὸν καὶ τὴν ἐναντιότητα πρὸς ἀλλήλω καὶ τὴν οὐσίαν αὖ τῆς ἐναντιότητος αὐτὴ ἡ ψυχὴ ἐπανιοῦσα καὶ συμβάλλουσα πρὸς ἄλληλα κρίνειν πειρᾶται ἡμῖν.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰ μὲν εὐθὺς γενομένοις πάρεστι φύσει αἰσθάνεσθαι ἀνθρώποις τε καὶ θηρίοις, ὅσα διὰ τοῦ σώμα- c
τος παθήματα ἐπὶ τὴν ψυχὴν τείνει· τὰ δὲ περὶ τούτων ἀναλογίσματα πρός τε οὐσίαν καὶ ὠφέλειαν μόγις καὶ ἐν χρόνῳ διὰ πολλῶν πραγμάτων καὶ παιδείας παραγίγνεται οἷς ἂν καὶ παραγίγνηται;

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Οἷόν τε οὖν ἀληθείας τυχεῖν, ᾧ μηδὲ οὐσίας;

ΘΕΑΙ. Ἀδύνατον.

ΣΩ. Οὗ δὲ ἀληθείας τις ἀτυχήσει, ποτὲ τούτου ἐπιστήμων ἔσται;

186 a 7 ante ἕτερον add. τὸ W || b 2 ἄλλο τι : ἀλλ᾽ ὅτι W || b 7 τῆς : τὴν Y || b 9 πειρᾶται : -ᾶσθαι TY || c 7 ᾧ : οὗ Heindorf || c 9 οὗ δ᾽ : οὐδέ (sed rasura supra υ) B.

d **Théétète.** — Comment le pourrait-on, Socrate ?

Socrate. — Ce n'est donc point dans les impressions que réside la science, mais dans le raisonnement sur les impressions ; car l'être et la vérité, ici, ce semble, se peuvent atteindre, et, là, ne le peuvent [1].

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Appelleras-tu donc du même nom et ceci et cela, que séparent de telles différences ?

Théétète. — Ce ne serait pas juste.

Socrate. — Quel nom donc vas-tu restituer à l'un : au voir, entendre, odorer, se refroidir, s'échauffer ?

e **Théétète.** — Sentir. Voilà mon terme : quel autre trouver ?

Socrate. — Et, d'un nom général, tu appelles tout cela sensation ?

Théétète. — Nécessairement.

Socrate. — A qui, nous l'affirmons, n'appartient point d'atteindre la vérité ; car elle n'atteint point l'être.

Théétète. — Non, certes.

Socrate. — Ni, par conséquent, la science.

Théétète. — Non plus.

Socrate. — Il ne se pourra donc jamais faire, Théétète, que sensation et science soient identiques.

Théétète. — Il appparaît que non, Socrate. Et voilà maintenant prouvé, le plus manifestement possible, que la science est différente de la sensation.

187 a **Socrate.** — Encore ne fut-ce point l'objet initial de notre dialogue de trouver ce que la science n'est point, mais bien de trouver ce qu'elle est. Toutefois ce nous est une sérieuse avance de n'avoir plus du tout à la chercher dans la sensation, mais dans l'acte, quelque nom qu'il porte, par lequel l'âme s'applique seule et directement à l'étude des êtres [2].

1. Cf. *Phédon*, 65 b et suiv. : les sensations du corps n'ont ni exactitude ni clarté, et, si l'âme doit atteindre quelque chose de la vérité et de l'être, ce ne peut être que dans le raisonnement (ἐν τῷ λογίζεσθαι). Sur la portée de cette solution, cf. *Notice*, p. 139/140, et comparer Malebranche, *Entretiens sur la Métaphysique*, V, 2 : « Ce ne sont point nos sens, mais la raison jointe à nos sens, qui nous éclaire et nous fait connaître la vérité. »

2. Cet acte a deux moments : pensée discursive, puis intuition. Théétète n'envisagera que le premier.

ΘΕΑΙ. Καὶ πῶς ἄν, ὦ Σώκρατες; d

ΣΩ. Ἐν μὲν ἄρα τοῖς παθήμασιν οὐκ ἔνι ἐπιστήμη, ἐν δὲ τῷ περὶ ἐκείνων συλλογισμῷ· οὐσίας γὰρ καὶ ἀληθείας ἐνταῦθα μέν, ὡς ἔοικε, δυνατὸν ἅψασθαι, ἐκεῖ δὲ ἀδύνατον.

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ἦ οὖν ταὐτὸν ἐκεῖνό τε καὶ τοῦτο καλεῖς, τοσαύτας διαφορὰς ἔχοντε;

ΘΕΑΙ. Οὔκουν δὴ δίκαιόν γε.

ΣΩ. Τί οὖν δὴ ἐκείνῳ ἀποδίδως ὄνομα, τῷ ὁρᾶν ἀκούειν ὀσφραίνεσθαι ψύχεσθαι θερμαίνεσθαι;

ΘΕΑΙ. Αἰσθάνεσθαι ἔγωγε· τί γὰρ ἄλλο; e

ΣΩ. Σύμπαν ἄρ' αὐτὸ καλεῖς αἴσθησιν;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ὧι γε, φαμέν, οὐ μέτεστιν ἀληθείας ἅψασθαι· οὐδὲ γὰρ οὐσίας.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Οὐδ' ἄρ' ἐπιστήμης.

ΘΕΑΙ. Οὐ γάρ.

ΣΩ. Οὐκ ἄρ' ἂν εἴη ποτέ, ὦ Θεαίτητε, αἴσθησίς τε καὶ ἐπιστήμη ταὐτόν.

ΘΕΑΙ. Οὐ φαίνεται, ὦ Σώκρατες. Καὶ μάλιστά γε νῦν καταφανέστατον γέγονεν ἄλλο ὂν αἰσθήσεως ἐπιστήμη.

ΣΩ. Ἀλλ' οὔ τι μὲν δὴ τούτου γε ἕνεκα ἠρχόμεθα διαλεγόμενοι, ἵνα εὕρωμεν τί ποτ' οὐκ ἔστ' ἐπιστήμη, ἀλλὰ τί ἔστιν. Ὅμως δὲ τοσοῦτόν γε προβεβήκαμεν, ὥστε μὴ ζητεῖν αὐτὴν ἐν αἰσθήσει τὸ παράπαν ἀλλ' ἐν ἐκείνῳ τῷ ὀνόματι, ὅτι ποτ' ἔχει ἡ ψυχή, ὅταν αὐτὴ καθ' αὑτὴν πραγματεύηται περὶ τὰ ὄντα. 187 a

d 7 ἦ οὖν TY : ἢ οὐ W ἢ οὔ : B (Theaeteto tribuens) || ταὐτόν : -όν, B || τοῦτο YW : ταὐτὸ T ταὐτὸν B || d 9 δὴ : ἂν δὴ TY || e 12 καταφανέστατον : -τερον Y || 187 a 6 ante πραγματεύηται add. ἡ ψυχὴ Y.

THÉÉTÈTE. — Mais le nom de cet acte, Socrate, est, à ce que je crois, juger.

SOCRATE. — Tu as raison de le croire, ami. Considère donc maintenant si, reprenant la question à neuf, tout ce qui pré-
b cède étant effacé, tu y vois quelque peu plus clair au point où tu es rendu de ton avance. Dis-moi donc encore une fois ce qu'est la science.

Seconde définition : la science est l'opinion vraie.

THÉÉTÈTE. — Dire que ce soit toute espèce d'opinion, Socrate, c'est impossible, puisqu'il y a aussi une opinion fausse ; mais il y a chance que l'opinion vraie soit science et mettons que ce soit là ma réponse. Si, en effet, le progrès de la discussion modifie notre façon de voir actuelle, nous essaierons de trouver quelque autre formule.

SOCRATE. — Voilà comme il faut parler, Théétète, avec confiance, plutôt que d'hésiter à répondre, comme tu le faisais
c au début. A risquer l'épreuve, en effet, de deux choses l'une : ou nous trouverons la solution que nous poursuivons, ou nous ne croirons plus autant savoir ce que nous ignorons totalement ; et ce ne serait certes point là un gain à dédaigner. Quelle est donc ton affirmation actuelle? Y ayant deux formes d'opinion, l'une vraie, l'autre fausse, c'est l'opinion vraie que tu définis science?

THÉÉTÈTE. — Oui, quant à moi : c'est là, pour l'heure, l'idée que je m'en fais.

SOCRATE. — Vaut-il encore la peine, à propos de l'opinion, de revenir sur un point?

THÉÉTÈTE. — Sur quel point veux-tu dire?

d SOCRATE. — Une chose me trouble maintenant qui m'a déjà préoccupé bien des fois : aussi mon embarras était grand, et à l'égard de moi-même, et à l'égard d'autrui, de ne savoir dire ce qu'est cet accident auquel nous sommes sujets et de quelle façon il se produit.

THÉÉTÈTE. — Quel accident?

Le problème de l'erreur. Les deux dilemmes : savoir ou ne pas savoir ; être ou non-être.

SOCRATE. — L'opinion fausse. A bien considérer maintenant, j'hésite encore s'il nous vaut mieux la laisser de côté ou bien l'examiner d'autre façon que nous ne l'avons fait tout à l'heure.

THÉÉTÈTE. — Pourquoi hésiter, Socrate, pour peu que l'examen apparaisse nécessaire? Tout à l'heure,

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μὴν τοῦτό γε καλεῖται, ὦ Σώκρατες, ὥς ἐγῷμαι, δοξάζειν.

ΣΩ. Ὀρθῶς γὰρ οἴει, ὦ φίλε. Καὶ ὅρα δὴ νῦν πάλιν ἐξ ἀρχῆς, πάντα τὰ πρόσθεν ἐξαλείψας, εἴ τι μᾶλλον b καθορᾷς, ἐπειδὴ ἐνταῦθα προελήλυθας. Καὶ λέγε αὖθις τί ποτ᾽ ἐστὶν ἐπιστήμη.

ΘΕΑΙ. Δόξαν μὲν πᾶσαν εἰπεῖν, ὦ Σώκρατες, ἀδύνατον, ἐπειδὴ καὶ ψευδής ἐστι δόξα· κινδυνεύει δὲ ἡ ἀληθὴς δόξα ἐπιστήμη εἶναι, καί μοι τοῦτο ἀποκεκρίσθω. Ἐὰν γὰρ μὴ φανῇ προϊοῦσιν ὥσπερ τὸ νῦν, ἄλλο τι πειρασόμεθα λέγειν.

ΣΩ. Οὕτω μέντοι χρή, ὦ Θεαίτητε, λέγειν προθύμως μᾶλλον, ἢ ὡς τὸ πρῶτον ὤκνεις ἀποκρίνεσθαι. Ἐὰν γὰρ οὕτω δρῶμεν, δυοῖν θάτερα, ἢ εὑρήσομεν ἐφ᾽ ὃ ἐρχόμεθα, ἢ c ἧττον οἰησόμεθα εἰδέναι ὃ μηδαμῇ ἴσμεν· καίτοι οὐκ ἂν εἴη μεμπτὸς μισθὸς ὁ τοιοῦτος. Καὶ δὴ καὶ νῦν τί φῄς; δυοῖν ὄντοιν ἰδέαιν δόξης, τοῦ μὲν ἀληθινοῦ, ψευδοῦς δὲ τοῦ ἑτέρου, τὴν ἀληθῆ δόξαν ἐπιστήμην ὁρίζῃ;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε· τοῦτο γὰρ αὖ νῦν μοι φαίνεται.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν ἔτ᾽ ἄξιον περὶ δόξης ἀναλαβεῖν πάλιν —

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον δὴ λέγεις;

ΣΩ. Θράττει μέ πως νῦν τε καὶ ἄλλοτε δὴ πολλάκις, d ὥστ᾽ ἐν ἀπορίᾳ πολλῇ πρὸς ἐμαυτὸν καὶ πρὸς ἄλλον γεγονέναι, οὐκ ἔχοντα εἰπεῖν τί ποτ᾽ ἐστὶ τοῦτο τὸ πάθος παρ᾽ ἡμῖν καὶ τίνα τρόπον ἐγγιγνόμενον.

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον δή;

ΣΩ. Τὸ δοξάζειν τινὰ ψευδῆ. Σκοπῶ δὴ καὶ νῦν ἔτι διστάζων, πότερον ἐάσομεν αὐτὸ ἢ ἐπισκεψόμεθα ἄλλον τρόπον ἢ ὀλίγον πρότερον.

ΘΕΑΙ. Τί μήν, ὦ Σώκρατες, εἴπερ γε καὶ ὁπῃτιοῦν φαί-

b 5 ἡ om. W || c 1 θάτερα : -ον Y || c 4 ἰδέαιν codd. : εἰδέοιν uulg. || c 6 αὖ : ἂν Y || μοι νῦν W || d 7 ἐάσομεν : -ωμεν B || αὐτὸ : -ὸν Y || ἐπισκεψόμεθα : -ώμεθα B || d 9 ὁπῃτιοῦν Burnet : ὁπηγοῦν B ὅπηι γοῦν W ὁπῃουν T ὅπη οὖν Y.

en effet, quand Théodore et toi vous parliez du loisir, vous disiez
e fort justement que rien, en pareilles discussions, ne nous presse[1].

SOCRATE. — Tu as raison de me rappeler ce souvenir : peut-être, en effet, n'est-il point hors de propos que nous revenions, pour ainsi dire, sur la trace. Mieux vaut, j'imagine, petit et bon achèvement que grand remuage qui n'aboutit point.

THÉÉTÈTE. — Comment donc !

SOCRATE. — Eh bien, comment, au juste, posons-nous la question ? En tous les cas où nous parlons d'opinion fausse, où nous disons que l'un de nous juge faux, et l'autre, vrai, affirmons-nous cette distinction comme fondée en nature ?

THÉÉTÈTE. — Nous l'affirmons effectivement.

188 a SOCRATE. — Or ne sommes-nous pas en cette alternative, devant toutes les questions comme devant chacune, ou de savoir ou de ne pas savoir ? Qu'apprendre et oublier se placent, en effet, dans l'intervalle de ces deux termes, c'est chose que je laisse de côté pour le présent ; car cela ne touche en rien l'argument actuel.

THÉÉTÈTE. — En ce cas, Socrate, il ne reste rien d'autre, en chaque question, que de savoir ou ne pas savoir.

SOCRATE. — N'est-il pas dès lors inévitable que tout acte d'opinion porte ou sur ce que sait, ou sur ce que ne sait pas celui qui le forme ?

THÉÉTÈTE. — Inévitable.

b SOCRATE. — Or ce qu'on sait, ne pas le savoir ; ce qu'on ne sait pas, le savoir, sont choses impossibles.

THÉÉTÈTE. — Comment seraient-elles possibles ?

SOCRATE. — Serait-ce donc que, dans l'opinion fausse, on prendrait des choses qu'on sait, non pour cela même qu'elles sont, mais pour d'autres choses qu'on sait, et que, tout en sachant les unes et les autres, on ignorerait pourtant les unes comme les autres ?

THÉÉTÈTE. — Mais c'est impossible, Socrate.

SOCRATE. — Serait-ce donc que l'on prendrait les choses mêmes que l'on sait pour d'autres que l'on ne sait point, et peut-on, si l'on ne connaît ni Théétète ni Socrate, venir à penser que Socrate est Théétète, ou Théétète, Socrate ?

1. Ces allusions au « loisir » sont distribuées intentionnellement (154 e, 172 c, 187 e), pour rattacher, au reste du dialogue, la grande digression centrale.

νεται δεῖν ; ἄρτι γὰρ οὐ κακῶς γε σὺ καὶ Θεόδωρος ἐλέγετε σχολῆς πέρι, ὡς οὐδὲν ἐν τοῖς τοιοῖσδε κατεπείγει.

ΣΩ. Ὀρθῶς ὑπέμνησας· ἴσως γὰρ οὐκ ἀπὸ καιροῦ πάλιν e ὥσπερ ἴχνος μετελθεῖν. Κρεῖττον γάρ που σμικρὸν εὖ ἢ πολὺ μὴ ἱκανῶς περᾶναι.

ΘΕΑΙ. Τί μήν ;

ΣΩ. Πῶς οὖν ; τί δὴ καὶ λέγομεν ; ψευδῆ φαμεν ἑκάστοτε εἶναι δόξαν, καί τινα ἡμῶν δοξάζειν ψευδῆ, τὸν δ' αὖ ἀληθῆ, ὡς φύσει οὕτως ἐχόντων ;

ΘΕΑΙ. Φαμὲν γὰρ δή.

ΣΩ. Οὐκοῦν τόδε γ' ἔσθ' ἡμῖν περὶ πάντα καὶ καθ' 188 a ἕκαστον, ἤτοι εἰδέναι ἢ μὴ εἰδέναι ; μανθάνειν γὰρ καὶ ἐπιλανθάνεσθαι μεταξὺ τούτων ὡς ὄντα χαίρειν λέγω ἐν τῷ παρόντι· νῦν γὰρ ἡμῖν πρὸς λόγον ἐστὶν οὐδέν.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μήν, ὦ Σώκρατες, ἄλλο γ' οὐδὲν λείπεται περὶ ἕκαστον πλὴν εἰδέναι ἢ μὴ εἰδέναι.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἤδη ἀνάγκη τὸν δοξάζοντα δοξάζειν ἢ ὧν τι οἶδεν ἢ μὴ οἶδεν ;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Καὶ μὴν εἰδότα γε μὴ εἰδέναι τὸ αὐτὸ ἢ μὴ εἰδότα εἰδέναι ἀδύνατον. b

ΘΕΑΙ. Πῶς δ' οὔ ;

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ὁ τὰ ψευδῆ δοξάζων, ἃ οἶδε, ταῦτα οἴεται οὐ ταῦτα εἶναι ἀλλὰ ἕτερα ἄττα ὧν οἶδε, καὶ ἀμφότερα εἰδὼς ἀγνοεῖ αὖ ἀμφότερα ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλ' ἀδύνατον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλ' ἆρα, ἃ μὴ οἶδεν, ἡγεῖται αὐτὰ εἶναι ἕτερα ἄττα ὧν μὴ οἶδε, καὶ τοῦτ' ἔστι τῷ μήτε Θεαίτητον μήτε Σωκράτη εἰδότι εἰς τὴν διάνοιαν λαβεῖν ὡς ὁ Σωκράτης Θεαίτητος ἢ ὁ Θεαίτητος Σωκράτης ;

e 5 τί : ἔτι W || 188 a 1 τόδε γ' ἔσθ' : τοῦτο γ' ἐστὶν W || a 3 λέγω : -ομεν W || b 4 εἶναι : εἰδέναι (sed γρ. εἶναι in marg.) W || b 5 αὖ om. BT || b 9 εἰδότι : -α W || b 10 ὁ om. TY.

c Théétète. — Et comment l'imaginer ?

Socrate. — Et pourtant, ce qu'on sait, on ne peut le prendre pour ce qu'on ne sait pas, ni, ce qu'on ne sait pas, pour ce qu'on sait.

Théétète. — Ce serait monstrueux.

Socrate. — Par quelle autre voie donc se pourrait former une opinion fausse ? Ces hypothèses exclues, en effet, il est impossible que se produise une opinion quelconque, puisque, de tout, nous avons ou savoir ou non-savoir et qu'en aucun des termes de cette alternative n'apparaît possible l'opinion fausse.

Théétète. — C'est il ne se peut plus vrai.

Socrate. — Serait-ce qu'il ne faudrait point diriger notre recherche de ce point de vue, mais, au lieu de poursuivre l'opposition entre savoir et ne pas savoir, nous attacher à
d l'être et au non-être ?

Théétète. — Que veux-tu dire ?

Socrate. — Que l'explication simple pourrait bien être celle-ci : l'opinion qui, sur quelque objet que ce soit, affirme ce qui n'est point, ne peut pas ne pas être une opinion fausse, quelle que soit la pensée où elle se forme.

Théétète. — Cela encore est vraisemblable, Socrate.

Socrate. — Comment donc faire ? Que répondrons-nous, Théétète, à qui nous objectera : « Est-ce là dire chose qui soit possible à personne ? Y aura-t-il un homme dont l'opinion puisse énoncer ce qui n'est point, soit relativement à quelque être, soit absolument[1] ? » Nous donc, ce semble,
e à cela répondrons : « Oui, si cet homme croit, et que ce qu'il croit ne soit point vrai ». Ou bien que dire ?

Théétète. — Cela même.

Socrate. — Y a-t-il d'autres cas où pareille chose arrive ?

Théétète. — Quoi ?

Socrate. — Que l'on voie certaine chose tout en n'en voyant pas une.

Théétète. — Et le moyen ?

Socrate. — Mais qui voit une certaine chose voit certaine des choses qui sont. Ou bien penses-tu que l'Un soit des choses qui ne sont point ?

1. Les sophistes le niaient (cf. *Notice*, p. 141, note 3 ; *Euthydème*, 284 a-287 a), mais Platon l'a nié lui-même (*Républ.*, 478 b/e).

ΘΕΑΙ. Καὶ πῶς ἄν; c

ΣΩ. Ἀλλ' οὐ μήν, ἅ γέ τις οἶδεν, οἴεταί που ἃ μὴ οἶδεν αὐτὰ εἶναι, οὐδ' αὖ ἃ μὴ οἶδεν, ἃ οἶδεν.

ΘΕΑΙ. Τέρας γὰρ ἔσται.

ΣΩ. Πῶς οὖν ἄν τις ἔτι ψευδῆ δοξάσειεν; ἐκτὸς γὰρ τούτων ἀδύνατόν που δοξάζειν, ἐπείπερ πάντ' ἢ ἴσμεν ἢ οὐκ ἴσμεν, ἐν δὲ τούτοις οὐδαμοῦ φαίνεται δυνατὸν ψευδῆ δοξάσαι.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν οὐ ταύτῃ σκεπτέον ὃ ζητοῦμεν, κατὰ τὸ εἰδέναι καὶ μὴ εἰδέναι ἰόντας, ἀλλὰ κατὰ τὸ εἶναι καὶ μή; d

ΘΕΑΙ. Πῶς λέγεις:

ΣΩ. Μὴ ἁπλοῦν ᾖ ὅτι ὁ τὰ μὴ ὄντα περὶ ὁτουοῦν δοξάζων οὐκ ἔσθ' ὡς οὐ ψευδῆ δοξάσει, κἂν ὁπωσοῦν ἄλλως τὰ τῆς διανοίας ἔχῃ.

ΘΕΑΙ. Εἰκός γ' αὖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Πῶς οὖν; τί ἐροῦμεν, ὦ Θεαίτητε, ἐάν τις ἡμᾶς ἀνακρίνῃ. « Δυνατὸν δὲ ὁτῳοῦν ὃ λέγεται, καί τις ἀνθρώπων τὸ μὴ ὂν δοξάσει, εἴτε περὶ τῶν ὄντων του εἴτε αὐτὸ καθ' αὑτό »; καὶ ἡμεῖς δή, ὡς ἔοικεν, πρὸς ταῦτα φήσομεν· « Ὅταν γε μὴ ἀληθῆ οἴηται οἰόμενος »· ἢ πῶς e ἐροῦμεν;

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Ἦ οὖν καὶ ἄλλοθί που τὸ τοιοῦτόν ἐστιν;

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον;

ΣΩ. Εἴ τις ὁρᾷ μέν τι, ὁρᾷ δὲ οὐδέν.

ΘΕΑΙ. Καὶ πῶς;

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν εἰ ἕν γέ τι ὁρᾷ, τῶν ὄντων τι ὁρᾷ. Ἢ σὺ οἴει ποτὲ τὸ ἓν ἐν τοῖς μὴ οὖσιν εἶναι;

c 3 ἃ οἶδεν om. BW || c 5 τις om. TY || c 6 πάντ' ἢ edd. : πάντα ἢ YW πάντῃ B πάντα T || c 10 ὃ ζητοῦμεν : ἐζη- B || d 1 εἶναι W : εἰδέναι BTY || d 6 γ' : γὰρ W || d 8 δὲ : δὴ Heindorf || λέγεται : -ετε Buttmann || d 10 δή : δέ W || e 1 ἀληθῆ μὴ TY || e 6 εἴ : ἦ Heindorf || e 8 εἰ supra lin. habet Y || e 9 τὸ ἓν B : τὸ ὂν YW ἓν T.

Théétète. — Non certes.

Socrate. — Celui donc qui voit une certaine chose voit certaine chose qui est.

Théétète. — Apparemment.

189 a Socrate. — Et celui qui entend certaine chose entend une certaine chose, et qui est.

Théétète. — Oui.

Socrate. — Et qui touche certaine chose touche une certaine chose, et qui est, en tant qu'une.

Théétète. — Oui encore.

Socrate. — Or, au fait, qui juge juge une certaine chose?

Théétète. — Nécessairement.

Socrate. — Mais qui juge une certaine chose ne juge-t-il pas certaine chose qui est?

Théétète. — Je l'accorde.

Socrate. — Celui donc qui juge ce qui n'est pas ne juge aucune chose.

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Mais, ne juger aucune chose, c'est ne pas juger du tout [1].

Théétète. — Cela semble évident.

b Socrate. — Impossible donc de juger ce qui n'est point, soit relativement à des êtres, soit absolument.

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Juger faux est donc autre chose que juger choses qui ne sont point.

Théétète. — Autre chose, ce semble.

Socrate. — Ce n'est donc point de cette façon ni de celle que nous examinions précédemment que s'établit en nous l'opinion fausse.

Théétète. — Certainement non.

Socrate. — Serait-ce donc de la façon que voici que se produit ce que nous appelons de ce nom?

Théétète. — De quelle façon?

1. Malebranche dira : « Il est certain que le néant ou le faux n'est point visible ou intelligible. Ne rien voir, ce n'est point voir ; penser à rien, c'est ne point penser. » Mais, si le rapport inexistant qui constitue une fausseté ne peut être aperçu, « ce rapport, qui n'est point, peut être cru. » (*Recherche de la vérité,* livre IV, éd. Jules Simon, II, 98 ; cf. *ibid.*, p. 298).

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Ὁ ἄρα ἕν γέ τι ὁρῶν ὄν τι ὁρᾷ.

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Καὶ ὁ ἄρα τι ἀκούων ἕν γέ τι ἀκούει καὶ ὄν τι 189 a
ἀκούει.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ὁ ἁπτόμενος δή του ἑνός γέ του ἅπτεται καὶ ὄντος, εἴπερ ἑνός;

ΘΕΑΙ. Καὶ τοῦτο.

ΣΩ. Ὁ δὲ δὴ δοξάζων οὐχ ἕν γέ τι δοξάζει;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ὁ δ' ἕν τι δοξάζων οὐκ ὄν τι;

ΘΕΑΙ. Συγχωρῶ.

ΣΩ. Ὁ ἄρα μὴ ὂν δοξάζων οὐδὲν δοξάζει;

ΘΕΑΙ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν ὅ γε μηδὲν δοξάζων τὸ παράπαν οὐδὲ δοξάζει.

ΘΕΑΙ. Δῆλον, ὡς ἔοικεν.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα οἷόν τε τὸ μὴ ὂν δοξάζειν, οὔτε περὶ τῶν b
ὄντων οὔτε αὐτὸ καθ' αὑτό.

ΘΕΑΙ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Ἄλλο τι ἄρ' ἐστὶ τὸ ψευδῆ δοξάζειν τοῦ τὰ μὴ ὄντα δοξάζειν.

ΘΕΑΙ. Ἄλλο ἔοικεν.

ΣΩ. Οὔτ' ἄρ' οὕτως οὔτε ὡς ὀλίγον πρότερον ἐσκοποῦμεν, ψευδής ἐστι δόξα ἐν ἡμῖν.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν δή.

ΣΩ. Ἀλλ' ἆρα ὧδε γιγνόμενον τοῦτο προσαγορεύομεν;

ΘΕΑΙ. Πῶς;

e 11 ὄν : ἕν B || **189 a** 1 γέ : τέ Schanz || ὄν τι W : ὄν BTY || **a** 2 ἀκούει secl. Burnet || **a** 4 ὁ : ὅ τί W || δή του : -που BW || **a** 5 post ὄντος add. ἅπτεται uulg. || **a** 7 οὐχ ἕν γέ τι W : οὐχ ἕν τι BT οὐδέν τι Y || **a** 13 οὐδὲ : οὐ Y || **b** 3 οὐ om. W || **b** 7 οὔτ' ἄρ' Heusde : οὐ γὰρ codd. || **b** 9 οὖν : οὐ B || **b** 10 ὧδε : ὧδὲ αὐτὸ W || γιγνόμενον τοῦτο : τοῦ γιγνομένου Y.

L'erreur par substitution.

SOCRATE. — Nous affirmons fausse, au titre de méprise, l'opinion de l'homme
c qui, confondant en sa pensée un être avec un autre être, affirme l'un pour l'autre. Ce faisant, en effet, c'est toujours sur un être que porte son opinion, mais sur l'un en place de l'autre, et manquer ainsi ce qu'on vise pourrait à bon droit s'appeler juger faux.

THÉÉTÈTE. — Ton explication me paraît très juste. Lorsque, en effet, ce qui est beau, on le juge laid et, ce qui est laid, beau, alors on juge véritablement faux.

SOCRATE. — Tu fais bien voir, Théétète, le peu d'estime et le peu de crainte que je t'inspire.

THÉÉTÈTE. — En quoi donc spécialement ?

SOCRATE. — Tu comptes, j'imagine, que ton « véritable-
d ment faux » passera sans que je l'attaque, sans que je demande si le vite se peut faire lentement, le léger, lourdement, et tout autre contraire se faire, non dans le sens de sa propre nature, mais dans le sens de la nature contraire, à l'opposé de la sienne propre. Dispute dont je m'abstiendrai, pour ne point donner tort à ta hardiesse. Mais trouves-tu satisfaisant, comme tu l'affirmes, que juger faux soit se méprendre ?

THÉÉTÈTE. — Satisfaisant pour moi.

SOCRATE. — Il est donc possible, d'après ta propre opinion, de poser en sa pensée une chose pour autre chose qu'elle n'est.

THÉÉTÈTE. — C'est certes possible.

SOCRATE. — A la pensée qui fait cette confusion, n'est-il
e pas nécessaire de penser soit l'une et l'autre, soit l'une ou l'autre de ces choses ?

THÉÉTÈTE. — Nécessaire assurément. Toutes les deux : soit ensemble, soit l'une après l'autre.

SOCRATE. — Excellent. Mais appelles-tu penser ce que j'appelle de ce nom ?

THÉÉTÈTE. — Qu'appelles-tu de ce nom ?

SOCRATE. — Un discours que l'âme se tient tout au long à elle-même sur les objets qu'elle examine. C'est en homme qui ne sait point que je t'expose cela. C'est ainsi, en effet, que je me figure l'âme en son acte de penser ; ce n'est pas autre chose, pour elle, que dialoguer, s'adresser à elle-même les questions et les réponses, passant de l'affirmation à la négation. Quand

ΣΩ. Ἀλλοδοξίαν τινὰ οὖσαν ψευδῆ φαμεν εἶναι δόξαν, ὅταν τίς ⟨τι⟩ τῶν ὄντων ἄλλο αὖ τῶν ὄντων ἀνταλλαξά- c
μενος τῇ διανοίᾳ φῇ εἶναι. Οὕτω γὰρ ὃν μὲν ἀεὶ δοξάζει, ἕτερον δὲ ἀνθ' ἑτέρου, καὶ ἁμαρτάνων οὗ ἐσκόπει δικαίως ἂν καλοῖτο ψευδῆ δοξάζων.

ΘΕΑΙ. Ὀρθότατά μοι νῦν δοκεῖς εἰρηκέναι. Ὅταν γάρ τις ἀντὶ καλοῦ αἰσχρὸν ἢ ἀντὶ αἰσχροῦ καλὸν δοξάζῃ, τότε ὡς ἀληθῶς ψευδῆ δοξάζει.

ΣΩ. Δῆλος εἶ, ὦ Θεαίτητε, καταφρονῶν μου καὶ οὐ δεδιώς.

ΘΕΑΙ. Τί μάλιστα;

ΣΩ. Οὐκ ἂν οἶμαι σοὶ δοκῶ τοῦ ἀληθῶς ψευδοῦς ἀντιλαβέσθαι, ἐρόμενος εἰ οἷόν τε ταχὺ βραδέως ἢ κοῦφον d
βαρέως ἢ ἄλλο τι ἐναντίον μὴ κατὰ τὴν αὑτοῦ φύσιν ἀλλὰ κατὰ τὴν τοῦ ἐναντίου γίγνεσθαι ἑαυτῷ ἐναντίως. Τοῦτο μὲν οὖν, ἵνα μὴ μάτην θαρρήσῃς, ἀφίημι. Ἀρέσκει δέ, ὡς φῄς, τὸ τὰ ψευδῆ δοξάζειν ἀλλοδοξεῖν εἶναι;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε.

ΣΩ. Ἔστιν ἄρα κατὰ τὴν σὴν δόξαν ἕτερόν τι ὡς ἕτερον καὶ μὴ ὡς ἐκεῖνο τῇ διανοίᾳ τίθεσθαι.

ΘΕΑΙ. Ἔστι μέντοι.

ΣΩ. Ὅταν οὖν τοῦθ' ἡ διάνοιά του δρᾷ, οὐ καὶ ἀνάγκη e
αὐτὴν ἤτοι ἀμφότερα ἢ τὸ ἕτερον διανοεῖσθαι;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη μὲν οὖν· ἤτοι ἅμα γε ἢ ἐν μέρει.

ΣΩ. Κάλλιστα. Τὸ δὲ διανοεῖσθαι ἆρ' ὅπερ ἐγὼ καλεῖς;

ΘΕΑΙ. Τί καλῶν;

ΣΩ. Λόγον ὃν αὐτὴ πρὸς αὑτὴν ἡ ψυχὴ διεξέρχεται περὶ ὧν ἂν σκοπῇ. Ὥς γε μὴ εἰδώς σοι ἀποφαίνομαι. Τοῦτο γάρ μοι ἰνδάλλεται διανοουμένη οὐκ ἄλλο τι ἢ διαλέγεσθαι, αὐτὴ ἑαυτὴν ἐρωτῶσα καὶ ἀποκρινομένη, καὶ 190 a
φάσκουσα καὶ οὐ φάσκουσα. Ὅταν δὲ ὁρίσασα, εἴτε

c 1 τι edd. : om. BTYW || c 6 καλὸν αἰσχροῦ Y[1] || c 7 ψευδῆ δοξάζει W : δοξάζει ψευδῆ BTY || d 1-2 βραδέος... βαρέος Y || e 7 γε : τε Y.

elle a, soit dans un mouvement plus ou moins lent, soit même dans un élan plus rapide, défini son arrêt ; que, dès lors, elle demeure constante en son affirmation et ne doute plus, c'est là ce que nous posons être, chez elle, opinion. Si bien que cet acte de juger s'appelle pour moi discourir, et l'opinion, un discours exprimé, non certes devant un autre et oralement, mais silencieusement et à soi-même[1]. Et toi ?

Théétète. — Moi aussi.

Socrate. — Celui donc qui prend l'un pour l'autre s'affirme aussi à soi-même, ce semble, que l'un est l'autre.

b Théétète. — Comment donc !

Socrate. — Eh bien, rappelle-toi si jamais tu t'es dit à toi-même que, le plus sûrement du monde, le beau même est laid, ou l'injuste, juste. Ou bien encore, point capital, examine si tu as jamais entrepris de te persuader à toi-même que, le plus sûrement du monde, l'un est l'autre ; s'il n'est pas vrai que, tout au contraire, pas même en rêve tu n'eus jamais l'audace de te dire à toi-même que, d'une façon totalement catégorique, les impairs sont pairs, ou de te soutenir quelque autre assertion de ce genre.

Théétète. — Tu dis vrai.

c Socrate. — Croiras-tu que quelque autre, en santé ou bien en folie, puisse oser sérieusement s'affirmer à soi-même, essayer de se persuader à soi-même que, nécessairement, le bœuf est cheval ou le deux, un[2] ?

Théétète. — Par Zeus, je ne le crois point.

Socrate. — Si donc se tenir discours à soi-même est juger, personne ne pourra, sur l'un et l'autre tenant discours et jugeant, quand avec l'un et l'autre son âme est en contact, dire et juger que l'un est l'autre. Il faut que tu me concèdes
d toi-même cette formule, car voici ce que je veux dire par là : personne ne juge que le beau est laid ni qu'autres opposés analogues se confondent.

1. Cf. *Sophiste*, 263 e et suiv. ; et, pour une description vivante de ce dialogue intérieur, *Philèbe*, 38 c/e.

2. Même dans l'hypothèse d'un Dieu trompeur, dira Malebranche (*Recherche de la Vérité*, livre VI, éd. J. Simon, II, p. 387), « je sens... que je ne pourrais douter que je fusse ou que 2 fois 2 fussent égaux à 4, parce que *j'aperçois ces choses de simple vue sans l'usage de la mémoire.* »

βραδύτερον εἴτε καὶ ὀξύτερον ἐπᾴξασα, τὸ αὐτὸ ἤδη φῇ καὶ μὴ διστάζῃ, δόξαν ταύτην τίθεμεν αὐτῆς. Ὥστ᾽ ἔγωγε τὸ δοξάζειν λέγειν καλῶ καὶ τὴν δόξαν λόγον εἰρημένον, οὐ μέντοι πρὸς ἄλλον οὐδὲ φωνῇ, ἀλλὰ σιγῇ πρὸς αὑτόν· σὺ δὲ τί;

ΘΕΑΙ Κἀγώ.

ΣΩ. Ὅταν ἄρα τις τὸ ἕτερον ἕτερον δοξάζῃ, καὶ φησίν, ὡς ἔοικε, τὸ ἕτερον ἕτερον εἶναι πρὸς ἑαυτόν.

ΘΕΑΙ. Τί μήν; b

ΣΩ. Ἀναμιμνῄσκου δὴ εἰ πώποτ᾽ εἶπες πρὸς σεαυτὸν ὅτι παντὸς μᾶλλον τό τοι καλὸν αἰσχρόν ἐστιν ἢ τὸ ἄδικον δίκαιον. Ἢ καί, τὸ πάντων κεφάλαιον, σκόπει εἴ ποτ᾽ ἐπεχείρησας σεαυτὸν πείθειν ὡς παντὸς μᾶλλον τὸ ἕτερον ἕτερόν ἐστιν, ἢ πᾶν τοὐναντίον οὐδ᾽ ἐν ὕπνῳ πώποτε ἐτόλμησας εἰπεῖν πρὸς σεαυτὸν ὡς παντάπασιν ἄρα τὰ περιττὰ ἄρτιά ἐστιν ἤ τι ἄλλο τοιοῦτον.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Ἄλλον δέ τινα οἴει ὑγιαίνοντα ἢ μαινόμενον τολ- c
μῆσαι σπουδῇ πρὸς ἑαυτὸν εἰπεῖν ἀναπείθοντα αὑτὸν ὡς ἀνάγκη τὸν βοῦν ἵππον εἶναι ἢ τὰ δύο ἕν;

ΘΕΑΙ. Μὰ Δί᾽ οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ τὸ λέγειν πρὸς ἑαυτὸν δοξάζειν ἐστίν, οὐδεὶς ἀμφότερά γε λέγων καὶ δοξάζων καὶ ἐφαπτόμενος ἀμφοῖν τῇ ψυχῇ εἴποι ἂν καὶ δοξάσειεν ὡς τὸ ἕτερον ἕτερόν ἐστιν. Ἐατέον δὲ καὶ σοὶ τὸ ῥῆμα [περὶ τοῦ ἑτέρου]· λέγω γὰρ αὐτὸ τῇδε, μηδένα δοξάζειν ὡς τὸ αἰσχρὸν καλὸν ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων. d

190 a 3 καὶ post εἴτε om. Y || a 4 ταύτην : -ης Y || b 2 (et mox b 7) πρὸς σεαυτὸν : πρὸς ἑαυτὸν W || b 4 εἴ ποτ᾽ : εἶτ᾽ B || b 8 τι : τοι Y || c 3 τὸν ἵππον βοῦν YW || c 6 καὶ post δοξάζων om. T || c 8 δὲ καὶ : δ᾽ ἔσται Campbell || ῥῆμα [——] recte Burnet : ῥῆμα περὶ τοῦ ἑτέρου TY (tuentur Campbell Wohlrab) ῥῆμα ἐπὶ τῶν ἐν μέρει, ἐπειδὴ τὸ ῥῆμα ἕτερον τῷ ἑτέρῳ κατὰ ῥῆμα ταὐτόν ἐστιν (ἐστι W) περὶ τοῦ ἑτέρου BW Coisl. (tuentur, omisso περὶ τοῦ ἑτέρου, Hermann omissoque ῥῆμα ante ἕτερον Badham Schanz) ῥῆμα ἐν τῷ μέρει Archer Hind uel ἐπὶ τῶν ἐν μέρει Ritter.

Théétète. — Mais, Socrate, je te la concède et je suis de l'avis que tu exprimes là.

Socrate. — Donc, opinant sur l'un et l'autre, impossible que l'un, on le juge autre.

Théétète. — Ce semble.

Socrate. — D'autre part, n'opinant que sur l'un et point du tout sur l'autre, on ne jugera jamais que l'un est l'autre.

Théétète. — Tu dis vrai : sans quoi l'âme serait forcée d'avoir contact avec cela même qui est absent de son opinion[1].

Socrate. — Donc ni l'opinion qui porte sur l'un et l'autre, ni celle qui ne porte que sur l'un, ne peut se méprendre en
e jugeant. Par suite, définir l'opinion fausse un jugement qui prend l'un pour l'autre ne serait rien dire ; car ce n'est pas plus sous cet aspect que sous les précédents que se révèle en nous l'opinion fausse.

Théétète. — Il semble que non.

Socrate. — Et pourtant, Théétète, si elle ne doit se révéler possible, nous serons contraints d'avouer bon nombre d'absurdités.

Théétète. — Lesquelles donc ?

Socrate. — Je ne te les dirai point avant d'avoir parfaitement achevé mon examen. J'aurais honte, en effet, pour nous, si notre embarras sur ce point nous contraignait aux
191 a aveux dont je parle. Mais, la découverte faite, je suppose, et délivrés de notre embarras, alors seulement nous pourrons parler de ces aveux comme infligés à autrui, nous que le ridicule ne pourra plus atteindre. Que si notre embarras demeure sans issue, aussi ravalés, j'imagine, que gens vaincus par le mal de mer, nous laisserons l'argument nous piétiner et maltraiter à sa guise. Par une dernière issue, cependant, je trouve où faire passer notre enquête. Ecoute.

Théétète. — Parle sans plus d'ambages.

Socrate. — Je nierai que nous ayons eu raison d'avouer ce que nous avons avoué : qu'on ne peut prendre ce qu'on
b sait pour ce qu'on ne sait pas et, par là, se tromper. Il y a, au contraire, quelque biais par où c'est possible.

Théétète. — Veux-tu parler de ce dont, moi-même, j'eus

1. Nous dirions : « absent de sa représentation » ou « de sa conscience ».

ΘΕΑΙ. Ἀλλ', ὦ Σώκρατες, ἐῶ τε καί μοι δοκεῖ ὡς λέγεις.

ΣΩ. Ἄμφω μὲν ἄρα δοξάζοντα ἀδύνατον τὸ ἕτερον ἕτερον δοξάζειν.

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν τὸ ἕτερόν γε μόνον δοξάζων, τὸ δὲ ἕτερον μηδαμῇ, οὐδέποτε δοξάσει τὸ ἕτερον ἕτερον εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ λέγεις· ἀναγκάζοιτο γὰρ ἂν ἐφάπτεσθαι καὶ οὗ μὴ δοξάζει.

ΣΩ. Οὔτ' ἄρ' ἀμφότερα οὔτε τὸ ἕτερον δοξάζοντι
ἐγχωρεῖ ἀλλοδοξεῖν. Ὥστ' εἴ τις ὁριεῖται δόξαν εἶναι e
ψευδῆ τὸ ἑτεροδοξεῖν, οὐδὲν ἂν λέγοι· οὔτε γὰρ ταύτῃ οὔτε κατὰ τὰ πρότερα φαίνεται ψευδὴς ἐν ἡμῖν οὖσα δόξα.

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔοικεν.

ΣΩ. Ἀλλὰ μέντοι, ὦ Θεαίτητε, εἰ τοῦτο μὴ φανήσεται ὄν, πολλὰ ἀναγκασθησόμεθα ὁμολογεῖν καὶ ἄτοπα.

ΘΕΑΙ. Τὰ ποῖα δή;

ΣΩ. Οὐκ ἐρῶ σοι πρὶν ἂν πανταχῇ πειραθῶ σκοπῶν. Αἰσχυνοίμην γὰρ ἂν ὑπὲρ ἡμῶν, ἐν ᾧ ἀποροῦμεν, ἀναγκαζο-
μένων ὁμολογεῖν οἷα λέγω. Ἀλλ' ἐὰν εὕρωμεν καὶ ἐλεύθεροι 191 a
γενώμεθα, τότ' ἤδη περὶ τῶν ἄλλων ἐροῦμεν ὡς πασχόντων, ἐκτὸς τοῦ γελοίου ἑστῶτες· ἐὰν δὲ πάντῃ ἀπορήσωμεν, ταπεινωθέντες οἶμαι τῷ λόγῳ παρέξομεν ὡς ναυτιῶντες πατεῖν τε καὶ χρῆσθαι ὅτι ἂν βούληται. Ἧι οὖν ἔτι πόρον τινὰ εὑρίσκω τοῦ ζητήματος ἡμῖν, ἄκουε.

ΘΕΑΙ. Λέγε μόνον.

ΣΩ. Οὐ φήσω ἡμᾶς ὀρθῶς ὁμολογῆσαι, ἡνίκα ὡμολογήσαμεν ἅ τις οἶδεν, ἀδύνατον δοξάσαι ἃ μὴ οἶδεν εἶναι αὐτὰ
καὶ ψευσθῆναι· ἀλλά πῃ δυνατόν. b

ΘΕΑΙ. Ἆρα λέγεις ὃ καὶ ἐγὼ τότε ὑπώπτευσα, ἡνίκ'

d 4 τὸ YW : τότε B τό** T τό γε Heindorf || d 11 τὸ : τῷ W || e 8 πειραθῶ : -ασθῶ Y || e 9 post ἀποροῦμεν add. καὶ Y || 191 a 2 πασχόντων Y : πασχόντων αὐτὰ BT et re uera W -αὐτοὶ Ast -αὐτό, αὐτοὶ Heindorf || b 1 πῃ : τί supra lin. W².

tantôt le soupçon, quand nous expliquions le fait par cet exemple-ci : parfois, moi qui connais Socrate, à voir de loin quelque autre que je ne connaissais pas, je l'ai pris pour Socrate, que je connais ? Il se passe bien, en telle conjoncture, quelque chose de semblable à ce que tu dis là.

Socrate. — N'avons-nous pas écarté cette explication, parce qu'elle nous faisait, de ce que nous savons, avoir non-savoir en même temps que savoir ?

Théétète. — Si, absolument.

Socrate. — Ne la posons donc point comme solution. En voici une, au contraire, en qui nous trouverons peut-être
c quelque complaisance, peut-être aussi de la résistance. Mais, dans l'extrémité où nous sommes, force est bien de ne laisser aucun argument sans le retourner en tous sens pour en faire l'épreuve. Vois donc s'il y a quelque chose à prendre dans ce que je vais dire. Est-il possible, commençant par ne point savoir une chose, d'arriver ensuite à l'apprendre ?

Substitution de souvenirs : les empreintes dans la cire.

Théétète. — Oui, certes.

Socrate. — Puis d'apprendre autre chose et autre chose encore ?

Théétète. — Pourquoi non ?

Socrate. — Suppose donc, pour le besoin de l'argument, qu'il y ait en nos âmes une cire imprégnable : en l'un de nous, plus abondante, en l'autre moins ; en celui-ci plus pure, en celui-là plus encrassée ; et plus dure ou bien, chez
d d'aucuns, plus molle, ou, chez certains, réalisant une juste moyenne.

Théétète. — Très bien.

Socrate. — C'est un don, affirmerons-nous, de la mère des Muses, Mnémosyne : tout ce que nous désirons conserver en mémoire de ce que nous avons vu, entendu ou nous-mêmes conçu, se vient, en cette cire que nous présentons accueillante aux sensations et conceptions, graver en relief comme marques d'anneaux que nous y imprimerions. Ce qui s'empreint, nous en aurions mémoire et science tant qu'en persiste l'image. Ce qui s'efface ou n'a pas réussi à
e s'empreindre, nous l'oublierions et ne le saurions point.

Théétète. — Soit.

Socrate. — Celui donc qui possède une science ainsi acquise, quand il considérera quelque objet qu'actuellement il voit

αὐτὸ ἔφαμεν τοιοῦτον εἶναι, ὅτι ἐνίοτ᾽ ἐγὼ γιγνώσκων Σωκράτη, πόρρωθεν δὲ ὁρῶν ἄλλον ὃν οὐ γιγνώσκω, ᾠήθην εἶναι Σωκράτη ὃν οἶδα ; γίγνεται γὰρ δὴ ἐν τῷ τοιούτῳ οἷον λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀπέστημεν αὐτοῦ, ὅτι ἃ ἴσμεν ἐποίει ἡμᾶς εἰδότας μὴ εἰδέναι ;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Μὴ γὰρ οὕτω τιθῶμεν, ἀλλ᾽ ὧδε· ἴσως πῃ ἡμῖν
συγχωρήσεται, ἴσως δὲ ἀντιτενεῖ. Ἀλλὰ γὰρ ἐν τοιούτῳ c
ἐχόμεθα, ἐν ᾧ ἀνάγκη πάντα μεταστρέφοντα λόγον βασανί-
ζειν. Σκόπει οὖν εἴ τι λέγω. Ἆρα ἔστιν μὴ εἰδότα τι
πρότερον ὕστερον μαθεῖν ;

ΘΕΑΙ. Ἔστι μέντοι.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ αὖθις ἕτερον καὶ ἕτερον ;

ΘΕΑΙ. Τί δ᾽ οὔ ;

ΣΩ. Θὲς δή μοι λόγου ἕνεκα ἐν ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν ἐνὸν
κήρινον ἐκμαγεῖον, τῷ μὲν μεῖζον, τῷ δ᾽ ἔλαττον, καὶ τῷ
μὲν καθαρωτέρου κηροῦ, τῷ δὲ κοπρωδεστέρου, καὶ σκλη-
ροτέρου, ἐνίοις δὲ ὑγροτέρου, ἔστι δ᾽ οἷς μετρίως ἔχοντος. d

ΘΕΑΙ. Τίθημι.

ΣΩ. Δῶρον τοίνυν αὐτὸ φῶμεν εἶναι τῆς τῶν Μουσῶν
μητρὸς Μνημοσύνης, καὶ εἰς τοῦτο ὅτι ἂν βουληθῶμεν
μνημονεῦσαι ὧν ἂν ἴδωμεν ἢ ἀκούσωμεν ἢ αὐτοὶ ἐννοήσω-
μεν, ὑπέχοντας αὐτὸ ταῖς αἰσθήσεσι καὶ ἐννοίαις, ἀποτυ-
ποῦσθαι, ὥσπερ δακτυλίων σημεῖα ἐνσημαινομένους· καὶ ὃ
μὲν ἂν ἐκμαγῇ, μνημονεύειν τε καὶ ἐπίστασθαι ἕως ἂν ἐνῇ
τὸ εἴδωλον αὐτοῦ· ὃ δ᾽ ἂν ἐξαλειφθῇ ἢ μὴ οἷόν τε γένηται
ἐκμαγῆναι, ἐπιλελῆσθαί τε καὶ μὴ ἐπίστασθαι. e

ΘΕΑΙ. Ἔστω οὕτως.

ΣΩ. Ὁ τοίνυν ἐπιστάμενος μὲν αὐτά, σκοπῶν δέ τι ὧν

b 10 ante ἴσως add. καὶ TY || c 1 ἐν : ἐν τῷ TY || c 2 ἐν ᾧ : νῷ B || μεστὰ τρέφωντα TY || c 8 ἐνόν : ἓν Y || c 10 καὶ σκληροτέρου om. W || d 5 ἂν om. TY || ἴδωμεν : εἰδῶμεν BW[1] || ἀκούσωμεν : -ούωμεν BT || d 6 ὑπέχοντας : -ες W || d 9 ὃ δ᾽ ἂν B[2]W : ὅταν B ὅτἂν δὲ T ὅταν δὲ Y.

ou entend, examine bien s'il n'aurait pas une possibilité de juger faux.

Théétète. — Laquelle ?

Socrate. — D'identifier ce qu'il sait, tantôt avec ce qu'il sait, tantôt avec ce qu'il ne sait pas. Car ce sont là des hypothèses qu'en nos précédentes concessions nous eûmes tort d'avouer impossibles.

Théétète. — Et que dis-tu maintenant ?

192 a Socrate. — Voici ce qu'il en faut dire, en y distinguant,
dès le principe, les cas suivants[1]. Ce qu'on sait pour en avoir
le souvenir en l'âme, mais sans en avoir la sensation actuelle,
le confondre avec une autre chose qu'on sait, dont on a
également l'empreinte sans la sensation actuelle, est impos-
sible. De même, ce qu'on sait, le confondre avec ce qu'on ne
sait pas et dont on ne garde pas le sceau imprimé en soi ; ou
ce qu'on ne sait point, avec ce qu'on ne sait également point ;
ou ce qu'on ne sait point, avec ce qu'on sait. De même, ce
dont on a sensation actuelle, le confondre avec quelque autre
chose dont on a sensation actuelle ; ou ce dont on a sensation
b actuelle, avec ce dont on ne l'a point, ou ce dont on ne l'a point,
avec autre chose dont on l'a. De même, ce qu'on sait pour en
avoir, cette fois, et sensation actuelle et marque concordante
avec cette sensation, le confondre avec quelque autre chose que
l'on sait, dont on a sensation actuelle et dont on garde également
une marque concordante avec cette sensation, c'est un cas
plus irréalisable encore, s'il se peut, que les cas précédents. Ce
que, de même, on sait pour en avoir, en même temps que la
sensation actuelle, le souvenir fidèle, impossible de le confondre
avec ce qu'on sait ; aussi bien de confondre ce qu'on sait, dont
on a sensation actuelle pareillement confirmée, avec ce dont
c on n'a que sensation actuelle ; ou ce qu'on ne sait point ni ne
saisit en sensation actuelle, avec ce qu'on ne sait ni ne saisit
en sensation actuelle ; ou ce qu'on ne sait ni ne saisit point
en sensation actuelle, avec ce qu'on ne sait point ; ou ce
qu'on ne sait point et dont on n'a point sensation actuelle,
avec ce dont on n'a point sensation actuelle. Voilà tous cas
où il est surabondamment impossible que l'on juge faux.
Restent donc les cas suivants où, si elle se doit produire quel-
que part, se produira l'opinion fausse.

1. Socrate se plaît à « effarer » Théétète ; cf. *Notice*, p. 143.

ὁρᾷ ἢ ἀκούει, ἄθρει εἰ ἄρα τοιῷδε τρόπῳ ψευδῆ ἂν δοξάσαι.

ΘΕΑΙ. Ποίῳ δή τινι;

ΣΩ. Ἃ οἶδεν, οἰηθεὶς εἶναι τοτὲ μὲν ἃ οἶδε, τοτὲ δὲ ἃ μή. Ταῦτα γὰρ ἐν τοῖς πρόσθεν οὐ καλῶς ὡμολογήσαμεν ὁμολογοῦντες ἀδύνατα.

ΘΕΑΙ. Νῦν δὲ πῶς λέγεις;

ΣΩ. Δεῖ ὧδε λέγεσθαι περὶ αὐτῶν ἐξ ἀρχῆς διοριζο- 192 a
μένους ὅτι ὃ μέν τις οἶδεν, σχὼν αὐτοῦ μνημεῖον ἐν τῇ ψυχῇ, αἰσθάνεται δὲ αὐτὸ μή, οἰηθῆναι ἕτερόν τι ὧν οἶδεν, ἔχοντα καὶ ἐκείνου τύπον, αἰσθανόμενον δὲ μή, ἀδύνατον. Καὶ ὅ γε οἶδεν αὖ, οἰηθῆναι εἶναι ὃ μὴ οἶδε μηδ᾽ ἔχει αὐτοῦ σφραγῖδα· καὶ ὃ μὴ οἶδεν, ὃ μὴ οἶδεν αὖ· καὶ ὃ μὴ οἶδεν, ὃ οἶδε· καὶ ὃ αἰσθάνεταί γε, ἕτερόν τι ὧν αἰσθάνεται οἰηθῆναι εἶναι· καὶ ὃ αἰσθάνεται, ὧν τι μὴ αἰσθάνεται· καὶ ὃ μὴ αἰσθάνεται, ὧν μὴ αἰσθάνεται· καὶ ὃ μὴ αἰσθάνεται, b
ὧν αἰσθάνεται. Καὶ ἔτι γε αὖ καὶ ὃ οἶδε καὶ αἰσθάνεται καὶ ἔχει τὸ σημεῖον κατὰ τὴν αἴσθησιν, οἰηθῆναι αὖ ἕτερόν τι ὧν οἶδε καὶ αἰσθάνεται καὶ ἔχει αὖ καὶ ἐκείνου τὸ σημεῖον κατὰ τὴν αἴσθησιν, ἀδυνατώτερον ἔτι ἐκείνων, εἰ οἷόν τε. Καὶ ὃ οἶδε καὶ [ὃ] αἰσθάνεται ἔχων τὸ μνημεῖον ὀρθῶς, ὃ οἶδεν οἰηθῆναι ἀδύνατον· καὶ ὃ οἶδε καὶ αἰσθάνεται ἔχων κατὰ ταὐτά, ὃ αἰσθάνεται· καὶ ὃ αὖ μὴ οἶδε μηδὲ αἰσθά- c
νεται, ὃ μὴ οἶδε μηδὲ αἰσθάνεται· καὶ ὃ μὴ οἶδε μηδὲ αἰσθάνεται, ὃ μὴ οἶδε· καὶ ὃ μὴ οἶδε μηδὲ αἰσθάνεται, ὃ μὴ αἰσθάνεται· πάντα ταῦτα ὑπερβάλλει ἀδυναμίᾳ τοῦ ἐν αὐτοῖς ψευδῆ τινα δοξάσαι. Λείπεται δὴ ἐν τοῖς τοιοῖσδε, εἴπερ που ἄλλοθι, τὸ τοιοῦτον γενέσθαι.

e 5 δή τινι : τινὶ δὴ W || 192 a 2 σχῶν : ἔχων YW || a 3 ante οἰηθῆναι add. τοῦτο BW || τι : τι εἶναι W || a 4 αἰσθανόμενον : -ος W || a 6 σφραγῖδα : -ῖσαι Y || b 1 ὧν μή : ὧν B || καὶ... b 2 ὧν αἰσθάνεται habet in marg. B || b 2 ὃ W : ὧν BTY || b 3 ante ἔχει add. ὧ B ὧν T (sed utrumque punctis notatum) || αὖ : αὐτὸ W || b 5 ἐκείνων : ἐκεῖνον W || b 6 ὃ secl. Bonitz || τὸ μνημεῖον... b 7 ἔχων habet in marg. BT || c 2 ante primum ὃ μὴ add. οἰηθῆναι W || c 3 ὃ μὴ οἶδε· καὶ.. c 4 αἰσθάνεται habet in marg. B || c 4 ἀδυναμίᾳ : -ίαν Y.

Théètète. — Quels cas au juste ? Pour qu'au moins j'y comprenne un peu davantage ; car, pour l'heure, je n'arrive pas à suivre.

Socrate. — De choses que l'on sait faire confusion avec autres choses qu'on sait et dont on a sensation actuelle ; ou avec choses qu'on ne sait point, mais dont on a sensation actuelle ; ou la faire, de choses que l'on sait et dont on a sen-
d sation actuelle, avec autres choses que l'on sait et dont on a sensation actuelle.

Théétète. — Voilà qui me dépasse encore plus que tout à l'heure.

Socrate. — Laisse-moi donc te le répéter sous la forme suivante. Je sais qui est Théodore et me rappelle en moi-même quel il est, et j'ai, de Théétète, connaissance analogue. N'est-il pas vrai que, parfois les voyant, parfois ne les voyant pas, parfois les touchant et parfois non, parfois les entendant ou percevant par quelque autre sensation, parfois aussi n'ayant de vous aucune sensation, je n'en ai pas moins, de vous, souvenir et science en moi-même ?

e Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — Voici donc le premier point à comprendre dans les explications que je te veux donner : on peut, de choses qu'on sait, n'avoir point sensation actuelle ; on peut, tout aussi bien, l'avoir.

Théétète. — C'est vrai.

Socrate. — Ne peut-on pas aussi, de choses qu'on ne sait point, fréquemment ne pas même avoir sensation actuelle et, fréquemment, avoir seulement cette sensation ?

Théétète. — Cela encore est possible.

Socrate. — Vois donc s'il te sera maintenant plus facile
193 a de suivre. Socrate, connaissant Théodore et Théétète, mais ne voyant ni l'un ni l'autre et n'ayant aucune autre sensation actuelle à leur sujet, jamais en lui-même ne jugera que Théétète est Théodore. Y a-t-il, en ce que je dis, quelque chose ou rien ?

Théétète. — Quelque chose, et qui est vérité.

Socrate. — Or cet exemple était le premier des cas que j'ai distingués au début.

Théétète. — En effet.

Socrate. — Voici le second : connaissant l'un de vous, mais ne connaissant point l'autre et n'ayant sensation actuelle

ΘΕΑΙ. Ἐν τίσι δή; ἐὰν ἄρα ἐξ αὐτῶν τι μᾶλλον μάθω· νῦν μὲν γὰρ οὐχ ἕπομαι.

ΣΩ. Ἐν οἷς οἶδεν, οἰηθῆναι αὐτὰ ἕτερ' ἄττα εἶναι ὧν οἶδε καὶ αἰσθάνεται· ἢ ὧν μὴ οἶδεν, αἰσθάνεται δέ· ἢ ὧν οἶδε καὶ αἰσθάνεται, ὧν οἶδεν αὖ καὶ αἰσθάνεται. d

ΘΕΑΙ. Νῦν πολὺ πλέον ἀπελείφθην ἢ τότε.

ΣΩ. Ὧδε δὴ ἀνάπαλιν ἄκουε. Ἐγὼ εἰδὼς Θεόδωρον καὶ ἐν ἐμαυτῷ μεμνημένος οἷός ἐστι, καὶ Θεαίτητον κατὰ ταὐτά, ἄλλο τι ἐνίοτε μὲν ὁρῶ αὐτούς, ἐνίοτε δὲ οὔ, καὶ ἅπτομαί ποτ' αὐτῶν, τοτὲ δ' οὔ, καὶ ἀκούω ἤ τινα ἄλλην αἴσθησιν αἰσθάνομαι, τοτὲ δ' αἴσθησιν μὲν οὐδεμίαν ἔχω περὶ ὑμῶν, μέμνημαι δὲ ὑμᾶς οὐδὲν ἧττον καὶ ἐπίσταμαι αὐτὸς ἐν ἐμαυτῷ;

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν. e

ΣΩ. Τοῦτο τοίνυν πρῶτον μάθε ὧν βούλομαι δηλῶσαι, ὅτι ἔστι μὲν ἃ οἶδε μὴ αἰσθάνεσθαι, ἔστιν δὲ αἰσθάνεσθαι.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἃ μὴ οἶδε, πολλάκις μὲν ἔστι μηδὲ αἰσθάνεσθαι, πολλάκις δὲ αἰσθάνεσθαι μόνον;

ΘΕΑΙ. Ἔστι καὶ τοῦτο.

ΣΩ. Ἰδὲ δὴ ἐάν τι μᾶλλον νῦν ἐπίσπῃ. Σωκράτης εἰ γιγνώσκει Θεόδωρον καὶ Θεαίτητον, ὁρᾷ δὲ μηδέτερον, 193 a μηδὲ ἄλλη αἴσθησις αὐτῷ πάρεστι περὶ αὐτῶν, οὐκ ἄν ποτε ἐν ἑαυτῷ δοξάσειεν ὡς ὁ Θεαίτητός ἐστι Θεόδωρος. Λέγω τι ἢ οὐδέν;

ΘΕΑΙ. Ναί, ἀληθῆ γε.

ΣΩ. Τοῦτο μὲν τοίνυν ἐκείνων πρῶτον ἦν ὧν ἔλεγον.

ΘΕΑΙ. Ἦν γάρ.

ΣΩ. Δεύτερον τοίνυν, ὅτι τὸν μὲν γιγνώσκων ὑμῶν, τὸν

c 10-**d** 1 ἢ ὧν οἶδε: ἢ ἃ — Ast ἢ ἐν οἷς — Ritter || **d** 3 ἄκουε om. Y || **d** 6 ποτ' secl. Schanz || **d** 9 ἐν BW: om. B[1]TY || **e** 3 ὅτι BW: ὡς B[1]TY || ἔστιν δὲ... **e** 5 μηδὲ αἰσθάνεσθαι om. B || **e** 8 εἰ γιγνώσκει W: ἐπιγι- BTY ἐπεὶ γι- Ast || **193 a** 6 ἦν: οὖν Y.

ni de l'un, ni de l'autre, je ne confondrai jamais celui qui m'est connu avec celui qui ne l'est point.

THÉÉTÈTE. — C'est juste.

b SOCRATE. — Troisième exemple : n'ayant, ni de l'un, ni de l'autre, ni connaissance ni actuelle sensation, je ne confondrai jamais l'un, qui ne m'est point connu, avec quelque autre de ceux qui ne me sont point connus. Imagine-toi entendre une seconde fois, dans leur ensemble et leur suite, les cas précédemment exposés, où jamais, sur toi et Théodore, je ne porterai jugement faux, soit que je vous connaisse ou que je vous ignore tous deux, soit que je connaisse l'un et ne connaisse point l'autre. Répète, en mettant « sensations », le même raisonnement, si, effectivement, tu peux suivre.

THÉÉTÈTE. — Je suis.

SOCRATE. — Il reste, en fait, que l'on puisse juger faux en l'occurrence que voici. Je sais qui tu es et qui est Théodore.
c J'ai, dans cette fameuse cire, comme imprimées par des bagues, vos marques à tous deux. De loin et de façon insuffisante vous voyant tous les deux, je m'efforce de rapporter la marque propre de chacun à la propre sensation visuelle que j'en ai ; de faire entrer et ajuster celle-ci en sa propre trace afin que se réalise la reconnaissance. Mais je viens à manquer ces ajustements ; comme gens qui se chaussent à rebours, j'intervertis les choses et porte la sensation visuelle que j'ai de chacun sur la marque appartenant à l'autre. Ou bien des troubles comme ceux que subit la vision dans les miroirs, transportant à gauche ce qui est à
d droite, se produisent en moi et m'induisent en erreur[1]. C'est alors qu'en fait il arrive et de prendre une chose pour une autre et de juger faux.

THÉÉTÈTE. — C'est, en effet, vraisemblable, Socrate. Tu décris merveilleusement le trouble auquel est sujette l'opinion.

SOCRATE. — Un autre cas encore est celui où, connaissant l'un et l'autre et, de l'un, ayant, en plus de cette connaissance, la sensation actuelle, mais ne l'ayant point de l'autre, la connaissance que j'ai du premier n'est point conforme à cette sensation ; cas précédemment exposé par moi, mais à propos duquel tu ne m'as point compris.

1. Voir la description de ce phénomène dans le *Timée*, 46 a/c.

δὲ μὴ γιγνώσκων, αἰσθανόμενος δὲ μηδέτερον, οὐκ ἄν ποτε αὖ οἰηθείην ὃν οἶδα εἶναι ὃν μὴ οἶδα.

ΘΕΑΙ. Ὀρθῶς.

ΣΩ. Τρίτον δέ, μηδέτερον γιγνώσκων μηδὲ αἰσθανό- b
μενος οὐκ ἂν οἰηθείην ὃν μὴ οἶδα ἕτερόν τιν' εἶναι ὧν μὴ οἶδα. Καὶ τἆλλα τὰ πρότερα πάνθ' ἑξῆς νόμιζε πάλιν ἀκηκοέναι, ἐν οἷς οὐδέποτ' ἐγὼ περὶ σοῦ καὶ Θεοδώρου τὰ ψευδῆ δοξάσω, οὔτε γιγνώσκων οὔτε ἀγνοῶν ἄμφω, οὔτε τὸν μέν, τὸν δ' οὐ γιγνώσκων· καὶ περὶ αἰσθήσεων κατὰ ταὐτά, εἰ ἄρα ἕπῃ.

ΘΕΑΙ. Ἕπομαι.

ΣΩ. Λείπεται τοίνυν τὰ ψευδῆ δοξάσαι ἐν τῷδε, ὅταν γιγνώσκων σὲ καὶ Θεόδωρον, καὶ ἔχων ἐν ἐκείνῳ τῷ κηρίνῳ ὥσπερ δακτυλίων σφῷν ἀμφοῖν τὰ σημεῖα, διὰ μακροῦ καὶ c
μὴ ἱκανῶς ὁρῶν ἄμφω προθυμηθῶ, τὸ οἰκεῖον ἑκατέρου σημεῖον ἀποδοὺς τῇ οἰκείᾳ ὄψει, ἐμβιβάσας προσαρμόσαι εἰς τὸ ἑαυτῆς ἴχνος, ἵνα γένηται ἀναγνώρισις, εἶτα τούτων ἀποτυχὼν καὶ ὥσπερ οἱ ἔμπαλιν ὑποδούμενοι παραλλάξας προσβάλω τὴν ἑκατέρου ὄψιν πρὸς τὸ ἀλλότριον σημεῖον, ἢ καὶ οἷα τὰ ἐν τοῖς κατόπτροις τῆς ὄψεως πάθη, δεξιὰ εἰς ἀριστερὰ μεταρρεούσης, ταὐτὸν παθὼν διαμάρτω· τότε d
δὴ συμβαίνει ἡ ἑτεροδοξία καὶ τὸ ψευδῆ δοξάζειν.

ΘΕΑΙ. Ἔοικε γάρ, ὦ Σώκρατες. Θαυμασίως ὡς λέγεις τὸ τῆς δόξης πάθος.

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν καὶ ὅταν ἀμφοτέρους γιγνώσκων τὸν μὲν πρὸς τῷ γιγνώσκειν αἰσθάνωμαι, τὸν δὲ μή, τὴν δὲ γνῶσιν τοῦ ἑτέρου μὴ κατὰ τὴν αἴσθησιν ἔχω, ὃ ἐν τοῖς πρόσθεν οὕτως ἔλεγον καί μου τότε οὐκ ἐμάνθανες.

b 1 μηδέτερον: μὴ δ' ἔτ- W ‖ **b** 2 τιν': τ' Y ‖ **b** 6 καὶ om. W ‖ **b** 9 τὰ: τὸ Wagner ‖ **b** 10 κηρίνῳ: -ίῳ W ‖ **c** 1 ἀμφοῖν: αὐτοῖν B ‖ **c** 5 ὑποδούμενοι: ἀποδ- Y ‖ παραλλάξας: -λὰξ W ‖ **c** 6 προσβάλω: -βάλλω W ‖ ἑκατέρου: -έρω Y ‖ **c** 7-**d** 1 δεξιὰ..ἀριστερὰ: -ιᾶς..-ὰν Ast ‖ **d** 1 μεταρρεούσης: -φερούσης Buttmann ‖ **d** 6 τῷ: τὸ B ‖ αἰσθάνωμαι: -ομαι BW ‖ **d** 8 μου: μοι W.

THÉÉTÈTE. — Non, vraiment.

SOCRATE. — Voici donc ce que je disais : connaissant l'un,
e ayant de lui sensation actuelle, la connaissance qu'on en a étant conforme à cette sensation, jamais on ne confondra cet un avec quelque autre que l'on connaît, dont on a sensation actuelle, et dont la connaissance qu'on a est, cette fois encore, conforme à l'actuelle sensation. Était-ce bien cela ?

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Restait donc, en somme, le cas présentement en question, où l'opinion fausse, disons nous, se produit par le fait suivant. On connaît l'un et l'autre; on voit l'un et
194 a l'autre, ou l'on a, de l'un et de l'autre, quelque autre sensation. Mais les deux marques, on ne les a point, pour chacun, correspondantes à sa sensation propre ; au contraire, on tire comme un archer maladroit, on décline du but et le manque, et c'est là ce qui s'appelle proprement l'erreur.

THÉÉTÈTE. — C'est juste.

SOCRATE. — Et quand, à l'une des marques, s'ajoute la sensation actuelle ; à l'autre, point ; que la marque dont il n'y a point sensation soit appliquée sur la sensation actuellement présente, totalement faux est alors l'acte de la pensée. En un mot, sur ce qu'on n'a jamais ni su ni perçu, impos-
b sible, à ce qu'il semble, qu'il y ait ni erreur, ni opinion fausse, si, du moins, à cette heure, il y a quelque chose de sain en ce que nous disons. Mais, en ce dont nous avons et connaissance et actuelle sensation, c'est là même que tourne et vire l'opinion, fausse et vraie tour à tour : si elle ajuste tout droit et tout franc l'empreinte voulue dans l'impression actuelle, elle est vraie ; de biais et de travers, elle est fausse [1].

THÉÉTÈTE. — N'est-ce donc pas là, Socrate, une belle description ?

SOCRATE. — Ecoute le complément et tu admireras plus
c encore ; car juger vrai est beau, mais juger faux est laid.

THÉÉTÈTE. — Comment le nier ?

SOCRATE. — Or voici, affirme-t-on, d'où viennent l'un et

1. Platon distingue ici l'ἀποτύπωμα, empreinte en relief, *imago expressa*, et le τύπος, *forma impressa* (Ast), moule creux. Quand le τύπος se présente à nouveau sous forme de sensation ou *impression* actuelle, la reconnaissance sera parfaite si l'empreinte-souvenir s'emboîte exactement dans l'impression-sensation.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Τοῦτο μὴν ἔλεγον, ὅτι γιγνώσκων τὸν ἕτερον καὶ αἰσθανόμενος, καὶ τὴν γνῶσιν κατὰ τὴν αἴσθησιν αὐτοῦ e
ἔχων, οὐδέποτε οἰήσεται εἶναι αὐτὸν ἕτερόν τινα ὧν γιγνώσκει τε καὶ αἰσθάνεται καὶ τὴν γνῶσιν αὖ καὶ ἐκείνου ἔχει κατὰ τὴν αἴσθησιν. Ἦν γὰρ τοῦτο;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Παρελείπετο δέ γέ που τὸ νῦν λεγόμενον, ἐν ᾧ δή φαμεν τὴν ψευδῆ δόξαν γίγνεσθαι τὸ ἄμφω γιγνώσκοντα καὶ ἄμφω ὁρῶντα ἤ τινα ἄλλην αἴσθησιν ἔχοντα ἀμφοῖν τὼ 194 a
σημείω μὴ κατὰ τὴν αὐτοῦ αἴσθησιν ἑκάτερον ἔχειν, ἀλλ᾽ οἷον τοξότην φαῦλον ἱέντα παραλλάξαι τοῦ σκοποῦ καὶ ἁμαρτεῖν, ὃ δὴ καὶ ψεῦδος ἄρα ὠνόμασται.

ΘΕΑΙ. Εἰκότως γε.

ΣΩ. Καὶ ὅταν τοίνυν τῷ μὲν παρῇ αἴσθησις τῶν σημείων, τῷ δὲ μή, τὸ δὲ τῆς ἀπούσης αἰσθήσεως τῇ παρούσῃ προσαρμόσῃ, πάντῃ ταύτῃ ψεύδεται ἡ διάνοια. Καὶ ἑνὶ λόγῳ, περὶ ὧν μὲν μὴ οἶδέ τις μηδ᾽ ἐπῄσθετο πώποτε, οὐκ ἔστιν, ὡς ἔοικεν, οὔτε ψεύδεσθαι οὔτε ψευδὴς δόξα, εἴ τι b
νῦν ἡμεῖς ὑγιὲς λέγομεν· περὶ δὲ ὧν ἴσμεν τε καὶ αἰσθανόμεθα, ἐν αὐτοῖς τούτοις στρέφεται καὶ ἑλίττεται ἡ δόξα ψευδὴς καὶ ἀληθὴς γιγνομένη, καταντικρὺ μὲν καὶ κατὰ τὸ εὐθὺ τὰ οἰκεῖα συνάγουσα ἀποτυπώματα καὶ τύπους ἀληθής, εἰς πλάγια δὲ καὶ σκολιὰ ψευδής.

ΘΕΑΙ. Οὐκοῦν καλῶς, ὦ Σώκρατες, λέγεται;

ΣΩ. Ἔτι τοίνυν καὶ τάδε ἀκούσας μᾶλλον αὐτὸ ἐρεῖς. c
Τὸ μὲν γὰρ τἀληθὲς δοξάζειν καλόν, τὸ δὲ ψεύδεσθαι αἰσχρόν.

ΘΕΑΙ. Πῶς δ᾽ οὔ;

ΣΩ. Ταῦτα τοίνυν φασὶν ἐνθένδε γίγνεσθαι. Ὅταν μὲν

d 10 ante γιγνώσκων add. <ὁ> Heindorf || τὸν : τὸ W || **e** 2 ὧν : ὃν B || **194 a** 1 τὼ σημείω Y : τῷ σημείῳ TW² τὸ σημεῖον BW || **a** 2 ἔχειν : ἔχῃ B || **a** 9 μηδ᾽ ἐπῄσθετο B : μηδὲ ἐπείθετο ἐπῄσθετο B¹ ut uidetur μηδὲ ᾔσθετο TYW || **b** 5 τύπους B : τυποῦσα TYW,

l'autre. La cire est-elle, en quelque âme, profonde, abondante, lisse, pétrie comme il faut, ce qui se transmet par le canal des sensations et se vient graver en ce cœur de l'âme, ainsi appelé par Homère pour faire entendre sa ressemblance avec la cire, alors donc et en de telles âmes
d produit des marques pures, qui pénètrent à suffisante profondeur et acquièrent longue durée. Ceux qui les ont telles d'abord apprennent facilement et puis retiennent fidèlement, enfin ne font point diverger sensations et marques et ne forment, au contraire, que jugements vrais. Claires comme sont ces marques, en effet, logées à l'aise et au large, ils ont vite fait de les rapporter aux impressions originelles qui leur répondent : celles-ci reçoivent alors le nom d'êtres et ce sont de tels gens qui reçoivent le nom de sages. Cela ne te semble-t-il pas exact ?

Théétète. — Merveilleusement.

e Socrate. — Mais d'aucuns auront le cœur velu, qu'a célébré le poète sage en toute sapience ; d'aucuns un cœur encrassé et de cire impure, ou bien trop humide ou trop sec. Le cœur humide fait les mémoires faciles, mais oublieuses ; le cœur sec produit les qualités inverses. En ceux donc qui l'ont velu et rude, comme pierreux, par le mélange de terre et de crasse qui l'emplit, les empreintes ne sont point du tout claires. Point claires non plus celles des cœurs secs : la profondeur y manque. Point claires, enfin, celles des cœurs humides :
195 a elles se fondent ensemble et vite deviennent confuses. Qu'elles soient, en outre, accumulées les unes sur les autres à cause du manque d'espace, parce que cette âme de l'âme se trouve trop petite, moins claires encore elles seront que dans les cas précédents[1]. Voilà donc tous hommes ainsi faits qu'ils peuvent juger faux. Quelque chose qu'en effet ils voient, entendent ou conçoivent, lui vite attribuer son signe propre leur est impossible : ils sont lents, se brouillent en leurs attributions et voient de travers, entendent de travers, conçoivent de travers la plupart du temps. Aussi dit-on de tels hommes qu'ils n'ont que des idées fausses des êtres et sont des ignorants.

1. On retrouvera ces classifications des types de mémoires dans Aristote, *De Memoria*, cap. I, et dans notre Malebranche, *Recherche de la Vérité*, livre II, chap. vi. Mais la plus ancienne exposition de ce genre est le chapitre 35 du premier livre du *Régime*. Cf. notre *Notice*, p. 152.

ὁ κηρός του ἐν τῇ ψυχῇ βαθύς τε καὶ πολὺς καὶ λεῖος καὶ
μετρίως ὠργασμένος ᾖ, τὰ ἰόντα διὰ τῶν αἰσθήσεων, ἐνση-
μαινόμενα εἰς τοῦτο τὸ τῆς ψυχῆς « κέαρ », ὃ ἔφη Ὅμη-
ρος αἰνιττόμενος τὴν τοῦ κηροῦ ὁμοιότητα, τότε μὲν καὶ
τούτοις καθαρὰ τὰ σημεῖα ἐγγιγνόμενα καὶ ἱκανῶς τοῦ d
βάθους ἔχοντα πολυχρόνιά τε γίγνεται καὶ εἰσὶν οἱ τοιοῦτοι
πρῶτον μὲν εὐμαθεῖς, ἔπειτα μνήμονες, εἶτα οὐ παραλλάτ-
τουσι τῶν αἰσθήσεων τὰ σημεῖα ἀλλὰ δοξάζουσιν ἀληθῆ.
Σαφῆ γὰρ καὶ ἐν εὐρυχωρίᾳ ὄντα ταχὺ διανέμουσιν ἐπὶ τὰ
αὑτῶν ἕκαστα ἐκμαγεῖα, ἃ δὴ ὄντα καλεῖται, καὶ σοφοὶ δὴ
οὗτοι καλοῦνται. Ἦ οὐ δοκεῖ σοι ;

ΘΕΑΙ. Ὑπερφυῶς μὲν οὖν.

ΣΩ. Ὅταν τοίνυν λάσιόν του τὸ κέαρ ᾖ, ὃ δὴ ἐπῄνεσεν e
ὁ πάσσοφος ποιητής, ἢ ὅταν κοπρῶδες καὶ μὴ καθαροῦ τοῦ
κηροῦ, ἢ ὑγρὸν σφόδρα ἢ σκληρόν, ὧν μὲν ὑγρὸν εὐμαθεῖς
μέν, ἐπιλήσμονες δὲ γίγνονται, ὧν δὲ σκληρόν, τἀναντία.
Οἱ δὲ δὴ λάσιον καὶ τραχὺ λιθῶδές τι ἢ γῆς ἢ κόπρου
συμμιγείσης ἔμπλεων ἔχοντες ἀσαφῆ τὰ ἐκμαγεῖα ἴσχουσιν.
Ἀσαφῆ δὲ καὶ οἱ τὰ σκληρά· βάθος γὰρ οὐκ ἔνι. Ἀσαφῆ
δὲ καὶ οἱ τὰ ὑγρά· ὑπὸ γὰρ τοῦ συγχεῖσθαι ταχὺ γίγνεται 195 a
ἀμυδρά. Ἐὰν δὲ πρὸς πᾶσι τούτοις ἐπ᾽ ἀλλήλων συμπεπ-
τωκότα ᾖ ὑπὸ στενοχωρίας, ἐάν του σμικρὸν ᾖ τὸ ψυχά-
ριον, ἔτι ἀσαφέστερα ἐκείνων. Πάντες οὖν οὗτοι γίγνονται
οἷοι δοξάζειν ψευδῆ. Ὅταν γάρ τι ὁρῶσιν ἢ ἀκούωσιν ἢ
ἐπινοῶσιν, ἕκαστα ἀπονέμειν ταχὺ ἑκάστοις οὐ δυνάμενοι
βραδεῖς τέ εἰσι καὶ ἀλλοτριονομοῦντες παρορῶσί τε καὶ
παρακούουσι καὶ παρανοοῦσι πλεῖστα, καὶ καλοῦνται αὖ
οὗτοι ἐψευσμένοι τε δὴ τῶν ὄντων καὶ ἀμαθεῖς.

c 7 ὠργασμένος Suidas, Timaeus : εἰργασμένος BTW -ένον Y || **d** 5 διανέμουσιν : -βαίνουσιν ex emend. B || **e** 1 του τὸ : τοῦτο τὸ BW || **e** 2 πάσσοφος schol. : πάντα σοφὸς codd. || **195 a** 2 ἀλλήλων : -οις W || **a** 3 ἐάν του : ἑαυτοῦ W^1 || **a** 6 ἕκαστα Heindorf : -οι codd. || **a** 7 τε καὶ : καὶ W || **a** 8 ante πλεῖστα add. καὶ (sed punctis notatum) W.

b Théétète. — Tu parles le plus exactement du monde, Socrate.

Socrate. — Affirmerons-nous donc qu'il y a en nous des opinions fausses?

Théétète. — Très fermement.

Socrate. — Et des vraies aussi?

Théétète. — Et des vraies.

Socrate. — Nous estimons donc, dès lors, adéquatement établie entre nous, comme chose la plus certaine du monde, l'existence de ces deux sortes d'opinions?

Théétète. — Comme chose merveilleusement certaine.

Socrate. — Terrible, Théétète, réellement terrible et odieux risque bien d'être un bavard d'âge mûr.

Théétète. — Pourquoi donc? A quel propos dis-tu cela?

c Socrate. — C'est ma peine à comprendre qui m'est pénible et mon trop réel bavardage. Comment, en effet, se servir d'un autre mot pour un homme qui tiraille en tous sens les arguments, si lourd d'esprit qu'aucune preuve ne l'ébranle, et qui, une fois engagé dans un argument, ne sait plus s'en dépêtrer?

Théétète. — Mais où trouves-tu donc, en toi, motif de peine?

Socrate. — Je n'ai pas seulement de la peine. J'ai peur aussi de ce qu'il me faudra répondre au cas où l'on me demanderait : « O Socrate, tu as donc trouvé l'opinion fausse, et qu'elle n'est ni dans les sensations en leur rapport mutuel
d ni dans les pensées, mais bien dans l'ajustement de la sensation à la pensée? » Oui, répondrai-je, j'imagine, me rengorgeant d'avoir, avec toi, fait si belle trouvaille.

Théétète. — A mon avis au moins, Socrate, ce n'est point si laid résultat que la démonstration présentement achevée.

Socrate. — « Ainsi, d'après toi, » continuera le questionneur, « l'homme que nous concevons en notre seule pensée, sans le voir, nous ne le confondrons jamais avec un cheval qu'également nous ne voyons ni ne touchons, mais seulement concevons, sans avoir, par ailleurs, de lui, aucune sensation? » Je répondrai, j'imagine, que je l'entends bien ainsi.

Théétète. — Et tu auras raison.

e Socrate. — « Eh bien », dira-t-il, « le onze, qui n'est

ΘΕΑΙ. Ὀρθότατα ἀνθρώπων λέγεις, ὦ Σώκρατες. b

ΣΩ. Φῶμεν ἄρα ἐν ἡμῖν ψευδεῖς δόξας εἶναι;

ΘΕΑΙ. Σφόδρα γε.

ΣΩ. Καὶ ἀληθεῖς δή;

ΘΕΑΙ. Καὶ ἀληθεῖς.

ΣΩ. Ἤδη οὖν οἰόμεθα ἱκανῶς ὡμολογῆσθαι ὅτι παντὸς μᾶλλον ἐστὸν ἀμφοτέρα τούτω τὼ δόξα;

ΘΕΑΙ. Ὑπερφυῶς μὲν οὖν.

ΣΩ. Δεινόν τε, ὦ Θεαίτητε, ὡς ἀληθῶς κινδυνεύει καὶ ἀηδὲς εἶναι ἀνὴρ ἀδολέσχης.

ΘΕΑΙ. Τί δέ; πρὸς τί τοῦτ' εἶπες;

ΣΩ. Τὴν ἐμαυτοῦ δυσμαθίαν δυσχεράνας καὶ ὡς ἀληθῶς c ἀδολεσχίαν. Τί γὰρ ἄν τις ἄλλο θεῖτο ὄνομα, ὅταν ἄνω κάτω τοὺς λόγους ἕλκῃ τις ὑπὸ νωθείας οὐ δυνάμενος πεισθῆναι, καὶ ᾖ δυσαπάλλακτος ἀφ' ἑκάστου λόγου;

ΘΕΑΙ. Σὺ δὲ δὴ τί δυσχεραίνεις;

ΣΩ. Οὐ δυσχεραίνω μόνον ἀλλὰ καὶ δέδοικα ὅτι ἀποκρινοῦμαι ἄν τις ἔρηταί με· « Ὦ Σώκρατες, ηὕρηκας δὴ ψευδῆ δόξαν, ὅτι οὔτε ἐν ταῖς αἰσθήσεσίν ἐστι πρὸς ἀλλήλας οὔτ' ἐν ταῖς διανοίαις, ἀλλ' ἐν τῇ συνάψει αἰσθήσεως d πρὸς διάνοιαν »; φήσω δὲ ἐγὼ οἶμαι καλλωπιζόμενος ὥς τι ηὑρηκότων ἡμῶν καλόν.

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, οὐκ αἰσχρὸν εἶναι τὸ νῦν ἀποδεδειγμένον.

ΣΩ. « Οὐκοῦν », φησί, « λέγεις ὅτι αὖ τὸν ἄνθρωπον ὃν διανοούμεθα μόνον, ὁρῶμεν δ' οὔ, ἵππον οὐκ ἄν ποτε οἰηθείημεν εἶναι, ὃν αὖ οὔτε ὁρῶμεν οὔτε ἁπτόμεθα, διανοούμεθα δὲ μόνον καὶ ἄλλ' οὐδὲν αἰσθανόμεθα περὶ αὐτοῦ »; ταῦτα οἶμαι φήσω λέγειν.

ΘΕΑΙ. Καὶ ὀρθῶς γε.

ΣΩ. « Τί οὖν », φησί, « τὰ ἕνδεκα, ἃ μηδὲν ἄλλο ἢ δια- e

b 9 τε B: γε TYW || b 11 τί ante τοῦτ' om. Y || c 8 ὅτι om. B || d 6 φησί: φήσει Paris. 1812 || αὖ τόν: αὐτὸν ex emend. Ven. 185 αὐτὸν τὸν Heindorf || d 8 ὃν αὖ: ὃ νῦν TY || e 1 φησί: φῄς BW φήσει Steph.

objet que de la pensée, ne se pourra, d'après cet argument, jamais confondre avec le douze, qu'on ne peut aussi que concevoir ? » Allons : à toi de répondre.

Théétète. — Eh bien donc, je répondrai : en tant qu'objets offerts par la vue ou le tact, on peut confondre onze avec douze ; mais, si on ne les a que dans sa pensée, jamais, à leur sujet, on ne fera cette confusion de jugement.

Socrate. — Eh quoi ? Imagines-tu cela pour un homme qui prend comme objets de son examen cinq et sept ? Je ne
196 a dis pas cinq hommes et sept hommes ou quoi que ce soit de pareil. Mais le cinq même et le sept même, présents, affirmons-nous, comme souvenirs dans la masse de cire et sur qui nous nions que se puisse faire un jugement faux, y eut-il jamais homme les examinant en eux-mêmes, s'adressant à lui-même explications et questions sur la quantité qu'ils font, et finissant par dire et croire, l'un qu'ils font onze, l'autre qu'ils font douze, ou bien est-ce tout le monde qui dit et croit qu'ils font douze ?

Théétète. — Non, par Zeus : il y en a beaucoup, au
b contraire, à dire onze ; et que le nombre considéré devienne plus grand, plus grosse sera l'erreur[1]. Car j'imagine que tu veux parler de toute espèce de nombre.

Socrate. — Et tu as raison de le supposer. Réfléchis maintenant si ce qu'on fait alors n'est point tout simplement prendre pour onze le douze même, le douze imprimé dans la cire ?

Théétète. — Il semble bien.

Socrate. — N'est-ce donc pas là revenir à nos premiers arguments ? Celui qu'affecte une telle méprise confond ce qu'il sait avec autre chose qu'il sait. Or, cela, nous l'avons déclaré impossible, et ce fut même là la raison contraignante que nous apportâmes du non-être de l'opinion fausse, de ne
c point, en un seul et même objet, contraindre un seul et même homme à savoir et, en même temps, ne pas savoir.

Théétète. — C'est l'absolue vérité.

Socrate. — C'est donc tout autre chose qu'il nous faut

1. Malebranche dit, à propos des opérations que l'on ferait par la pensée : « Lorsqu'il y aurait plusieurs nombres à ajouter ou à soustraire ou, ce qui est la même chose, lorsque ces nombres sont grands et qu'on ne peut les ajouter que par parties, on en oublierait toujours quelqu'une. » (*Recherche de la Vérité*, II, 365/6).

νοεῖταί τις, ἄλλο τι ἐκ τούτου τοῦ λόγου οὐκ ἄν ποτε οἰηθείη δώδεκα εἶναι, ἃ μόνον αὖ διανοεῖται » ; ἴθι οὖν δή, σὺ ἀποκρίνου.

ΘΕΑΙ. Ἀλλ' ἀποκρινοῦμαι ὅτι ὁρῶν μὲν ἄν τις ἢ ἐφαπτόμενος οἰηθείη τὰ ἕνδεκα δώδεκα εἶναι, ἃ μέντοι ἐν τῇ διανοίᾳ ἔχει, οὐκ ἄν ποτε περὶ αὐτῶν ταῦτα δοξάσειεν οὕτως.

ΣΩ. Τί οὖν ; οἴει τινὰ πώποτε αὐτὸν ἐν αὑτῷ πέντε καὶ ἑπτά, λέγω δὲ μὴ ἀνθρώπους ἑπτὰ καὶ πέντε προθέ- 196 a
μενον σκοπεῖν μηδ' ἄλλο τοιοῦτον, ἀλλ' αὐτὰ πέντε καὶ ἑπτά, ἅ φαμεν ἐκεῖ μνημεῖα ἐν τῷ ἐκμαγείῳ εἶναι καὶ ψευδῆ ἐν αὐτοῖς οὐκ εἶναι δοξάσαι, ταῦτα αὐτὰ εἴ τις ἀνθρώπων ἤδη πώποτε ἐσκέψατο λέγων πρὸς αὑτὸν καὶ ἐρωτῶν πόσα ποτ' ἐστίν, καὶ ὁ μέν τις εἶπεν οἰηθεὶς ἕνδεκα αὐτὰ εἶναι, ὁ δὲ δώδεκα, ἢ πάντες λέγουσί τε καὶ οἴονται δώδεκα αὐτὰ εἶναι ;

ΘΕΑΙ. Οὐ μὰ τὸν Δία, ἀλλὰ πολλοὶ δὴ καὶ ἕνδεκα· ἐὰν b
δέ γε ἐν πλείονι ἀριθμῷ τις σκοπῆται, μᾶλλον σφάλλεται. Οἶμαι γάρ σε περὶ παντὸς μέλλειν ἀριθμοῦ λέγειν.

ΣΩ. Ὀρθῶς γὰρ οἴει· καὶ ἐνθυμοῦ μή τι τότε γίγνεται ἄλλο ἢ αὐτὰ τὰ δώδεκα τὰ ἐν τῷ ἐκμαγείῳ ἕνδεκα οἰηθῆναι.

ΘΕΑΙ. Ἔοικέ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰς τοὺς πρώτους πάλιν ἀνήκει λόγους ; ὁ γὰρ τοῦτο παθών, ὃ οἶδεν, ἕτερον αὐτὸ οἴεται εἶναι ὧν αὖ οἶδεν, ὃ ἔφαμεν ἀδύνατον, καὶ τούτῳ αὐτῷ ἠναγκάζομεν μὴ εἶναι ψευδῆ δόξαν, ἵνα μὴ τὰ αὐτὰ ὁ αὐτὸς ἀναγκάζοιτο c
εἰδὼς μὴ εἰδέναι ἅμα.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἄλλ' ὁτιοῦν δεῖ ἀποφαίνειν τὸ τὰ ψευδῆ

e 3 οὖν δή : δὴ οὖν Y || 196 a 2 αὐτὰ : αὐτὰ τὰ Heindorf || a 3 φαμεν : ἔφ- Ast || a 7 εἶναι αὐτὰ Y || b 3 μέλλειν scripsi : μᾶλλον ante ἀριθμοῦ B post ἀρ- TY om. W || b 4 μή : δή W || τότε W : ποτε BTY || b 8 ἀνήκει : ἀνῆκε W ἂν ἥκοι susp. Campbell || b 9 αὖ : ἂν Y || c 4 δεῖ : δὴ Y || τὸ : τοῦ TY || τὰ om. W.

découvrir en l'acte de juger faux qu'une divergence de la pensée avec la sensation. Si c'était cela, jamais, en effet, dans les seules pensées nous ne pourrions errer. En réalité donc, ou bien il n'y a point d'opinion fausse, ou bien, ce qu'on sait, il est possible de ne le pas savoir. De ces deux assertions laquelle choisis-tu ?

THÉÉTÈTE. — Embarrassante option que tu proposes là, Socrate.

d SOCRATE. — Et, pourtant, les garder toutes deux, l'argument risque bien de ne le point permettre. Mais, au fait, car il faut bien tout tenter : si nous entreprenions de braver toute honte ?

THÉÉTÈTE. — En quoi faisant ?

SOCRATE. — En consentant à dire quelle sorte de chose cela peut bien être : savoir.

THÉÉTÈTE. — Et qu'y a-t-il en cela qui brave toute honte ?

SOCRATE. — Tu sembles ne point avoir conscience que, d'un bout à l'autre, notre argumentation n'a été qu'enquête, sur la science, de gens qui ne savaient pas ce qu'elle peut bien être.

THÉÉTÈTE. — J'en ai, au contraire, parfaitement conscience.

SOCRATE. — Ne te semble-t-il pas alors effronté, quand on ne sait rien de la science, de déclarer quelle sorte de chose
e c'est que savoir ? Au fait, Théétète, il y a beau temps que nous surabondons en manières vicieuses de dialoguer. Des myriades de fois nous avons dit, en effet, « nous connaissons » et « nous ne connaissons pas », « nous savons » et « nous ne savons pas » ; comme si nous nous fussions compris l'un l'autre au moment où, de la science, nous ignorions tout encore. Mais c'est, si tu veux, jusque dans l'instant présent que nous venons de nous servir et du « ignorer » et du « comprendre », comme si l'usage en eût convenu à gens à qui manque la science.

THÉÉTÈTE. — Mais de quelle façon discuteras-tu, Socrate, si tu en évites l'usage ?

197 a SOCRATE. — D'aucune, tel que je suis ; de plus d'une, si j'étais un contradicteur. Si un homme de cette trempe se trouvait ici maintenant, il affirmerait bien se passer de ces termes et, sous nos yeux, rabrouerait vivement mes explications. Puisqu'au fait nous ne sommes que piètres gens, veux-tu que j'ose dire quelle sorte de chose c'est que savoir ? A mon avis, d'ailleurs, nous y trouverons profit.

δοξάζειν ἢ διανοίας πρὸς αἴσθησιν παραλλαγήν. Εἰ γὰρ τοῦτ᾽ ἦν, οὐκ ἄν ποτε ἐν αὐτοῖς τοῖς διανοήμασιν ἐψευδόμεθα. Νῦν δὲ ἤτοι οὐκ ἔστι ψευδὴς δόξα, ἢ ἅ τις οἶδεν, οἷόν τε μὴ εἰδέναι. Καὶ τούτων πότερα αἱρῇ ;

ΘΕΑΙ. Ἄπορον αἵρεσιν προτίθης, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ μέντοι ἀμφότερά γε κινδυνεύει ὁ λόγος οὐκ d ἐάσειν. Ὅμως δέ — πάντα γὰρ τολμητέον — τί εἰ ἐπιχειρήσαιμεν ἀναισχυντεῖν ;

ΘΕΑΙ. Πῶς;

ΣΩ. Ἐθελήσαντες εἰπεῖν ποῖόν τί ποτ᾽ ἐστὶ τὸ ἐπίστασθαι.

ΘΕΑΙ. Καὶ τί τοῦτο ἀναίσχυντον ;

ΣΩ. Ἔοικας οὐκ ἐννοεῖν ὅτι πᾶς ἡμῖν ἐξ ἀρχῆς ὁ λόγος ζήτησις γέγονεν ἐπιστήμης ὡς οὐκ εἰδόσι τί ποτ᾽ ἐστίν.

ΘΕΑΙ. Ἐννοῶ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἔπειτ᾽ οὐκ ἀναιδὲς δοκεῖ μὴ εἰδότας ἐπιστήμην ἀποφαίνεσθαι τὸ ἐπίστασθαι οἷόν ἐστιν ; ἀλλὰ γάρ, ὦ Θεαίτητε, πάλαι ἐσμὲν ἀνάπλεῳ τοῦ μὴ καθαρῶς διαλέ- e γεσθαι. Μυριάκις γὰρ εἰρήκαμεν τὸ « γιγνώσκομεν » καὶ « οὐ γιγνώσκομεν », καὶ « ἐπιστάμεθα « καὶ « οὐκ ἐπιστάμεθα », ὥς τι συνιέντες ἀλλήλων ἐν ᾧ ἔτι ἐπιστήμην ἀγνοοῦμεν· εἰ δὲ βούλει, καὶ νῦν ἐν τῷ παρόντι κεχρήμεθ᾽ αὖ τῷ « ἀγνοεῖν » τε καὶ « συνιέναι », ὡς προσῆκον αὐτοῖς χρῆσθαι εἴπερ στερόμεθα ἐπιστήμης.

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ τίνα τρόπον διαλέξῃ, ὦ Σώκρατες, τούτων ἀπεχόμενος ;

ΣΩ. Οὐδένα ὤν γε ὅς εἰμί, εἰ μέντοι ἦ ἀντιλογικός· 197 a οἷος ἀνὴρ εἰ καὶ νῦν παρῆν, τούτων τ᾽ ἂν ἔφη ἀπέχεσθαι καὶ ἡμῖν σφόδρ᾽ ἂν ἃ ἐγὼ λέγω ἐπέπληττεν. Ἐπειδὴ οὖν ἐσμεν φαῦλοι, βούλει τολμήσω εἰπεῖν οἷόν ἐστι τὸ ἐπίστασθαι ; φαίνεται γάρ μοι προὔργου τι ἂν γενέσθαι.

c 7 ante δόξα add. ἡ B || c 8 πότερα : -αν BT || d 1 ἀλλὰ : ἄλλα W || 197 a 3 post ἂν add. ἀκούων W.

THÉÉTÈTE. — Ose, bien sûr, par Zeus. D'ailleurs, si tu n'arrives pas à te passer de ces termes, on t'aura large indulgence.

Posséder et avoir. Exemple du colombier.

SOCRATE. — As-tu donc entendu comment, maintenant, on définit le savoir ?

THÉÉTÈTE. — Peut-être ; mais, dans le moment présent, je ne me le rappelle pas.

b SOCRATE. — C'est, dit-on, quelque chose comme le fait d'avoir la science [1].

THÉÉTÈTE. — C'est vrai.

SOCRATE. — Nous ferons, nous, un léger changement et nous dirons : le fait de posséder la science.

THÉÉTÈTE. — Quelle sera donc, selon toi, la différence entre l'un et l'autre ?

SOCRATE. — Il n'y en a peut-être aucune. Mais veuille d'abord entendre mon idée avant d'en faire avec moi la critique.

THÉÉTÈTE. — Si, toutefois, j'en suis capable.

SOCRATE. — Au fait, il m'apparaît que posséder est différent d'avoir. Un habit, par exemple, qu'on aurait acheté et qu'on détiendrait sans le porter, nous ne dirons point qu'on l'a, mais bien qu'on le possède.

THÉÉTÈTE. — C'est juste.

c SOCRATE. — Vois donc si l'on peut de même posséder la science sans l'avoir. Tel serait le cas d'oiseaux des champs, colombes ou autres, qu'on aurait pris à la chasse et pour qui, chez soi, l'on bâtirait un colombier où les élever. En un certain sens, j'imagine, nous pourrions affirmer qu'on les a sans cesse, puisqu'on les possède. N'est-ce pas vrai ?

THÉÉTÈTE. — Si.

SOCRATE. — Mais, dans un autre sens, on n'en aurait aucun. D'une puissance seulement on disposerait à leur sujet, une fois qu'en une clôture à soi on se les serait mis sous la main : celle de les prendre et les avoir quand on vou-
d drait, attrapant tour à tour l'un ou l'autre qu'il plairait, puis le relâchant, et cela se pouvant faire autant de fois que bon semblerait.

1. Cf. *Euthydème*, 277 b ; *Notice*, p. 143.

ΘΕΑΙ. Τόλμα τοίνυν νὴ Δία. Τούτων δὲ μὴ ἀπεχομένῳ σοι ἔσται πολλὴ συγγνώμη.

ΣΩ. Ἀκήκοας οὖν ὃ νῦν λέγουσιν τὸ ἐπίστασθαι;

ΘΕΑΙ. Ἴσως· οὐ μέντοι ἔν γε τῷ παρόντι μνημονεύω.

ΣΩ. Ἐπιστήμης που ἕξιν φασὶν αὐτὸ εἶναι. b

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Ἡμεῖς τοίνυν σμικρὸν μεταθώμεθα καὶ εἴπωμεν ἐπιστήμης κτῆσιν.

ΘΕΑΙ. Τί οὖν δὴ φήσεις τοῦτο ἐκείνου διαφέρειν;

ΣΩ. Ἴσως μὲν οὐδέν· ὃ δ᾽ οὖν δοκεῖ ἀκούσας συνδοκίμαζε.

ΘΕΑΙ. Ἐάνπερ γε οἷός τ᾽ ὦ.

ΣΩ. Οὐ τοίνυν μοι ταὐτὸν φαίνεται τὸ κεκτῆσθαι τῷ ἔχειν. Οἷον ⟨εἰ⟩ ἱμάτιον πριάμενός τις καὶ ἐγκρατὴς ὢν μὴ φοροῖ, ἔχειν μὲν οὐκ ἂν αὐτὸν αὐτό, κεκτῆσθαί γε μὴν φαῖμεν.

ΘΕΑΙ. Ὀρθῶς γε.

ΣΩ. Ὅρα δὴ καὶ ἐπιστήμην εἰ δυνατὸν οὕτω κεκτημένον c μὴ ἔχειν, ἀλλ᾽ ὥσπερ εἴ τις ὄρνιθας ἀγρίας, περιστερὰς ἤ τι ἄλλο, θηρεύσας οἴκοι κατασκευασάμενος περιστερεῶνα τρέφοι, τρόπον μὲν γάρ ἄν πού τινα φαῖμεν αὐτὸν αὐτὰς ἀεὶ ἔχειν, ὅτι δὴ κέκτηται. Ἦ γάρ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τρόπον δέ γ᾽ ἄλλον οὐδεμίαν ἔχειν, ἀλλὰ δύναμιν μὲν αὐτῷ περὶ αὐτὰς παραγεγονέναι, ἐπειδὴ ἐν οἰκείῳ περιβόλῳ ὑποχειρίους ἐποιήσατο, λαβεῖν καὶ σχεῖν ἐπειδὰν βούληται, θηρευσαμένῳ ἣν ἂν ἀεὶ ἐθέλῃ, καὶ πάλιν ἀφιέναι, d καὶ τοῦτο ἐξεῖναι ποιεῖν ὁποσάκις ἂν δοκῇ αὐτῷ.

b 5 οὖν δὴ : δὴ οὖν W || b 8 ἐάνπερ γε BT : ἐάν γέ περ W ἐάνπερ Y || b 9 ταὐτόν μοι W || τῷ κεκτῆσθαι τὸ B || b 10 εἰ add. uulg. || b 11 φοροῖ YW : -ῶ B -ῷ T -ῶν b || γε μὴν W : γε δὴ B γε TY δέ γε uulg. || b 13 ante ὀρθῶς add. καὶ TY || c 2 ante περιστερὰς add. ἢ W || ἤ τι : εἴ τι Y || c 4 γὰρ om. W || c 9 σχεῖν : ἔχειν TY.

THÉÉTÈTE. — C'est exact.

SOCRATE. — Par une fiction nouvelle, en réplique à cette cire que, précédemment, nous modelions dans les âmes en je ne sais quelle figure, fabriquons, cette fois, en chaque âme, une espèce de colombier contenant toutes variétés d'oiseaux : les uns par bandes bien distinctes, les autres par petits groupes, le reste par unités solitaires qui vont et viennent à travers tous les autres au caprice de leur vol[1].

e THÉÉTÈTE. — Supposons donc la chose faite. Qu'en adviendra-t-il?

SOCRATE. — Il nous faut d'abord affirmer que, dans l'enfant, cette cage est vide, puis, en place d'oiseaux, nous figurer des sciences. La science qu'aussitôt acquise on enferme en cette clôture, on a, dirons-nous, appris par enseignement ou soi-même découvert l'objet propre dont elle est science, et voilà ce que c'est que savoir.

THÉÉTÈTE. — Soit.

198 a SOCRATE. — Maintenant, à celle qu'il plaira de ces sciences, donner la chasse, la prendre, l'avoir, la relâcher ; considère de quels noms cela doit s'appeler : soit des mêmes noms qu'au premier moment de l'acquisition, soit de noms différents. Voici qui te fera comprendre plus clairement ce que je veux dire. L'arithmétique, en effet, est bien, d'après toi, un art?

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Conçois-la comme une chasse aux sciences dans tout le domaine du pair et de l'impair.

THÉÉTÈTE. — Je la conçois ainsi.

SOCRATE. — C'est à cet art, j'imagine, qu'on doit d'avoir
b soi-même sous la main les sciences des nombres et de les pouvoir transmettre à d'autres quand on s'en fait transmetteur.

THÉÉTHÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Or, en nos appellations, transmettre, c'est enseigner ; recevoir, c'est apprendre, et avoir par le fait de posséder en ce colombier, c'est savoir.

1. Nos souvenirs-idées ne sont, pas plus que nos sensations, jetés pêle-mêle en notre esprit. La façon dont Platon figure ici leur distribution est analogue à celle dont il représentera les rapports ontologiques entre les Formes : les unes constituant des groupes plus ou moins étendus, les autres faisant bande à part, d'autres « circulant à travers le reste » comme agents de liaison ou de séparation (*Sophiste*, 253 c/e).

ΘΕΑΙ. Ἔστι ταῦτα.

ΣΩ. Πάλιν δή, ὥσπερ ἐν τοῖς πρόσθεν κήρινόν τι ἐν
ταῖς ψυχαῖς κατεσκευάζομεν οὐκ οἶδ' ὅτι πλάσμα, νῦν αὖ
ἐν ἑκάστῃ ψυχῇ ποιήσωμεν περιστερεῶνά τινα παν-
τοδαπῶν ὀρνίθων, τὰς μὲν κατ' ἀγέλας οὔσας χωρὶς τῶν
ἄλλων, τὰς δὲ κατ' ὀλίγας, ἐνίας δὲ μόνας διὰ πασῶν ὅπῃ
ἂν τύχωσι πετομένας.

ΘΕΑΙ. Πεποιήσθω δή. Ἀλλὰ τί τοὐντεῦθεν ; e

ΣΩ. Παιδίων μὲν ὄντων φάναι χρὴ εἶναι τοῦτο τὸ
ἀγγεῖον κενόν, ἀντὶ δὲ τῶν ὀρνίθων ἐπιστήμας νοῆσαι· ἣν
δ' ἂν ἐπιστήμην κτησάμενος καθείρξῃ εἰς τὸν περίβολον,
φάναι αὐτὸν μεμαθηκέναι ἢ ηὑρηκέναι τὸ πρᾶγμα οὗ ἦν
αὕτη ἡ ἐπιστήμη, καὶ τὸ ἐπίστασθαι τοῦτ' εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ἔστω.

ΣΩ. Τὸ τοίνυν πάλιν ἣν ἂν βούληται τῶν ἐπιστημῶν 198 a
θηρεύειν καὶ λαβόντα ἴσχειν καὶ αὖθις ἀφιέναι σκόπει
τίνων δεῖται ὀνομάτων, εἴτε τῶν αὐτῶν ὧν τὸ πρῶτον ὅτε
ἐκτᾶτο εἴτε ἑτέρων. Μαθήσῃ δ' ἐνθένδε σαφέστερον τί
λέγω. Ἀριθμητικὴν μὲν γὰρ λέγεις τέχνην ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Ταύτην δὴ ὑπόλαβε θήραν ἐπιστημῶν ἀρτίου τε
καὶ περιττοῦ παντός.

ΘΕΑΙ. Ὑπολαμβάνω.

ΣΩ. Ταύτῃ δὴ οἶμαι τῇ τέχνῃ αὐτός τε ὑποχειρίους
τὰς ἐπιστήμας τῶν ἀριθμῶν ἔχει καὶ ἄλλῳ παραδίδωσιν ὁ b
παραδιδούς.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ καλοῦμέν γε παραδιδόντα μὲν διδάσκειν, παρα-
λαμβάνοντα δὲ μανθάνειν, ἔχοντα δὲ δὴ τῷ κεκτῆσθαι ἐν
τῷ περιστερεῶνι ἐκείνῳ ἐπίστασθαι.

d 4 τοῖς : τῷ W || d 5 κατεσκευάζομεν : κατα- W || e 2 χρὴ εἶναι : χρῆναι W || e 4 καθείρξῃ : -ει W || 198 a 4 ἐνθένδε : ἐντεῦθεν B || a 5 μὲν om. YW || b 1 ἄλλῳ TW : ἄλλο B[1] ἄλλα Y || b 5 δὲ δὴ : δὴ BY.

THÉÉTÈTE. — Parfaitement.

SOCRATE. — A ce qui suit de là prête maintenant ton attention. Un arithméticien accompli peut-il ne pas savoir tous les nombres? De tous nombres, en effet, il y a, en son âme, sciences.

THÉÉTÈTE. — Comment donc!

c SOCRATE. — Un tel homme peut-il jamais ou nombrer en soi-même ces nombres intérieurs, ou nombrer quelqu'un des objets externes qui ont nombre?

THÉÉTÈTE. — Comment ne le pourrait-il?

SOCRATE. — Mais nombrer se définira pour nous, simplement, examiner quel nombre se trouve réalisé.

THÉÉTÈTE. — Certainement.

SOCRATE. — Ce que cet homme sait, il apparaît donc l'examiner comme s'il ne le savait pas, lui qui, nous en sommes convenus, sait tout nombre. Il t'arrive bien d'entendre, j'imagine, de telles objections[1].

THÉÉTÈTE. — Cela m'arrive.

d SOCRATE. — Donc nous reviendrons à l'image de la possession et de la chasse des colombes, et nous dirons qu'il y avait là double chasse : l'une, avant acquisition et visant la possession ; l'autre, par qui possède, mais désire prendre et avoir en mains ce que, depuis longtemps, il possède[2]. De même, les sciences que l'on possédait depuis longtemps pour les avoir apprises et que l'on savait, on peut, celles-là même, les rapprendre à nouveau, revenir saisir chaque science singulière, avoir ainsi cette science que l'on possédait depuis longtemps, mais qu'on n'avait point immédiatement tangible en sa pensée?

THÉÉTÈTE. — C'est vrai.

SOCRATE. — C'était là, tout à l'heure, le sens de ma question : de quels noms nous servir pour parler soit de l'arithméticien qui se met en devoir de nombrer, soit du grammairien qui se met en devoir de lire? Est-ce donc en homme qui sait

1. Les sophistes de l'*Euthydème* les ont naturellement faites et se sont servis, comme on va le faire ici, de l'exemple des lettres : quelqu'un qui sait ses lettres, s'il apprend une page par cœur, n'apprend-il pas ce qu'il sait? (276 e-277 a/b).

2. Platon fond ici, dans un symbole d'une clarté achevée, l'explication logique et l'image qu'il avait employées séparément dans l'*Eu-*

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Τῷ δὲ δὴ ἐντεῦθεν ἤδη πρόσσχες τὸν νοῦν. Ἀριθμητικὸς γὰρ ὢν τελέως ἄλλο τι πάντας ἀριθμοὺς ἐπίσταται; πάντων γὰρ ἀριθμῶν εἰσιν αὐτῷ ἐν τῇ ψυχῇ ἐπιστῆμαι.

ΘΕΑΙ. Τί μήν;

ΣΩ. Ἦ οὖν ὁ τοιοῦτος ἀριθμοῖ ἄν ποτέ τι ἢ αὐτὸς c
πρὸς αὑτὸν αὐτὰ ἢ ἄλλο τι τῶν ἔξω ὅσα ἔχει ἀριθμόν;

ΘΕΑΙ. Πῶς γὰρ οὔ;

ΣΩ. Τὸ δὲ ἀριθμεῖν γε οὐκ ἄλλο τι θήσομεν τοῦ σκοπεῖσθαι πόσος τις ἀριθμὸς τυγχάνει ὤν.

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Ὃ ἄρα ἐπίσταται, σκοπούμενος φαίνεται ὡς οὐκ εἰδώς, ὃν ὡμολογήκαμεν ἅπαντα ἀριθμὸν εἰδέναι. Ἀκούεις γάρ που τὰς τοιαύτας ἀμφισβητήσεις.

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἡμεῖς ἀπεικάζοντες τῇ τῶν περιστερῶν d
κτήσει τε καὶ θήρᾳ ἐροῦμεν ὅτι διττὴ ἦν ἡ θήρα, ἡ μὲν πρὶν ἐκτῆσθαι τοῦ κεκτῆσθαι ἕνεκα, ἡ δὲ κεκτημένῳ τοῦ λαβεῖν καὶ ἔχειν ἐν ταῖς χερσὶν ἃ πάλαι ἐκέκτητο. Οὕτως δὲ καὶ ὧν πάλαι ἐπιστῆμαι ἦσαν αὐτῷ μαθόντι καὶ ἠπίστατο αὐτά, πάλιν ἔστι καταμανθάνειν ταὐτὰ ταῦτα ἀναλαμβάνοντα τὴν ἐπιστήμην ἑκάστου καὶ ἴσχοντα, ἣν ἐκέκτητο μὲν πάλαι, πρόχειρον δ' οὐκ εἶχε τῇ διανοίᾳ;

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Τοῦτο δὴ ἄρτι ἠρώτων, ὅπως χρὴ τοῖς ὀνόμασι e
χρώμενον λέγειν περὶ αὐτῶν, ὅταν ἀριθμήσων ἴῃ ὁ ἀριθμητικὸς ἤ τι ἀναγνωσόμενος ὁ γραμματικός, ὡς ἐπιστάμενος

b 8 τῷ δὲ W : τῷδε B τῷ TY || b 9 ἐπίσταται : -σαι B || b 10 ἐπιστῆμαι ἐν τῇ ψυχῇ W || c 1 ἦ οὖν : τί οὖν Badham || c 2 αὐτὰ : om. Vatic. Δ ἐντὸς Cornarius || c 5 πόσος : ὁποσός T || c 8 ὃν : ὧν T || d 3 ἐκτῆσθαι : κεκτ- W² || d 4 ἔχειν : σχεῖν Naber || οὕτως : ὄντως T || d 5 μαθόντι καὶ W : μαθόντι BTY μαθών τ' Badham || e 1 δὴ : δ' Y.

qu'en telles occasions l'un et l'autre se remet en voie d'apprendre, de soi-même, des choses qu'il sait?

THÉÉTÈTE. — Mais ce serait étrange, Socrate.

SOCRATE. — Affirmerons-nous donc que ce sont des choses qu'il ne sait point qu'il va lire et nombrer, lui à qui nous
199 a avons donné de savoir toutes lettres et tous nombres?

THÉÉTÈTE. — Mais cela encore serait irrationnel.

SOCRATE. — Consens-tu donc que nous disions : des noms point ne nous chaut, ni du sens où le premier venu s'amuse à tirailler le savoir et l'apprendre? Nous, qui avons défini qu'autre chose est posséder la science, autre chose l'avoir, nous affirmons que ne point posséder ce que l'on possède est impossible : aussi n'arrive-t-il jamais que, ce qu'on sait, on ne le sache point, encore qu'à son sujet l'on puisse concevoir une fausse opinion. Ce qu'on a peut bien, en effet, n'en être
b point la science propre, mais quelque autre prise en sa place, quand, faisant la chasse à quelque science déterminée, dans leur vol qui se croise on se trompe et saisit l'une au lieu de l'autre. En telle occasion, donc, on s'est figuré que le onze était douze, parce que c'est la science du onze qu'au lieu de celle du douze on a prise en cette chasse intérieure, comme l'on prendrait un ramier en voulant prendre une colombe.

THÉÉTÈTE. — Voilà une explication.

SOCRATE. — Quand, par contre, c'est celle qu'on voulait prendre que l'on prend, alors, n'est-ce pas, on est sans erreur et c'est choses qui sont que l'on énonce en son jugement; de
c cette manière, il y a vraie et fausse opinion et, des difficultés qui précédemment nous chagrinaient, aucune ne nous entrave plus? Peut-être l'affirmeras-tu avec moi. Sinon que feras-tu?

THÉÉTÈTE. — J'affirme comme toi.

SOCRATE. — Du « ne point savoir ce qu'on sait » nous voici, en effet, délivrés; car ne point posséder ce qu'on possède est conséquence à laquelle nous n'arrivons plus en aucun cas, erreur ou non-erreur. Mais plus redoutable, au fait, serait une autre conséquence qu'il me semble entrevoir.

thydème. Socrate y établissait, en effet (277 e/278 a), la distinction entre les deux sens d'apprendre : découvrir, ou ressaisir l'objet déjà découvert ; et Clinias comparait géomètres, astronomes et calculateurs à des chasseurs (209 b/c), mais l'image avait un tout autre but qu'ici.

ἄρα ἐν τῷ τοιούτῳ πάλιν ἔρχεται μαθησόμενος παρ᾽ ἑαυτοῦ ἃ ἐπίσταται ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλ᾽ ἄτοπον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἃ οὐκ ἐπίσταται φῶμεν αὐτὸν ἀναγνώσεσθαι
καὶ ἀριθμήσειν, δεδωκότες αὐτῷ πάντα μὲν γράμματα 199 a
πάντα δὲ ἀριθμὸν ἐπίστασθαι ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ καὶ τοῦτ᾽ ἄλογον.

ΣΩ. Βούλει οὖν λέγωμεν ὅτι τῶν μὲν ὀνομάτων οὐδὲν
ἡμῖν μέλει, ὅπῃ τις χαίρει ἕλκων τὸ ἐπίστασθαι καὶ μανθάνειν,
ἐπειδὴ δὲ ὡρισάμεθα ἕτερον μέν τι τὸ κεκτῆσθαι τὴν
ἐπιστήμην, ἕτερον δὲ τὸ ἔχειν, ὃ μέν τις ἔκτηται μὴ
κεκτῆσθαι ἀδύνατόν φαμεν εἶναι, ὥστε οὐδέποτε συμβαίνει
ὅ τις οἶδεν μὴ εἰδέναι, ψευδῆ μέντοι δόξαν οἷόν τ᾽ εἶναι
περὶ αὐτοῦ λαβεῖν ; μὴ γὰρ ἔχειν τὴν ἐπιστήμην τούτου b
οἷόν τε, ἀλλ᾽ ἑτέραν ἀντ᾽ ἐκείνης, ὅταν θηρεύων τινά πού
ποτ᾽ ἐπιστήμην διαπετομένων ἀνθ᾽ ἑτέρας ἑτέραν ἁμαρτὼν
λάβῃ, τότε ἄρα τὰ ἕνδεκα δώδεκα ᾠήθη εἶναι, τὴν τῶν
ἕνδεκα ἐπιστήμην ἀντὶ τῆς τῶν δώδεκα λαβὼν τὴν ἐν
ἑαυτῷ οἷον φάτταν ἀντὶ περιστερᾶς.

ΘΕΑΙ. Ἔχει γὰρ οὖν λόγον.

ΣΩ. Ὅταν δέ γε ἣν ἐπιχειρεῖ λαβεῖν λάβῃ, ἀψευδεῖν τε καὶ
τὰ ὄντα δοξάζειν τότε, καὶ οὕτω δὴ εἶναι ἀληθῆ τε καὶ ψευδῆ
δόξαν, καὶ ὧν ἐν τοῖς πρόσθεν ἐδυσχεραίνομεν οὐδὲν ἔτ᾽ c
ἐμποδὼν γίγνεσθαι; ἴσως οὖν μοι συμφήσεις· ἢ πῶς ποιήσεις;

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Καὶ γὰρ τοῦ μὲν ἃ ἐπίστανται μὴ ἐπίστασθαι ἀπηλλάγμεθα· ἃ γὰρ κεκτήμεθα μὴ κεκτῆσθαι οὐδαμοῦ ἔτι συμβαίνει, οὔτε ψευσθεῖσί τινος οὔτε μή. Δεινότερον μέντοι πάθος ἄλλο παραφαίνεσθαί μοι δοκεῖ.

e 7 ἀλλ᾽ ἃ οὐκ : ἀλλὰ οὐκ W ‖ 199 a 7 ἔκτηται : κέ- YW ‖ b 2 πού ποτ᾽ W : ἀπ᾽ αὐτοῦ BTY ‖ b 4 τότε W : ὅτε BTY ‖ b 8 ἐπιχειρεῖ : -ῇ W ‖ c 1 πρόσθεν : ἔμπρο- YW ‖ ἔτ᾽ W : om. BTY ‖ c 4 ἐπίστανται : -αται Ven. 185 ‖ c 5 οὐδαμοῦ : μη- Y ‖ c 7 ἄλλο : ἄλλό τι W ‖ παραφαίνεσθαί BT : φαίνεσθαί W παρεμ- Y.

Théétète. — Quelle conséquence?

Socrate. — Dans le cas où ce serait d'une confusion entre sciences que viendrait à naître l'opinion fausse.

Théétète. — Et alors?

d Socrate. — D'abord, un objet dont on a science, cet objet même, l'ignorer non par fait d'ignorance, mais par le fait de sa propre science; puis juger que cet objet est autre et que l'autre est lui ; comment ne serait-ce pas là grande déraison, cette âme qui, une fois que la science lui est présente, ne connaît rien, mais ignore tout? A suivre une telle raison, en effet, plus d'obstacle à ce que l'ignorance venant à se produire ait pour effet de faire connaître, et la cécité, de faire voir, puisqu'aussi bien celui de la science serait de faire ignorer.

e Théétète. — C'est peut-être, Socrate, que nous avons eu tort de ne figurer, par nos oiseaux, seulement que des sciences. Il eût fallu mettre aussi des non-sciences qui, aux sciences mêlées, avec elles croiseraient leur vol à travers l'âme : ainsi le chasseur prendrait tantôt science et tantôt non-science du même objet, et jugerait faux par l'effet de la non-science, vrai par l'effet de la science.

Socrate. — Il serait malaisé, Théétète, de ne te point faire compliment. Et pourtant examine une fois encore l'explication que tu proposes. Qu'il en soit, en effet, comme tu le
200 a dis : celui qui prendra la non-science, celui-là, tu l'affirmes, jugera faux, n'est-ce pas?

Théétète. — Oui.

Socrate. — Mais il ne croira certes point juger faux.

Théétète. — Comment le pourrait-il?

Socrate. — Au contraire il croira juger vrai, et c'est en homme qui sait qu'il considérera les objets mêmes sur lesquels il est dans l'erreur.

Théétète. — Comment donc!

Socrate. — C'est de science donc qu'il croira que son butin de chasse est fait, et non point de non-science [1].

Théétète. — Évidemment.

1. L'homme, a dit le *Charmide* (171 d; cf. 166 c-172 a), qui au rait la science et de ses sciences et de ses non-sciences, qui saurait quelles choses il sait et quelles choses il ne sait pas, serait universellement infaillible.

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον ;

ΣΩ. Εἰ ἡ τῶν ἐπιστημῶν μεταλλαγὴ ψευδὴς γενήσεταί ποτε δόξα.

ΘΕΑΙ. Πῶς δή ;

ΣΩ. Πρῶτον μὲν τό τινος ἔχοντα ἐπιστήμην τοῦτο d
αὐτὸ ἀγνοεῖν, μὴ ἀγνωμοσύνῃ ἀλλὰ τῇ ἑαυτοῦ ἐπιστήμῃ· ἔπειτα ἕτερον αὖ τοῦτο δοξάζειν, τὸ δ' ἕτερον τοῦτο, πῶς οὐ πολλὴ ἀλογία, ἐπιστήμης παραγενομένης γνῶναι μὲν τὴν ψυχὴν μηδέν, ἀγνοῆσαι δὲ πάντα ; ἐκ γὰρ τούτου τοῦ λόγου κωλύει οὐδὲν καὶ ἄγνοιαν παραγενομένην γνῶναί τι ποιῆσαι καὶ τυφλότητα ἰδεῖν, εἴπερ καὶ ἐπιστήμη ἀγνοῆσαί ποτέ τινα ποιήσει.

ΘΕΑΙ. Ἴσως γάρ, ὦ Σώκρατες, οὐ καλῶς τὰς ὄρνιθας e
ἐτίθεμεν ἐπιστήμας μόνον τιθέντες, ἔδει δὲ καὶ ἀνεπιστημοσύνας τιθέναι ὁμοῦ συνδιαπετομένας ἐν τῇ ψυχῇ, καὶ τὸν θηρεύοντα τοτὲ μὲν ἐπιστήμην λαμβάνοντα, τοτὲ δ' ἀνεπιστημοσύνην τοῦ αὐτοῦ πέρι ψευδῆ μὲν δοξάζειν τῇ ἀνεπιστημοσύνῃ, ἀληθῆ δὲ τῇ ἐπιστήμῃ.

ΣΩ. Οὐ ῥᾴδιόν γε, ὦ Θεαίτητε, μὴ ἐπαινεῖν σε· ὃ μέντοι εἶπες πάλιν ἐπίσκεψαι. Ἔστω μὲν γὰρ ὡς λέγεις· ὁ δὲ
δὴ τὴν ἀνεπιστημοσύνην λαβὼν ψευδῆ μέν, φῄς, δοξάσει. 200 a
Ἦ γάρ ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Οὐ δήπου καὶ ἡγήσεταί γε ψευδῆ δοξάζειν.

ΘΕΑΙ. Πῶς γάρ ;

ΣΩ. Ἀλλ' ἀληθῆ γε, καὶ ὡς εἰδὼς διακείσεται περὶ ὧν ἔψευσται.

ΘΕΑΙ. Τί μήν ;

ΣΩ. Ἐπιστήμην ἄρα οἰήσεται τεθηρευκὼς ἔχειν ἀλλ' οὐκ ἀνεπιστημοσύνην.

ΘΕΑΙ. Δῆλον.

e 2 μόνον ἐπιστήμας W || e 5 δοξάζειν : -ει B || e 8 ὡς : ὃ W || 200 a 6 ἀλλ' et mox γε om. Y || a 9 τεθηρευκὼς : -ρακὼς W.

SOCRATE. — Ainsi, après un long circuit, nous voici dans le même embarras qu'au départ. Notre critique, en effet,
b se moquera : « Est-il possible, excellentes gens, dira-t-il, de savoir l'une et l'autre, science et non-science, et de prendre pourtant l'une d'elles, qu'on sait, pour quelque autre de celles qu'on sait? Ou de ne savoir ni l'une ni l'autre et, la science ou non-science qu'on ne sait point, la prendre pour une autre qu'on ne sait point? Ou de savoir l'une et point l'autre et de prendre celle qu'on sait pour celle qu'on ne sait point? Ou de croire que celle qu'on ne sait point est celle que l'on sait? Ou bien me direz-vous que sciences et non-sciences sont, à leur tour, objet de nouvelles sciences, dont le possesseur les tient enfermées en je ne sais quels nouveaux et ridicules colombiers ou bien en je ne sais quelle inven-
c tion de cire et, tant qu'il les possède, sait, lors même qu'il ne les a point immédiatement tangibles en son âme [1] ? Et vous laisserez-vous ainsi contraindre à toujours revenir au même point par des myriades de circuits sans jamais gagner d'un pas? » A cela, Théétète, que répondrons-nous?

THÉÉTÈTE. — Mais, par Zeus, Socrate, je ne trouve, moi, rien à répondre.

SOCRATE. — Ne serait-ce donc point, mon fils, qu'avec raison l'argument nous gourmande, qui nous démontre notre tort de chercher l'opinion fausse avant de chercher la science
d et sans nous préoccuper de celle-ci? Or il est impossible de connaître la première avant de s'être fait, de ce que peut bien être la science, une conception adéquate.

THÉÉTÈTE. — Force est bien, Socrate, au point où nous en sommes, de penser comme tu dis.

Le fait décisif : la preuve judiciaire.

SOCRATE. — Comment donc, reprenant à son début la question, pourrait-on définir la science? Car nous n'en sommes pas encore à renoncer, j'imagine?

THÉÉTÈTE. — Aucunement, du moment que tu ne renonces point toi-même.

SOCRATE. — Dis alors de quelle façon nous la pourrions le mieux définir sans nous contredire nous-mêmes?

1. Le principe de ce raisonnement est le même que celui du fameux argument dit « du troisième homme ». Cf. *Notice* du *Parménide*, p. 22.

ΣΩ. Οὐκοῦν μακρὰν περιελθόντες πάλιν ἐπὶ τὴν πρώ-
την πάρεσμεν ἀπορίαν. Ὁ γὰρ ἐλεγκτικὸς ἐκεῖνος γελάσας
φήσει· « Πότερον », ὦ βέλτιστοι, « ἀμφοτέρας τις εἰδώς, b
ἐπιστήμην τε καὶ ἀνεπιστημοσύνην, ἣν οἶδεν, ἑτέραν αὐ-
τὴν οἴεταί τινα εἶναι ὧν οἶδεν ; ἢ οὐδετέραν εἰδώς, ἣν μὴ
οἶδε, δοξάζει ἑτέραν ὧν οὐκ οἶδεν ; ἢ τὴν μὲν εἰδώς, τὴν
δ᾽ οὔ, ἣν οἶδεν, ἣν μὴ οἶδεν ; ἢ ἣν μὴ οἶδεν, ἣν οἶδεν ἡγεῖ-
ται ; ἢ πάλιν αὖ μοι ἐρεῖτε ὅτι τῶν ἐπιστημῶν καὶ ἀνε-
πιστημοσυνῶν εἰσὶν αὖ ἐπιστῆμαι, ἃς ὁ κεκτημένος ἐν
ἑτέροις τισὶ γελοίοις περιστερεῶσιν ἢ κηρίνοις πλάσμασι
καθείρξας, ἕωσπερ ἂν κεκτῆται ἐπίσταται, καὶ ἐὰν μὴ c
προχείρους ἔχῃ ἐν τῇ ψυχῇ ; καὶ οὕτω δὴ ἀναγκασθήσεσθε
εἰς ταὐτὸν περιτρέχειν μυριάκις οὐδὲν πλέον ποιοῦντες » ;
τί πρὸς ταῦτα, ὦ Θεαίτητε, ἀποκρινούμεθα ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ μὰ Δί᾽, ὦ Σώκρατες, ἔγωγε οὐκ ἔχω τί χρὴ λέγειν.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν ἡμῖν, ὦ παῖ, καλῶς ὁ λόγος ἐπιπλήττει
καὶ ἐνδείκνυται ὅτι οὐκ ὀρθῶς ψευδῆ δόξαν προτέραν
ζητοῦμεν ἐπιστήμης, ἐκείνην ἀφέντες; τὸ δ᾽ ἐστὶν ἀδύνα- d
τον γνῶναι πρὶν ἄν τις ἐπιστήμην ἱκανῶς λάβῃ τί ποτ᾽
ἐστίν.

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες, ἐν τῷ παρόντι ὡς λέγεις οἴεσθαι.

ΣΩ. Τί οὖν τις ἐρεῖ πάλιν ἐξ ἀρχῆς ἐπιστήμην ; οὐ γάρ που ἀπεροῦμέν γέ πω ;

ΘΕΑΙ. Ἥκιστα, ἐάνπερ μὴ σύ γε ἀπαγορεύῃς.

ΣΩ. Λέγε δή, τί ἂν αὐτὸ μάλιστα εἰπόντες ἥκιστ᾽ ἂν ἡμῖν αὐτοῖς ἐναντιωθεῖμεν ;

b 1 εἰδώς : ἰδὼν Y || **b** 2 ἐπιστήμην : -ημοσύνην W || **b** 3 τινα : τ᾽ W || οὐδετέραν W : οὐδετέραν αὐτὴν BTY (e superiore ἑτέραν αὐτὴν natum) οὐδετέραν αὐτοῖν uulg. || **c** 8 προτέραν : ἑτέραν B || **d** 6 γάρ που W : γάρ πω BTY γέ πω Schanz || **d** 7 γέ πω : γέ που W om. Schanz || **d** 8 ἀπαγορεύῃς : -σῃς T[1] -εις B[1] || **d** 9 δή : δέ W || αὐτό : αὐτῷ W || ἂν : ἂν αὐτὸ B.

e THÉÉTÈTE. — Comme nous avions entrepris de le faire précédemment, Socrate ; car je ne trouve point, moi, d'autre réponse.

SOCRATE. — Qu'était-ce donc?

THÉÉTÈTE. — Que l'opinion vraie est la science. Infaillible est, peut-on dire, le juger vrai et, dans ce qu'il engendre, il n'y a que beaux et bons produits.

SOCRATE. — Le guide qui conduisait au gué, Théétète, disait : « Nous verrons bien quand nous y serons. » Si, de même, ici, nous faisons notre enquête en allant de l'avant, peut-
201 a être ce que nous cherchons se viendra-t-il jeter en travers de notre marche et se dénoncer de soi-même. Mais, à rester sur place, on n'éclaircirait rien.

THÉÉTÈTE. — Tu as raison : allons donc de l'avant et faisons l'enquête.

SOCRATE. — Il ne faut, ici, que très brève enquête ; car il y a un art où tout te signifie que la science n'est point cela.

THÉÉTÈTE. — Par quels signes donc, et quel art est-ce?

SOCRATE. — Celui des plus grands maîtres de sagesse, de ceux que l'on appelle rhéteurs et orateurs plaidants. L'espèce de persuasion que produit leur art propre, ils ne l'obtiennent point, en effet, par enseigner, mais par faire naître telles opinions qui leur plaisent[1]. Ou crois-tu qu'il y ait des maîtres
b assez habiles pour, à qui ne fut point témoin de tel vol d'argent ou de telle autre violence, pouvoir, dans le temps que s'écoule un peu d'eau, apprendre adéquatement la vérité du fait?

THÉÉTÈTE. — La leur apprendre, point du tout, je crois, mais les en persuader.

SOCRATE. — Et ce persuader, n'est-ce point, dans ta pensée, amener à une opinion ?

THÉÉTÈTE. — Comment donc !

SOCRATE. — Quand donc persuasion juste a été donnée aux juges sur des faits que, seul, un témoin oculaire, et nul autre que lui, peut savoir, en ces faits qu'alors ils jugent sur simple
c audition, sur l'opinion vraie qu'on leur a donnée, dépourvu de science est leur jugement, droite est leur persuasion, puisque leur sentence est correcte ?

THÉÉTÈTE. — Absolument.

1. Cf. *Phèdre,* 260 a, 272 e ; et surtout *Gorgias,* 455 a.

ΘΕΑΙ. Ὅπερ ἐπεχειροῦμεν, ὦ Σώκρατες, ἐν τῷ πρόσθεν· e
οὐ γὰρ ἔχω ἔγωγε ἄλλο οὐδέν.

ΣΩ. Τὸ ποῖον ;

ΘΕΑΙ. Τὴν ἀληθῆ δόξαν ἐπιστήμην εἶναι. Ἀναμάρτητόν γέ πού ἐστιν τὸ δοξάζειν ἀληθῆ, καὶ τὰ ὑπ᾽ αὐτοῦ γιγνόμενα πάντα καλὰ καὶ ἀγαθὰ γίγνεται.

ΣΩ. Ὁ τὸν ποταμὸν καθηγούμενος, ὦ Θεαίτητε, ἔφη ἄρα δείξειν αὐτό· καὶ τοῦτο ἐὰν ἰόντες ἐρευνῶμεν, τάχ᾽
ἂν ἐμπόδιον γενόμενον αὐτὸ φήνειεν τὸ ζητούμενον, μέ- 201 a
νουσι δὲ δῆλον οὐδέν.

ΘΕΑΙ. Ὀρθῶς λέγεις· ἀλλ᾽ ἴωμέν γε καὶ σκοπῶμεν.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦτό γε βραχείας σκέψεως· τέχνη γάρ σοι ὅλη σημαίνει μὴ εἶναι ἐπιστήμην αὐτό.

ΘΕΑΙ. Πῶς δή ; καὶ τίς αὕτη ;

ΣΩ. Ἡ τῶν μεγίστων εἰς σοφίαν, οὓς δὴ καλοῦσιν ῥήτοράς τε καὶ δικανικούς. Οὗτοι γάρ που τῇ ἑαυτῶν τέχνῃ πείθουσιν οὐ διδάσκοντες ἀλλὰ δοξάζειν ποιοῦντες ἃ ἂν βούλωνται. Ἢ σὺ οἴει δεινούς τινας οὕτω διδασκάλους
εἶναι, ὥστε οἷς μὴ παρεγένοντό τινες ἀποστερούμενοι b
χρήματα ἤ τι ἄλλο βιαζόμενοι, τούτους δύνασθαι πρὸς ὕδωρ σμικρὸν διδάξαι ἱκανῶς τῶν γενομένων τὴν ἀλήθειαν ;

ΘΕΑΙ. Οὐδαμῶς ἔγωγε οἶμαι, ἀλλὰ πεῖσαι μέν.

ΣΩ. Τὸ πεῖσαι δ᾽ οὐχὶ δοξάσαι λέγεις ποιῆσαι ;

ΘΕΑΙ. Τί μήν ;

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅταν δικαίως πεισθῶσιν δικασταὶ περὶ ὧν ἰδόντι μόνον ἔστιν εἰδέναι, ἄλλως δὲ μή, ταῦτα τότε ἐξ
ἀκοῆς κρίνοντες, ἀληθῆ δόξαν λαβόντες, ἄνευ ἐπιστήμης c
ἔκριναν, ὀρθὰ πεισθέντες, εἴπερ εὖ ἐδίκασαν ;

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

e 1 ἐπεχειροῦμεν : ἐπι- W || **e** 5 γέ : γάρ W || **201 a** 3 γε : τε W || **a** 7 ἤ om. B || **a** 9 ἃ : ὃ W || **b** 1 οἷς : εἰ Naber || ἀποστερούμενοι Y : -ουμένοις BTW || **b** 2 βιαζόμενοι scripsi : -ζομένοις BTYW || τούτους : τούτοις B || **b** 3 σμικρὸν : μι- W || **b** 8 ἰδόντι TY² : εἶδον τί B εἰδόντι Y εἰδότι W || ἄλλως : ἄλλῳ Ast.

SOCRATE. — Et pourtant non, ami ; si, du moins, l'opinion vraie à l'usage du tribunal était identique à la science, jamais le juge le plus compétent ne prononcerait, sans science, une opinion droite. Or, il semble bien, au contraire, qu'elles diffèrent l'une de l'autre.

Troisième définition : l'opinion vraie accompagnée de raison.

THÉÉTÈTE. — Là-dessus, Socrate, un mot qu'à quelqu'un j'ai ouï dire m'était sorti de mémoire et, maintenant, me revient. Il disait que l'opinion vraie accompagnée de raison est science et que,
d dépourvue de raison, elle est en dehors de toute science. Ainsi les choses dont il n'y a point de raison ne seraient point objets de science : c'est le terme même qu'il employait. Mais celles qui comportent une raison seraient objets de science.

SOCRATE. — Comme voilà belles paroles ! Mais cette division en objets de science et non-objets de science, dis-moi par quelle voie il l'établissait, pour voir si nous avons effectivement, toi et moi, ouï la chose en même façon.

THÉÉTÈTE. — Mais je ne sais si je retrouverai : par contre, à l'entendre exposer par un autre, je crois que je pourrais suivre.

e SOCRATE. — Écoute donc un songe en échange d'un songe. J'ai cru, moi aussi, entendre dire à certains que ce qu'on peut appeler les premiers éléments, dont nous et tout le reste sommes composés, ne comportent point de raison [1]. En soi et par soi, chacun d'eux se pourrait seulement nommer. Impossible d'en dire rien de plus, ni qu'il est, ni qu'il n'est pas ;
202 a car ce serait déjà être et non-être qu'on lui ajouterait : or il ne faut rien lui accoler, si c'est lui et lui seul que l'on veut dire. Ni « même », en effet, ni « cela », ni « chacun », ni « seul », ni « ceci » ne doivent s'y accoler, non plus que tant d'autres déterminations similaires ; car, partout circulant, à tout s'accolant, elles n'en restent pas moins différentes de ce à quoi elles s'ajoutent, et lui donc devrait, à supposer qu'il fût en lui-même exprimable et comportât sa raison propre, s'exprimer sans le secours d'aucune autre détermination. Or
b il est impossible qu'aucun de ces éléments premiers s'exprime en une raison ; car il n'a rien de plus que de se pouvoir

1. Cf. *Notice*, p. 153 ; Aristote, *Metaph.*, 1043 b, 23 et suiv. ; et

ΣΩ. Οὐκ ἄν, ὦ φίλε, εἴ γε ταὐτὸν ἦν δόξα τε ἀληθὴς εἰς δικαστήριον καὶ ἐπιστήμη, ὀρθά ποτ᾽ ἂν δικαστὴς ἄκρος ἐδόξαζεν ἄνευ ἐπιστήμης· νῦν δὲ ἔοικεν ἄλλο τι ἑκάτερον εἶναι.

ΘΕΑΙ. Ὅ γε ἐγώ, ὦ Σώκρατες, εἰπόντος του ἀκούσας ἐπελελήσμην, νῦν δ᾽ ἐννοῶ· ἔφη δὲ τὴν μὲν μετὰ λόγου ἀληθῆ δόξαν ἐπιστήμην εἶναι, τὴν δὲ ἄλογον ἐκτος ἐπιστή- d
μης· καὶ ὧν μὲν μή ἐστι λόγος, οὐκ ἐπιστητὰ εἶναι, οὑτωσὶ καὶ ὀνομάζων, ἃ δ᾽ ἔχει, ἐπιστητά.

ΣΩ. Ἦ καλῶς λέγεις. Τὰ δὲ δὴ ἐπιστητὰ ταῦτα καὶ μὴ πῇ διῄρει, λέγε, εἰ ἄρα κατὰ ταὐτὰ σύ τε κἀγὼ ἀκηκόαμεν.

ΘΕΑΙ. Ἀλλ᾽ οὐκ οἶδα εἰ ἐξευρήσω· λέγοντος μεντἂν ἑτέρου, ὡς ἐγῷμαι, ἀκολουθήσαιμ᾽ ἄν.

ΣΩ. Ἄκουε δὴ ὄναρ ἀντὶ ὀνείρατος. Ἐγὼ γὰρ αὖ ἐδόκουν ἀκούειν τινῶν ὅτι τὰ μὲν πρῶτα οἱονπερεὶ στοιχεῖα, e
ἐξ ὧν ἡμεῖς τε συγκείμεθα καὶ τἆλλα, λόγον οὐκ ἔχοι. Αὐτὸ γὰρ καθ᾽ αὑτὸ ἕκαστον ὀνομάσαι μόνον εἴη, προσειπεῖν δὲ οὐδὲν ἄλλο δυνατόν, οὔθ᾽ ὡς ἔστιν, οὔθ᾽ ὡς οὐκ ἔστιν· ἤδη γὰρ ἂν οὐσίαν ἢ μὴ οὐσίαν αὐτῷ προστίθεσθαι, 202 a
δεῖν δὲ οὐδὲν προσφέρειν, εἴπερ αὐτὸ ἐκεῖνο μόνον τις ἐρεῖ. Ἐπεὶ οὐδὲ τὸ « αὐτὸ » οὐδὲ τὸ « ἐκεῖνο » οὐδὲ τὸ « ἕκαστον » οὐδὲ τὸ « μόνον » οὐδὲ « τοῦτο » προσοιστέον οὐδ᾽ ἄλλα πολλὰ τοιαῦτα· ταῦτα μὲν γὰρ περιτρέχοντα πᾶσι προσφέρεσθαι, ἕτερα ὄντα ἐκείνων οἷς προστίθεται, δεῖν δέ, εἴπερ ἦν δυνατὸν αὐτὸ λέγεσθαι καὶ εἶχεν οἰκεῖον αὑτοῦ λόγον, ἄνευ τῶν ἄλλων ἁπάντων λέγεσθαι. Νῦν δὲ ἀδύνατον εἶναι ὁτιοῦν τῶν πρώτων ῥηθῆναι λόγῳ· οὐ γὰρ b
εἶναι αὐτῷ ἀλλ᾽ ἢ ὀνομάζεσθαι μόνον — ὄνομα γὰρ μόνον

c 5 εἰς δικαστήριον scripsi : καὶ δικαστήριον TYW καὶ -ήρια B κατὰ -ήρια Jowett καὶ -ηρία Madvig || **c** 8 ἐγώ om. Y || **d** 2 ὧν : ᾧ B || **d** 3 ὀνομάζων : -ζω BW || ἃ δ᾽ : ἀλλ᾽ BW || **d** 7 ἀκολουθήσαιμ᾽ ἂν Schanz : -θησαίμην BTW -θήσαιμι Y || **e** 2 ἔχοι BT : -ουσιν Y -ει W || **e** 4 οὔθ᾽ ὡς οὐκ ἔστιν om. Y || **202 a** 2 δεῖν : δεῖ TY || **a** 4 τοῦτο : τὸ τοῦτο Heindorf τὸ τὸ Buttmann || **b** 2 αὐτῷ : αὐτὸ Bonitz.

nommer: un nom, voilà son seul avoir. Quant aux composés où ils s'assemblent, en même façon qu'ils s'entrelacent pour les former, en même façon aussi leur noms s'entrelacent pour constituer une raison : car c'est l'entrelacement des noms qui fait tout l'être d'une raison. Ainsi les éléments seraient irrationnels et inconnaissables, mais saisissables par les sens ; mais les syllabes seraient connaissables, exprimables, objets de jugements pour l'opinion vraie. Quand donc, sans en concevoir la raison, quelqu'un s'est formé une opinion
c droite de quelque objet, son âme est dans le vrai au regard de cet objet, mais elle ne le connaît pas. Qui ne peut, en effet, ni donner ni recevoir la raison d'un objet, de cet objet n'a point science. Mais qu'à ce qu'il a déjà vienne s'ajouter cette raison, alors il a toutes les vertus que j'ai dites et possède la perfection de la science. Est-ce là ou non ce que tu as rêvé entendre ?

Théétète. — C'est absolument cela.

Socrate. — Cela te satisfait-il donc et poses-tu, d'après cela, que l'opinion vraie accompagnée de raison est science ?

Théétète. — Assurément.

d Socrate. — Serait-ce, ô Théétète, qu'à l'instant, — comme cela —, nous aurions aujourd'hui mis la main sur ce que, depuis si longtemps, tant de sages ont vieilli à chercher sans le pouvoir trouver ?

Théétète. — A ce qu'il me semble, au moins, Socrate, la présente formule est une définition excellente.

Socrate. — Vraisemblablement, elle l'est bien en fait. Que pourra-t-il, en effet, y avoir de science en dehors de la raison et de l'opinion droite ? Une chose pourtant, en ce qu'on vient de dire, me déplaît.

Théétète. — Qu'est-ce donc ?

Socrate. — Ce qu'on y a dit, semble-t-il, de plus élégant :
e que les éléments sont inconnaissables et tout le genre syllabes, connaissable.

Théétète. — N'est-ce pas correct ?

Socrate. — C'est ce qu'il nous faut savoir : nous avons, l'on peut dire, en garants de la thèse, les modèles mêmes qui lui ont servi à formuler tous ses principes.

G. M. Gillespie, *The Logic of Antisthenes* (Archiv f. Gesch. d. Phil., XXVI, 4, p. 478-500 et XXVII, 1, p. 17-38).

ἔχειν — τὰ δὲ ἐκ τούτων ἤδη συγκείμενα, ὥσπερ αὐτὰ πέπλεκται, οὕτω καὶ τὰ ὀνόματα αὐτῶν συμπλακέντα λόγον γεγονέναι· ὀνομάτων γὰρ συμπλοκὴν εἶναι λόγου οὐσίαν. Οὕτω δὴ τὰ μὲν στοιχεῖα ἄλογα καὶ ἄγνωστα εἶναι, αἰσθητὰ δέ· τὰς δὲ συλλαβὰς γνωστάς τε καὶ ῥητὰς καὶ ἀληθεῖ δόξῃ δοξαστάς. Ὅταν μὲν οὖν ἄνευ λόγου τὴν ἀληθῆ δόξαν τινός τις λάβῃ, ἀληθεύειν μὲν αὐτοῦ τὴν ψυχὴν c
περὶ αὐτό, γιγνώσκειν δ' οὔ· τὸν γὰρ μὴ δυνάμενον δοῦναί τε καὶ δέξασθαι λόγον ἀνεπιστήμονα εἶναι περὶ τούτου· προσλαβόντα δὲ λόγον δυνατόν τε ταῦτα πάντα γεγονέναι καὶ τελείως πρὸς ἐπιστήμην ἔχειν. Οὕτως σὺ τὸ ἐνύπνιον ἢ ἄλλως ἀκήκοας;

ΘΕΑΙ. Οὕτω μὲν οὖν παντάπασιν.

ΣΩ. Ἀρέσκει οὖν σε καὶ τίθεσαι ταύτῃ, δόξαν ἀληθῆ μετὰ λόγου ἐπιστήμην εἶναι;

ΘΕΑΙ. Κομιδῇ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἆρ', ὦ Θεαίτητε, νῦν οὕτω τῇδε τῇ ἡμέρᾳ εἰλή- d
φαμεν ὃ πάλαι καὶ πολλοὶ τῶν σοφῶν ζητοῦντες πρὶν εὑρεῖν κατεγήρασαν;

ΘΕΑΙ. Ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ, ὦ Σώκρατες, καλῶς λέγεσθαι τὸ νῦν ῥηθέν.

ΣΩ. Καὶ εἰκός γε αὐτὸ τοῦτο οὕτως ἔχειν· τίς γὰρ ἂν καὶ ἔτι ἐπιστήμη εἴη χωρὶς λόγου τε καὶ ὀρθῆς δόξης; Ἓν μέντοι τί με τῶν ῥηθέντων ἀπαρέσκει.

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον δή;

ΣΩ. Ὃ καὶ δοκεῖ λέγεσθαι κομψότατα, ὡς τὰ μὲν στοιχεῖα ἄγνωστα, τὸ δὲ τῶν συλλαβῶν γένος γνωστόν. e

ΘΕΑΙ. Οὐκοῦν ὀρθῶς;

ΣΩ. Ἰστέον δή· ὥσπερ γὰρ ὁμήρους ἔχομεν τοῦ λόγου τὰ παραδείγματα οἷς χρώμενος εἶπε πάντα ταῦτα.

b 3 ἔχειν : -ει BW || **b** 5 ὀνομάτων... **c** 5 ἔχειν habet Stob. II, IV, 16 (= *Flor.* LXXXI 15) vol. II, p. 31 Wachsmuth || **b** 5 οὐσίαν : -ας W || **c** 1 τινός τις : τὴν ὅστις W || **c** 5 σὺ : σοι BW || **d** 3 κατεγηράσαμεν W || **d** 6 αὐτὸ : αὖ Heindorf || **d** 7 λόγου Y : τοῦ λόγου BTW.

THÉÉTÈTE. — Quels modèles ?

SOCRATE. — Ceux que nous offrent les lettres : éléments et syllabes. Crois-tu qu'on ait eu autre chose en vue en formulant tout ce que nous racontons ?

THÉÉTÈTE. — Non, pas autre chose.

Des éléments inconnaissables peuvent-ils faire un tout connaissable ?

203 a SOCRATE. — Il faut donc y revenir et les mettre à l'épreuve, ou plutôt nous y mettre nous-mêmes, et voir si ce fut là, ou non, notre façon d'apprendre les lettres. Première question : est-il vrai que les syllabes aient une raison et que les éléments soient irrationnels ?

THÉÉTÈTE. — Peut-être.

SOCRATE. — Probablement, à mon propre avis. Je suppose donc qu'on t'interroge sur la première syllabe de Socrate : « Théétète », demande-t-on, « dis-moi, qu'est-ce que SO ? » Que répondras-tu ?

THÉÉTÈTE. — Que c'est S et O.

SOCRATE. — En cela donc tu as la raison de la syllabe ?

THÉÉTÈTE. — Je le crois.

b SOCRATE. — Voyons, dis-moi, en même façon, la raison de l'S.

THÉÉTÈTE. — Et comment, d'un élément, dire les éléments ? Car, au fait, Socrate, l'S est une consonne, un simple bruit, comme un sifflement de la langue ; le B, par contre, n'a ni un son ni un bruit à lui propre, et c'est le cas de presque tous les éléments[1]. Aussi est-il absolument juste de les dire irrationnels, puisque ceux mêmes qui sont les plus clairs n'ont à eux que leur son, mais n'ont aucune sorte de raison.

SOCRATE. — Voilà donc, mon ami, un point bien établi par nous en ce qui concerne la science.

THÉÉTÈTE. — Apparemment.

c SOCRATE. — Et quoi ? Que l'élément soit inconnaissable et la syllabe, connaissable, l'avons-nous correctement démontré ?

THÉÉTÈTE. — C'est probable.

SOCRATE. — Voyons-y donc : la syllabe est-elle, pour nous,

1. On trouvera dispersés, dans le *Cratyle*, les fragments d'une théorie des éléments : leur appellation (393 e), leur division suivant qu'ils ont un son ou un bruit, ou ni son ni bruit propres (424 c), leur vertu sémantique (426 c-427 d), etc.

ΘΕΑΙ. Ποῖα δή ;

ΣΩ. Τὰ τῶν γραμμάτων στοιχεῖά τε καὶ συλλαβάς. Ἢ οἴει ἄλλοσέ ποι βλέποντα ταῦτα εἰπεῖν τὸν εἰπόντα ἃ λέγομεν ;

ΘΕΑΙ. Οὔκ, ἀλλ᾽ εἰς ταῦτα.

ΣΩ. Βασανίζωμεν δὴ αὐτὰ ἀναλαμβάνοντες, μᾶλλον δὲ 203 a
ἡμᾶς αὐτούς, οὕτως ἢ οὐχ οὕτως γράμματα ἐμάθομεν. Φέρε πρῶτον· ἆρ᾽ αἱ μὲν συλλαβαὶ λόγον ἔχουσι, τὰ δὲ στοιχεῖα ἄλογα ;

ΘΕΑΙ. Ἴσως.

ΣΩ. Πάνυ μὲν οὖν καὶ ἐμοὶ φαίνεται. Σωκράτους γοῦν εἴ τις ἔροιτο τὴν πρώτην συλλαβὴν οὑτωσί· « Ὦ Θεαίτητε, λέγε τί ἐστι ΣΩ » ; τί ἀποκρινῇ ;

ΘΕΑΙ. Ὅτι σῖγμα καὶ ὦ.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦτον ἔχεις λόγον τῆς συλλαβῆς ;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἴθι δή, οὕτως εἰπὲ καὶ τὸν τοῦ σῖγμα λόγον. b

ΘΕΑΙ. Καὶ πῶς τοῦ στοιχείου τις ἐρεῖ στοιχεῖα ; καὶ γὰρ δή, ὦ Σώκρατες, τό τε σῖγμα τῶν ἀφώνων ἐστί, ψόφος τις μόνον, οἷον συριττούσης τῆς γλώττης· τοῦ δ᾽ αὖ βῆτα οὔτε φωνὴ οὔτε ψόφος, οὐδὲ τῶν πλείστων στοιχείων. Ὥστε πάνυ εὖ ἔχει τὸ λέγεσθαι αὐτὰ ἄλογα, ὧν γε τὰ ἐναργέστατα αὐτὰ φωνὴν μόνον ἔχει, λόγον δὲ οὐδ᾽ ὁντινοῦν.

ΣΩ. Τουτὶ μὲν ἄρα, ὦ ἑταῖρε, κατωρθώκαμεν περὶ ἐπιστήμης.

ΘΕΑΙ. Φαινόμεθα.

ΣΩ. Τί δέ ; τὸ μὴ γνωστὸν εἶναι τὸ στοιχεῖον ἀλλὰ τὴν c
συλλαβὴν ἆρ᾽ ὀρθῶς ἀποδεδείγμεθα ;

ΘΕΑΙ. Εἰκός γε.

ΣΩ. Φέρε δή, τὴν συλλαβὴν πότερον λέγομεν τὰ ἀμφό-

203 b 2 τις ἐρεῖ : ἐρεῖς W || b 6 εὖ ἔχει τὸ : ἔχει τὸ εὖ TY || b 7 ἐναργέστατα : ἐνερ- W || αὐτὰ TY : ἑπτὰ add. in marg. T αὐτὰ τὰ ἑπτὰ BW || c 4 λέγομεν : -ωμεν B.

les deux éléments et, s'il y en a plus de deux, la totalité des éléments, ou bien une certaine forme unique issue de leur assemblage ?

THÉÉTÈTE. — C'est, en notre idée, je crois, la totalité.

SOCRATE. — Vois-le donc sur deux lettres, S et O. Elles forment, à elles deux, la première syllabe de mon nom. Qui connaît celle-ci ne connaît-il pas ces deux lettres ensemble ?

d THÉÉTÈTE. — Comment donc !

SOCRATE. — Il connaît donc l'S et l'O.

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Eh quoi ? Est-ce que l'une prise après l'autre lui est inconnue, et ne sait-il ni l'une ni l'autre alors qu'il connaît l'une et l'autre ?

THÉÉTÈTE. — Mais ce serait étrange et irrationnel, Socrate.

SOCRATE. — Mais, s'il faut nécessairement connaître chacune à part pour connaître les deux ensemble, il faudra, de toute nécessité, connaître d'avance les éléments si l'on veut jamais connaître la syllabe. Et voilà cette belle raison qui s'évade et nous échappe.

e THÉÉTÈTE. — Certes, bien soudainement.

SOCRATE. — C'est que nous n'avons pas su la tenir en belle garde. Ce qu'il aurait fallu, peut-être, c'eût été poser comme syllabe, non point les éléments, mais une certaine forme unique, issue des éléments, douée de sa propre unité formelle et différente des éléments [1].

THÉÉTÈTE. — Parfaitement ; et la vérité est peut-être en ce sens plutôt qu'en l'autre.

SOCRATE. — C'est ce qu'il nous faut examiner, car il ne faudrait point livrer, sans plus virile défense, une si grande et si noble raison.

THÉÉTÈTE. — Non, certes.

SOCRATE. — Maintenons donc notre affirmation présente :
204 a forme unique issue du mutuel ajustage des éléments, voilà ce qu'est la syllabe, dans le cas des lettres et dans tous autres cas pareillement.

THÉÉTÈTE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Elle ne doit donc point avoir de parties.

1. Aristote dira (*Métaph.*, 1041 b, 16-19) que la syllabe est quelque chose de plus que les lettres, voyelle et consonne ; ainsi la chair est quelque chose de plus que le feu et la terre, le chaud et le froid.

τερα στοιχεῖα, καὶ ἐὰν πλείω ᾖ ἢ δύο, τὰ πάντα, ἢ μίαν τινὰ ἰδέαν γεγονυῖαν συντεθέντων αὐτῶν;

ΘΕΑΙ. Τὰ ἅπαντα ἔμοιγε δοκοῦμεν.

ΣΩ. Ὅρα δὴ ἐπὶ δυοῖν, σῖγμα καὶ ὦ. Ἀμφότερά ἐστιν ἡ πρώτη συλλαβὴ τοῦ ἐμοῦ ὀνόματος. Ἄλλο τι ὁ γιγνώσκων αὐτὴν τὰ ἀμφότερα γιγνώσκει;

ΘΕΑΙ. Τί μήν; d

ΣΩ. Τὸ σῖγμα καὶ τὸ ὦ ἄρα γιγνώσκει.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τί δ'; ἑκάτερον ἄρ' ἀγνοεῖ, καὶ οὐδέτερον εἰδὼς ἀμφότερα γιγνώσκει;

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ δεινὸν καὶ ἄλογον, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ μέντοι εἴ γε ἀνάγκη ἑκάτερον γιγνώσκειν, εἴπερ ἀμφότερά τις γνώσεται, προγιγνώσκειν τὰ στοιχεῖα ἅπασα ἀνάγκη τῷ μέλλοντί ποτε γνώσεσθαι συλλαβήν, καὶ οὕτως ἡμῖν ὁ καλὸς λόγος ἀποδεδρακὼς οἰχήσεται.

ΘΕΑΙ. Καὶ μάλα γε ἐξαίφνης. e

ΣΩ. Οὐ γὰρ καλῶς αὐτὸν φυλάττομεν. Χρῆν γὰρ ἴσως τὴν συλλαβὴν τίθεσθαι μὴ τὰ στοιχεῖα ἀλλ' ἐξ ἐκείνων ἕν τι γεγονὸς εἶδος, ἰδέαν μίαν αὐτὸ αὑτοῦ ἔχον, ἕτερον δὲ τῶν στοιχείων.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν· καὶ τάχα γ' ἂν μᾶλλον οὕτως ἢ 'κείνως ἔχοι.

ΣΩ. Σκεπτέον καὶ οὐ προδοτέον οὕτως ἀνάνδρως μέγαν τε καὶ σεμνὸν λόγον.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ἐχέτω δὴ ὡς νῦν φαμεν, μία ἰδέα ἐξ ἑκάστων 204 a τῶν συναρμοττόντων στοιχείων γιγνομένη ἡ συλλαβή, ὁμοίως ἔν τε γράμμασι καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ἅπασι.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν μέρη αὐτῆς οὐ δεῖ εἶναι.

d 10 οὕτως : οὗτος BW || **e** 7 'κείνως : ἐκείνως YW || **204 a** 1 ἐχέτω : ἔχε · ἔστω Madvig ἔστω Heindorf Schanz aut μίαν ἰδέαν. γιγνομένην Heindorf || ὡς : ὡς καὶ T.

THÉÉTÈTE. — Pourquoi ?

Argument dialectique.

SOCRATE. — En ce qui a parties, le tout est nécessairement la totalité des parties. Ou bien ce que tu entends par le tout, est-ce encore, issue des parties, une certaine forme unique différente de la totalité des parties[1] ?

THÉÉTÈTE. — Ainsi, du moins, je l'entends.

SOCRATE. — Mais la somme et le tout désignent-ils donc,
b pour toi, chose identique ou choses différentes ?

THÉÉTÈTE. — Je n'ai, là-dessus, rien de clair ; mais, sur la règle que tu m'as donnée de répondre courageusement, je vais au-devant du risque et dis qu'ils sont différents.

SOCRATE. — Le courage est bien placé, Théétète. La réponse l'est-elle ? Cela reste à voir.

THÉÉTÈTE. — Il faut donc voir.

SOCRATE. — Il y aurait ainsi différence entre le tout et la somme, d'après la thèse présente ?

THÉÉTÈTE. — Oui.

SOCRATE. — Qu'en va-t-il advenir ? La totalité et la somme peuvent-elles différer ? Que, par exemple, nous disions un, deux,
c trois, quatre, cinq, six ; ou deux fois trois, ou trois fois deux, ou quatre plus deux, ou trois plus deux plus un ; en toutes ces formules exprimons-nous la même chose ou choses différentes ?

THÉÉTÈTE. — La même chose.

SOCRATE. — Qui n'est autre que six ?

THÉÉTÈTE. — Pas autre.

SOCRATE. — Est-ce que, dans chacune de ces façons de nombrer, ce n'était pas ce six qui, pour nous, exprimait la somme ?

THÉÉTÈTE. — Si.

SOCRATE. — Et, maintenant, n'est-ce rien dire que dire la totalité ?

THÉÉTÈTE. — Si, nécessairement.

SOCRATE. — Est-ce dire autre chose que six ?

Ce « quelque chose de plus » est, pour Aristote (*ib.*, 1041 b, 25 et suiv.), cause, essence et forme ; comparer *Théétète, infra*, 205 d.

1. Pour la définition du *tout* comme forme unique et distincte, cf. *Parménide*, 157 e (p. 102) ; Aristote, *Métaph.*, 1016 a, 4 et 1023 b, 36. Pour cette comparaison entre les termes « tout », « somme », « totalité », cf. Arist. *Métaph.*, 1023 b, 26-1024 a, 10.

ΘΕΑΙ. Τί δή;

ΣΩ. Ὅτι οὗ ἂν ᾖ μέρη, τὸ ὅλον ἀνάγκη τὰ πάντα μέρη εἶναι. Ἦ καὶ τὸ ὅλον ἐκ τῶν μερῶν λέγεις γεγονὸς ἕν τι εἶδος ἕτερον τῶν πάντων μερῶν;

ΘΕΑΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τὸ δὲ δὴ πᾶν καὶ τὸ ὅλον πότερον ταὐτὸν καλεῖς ἢ ἕτερον ἑκάτερον; b

ΘΕΑΙ. Ἔχω μὲν οὐδὲν σαφές, ὅτι δὲ κελεύεις προθύμως ἀποκρίνασθαι, παρακινδυνεύων λέγω ὅτι ἕτερον.

ΣΩ. Ἡ μὲν προθυμία, ὦ Θεαίτητε, ὀρθή· εἰ δὲ καὶ ἡ ἀπόκρισις, σκεπτέον.

ΘΕΑΙ. Δεῖ γε δή.

ΣΩ. Οὐκοῦν διαφέροι ἂν τὸ ὅλον τοῦ παντός, ὡς ὁ νῦν λόγος;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τί δὲ δή; τὰ πάντα καὶ τὸ πᾶν ἔσθ' ὅτι διαφέρει; οἷον ἐπειδὰν λέγωμεν ἕν, δύο, τρία, τέτταρα, πέντε, ἕξ, καὶ ἐὰν δὶς τρία ἢ τρὶς δύο ἢ τέτταρά τε καὶ δύο ἢ τρία c
καὶ δύο καὶ ἕν, πότερον ἐν πᾶσι τούτοις τὸ αὐτὸ ἢ ἕτερον λέγομεν;

ΘΕΑΙ. Τὸ αὐτό.

ΣΩ. Ἆρ' ἄλλο τι ἢ ἕξ;

ΘΕΑΙ. Οὐδέν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐφ' ἑκάστης λέξεως πᾶν τὰ ἓξ εἰρήκαμεν;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Πάλιν δ' οὐδὲν λέγομεν τὰ πάντα λέγοντες;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ἦ ἄλλο τι ἢ τὰ ἕξ;

a 11 ταὐτὸν : αὐτὸν T || **b** 6 γε δή W : δέ γε δή BTY || **b** 10 ὅτι : ὅτε W || **c** 1 τε om. W || τρία καὶ : τρία τε καὶ W || **c** 2 τὸ αὐτὸ : ταυτὸν W || **c** 4 τὸ αὐτό W : τὸ αὐτόν B ταὐτόν TY || **c** 7 πᾶν τὰ Turicenses : πάντα W πάντα τὰ BTY || εἰρήκαμεν : εὐ- TY || **c** 9 πάλιν : πᾶν olim πάλιν δὲ πᾶν nunc Campbell || οὐδὲν : οὐχ ἓν Hermann || τὰ πάντα : τὸ πᾶν Schleiermacher || **c** 11 ἢ om. TY

Théétète. — Nullement.

d Socrate. — Donc, en toutes choses constituées par un nombre, c'est la même chose que nous appelons la somme et la totalité ?

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Expliquons-nous donc, à ce sujet, sur les questions suivantes. Le nombre qui constitue l'arpent et l'arpent sont la même chose, n'est-ce pas ?

Théétète. — Oui.

Socrate. — Et le nombre du stade pareillement.

Théétète. — Oui.

Socrate. — De même le nombre de l'armée et l'armée, et ainsi de suite pour toutes choses de ce genre. Car le total de leur nombre est, en chacune, la somme de leur réalité.

Théétète. — Oui.

e Socrate. — Mais le nombre de chacune est-il autre chose que ses parties ?

Théétète. — Pas autre chose.

Socrate. — Donc tout ce qui a parties est constitué de parties ?

Théétète. — Apparemment.

Socrate. — Mais que la totalité des parties soit la somme, c'est chose avérée, si le total du nombre doit, lui aussi, être la somme.

Théétète. — D'accord.

Socrate. — Le tout n'est donc point constitué de parties. Sans quoi il serait une somme, vu qu'il serait la totalité des parties.

Théétète. — Il ne l'est point, semble-t-il.

Socrate. — La partie peut-elle être partie d'autre chose que du tout ?

Théétète. — Oui : de la somme.

205 a Socrate. — C'est virilement batailler, Théétète. Mais la somme, n'est-ce pas quand rien ne lui manque qu'elle est vraiment une somme [1] ?

Théétète. — Nécessairement.

Socrate. — Ne sera-ce pas aussi un tout, ce à quoi absolument rien ne manque ? N'est-il pas vrai aussi que ce à quoi

1. Même définition dans Arist. *Phys.*, 207 a et passim. Sur cette discussion dialectique, cf. *Parménide*, p. 84 et p. 102 (notes).

ΘΕΑΙ. Οὐδέν.

ΣΩ. Ταὐτὸν ἄρα ἕν γε τοῖς ὅσα ἐξ ἀριθμοῦ ἐστι τό τε d
πᾶν προσαγορεύομεν καὶ τὰ ἅπαντα;

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Ὧδε δὴ περὶ αὐτῶν λέγωμεν. Ὁ τοῦ πλέθρου ἀριθμὸς καὶ τὸ πλέθρον ταὐτόν· ἦ γάρ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ ὁ τοῦ σταδίου δὴ ὡσαύτως.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Καὶ μὴν καὶ ὁ τοῦ στρατοπέδου γε καὶ τὸ στρατόπεδον, καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα ὁμοίως; ὁ γαρ ἀριθμὸς πᾶς τὸ ὂν πᾶν ἕκαστον αὐτῶν ἐστιν.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Ὁ δὲ ἑκάστων ἀριθμὸς μῶν ἄλλο τι ἢ μέρη ἐστίν; e

ΘΕΑΙ. Οὐδέν.

ΣΩ. Ὅσα ἄρα ἔχει μέρη, ἐκ μερῶν ἂν εἴη;

ΘΕΑΙ. Φαίνεται.

ΣΩ. Τὰ δέ γε πάντα μέρη τὸ πᾶν εἶναι ὡμολόγηται, εἴπερ καὶ ὁ πᾶς ἀριθμὸς τὸ πᾶν ἔσται.

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Τὸ ὅλον ἄρ᾽ οὐκ ἔστιν ἐκ μερῶν. Πᾶν γὰρ ἂν εἴη τὰ πάντα ὂν μέρη.

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔοικεν.

ΣΩ. Μέρος δ᾽ ἔσθ᾽ ὅτου ἄλλου ἐστὶν ὅπερ ἐστὶν ἢ τοῦ ὅλου;

ΘΕΑΙ. Τοῦ παντός γε.

ΣΩ. Ἀνδρικῶς γε, ὦ Θεαίτητε, μάχῃ. Τὸ πᾶν δὲ οὐχ 205 a
ὅταν μηδὲν ἀπῇ, αὐτὸ τοῦτο πᾶν ἐστιν;

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη.

ΣΩ. Ὅλον δὲ οὐ ταὐτὸν τοῦτο ἔσται, οὗ ἂν μηδαμῇ

d 2 προσαγορεύομεν: -ευόμενον W || d 4 ante περὶ add. τὰ W || d 9 καὶ post μὴν om. TY || d 11 ὂν πᾶν: πᾶν ὂν Heindorf || e 5 ὡμολόγηται: ὁμολογεῖται B.

quelque chose manque ne sera ni tout, ni somme, puisqu'une même déficience aura, sur lui, dans les deux cas, le même effet?

Théétète. — Il me semble maintenant qu'il n'y a aucune différence entre somme et tout.

Socrate. — Or n'avons-nous pas dit que, là où il y a parties, la somme et le tout sera la totalité des parties?

Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — Revenons donc à ce que j'avais entamé tout à l'heure : si la syllabe n'est point les éléments, n'est-il pas inévitable qu'elle n'ait point ces éléments comme parties, ou
b qu'alors, à eux identique, au même titre qu'eux elle soit connaissable?

Théétète. — Si fait.

Socrate. — N'est-ce pas pour éviter cela que nous l'avions posée différente des éléments?

Théétète. — Si.

Socrate. — Eh quoi? Si ce ne sont pas les éléments qui sont parties de la syllabe, as-tu d'autres principes à fournir qui soient parties de la syllabe sans cependant en être les éléments?

Théétète. — D'aucune sorte. Si je devais, en effet, Socrate, admettre en elle quelque composition, il serait bien un peu ridicule de laisser de côté les éléments pour aller lui chercher ailleurs des composants.

Socrate. — Il serait donc absolument acquis, Théétète,
c en conclusion du présent argument, que la syllabe est une forme unique et indivisible.

Théétète. — Il semble.

Socrate. — Te souviens-tu donc, mon cher, qu'il y a peu de temps nous avons accepté ce que nous prenions pour une excellente formule[1]? Les premiers composants dont tout le reste est fait ne comporteraient point de raison, parce qu'en soi et par soi, chacun d'eux serait incomposé. Ni en lui accolant le terme « être » on ne saurait s'exprimer correctement à son égard, ni en lui accolant « ceci », car ce serait en dire choses qui sont différentes de lui, étrangères à lui, et là même serait la cause qui le ferait irrationnel et inconnaissable.

1. Cf. *supra*, 202 a/c, p. 248/9.

μηδὲν ἀποστατῇ ; οὗ δ' ἂν ἀποστατῇ, οὔτε ὅλον οὔτε πᾶν, ἅμα γενόμενον ἐκ τοῦ αὐτοῦ τὸ αὐτό ;

ΘΕΑΙ. Δοκεῖ μοι νῦν οὐδὲν διαφέρειν πᾶν τε καὶ ὅλον.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐλέγομεν ὅτι οὗ ἂν μέρη ᾖ, τὸ ὅλον τε καὶ πᾶν τὰ πάντα μέρη ἔσται ;

ΘΕΑΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Πάλιν δή, ὅπερ ἄρτι ἐπεχείρουν, οὐκ, εἴπερ ἡ συλ-
λαβὴ μὴ τὰ στοιχεῖά ἐστιν, ἀνάγκη αὐτὴν μὴ ὡς μέρη b
ἔχειν ἑαυτῆς τὰ στοιχεῖα, ἢ ταὐτὸν οὖσαν αὐτοῖς ὁμοίως ἐκείνοις γνωστὴν εἶναι ;

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦτο ἵνα μὴ γένηται, ἕτερον αὐτῶν αὐτὴν ἐθέμεθα ;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Τί δ' ; εἰ μὴ τὰ στοιχεῖα συλλαβῆς μέρη ἐστίν, ἔχεις ἄλλ' ἄττα εἰπεῖν ἃ μέρη μέν ἐστι συλλαβῆς, οὐ μέντοι στοιχεῖά γ' ἐκείνης ;

ΘΕΑΙ. Οὐδαμῶς. Εἰ γάρ, ὦ Σώκρατες, μόρι' ἄττ' αὐτῆς συγχωροίην, γελοῖόν που τὰ στοιχεῖα ἀφέντα ἐπ' ἄλλα ἰέναι.

ΣΩ. Παντάπασι δή, ὦ Θεαίτητε, κατὰ τὸν νῦν λόγον c
μία τις ἰδέα ἀμέριστος συλλαβὴ ἂν εἴη.

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Μέμνησαι οὖν, ὦ φίλε, ὅτι ὀλίγον ἐν τῷ πρόσθεν ἀπεδεχόμεθα ἡγούμενοι εὖ λέγεσθαι ὅτι τῶν πρώτων οὐκ εἴη λόγος ἐξ ὧν τἆλλα σύγκειται, διότι αὐτὸ καθ' αὐτὸ ἕκαστον εἴη ἀσύνθετον, καὶ οὐδὲ τὸ « εἶναι » περὶ αὐτοῦ ὀρθῶς ἔχοι προσφέροντα εἰπεῖν, οὐδὲ « τοῦτο », ὡς ἕτερα καὶ ἀλλότρια λεγόμενα, καὶ αὕτη δὴ ἡ αἰτία ἄλογόν τε καὶ ἄγνωστον αὐτὸ ποιοῖ;

205 a 5 ἂν : ἂν μὴ TY || **a** 7 καὶ : καὶ τὸ W || **a** 9 πᾶν : τὸ πᾶν W || ἔσται : ἐστίν W || **b** 2 ἑαυτῆς : αὐτῆς W || **b** 9 ἔχεις om. B || **b** 11 εἰ γάρ om. TY || μορι' ἄττα αὐτῆς W : μόρια ταύτης BTY || **c** 6 καθ' αὑτὸ : τὸ καθ' αὑτὸν Y || **c** 8 τοῦτο : τὸ τοῦτο Heindorf τὸ τό Buttmann || ὡς : οὕτως ὡς Y || **c** 9 αὕτη : αὐτὴ W || ἄλογόν... **d** 1 αἰτία in marg. habet W || ἄλογόν : ἀλόγων W || τε : τι TY || ποιοῖ : -εῖ W[2] (ex priore οῖ manet ῖ integrum post εῖ).

THÉÉTÈTE. — Je m'en souviens.

d SOCRATE. — Est-ce une autre cause, est-ce la même qui lui procure son unité de forme et son indivisibilité ? Pour moi, je n'en vois point d'autre.

THÉÉTÈTE. — C'est qu'en effet il n'y en a point, semble-t-il.

SOCRATE. — La syllabe ne vient-elle pas, du coup, se ranger dans la même forme que lui, puisqu'à la fois elle est sans parties et formellement une ?

THÉÉTÈTE. — Absolument.

SOCRATE. — Si donc la syllabe est une pluralité d'éléments, un tout dont ces éléments sont les parties, les syllabes seront connaissables et exprimables au même titre que les éléments, puisque la totalité des parties nous est apparue identique au tout.

e THÉÉTÈTE. — Assurément.

SOCRATE. — Si elle est, par contre, une et indivisible, au même titre la syllabe, au même titre l'élément sont inconnaissables : car la même cause aura en eux les mêmes effets.

THÉÉTÈTE. — Je ne vois rien à dire là-contre.

SOCRATE. — Il est donc pour nous inadmissible qu'on dise la syllabe connaissable et exprimable, et que, de l'élément, on affirme le contraire.

THÉÉTÈTE. — Oui certes, si nous nous fions à l'argument.

206 a *Argument d'expérience : l'alphabet et la musique.*

SOCRATE. — Mais quoi ? A une explication tout opposée ne ferais-tu pas plus favorable accueil, conscient que tu es de ta propre expérience au temps où tu apprenais les lettres [1] ?

THÉÉTÈTE. — Quelle expérience ?

SOCRATE. — Que tu n'eus d'autre effort, d'un bout à l'autre de ton apprentissage, que de discerner les éléments à l'œil et à l'oreille, chacun pour soi, un par un, de façon à n'être point déconcerté par leurs changements de position, soit à l'audition, soit à la lecture ?

THÉÉTÈTE. — Ce que tu dis là est très vrai.

SOCRATE. — Avoir achevé l'apprentissage de la cithare

1. Le *Cratyle* (424 c) en appelle à l'exemple de ceux qui, étudiant les rythmes, partent des valeurs de chaque élément, puis de chaque syllabe.

ΘΕΑΙ. Μέμνημαι.

ΣΩ. Ἢ οὖν ἄλλη τις ἢ αὕτη ἡ αἰτία τοῦ μονοειδές τε d
καὶ ἀμέριστον αὐτὸ εἶναι ; ἐγὼ μὲν γὰρ οὐχ ὁρῶ ἄλλην.

ΘΕΑΙ. Οὐ γὰρ οὖν δὴ φαίνεται.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰς ταὐτὸν ἐμπέπτωκεν ἡ συλλαβὴ εἶδος ἐκείνῳ, εἴπερ μέρη τε μὴ ἔχει καὶ μία ἐστὶν ἰδέα ;

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Εἰ μὲν ἄρα πολλὰ στοιχεῖα ἡ συλλαβή ἐστιν καὶ ὅλον τι, μέρη δ᾽ αὐτῆς ταῦτα, ὁμοίως αἵ τε συλλαβαὶ γνωσταὶ καὶ ῥηταὶ καὶ τὰ στοιχεῖα, ἐπείπερ τὰ πάντα μέρη τῷ ὅλῳ ταὐτὸν ἐφάνη.

ΘΕΑΙ. Καὶ μάλα. e

ΣΩ. Εἰ δέ γε ἕν τε καὶ ἀμερές, ὁμοίως μὲν συλλαβή, ὡσαύτως δὲ στοιχεῖον ἄλογόν τε καὶ ἄγνωστον· ἡ γὰρ αὐτὴ αἰτία ποιήσει αὐτὰ τοιαῦτα.

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔχω ἄλλως εἰπεῖν.

ΣΩ. Τοῦτο μὲν ἄρα μὴ ἀποδεχώμεθα, ὃς ἂν λέγῃ συλλαβὴν μὲν γνωστὸν καὶ ῥητόν, στοιχεῖον δὲ τοὐναντίον.

ΘΕΑΙ. Μὴ γάρ, εἴπερ τῷ λόγῳ πεισόμεθα.

ΣΩ. Τί δ᾽ αὖ ; τοὐναντίον λέγοντος ἆρ᾽ οὐ μᾶλλον ἂν 206 a
ἀποδέξαιο ἐξ ὧν αὐτὸς σύνοισθα σαυτῷ ἐν τῇ τῶν γραμμάτων μαθήσει ;

ΘΕΑΙ. Τὸ ποῖον ;

ΣΩ. Ὡς οὐδὲν ἄλλο μανθάνων διετέλεσας ἢ τὰ στοιχεῖα ἔν τε τῇ ὄψει διαγιγνώσκειν πειρώμενος καὶ ἐν τῇ ἀκοῇ αὐτὸ καθ᾽ αὑτὸ ἕκαστον, ἵνα μὴ ἡ θέσις σε ταράττοι λεγομένων τε καὶ γραφομένων.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα λέγεις.

ΣΩ. Ἐν δὲ κιθαριστοῦ τελέως μεμαθηκέναι μῶν ἄλλο τι

d 1 αὕτη : αὐτὴ YW || ἡ om. W secl. Bonitz || τοῦ : τὸ Bonitz || τε W et in ras. B : τι TY || **d** 5 τε : γε Naber || **e** 6 τοῦτο : τούτου Heindorf || **e** 7 γνωστὸν : ἄγνωστον B[1]T || **e** 8 πεισόμεθα YW coniecerat Richards : -θόμεθα BT || **206 a** 6 τε W : om. BTY.

b fut-il autre chose que pouvoir suivre chaque son de l'oreille et dire quelle corde l'émettait ; et ce sont bien là, tout le monde l'accordera, les éléments de la musique ?

THÉÉTÈTE. — Sans conteste.

SOCRATE. — Si donc c'est de notre propre expérience en fait d'éléments et de syllabes qu'il nous faut partir pour conjecturer le reste, bien supérieur est le genre élément pour la clarté de la connaissance, affirmerons-nous, bien plus approprié que la syllabe à une maîtrise parfaite de chaque objet d'étude. Et qui viendra nous affirmer que la syllabe est connaissable et l'élément naturellement inconnaissable, celui-là, estimerons-nous, ne dit, qu'il le veuille ou non, que plaisanteries[1].

THÉÉTÈTE. — Assurément.

c *Les sens possibles du mot raison.*

SOCRATE. — De cela, d'ailleurs, on trouverait d'autres preuves, ce me semble. Mais n'oublions point, à les rechercher, ce que nous nous proposions : voir ce que peut bien signifier cette raison qui, s'ajoutant à l'opinion droite, engendre la suprême perfection de science.

THÉÉTÈTE. — Voyons-le donc.

SOCRATE. — Allons, que peut-on bien vouloir nous faire entendre par cette raison ? Elle a, ce semble, l'un des trois sens suivants.

THÉÉTÈTE. — Quels sens donc ?

d SOCRATE. — Le premier serait : faire connaître clairement sa propre pensée par expression vocale articulée en verbes et en noms ; ainsi qu'en un miroir ou dans l'eau, amener son opinion à se réfléchir dans le courant de l'émission vocale. Ne te semble-t-il point que ce soit là une raison ?

THÉÉTÈTE. — A moi, si. Au moins, de celui qui fait cela, nous disons qu'il exprime.

SOCRATE. — C'est donc là chose que le premier venu peut faire, qui plus vite, qui plus lentement : manifester son jugement sur quelque sujet que ce soit, s'il n'est sourd ou muet de naissance. A ce compte, tous ceux qui ont quelque

1. Comparer *Cratyle*, 426 a : on ne peut expliquer les propriétés des mots dérivés que par celles des mots primitifs, et quiconque, ignorant ceux-ci, entreprend de disserter sur ceux-là, « ne dira que des niaiseries ».

ἦν ἢ τὸ τῷ φθόγγῳ ἑκάστῳ δύνασθαι ἐπακολουθεῖν, ποίας b
χορδῆς εἴη· ἃ δὴ στοιχεῖα πᾶς ἂν ὁμολογήσειε μουσικῆς
λέγεσθαι ;

ΘΕΑΙ. Οὐδὲν ἄλλο.

ΣΩ. Ὧν μὲν ἄρ᾽ αὐτοὶ ἔμπειροί ἐσμεν στοιχείων καὶ
συλλαβῶν, εἰ δεῖ ἀπὸ τούτων τεκμαίρεσθαι καὶ εἰς τὰ ἄλλα,
πολὺ τὸ τῶν στοιχείων γένος ἐναργεστέραν τε τὴν γνῶσιν
ἔχειν φήσομεν καὶ κυριωτέραν τῆς συλλαβῆς πρὸς τὸ λα-
βεῖν τελέως ἕκαστον μάθημα, καὶ ἐάν τις φῇ συλλαβὴν μὲν
γνωστόν, ἄγνωστον δὲ πεφυκέναι στοιχεῖον, ἑκόντα ἢ
ἄκοντα παίζειν ἡγησόμεθ᾽ αὐτόν.

ΘΕΑΙ. Κομιδῇ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἀλλὰ δὴ τούτου μὲν ἔτι κἂν ἄλλαι φανεῖεν ἀπο- c
δείξεις, ὥς ἐμοὶ δοκεῖ· τὸ δὲ προκείμενον μὴ ἐπιλαθώμεθα
δι᾽ αὐτὰ ἰδεῖν, ὅτι δή ποτε καὶ λέγεται τὸ μετὰ δόξης
ἀληθοῦς λόγον προσγενόμενον τὴν τελεωτάτην ἐπιστήμην
γεγονέναι.

ΘΕΑΙ. Οὐκοῦν χρὴ ὁρᾶν.

ΣΩ. Φέρε δή, τί ποτε βούλεται τὸν λόγον ἡμῖν σημαί-
νειν ; τριῶν γάρ ἕν τί μοι δοκεῖ λέγειν.

ΘΕΑΙ. Τίνων δή ;

ΣΩ. Τὸ μὲν πρῶτον εἴη ἂν τὸ τὴν αὑτοῦ διάνοιαν ἐμ- d
φανῆ ποιεῖν διὰ φωνῆς μετὰ ῥημάτων τε καὶ ὀνομάτων,
ὥσπερ εἰς κάτοπτρον ἢ ὕδωρ τὴν δόξαν ἐκτυπούμενον εἰς
τὴν διὰ τοῦ στόματος ῥοήν. Ἢ οὐ δοκεῖ σοι τὸ τοιοῦτον
λόγος εἶναι ;

ΘΕΑΙ. Ἔμοιγε. Τὸν γοῦν αὐτὸ δρῶντα λέγειν φαμέν.

ΣΩ. Οὐκοῦν αὖ τοῦτό γε πᾶς ποιεῖν δυνατὸς θᾶττον ἢ
σχολαίτερον, τὸ ἐνδείξασθαι τί δοκεῖ περὶ ἑκάστου αὐτῷ,
ὁ μὴ ἐνεὸς ἢ κωφὸς ἀπ᾽ ἀρχῆς· καὶ οὕτως ὅσοι τι ὀρθὸν

b 1 τὸ om. B || **b** 2 ἃ δὴ : ἀλλ᾽ ἢ B || **c** 1 ἔτι κἂν om. TY || **c** 7 τὸν λόγον : τὸ λόγος Stallbaum || **d** 4 στόματος : σώμ- W || **d** 6 γοῦν W : οὖν BTY || **d** 7 αὖ W : om. BTY || δυνατός : -όν Y || **d** 9 ἐνεός : ἐνν- Y || ἢ κωφὸς ἀπ᾽ ἀρχῆς : secl. Cobet ἄφωνος in marg. T || ὀρθὸν : -ῶς Y.

e opinion droite apparaîtront l'avoir accompagnée de raison : il ne se produira plus nulle part d'opinion droite séparée de la science.

Théétète. — C'est vrai.

La raison définie comme énumération des éléments.

Socrate. — N'allons point cependant condamner à la légère, comme n'ayant rien dit, celui qui a donné de la science la définition que nous examinons présentement. Peut-être, en effet, n'est-ce point cela qu'entendait son auteur, mais bien, à toute demande de définition, pouvoir, au questionneur, rendre
207 a réponse par le moyen des éléments.

Théétète. — Comment l'entends-tu, Socrate?

Socrate. — Dans le sens où Hésiode, à propos du chariot, parle « des cent pièces du chariot ». Pièces que moi je ne saurais énumérer, ni, je pense, toi non plus. Nous serions tout contents, à qui nous demanderait ce qui fait un chariot, de pouvoir énumérer les roues, l'essieu, le train de dessus, le demi-cercle du siège, le timon.

Théétète. — Parfaitement.

Socrate. — Celui-là, peut-être, aurait de nous la même idée que si, interrogés sur ton nom, nous répondions en l'épelant par syllabes. Il penserait que nous sommes ridi-
b cules, jugeant, certes, droitement et donnant telle explication qu'actuellement nous donnons, de nous imaginer être des grammairiens, avoir et formuler en grammairiens la raison du nom de Théétète ; et qu'il n'y a rien, là, d'une explication scientifique : il faut qu'auparavant, éléments par éléments, on ait, avec l'opinion droite, achevé de parcourir l'objet ; ce que, d'ailleurs, précédemment, nous avions, je crois, déjà dit.

Théétète. — Nous l'avons dit, en effet.

Socrate. — Que donc, sur le chariot aussi, nous avons, certes, opinion droite. Mais que celui-là seulement qui pourra, de l'une à l'autre des cent pièces, parcourir l'essence
c du chariot [1], aura, par cette adjonction, ajouté la raison à l'opinion vraie et substitué, à son état de simple opinion, la

1. Comparer l'exemple de la montre, dans Condillac (*Cours d'Étude*, I, 8, p. 69-71). Mais Condillac accepterait de dire, avec Platon, que la science n'est pas dans l'énumération, même complète. Son analyse, qui décompose et recompose, cherche, elle aussi, l'essence

δοξάζουσι, πάντες αὐτὸ μετὰ λόγου φανοῦνται ἔχοντες, e
καὶ οὐδαμοῦ ἔτι ὀρθὴ δόξα χωρὶς ἐπιστήμης γενήσεται.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Μὴ τοίνυν ῥᾳδίως καταγιγνώσκωμεν τὸ μηδὲν εἰρη-
κέναι τὸν ἀποφηνάμενον ἐπιστήμην ὃ νῦν σκοποῦμεν. Ἴσως
γὰρ ὁ λέγων οὐ τοῦτο ἔλεγεν, ἀλλὰ τὸ ἐρωτηθέντα τί ἕκα-
στον δυνατὸν εἶναι τὴν ἀπόκρισιν διὰ τῶν στοιχείων ἀπο-
δοῦναι τῷ ἐρομένῳ. 207 a

ΘΕΑΙ. Οἷον τί λέγεις, ὦ Σώκρατες;

ΣΩ. Οἷον καὶ Ἡσίοδος περὶ ἁμάξης λέγει τὸ « ἑκατὸν
δέ τε δούραθ᾽ ἁμάξης ». Ἃ ἐγὼ μὲν οὐκ ἂν δυναίμην εἰ-
πεῖν, οἶμαι δὲ οὐδὲ σύ· ἀλλ᾽ ἀγαπῷμεν ἂν ἐρωτηθέντες ὅτι
ἐστὶν ἅμαξα, εἰ ἔχοιμεν εἰπεῖν τροχοί, ἄξων, ὑπερτερία,
ἄντυγες, ζυγόν.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Ὁ δέ γε ἴσως οἴοιτ᾽ ἂν ἡμᾶς, ὥσπερ ἂν τὸ σὸν
ὄνομα ἐρωτηθέντας καὶ ἀποκρινομένους κατὰ συλλαβήν,
γελοίους εἶναι, ὀρθῶς μὲν δοξάζοντας καὶ λέγοντας ἃ λέ- b
γομεν, οἰομένους δὲ γραμματικοὺς εἶναι καὶ ἔχειν τε καὶ
λέγειν γραμματικῶς τὸν τοῦ Θεαιτήτου ὀνόματος λόγον· τὸ
δ᾽ οὐκ εἶναι ἐπιστημόνως οὐδὲν λέγειν, πρὶν ἂν διὰ τῶν
στοιχείων μετὰ τῆς ἀληθοῦς δόξης ἕκαστον περαίνῃ τις,
ὅπερ καὶ ἐν τοῖς πρόσθε που ἐρρήθη.

ΘΕΑΙ. Ἐρρήθη γάρ.

ΣΩ. Οὕτω τοίνυν καὶ περὶ ἁμάξης ἡμᾶς μὲν ὀρθὴν ἔχειν
δόξαν, τὸν δὲ διὰ τῶν ἑκατὸν ἐκείνων δυνάμενον διελθεῖν
αὐτῆς τὴν οὐσίαν, προσλαβόντα τοῦτο, λόγον τε προσειλη- c
φέναι τῇ ἀληθεῖ δόξῃ καὶ ἀντὶ δοξαστικοῦ τεχνικόν τε καὶ

e 1 φανοῦνται μετὰ λόγου TY || **e** 5 τὸν ἀποφηνάμενον : τοῦ -ένου Heindorf || **e** 6 τί : τί ἐστιν W || **207 a** 5 ἀγαπῷμεν edd. : -ῶμεν BTY -ώημεν W || ἂν ἐρωτηθέντες : ἀνερ- B || **a** 6 ἔχοιμεν : -ομεν Y || ὑπερτερία Kuhn : -τηρία BW -τήρια TY || **a** 10 ἀποκρινομένους : ἀποκρινα- W || **b** 2 τε om. W || **b** 6 πρόσθε που ἐρρήθη TW : πρόσθεν ου ἐρ- B ἔμπροσθεν προέρ- Y || **b** 9 τὸν : τὸ Turicenses || διὰ : διὰ τοῦ T || τῶν : τὸν T.

compétence technique et la science en ce qui concerne l'essence du chariot ; car, par ce parcours des éléments, c'est le parcours du tout qu'il achève.

Théétète. — Cela ne te semble-t-il pas bonne explication, Socrate?

Socrate. — Te semble-t-elle bonne à toi, ami, et admets-tu que ce complet parcours des éléments soit, pour chaque objet, sa raison, et le parcours par syllabes, ou par plus grands ensembles encore, absence totale de raison? Là-dessus
d dis-moi ton avis : alors nous l'examinerons.

Théétète. — Mais j'admets cela complètement.

Socrate. — Est-ce dans la pensée que, d'un objet quelconque, un homme quelconque a science quand il croit devoir attribuer une même chose, tantôt au même objet, tantôt à l'autre, ou quand, au même objet, il juge appartenir tantôt une chose, tantôt une autre?

Théétète. — Par Zeus, je n'ai point cette pensée.

Socrate. — Oublies-tu alors qu'en ton apprentissage des lettres, à tes débuts, toi-même et les autres faisiez pareilles fautes?

Théétète. — Veux-tu dire qu'à la même syllabe c'était
e tantôt telle lettre, tantôt telle autre que nous croyions appartenir, et qu'une même lettre, nous la posions tantôt dans la syllabe qu'il fallait et tantôt dans une autre?

Socrate. — C'est cela même que je veux dire.

Théétète. — Non, par Zeus, je ne l'oublie point et ne crois point non plus qu'on soit parvenu à la science tant qu'on en est encore là.

Socrate. — Eh bien, suppose qu'en telle occasion quelqu'un, en train d'écrire « Théétète », croie devoir écrire et
208 a écrive « THE » ; et que, voulant après cela écrire « Théodore », il croie devoir écrire et écrive « TE ». Affirmerons-nous qu'il sait la première syllabe de vos noms?

Théétète. — Mais cela fut entendu tout à l'heure entre nous : celui qui en est là ne sait pas encore.

Socrate. — Rien l'empêche-t-il, sur la deuxième syllabe et la troisième et la quatrième, d'en être au même point?

ou l'unité formelle, et il ne décompose point sa montre sans observer « comment le mouvement, communiqué par un premier ressort, passe de roue en roue jusqu'à l'aiguille qui marque les heures ».

ἐπιστήμονα περὶ ἁμάξης οὐσίας γεγονέναι, διὰ στοιχείων τὸ ὅλον περάναντα.

ΘΕΑΙ. Οὐκοῦν εὖ δοκεῖ σοι, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Εἴ σοί, ὦ ἑταῖρε, δοκεῖ, καὶ ἀποδέχῃ τὴν διὰ στοιχείου διέξοδον περὶ ἑκάστου λόγον εἶναι, τὴν δὲ κατὰ συλλαβὰς ἢ καὶ κατὰ μεῖζον ἔτι ἀλογίαν, τοῦτό μοι λέγε, ἵν᾽ αὐτὸ ἐπισκοπῶμεν. d

ΘΕΑΙ. Ἀλλὰ πάνυ ἀποδέχομαι.

ΣΩ. Πότερον ἡγούμενος ἐπιστήμονα εἶναι ὁντινοῦν ὁτουοῦν, ὅταν τὸ αὐτὸ τοτὲ μὲν τοῦ αὐτοῦ δοκῇ αὐτῷ εἶναι, τοτὲ δὲ ἑτέρου, ἢ καὶ ὅταν τοῦ αὐτοῦ τοτὲ μὲν ἕτερον, τοτὲ δὲ ἕτερον δοξάζῃ ;

ΘΕΑΙ. Μὰ Δί᾽ οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Εἶτα ἀμνημονεῖς ἐν τῇ τῶν γραμμάτων μαθήσει κατ᾽ ἀρχὰς σαυτόν τε καὶ τοὺς ἄλλους δρῶντας αὐτά ;

ΘΕΑΙ. Ἆρα λέγεις τῆς αὐτῆς συλλαβῆς τοτὲ μὲν ἕτερον, τοτὲ δὲ ἕτερον ἡγουμένους γράμμα, καὶ τὸ αὐτὸ τοτὲ μὲν e εἰς τὴν προσήκουσαν, τοτὲ δὲ εἰς ἄλλην τιθέντας συλλαβήν ;

ΣΩ. Ταῦτα λέγω.

ΘΕΑΙ. Μὰ Δί᾽ οὐ τοίνυν ἀμνημονῶ, οὐδέ γέ πω ἡγοῦμαι ἐπίστασθαι τοὺς οὕτως ἔχοντας.

ΣΩ. Τί οὖν ; ὅταν ἐν τῷ τοιούτῳ καιρῷ « Θεαίτητον » γράφων τις θῆτα καὶ εἶ οἴηταί τε δεῖν γράφειν καὶ γράψῃ, καὶ αὖ « Θεόδωρον » ἐπιχειρῶν γράφειν ταῦ καὶ εἶ οἴηταί 208 a τε δεῖν γράφειν καὶ γράψῃ, ἆρ᾽ ἐπίστασθαι φήσομεν αὐτὸν τὴν πρώτην τῶν ὑμετέρων ὀνομάτων συλλαβήν ;

ΘΕΑΙ. Ἀλλ᾽ ἄρτι ὡμολογήσαμεν τὸν οὕτως ἔχοντα μήπω εἰδέναι.

ΣΩ. Κωλύει οὖν τι καὶ περὶ τὴν δευτέραν συλλαβὴν καὶ τρίτην καὶ τετάρτην οὕτως ἔχειν τὸν αὐτόν ;

d 3 post εἶναι add. καὶ W || **d** 4 τοτὲ Schanz : τότε W ὅτε BTY || αὐτῷ : αὐτὸ B || **e** 2 εἰς ante ἄλλην om. Y || **e** 7 οἴηταί edd. : οἴεταί codd. et mox **a** 1 || τε om. W || γράψῃ : -ει Y et mox **a** 2 || **208 a** 2 τε : τι W || αὐτόν : αὐτό Y || **a** 3 ὑμετέρων : ἡμ- Y.

THÉÉTÈTE. — Rien, assurément.

SOCRATE. — Est-ce qu'alors, possédant son parcours éléments par éléments, il écrira « Théétète » avec opinion droite, quand il écrira ce nom dans l'ordre voulu?

THÉÉTÈTE. — Évidemment.

b SOCRATE. — Ne sera-t-il pas alors encore dépourvu de science, mais jugeant droitement, à en croire nos affirmations?

THÉÉTÈTE. — Si.

SOCRATE. — Mais il aura pourtant la raison s'ajoutant à l'opinion droite. Car la marche suivie d'un élément à l'autre, il la possédait quand il a écrit : et c'est en elle que, d'un commun accord, nous avons fait consister la raison.

THÉÉTÈTE. — C'est vrai.

SOCRATE. — Il y a donc, ami, une opinion droite, accompagnée de raison, qu'on ne doit pas encore appeler science.

THÉÉTÈTE. — J'en ai peur.

SOCRATE. — Trésors de rêve donc, ce semble, que notre nouvelle richesse, où nous croyions tenir la plus authentique raison de science. Ou bien ne faut-il pas encore prononcer la
c condamnation? Peut-être, en effet, n'est-ce point cette définition que l'on choisira, mais plutôt la dernière de ces trois formes dont l'une quelconque, disions-nous, s'imposait comme définition de la raison à qui définit la science par l'opinion droite accompagnée de raison.

THÉÉTÈTE. — Tu m'en fais souvenir heureusement: il reste encore une formule. La première était la pensée reflétée, pour ainsi dire, en image vocale. La seconde, tout à l'heure exposée, était : la marche qui, d'un élément à l'autre, progresse jusqu'au tout. Mais la troisième, comment l'exprimes-tu?

La raison définie comme différence caractéristique.

SOCRATE. — Comme l'exprimerait le vulgaire : avoir quelque signe à fournir qui distingue, de tout le reste, l'objet en question.

THÉÉTÈTE. — Sur quel objet pourrais-tu me donner un exemple de cette sorte de raison?

d SOCRATE. — Soit, en exemple, si tu veux, le soleil. Tu le trouverais, pour toi, suffisamment déterminé si l'on dit : c'est le plus brillant des corps qui se meuvent dans le ciel autour de la terre.

THÉÉTÈTE. — Parfaitement.

ΘΕΑΙ. Οὐδέν γε.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν τότε τὴν διὰ στοιχείου διέξοδον ἔχων γράψει « Θεαίτητον » μετὰ ὀρθῆς δόξης, ὅταν ἑξῆς γράφῃ;

ΘΕΑΙ. Δῆλον δή.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἔτι ἀνεπιστήμων ὤν, ὀρθὰ δὲ δοξάζων, ὥς b
φαμεν;

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Λόγον γε ἔχων μετὰ ὀρθῆς δόξης. Τὴν γὰρ διὰ τοῦ στοιχείου ὁδὸν ἔχων ἔγραφεν, ἣν δὴ λόγον ὡμολογήσαμεν.

ΘΕΑΙ. Ἀληθῆ.

ΣΩ. Ἔστιν ἄρα, ὦ ἑταῖρε, μετὰ λόγου ὀρθὴ δόξα, ἣν οὔπω δεῖ ἐπιστήμην καλεῖν.

ΘΕΑΙ. Κινδυνεύει.

ΣΩ. Ὄναρ δή, ὡς ἔοικεν, ἐπλουτήσαμεν οἰηθέντες ἔχειν τὸν ἀληθέστατον ἐπιστήμης λόγον. Ἢ μήπω κατηγορῶμεν; ἴσως γὰρ οὐ τοῦτό τις αὐτὸν ὁριεῖται, ἀλλὰ τὸ λοιπὸν c
εἶδος τῶν τριῶν, ὧν ἕν γέ τι ἔφαμεν λόγον θήσεσθαι τὸν ἐπιστήμην ὁριζόμενον δόξαν εἶναι ὀρθὴν μετὰ λόγου.

ΘΕΑΙ. Ὀρθῶς ὑπέμνησας· ἔτι γὰρ ἓν λοιπόν. Τὸ μὲν γὰρ ἦν διανοίας ἐν φωνῇ ὥσπερ εἴδωλον, τὸ δ' ἄρτι λεχθὲν διὰ στοιχείου ὁδὸς ἐπὶ τὸ ὅλον· τὸ δὲ δὴ τρίτον τί λέγεις;

ΣΩ. Ὅπερ ἂν οἱ πολλοὶ εἴποιεν, τὸ ἔχειν τι σημεῖον εἰπεῖν ᾧ τῶν ἁπάντων διαφέρει τὸ ἐρωτηθέν.

ΘΕΑΙ. Οἷον τίνα τίνος ἔχεις μοι λόγον εἰπεῖν;

ΣΩ. Οἷον, εἰ βούλει, ἡλίου πέρι ἱκανὸν οἶμαί σοι εἶναι d
ἀποδέξασθαι, ὅτι τὸ λαμπρότατόν ἐστι τῶν κατὰ τὸν οὐρανὸν ἰόντων περὶ γῆν.

ΘΕΑΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

b 1 δὲ om. W || **b** 4 γὰρ om. Y || **b** 5 ἔγραφεν : -ψεν W || **b** 7 ἀληθῆ : -ῶς Y || **b** 8 ἄρα ἔστιν W || **b** 9 καλεῖν : -εῖ B || **c** 2 ἔφαμεν : φαμὲν W || **c** 7 πολλοὶ : λοιποὶ Y || **d** 2 ἀποδέξασθαι : ὑπο- W || κατὰ τὸν οὐρανὸν : κατ' οὐρ- W || **d** 3 περὶ γῆν ἰόντων W || **d** 4 πάνυ μὲν οὖν... 209 **a** 2 λόγον om. B Ven. 185.

Socrate. — Voici donc à quoi tend cet exemple, à éclairer ce que nous disions tout à l'heure : la différence une fois saisie qui distingue chaque objet de tous les autres, c'est sa raison, disent certains [1], que tu auras saisie. Mais tant que tu n'atteins qu'un caractère commun, les objets dont tu posséderas la raison ne seront que les objets mêmes sur qui s'étend cette communauté.

e Théétète. — Je comprends ; et voilà, ce me semble, une excellente application du mot raison.

Socrate. — Donc, à l'opinion droite qu'on a sur un être quelconque, ajouter la différence qui le distingue de tous les autres, ce sera avoir acquis la science de ce dont on n'avait qu'une simple opinion.

Théétète. — C'est bien là notre affirmation.

Socrate. — Or, au fait, Théétète, j'éprouve absolument l'impression de qui s'est approché d'une peinture en perspective, maintenant que je vois de près cette formule : je n'y trouve plus le moindre sens. Tant qu'elle restait à distance lointaine, elle m'apparaissait encore en avoir un.

Théétète. — Comment cela?

209 a Socrate. — Je vais te l'expliquer, si j'en suis capable. Droite est l'opinion que j'ai de toi : si j'y ajoute ta raison, je te connais ; sinon, je ne fais qu'opiner.

Théétète. — Oui.

Socrate. — Or la dite raison, c'était l'explication de ta différence.

Théétète. — En effet.

Socrate. — Tant que je ne faisais qu'opiner, n'est-ce pas que ce par quoi tu diffères des autres restait absolument hors des atteintes de ma pensée?

Théétète. — Vraisemblablement.

Socrate. — C'était donc quelque caractère commun que je concevais, où tu n'as pas plus de part que n'importe quel autre.

b Théétète. — Nécessairement.

1. Qui Platon vise-t-il ici? Campbell (*Introd.*, p. xxxvi, et *ad loc.*) veut que ce soient sûrement des socratiques et probablement des Mégariques. Au fait, nous ne savons pas, et ne pouvons qu'entrevoir, par de tels passages, combien de discussions antérieures ou contemporaines à Platon ont dû préparer la théorie aristotélicienne de la

ΣΩ. Λαβὲ δὴ οὗ χάριν εἴρηται. Ἔστι δὲ ὅπερ ἄρτι ἐλέγομεν, ὡς ἄρα τὴν διαφορὰν ἑκάστου ἂν λαμβάνῃς ᾗ τῶν ἄλλων διαφέρει, λόγον, ὥς φασί τινες, λήψῃ· ἕως δ᾽ ἂν κοινοῦ τινος ἐφάπτῃ, ἐκείνων πέρι σοι ἔσται ὁ λόγος ὧν ἂν ἡ κοινότης ᾖ.

ΘΕΑΙ. Μανθάνω· καί μοι δοκεῖ καλῶς ἔχειν λόγον τὸ e
τοιοῦτον καλεῖν.

ΣΩ. Ὃς δ᾽ ἂν μετ᾽ ὀρθῆς δόξης περὶ ὁτουοῦν τῶν ὄντων τὴν διαφορὰν τῶν ἄλλων προσλάβῃ, αὐτοῦ ἐπιστήμων γεγονὼς ἔσται οὗ πρότερον ἦν δοξαστής.

ΘΕΑΙ. Φαμέν γε μὴν οὕτω.

ΣΩ. Νῦν δῆτα, ὦ Θεαίτητε, παντάπασιν ἔγωγε, ἐπειδὴ ἐγγὺς ὥσπερ σκιαγραφήματος γέγονα τοῦ λεγομένου, συνίημι οὐδὲ σμικρόν· ἕως δὲ ἀφειστήκη πόρρωθεν, ἐφαίνετό τί μοι λέγεσθαι.

ΘΕΑΙ. Πῶς τί τοῦτο ;

ΣΩ. Φράσω, ἐὰν οἷός τε γένωμαι. Ὀρθὴν ἔγωγε ἔχων 209 a
δόξαν περὶ σοῦ, ἐὰν μὲν προσλάβω τὸν σὸν λόγον, γιγνώσκω δή σε, εἰ δὲ μή, δοξάζω μόνον.

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Λόγος δέ γε ἦν ἡ τῆς σῆς διαφορότητος ἑρμηνεία.

ΘΕΑΙ. Οὕτως.

ΣΩ. Ἡνίκ᾽ οὖν ἐδόξαζον μόνον, ἄλλο τι ᾧ τῶν ἄλλων διαφέρεις, τούτων οὐδενὸς ἡπτόμην τῇ διανοίᾳ ;

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔοικε.

ΣΩ. Τῶν κοινῶν τι ἄρα διενοούμην, ὧν οὐδὲν σὺ μᾶλλον ἤ τις ἄλλος ἔχει.

ΘΕΑΙ. Ἀνάγκη. b

d 7 διαφέρει W : om. TY || d 8 ἐκείνων : -ου W || σοι : ἴσως W || ὧν : ᾧ W || d 9 ᾖ : ἦν W || e 2 τοιοῦτον : -ο W || e 4 ἄλλων : ὄντων W || e 5 οὗ : οὗπερ W || e 6 μὴν : νῦν W || e 7 παντάπασιν ἔγωγε W : -σί γε ἐγὼ T -σί γε ἔγωγε Y || e 8 σκιαγραφήματος : -ματα Y || e 9 ἀφειστήκη Schanz : ἀφεστήκη T -η Y -ει W || e 10 τί om. Y || 209 a 1 ἔγωγε : ἐγὼ T || a 2 γιγνώσκω : in hac uoce redit B || a 9 ἔοικε : ἔγωγε B || a 10 τι om. Y.

SOCRATE. — Voyons, par Zeus : comment jamais, en telle occasion, est-ce plutôt de toi que je jugeais que de n'importe qui d'autre? Suppose-moi faisant ces réflexions : celui-là est Théétète; il a un nez, des yeux, une bouche; ainsi de tous les membres l'un après l'autre. Est-ce une telle pensée qui me pourra jamais faire concevoir Théétète ou Théodore, plutôt, comme on dit, que le dernier des Mysiens?

THÉÉTÈTE. — Comment serait-ce possible?

SOCRATE. — Que, par contre, l'objet que j'ai en pensée
c n'ait pas seulement un nez et des yeux, mais le nez camus, les yeux à fleur de tête, est-ce de toi que je jugerai plutôt que de moi-même ou de tous ceux qui ont des traits pareils?

THÉÉTÈTE. — Pas du tout.

SOCRATE. — Mais il faudra, je pense, avant que, sur Théétète, un jugement se forme en mon opinion, il faudra auparavant que sa camardise, gravant en moi sa différence d'avec toutes autres camardises que j'ai vues, l'y ait déposée comme souvenir, et que, avec celle de tous autres traits qui te constituent, cette marque, demain, si je te rencontre, éveille une réminiscence et me fasse juger droitement à ton égard.

d THÉÉTÈTE. — C'est parfaitement vrai.

SOCRATE. — C'est donc sur la différence que porterait, en chaque objet, l'opinion droite elle-même.

THÉÉTÈTE. — Apparemment.

SOCRATE. — Notre adjonction de la raison à l'opinion droite, que serait-ce donc de plus? Si, en effet, cela veut dire adjonction d'un jugement sur ce par quoi un objet diffère des autres, la prescription devient tout à fait ridicule.

THÉÉTÈTE. — Comment?

SOCRATE. — Là où nous avons opinion droite de ce par quoi l'objet diffère des autres, là-même elle nous ordonne de concevoir, en outre, une opinion droite sur ce par quoi l'objet diffère des autres. A ce compte, tourner la scytale, tourner le mortier, tourner tout ce que dit le proverbe ne seraient que

définition. Sur celle-ci, cf. *Métaph.*, VII, 12 (1037 b, 8-1038 b, 35) et remarquer qu'on peut traduire (1038 b, 28) : « la définition est la *raison* qui résulte des différences (λόγος ὁ ἐκ τῶν διαφορῶν) et, précisément, de la dernière différence ». Platon définissait lui-même l'espèce par le genre et la différence (*Métaph.*, 1039 a, 25).

ΣΩ. Φέρε δὴ πρὸς Διός· πῶς ποτε ἐν τῷ τοιούτῳ σὲ μᾶλλον ἐδόξαζον ἢ ἄλλον ὁντινοῦν; Θὲς γάρ με διανοούμενον ὡς ἔστιν οὗτος Θεαίτητος, ὃς ἂν ᾖ τε ἄνθρωπος καὶ ἔχῃ ῥῖνα καὶ ὀφθαλμοὺς καὶ στόμα καὶ οὕτω δὴ ἓν ἕκαστον τῶν μελῶν· αὕτη οὖν ἡ διάνοια ἔσθ' ὅτι μᾶλλον ποιήσει με Θεαίτητον ἢ Θεόδωρον διανοεῖσθαι, ἢ τῶν λεγομένων Μυσῶν τὸν ἔσχατον;

ΘΕΑΙ. Τί γάρ;

ΣΩ. Ἀλλ' ἐὰν δὴ μὴ μόνον τὸν ἔχοντα ῥῖνα καὶ ὀφθαλ-
μοὺς διανοηθῶ, ἀλλὰ καὶ τὸν σιμόν τε καὶ ἐξόφθαλμον, μή c
τι σὲ αὖ μᾶλλον δοξάσω ἢ ἐμαυτὸν ἢ ὅσοι τοιοῦτοι;

ΘΕΑΙ. Οὐδέν.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐ πρότερόν γε, οἶμαι, Θεαίτητος ἐν ἐμοὶ δοξασθήσεται, πρὶν ἂν ἡ σιμότης αὕτη τῶν ἄλλων σιμοτήτων ὧν ἐγὼ ἑώρακα διάφορόν τι μνημεῖον παρ' ἐμοὶ ἐνσημηναμένη κατάθηται — καὶ τἆλλα οὕτω ἐξ ὧν εἶ σύ — ἥ με, καὶ ἐὰν αὔριον ἀπαντήσω, ἀναμνήσει καὶ ποιήσει ὀρθὰ δοξάζειν περὶ σοῦ.

ΘΕΑΙ. Ἀληθέστατα.

ΣΩ. Περὶ τὴν διαφορότητα ἄρα καὶ ἡ ὀρθὴ δόξα ἂν εἴη d
ἑκάστου πέρι.

ΘΕΑΙ. Φαίνεταί γε.

ΣΩ. Τὸ οὖν προσλαβεῖν λόγον τῇ ὀρθῇ δόξῃ τί ἂν ἔτι εἴη; εἰ μὲν γὰρ προσδοξάσαι λέγει ᾗ διαφέρει τι τῶν ἄλλων, πάνυ γελοία γίγνεται ἡ ἐπίταξις.

ΘΕΑΙ. Πῶς;

ΣΩ. Ὧν ὀρθὴν δόξαν ἔχομεν ᾗ τῶν ἄλλων διαφέρει, τούτων προσλαβεῖν κελεύει ἡμᾶς ὀρθὴν δόξαν ᾗ τῶν ἄλλων διαφέρει. Καὶ οὕτως ἡ μὲν σκυτάλης ἢ ὑπέρου ἢ ὅτου δὴ

b 5 ἔχῃ : -ει YW || **b** 7 τῶν λεγομένων : τὸ λεγόμενον Cornarius || **c** 1 μή τι : μήτε W || **c** 7 εἶ σύ edd. : εἶ σὺ BW εἴσει T εἴσῃ Y || ἥ με ex ἐμὲ ut uid. W[2] : ἢ ἐμὲ Ven. 184 Ven 185 [1] ἐμὲ BTY || **c** 8 ἀναμνήσει... ποιήσει : -εις -εις T || **d** 6 ἐπίταξις : ἀπό- B || **d** 9 ἡμᾶς κελεύει TY || **d** 10 σκυτάλης ἢ : -λῃ σῇ TY.

e plaisanteries insignifiantes à côté d'une telle prescription. C'est injonction d'aveugle qu'il serait plus juste de l'appeler. Car nous ordonner de nous adjoindre choses que nous avons pour apprendre choses dont nous jugeons, cela ressemble, joliment, à de l'aveuglement.

Théétète. — Alors dis-moi ce que tu te proposais de dire en me posant tes questions tout à l'heure.

Socrate. — Si, mon jeune ami, l'adjonction prescrite de la raison exige que l'on connaisse, et non point qu'on estime par opinion la différence, ce serait chose suave que cette raison et la plus belle qu'on ait donnée de la science. Connaître,
210 a en effet, c'est, j'imagine, s'être approprié la science. N'est-il pas vrai ?

Théétète. — Si.

Socrate. — Cet homme donc, en somme, à qui lui demande ce qu'est la science, répondra que c'est l'opinion droite avec science de la différence. Car l'adjonction de raison serait cela, d'après lui.

Théétète. — En somme, oui.

Socrate. — Or c'est pure sottise de venir nous affirmer, à nous qui cherchons la science, que c'est l'opinion droite avec science de la différence ou de ce qu'on voudra. Ainsi, Théétète, la science ne serait ni la sensation, ni l'opinion
b vraie, ni la raison qui viendrait, par surcroît, accompagner cette opinion vraie.

Théétète. — Il semble que non.

Socrate. — Sommes-nous donc encore, cher, en quelque gestation et douleur d'enfantement au sujet de la science, ou sommes-nous totalement délivrés ?

Théétète. — Oui, par Zeus, et, pour moi, tu m'as fait exprimer bien plus de choses que je n'en avais en moi.

Socrate. — Et donc, en toute cette géniture, notre art maïeutique affirme ne trouver que du vent et rien qui vaille qu'on l'élève ?

Théétète. — Absolument.

Le bienfait de la maïeutique.

Socrate. — Si donc, après cela, Théétète, tu cherches à concevoir encore et si, réellement, tu conçois, de meilleures
c conceptions sera faite ta plénitude, purifiée par la présente

λέγεται περιτροπὴ πρὸς ταύτην τὴν ἐπίταξιν οὐδὲν ἂν e
λέγοι, τυφλοῦ δὲ παρακέλευσις ἂν καλοῖτο δικαιότερον· τὸ γάρ, ἃ ἔχομεν, ταῦτα προσλαβεῖν κελεύειν, ἵνα μάθωμεν ἃ δοξάζομεν, πάνυ γενναίως ἔοικεν ἐσκοτωμένῳ.

ΘΕΑΙ. Εἰπὲ δὴ τί νυνδὴ ὡς ἐρῶν ἐπύθου;

ΣΩ. Εἰ τὸ λόγον, ὦ παῖ, προσλαβεῖν γνῶναι κελεύει, ἀλλὰ μὴ δοξάσαι τὴν διαφορότητα, ἡδὺ χρῆμ' ἂν εἴη τοῦ καλλίστου τῶν περὶ ἐπιστήμης λόγου. Τὸ γὰρ γνῶναι
ἐπιστήμην που λαβεῖν ἐστιν· ἦ γάρ; 210 a

ΘΕΑΙ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐρωτηθείς, ὡς ἔοικε, τί ἐστιν ἐπιστήμη, ἀποκρινεῖται ὅτι δόξα ὀρθὴ μετὰ ἐπιστήμης διαφορότητος. Λόγου γὰρ πρόσληψις τοῦτ' ἂν εἴη κατ' ἐκεῖνον.

ΘΕΑΙ. Ἔοικεν.

ΣΩ. Καὶ παντάπασί γε εὔηθες, ζητούντων ἡμῶν ἐπιστήμην, δόξαν φάναι ὀρθὴν εἶναι μετ' ἐπιστήμης εἴτε διαφορότητος εἴτε ὁτουοῦν. Οὔτε ἄρα αἴσθησις, ὦ Θεαίτητε,
οὔτε δόξα ἀληθὴς οὔτε μετ' ἀληθοῦς δόξης λόγος προσγιγ- b
νόμενος ἐπιστήμη ἂν εἴη.

ΘΕΑΙ. Οὐκ ἔοικεν.

ΣΩ. Ἦ οὖν ἔτι κυοῦμέν τι καὶ ὠδίνομεν, ὦ φίλε, περὶ ἐπιστήμης, ἢ πάντα ἐκτετόκαμεν;

ΘΕΑΙ. Καὶ ναὶ μὰ Δί' ἔγωγε πλείω ἢ ὅσα εἶχον ἐν ἐμαυτῷ διὰ σὲ εἴρηκα.

ΣΩ. Οὐκοῦν ταῦτα μὲν πάντα ἡ μαιευτικὴ ἡμῖν τέχνη ἀνεμιαῖά φησι γεγενῆσθαι καὶ οὐκ ἄξια τροφῆς;

ΘΕΑΙ. Παντάπασι μὲν οὖν.

ΣΩ. Ἐὰν τοίνυν ἄλλων μετὰ ταῦτα ἐγκύμων ἐπιχειρῇς
γίγνεσθαι, ὦ Θεαίτητε, ἐάντε γίγνῃ, βελτιόνων ἔσῃ πλήρης c

e 2 δὲ : δὲ καὶ W || e 4 δοξάζομεν : -ωμεν T || e 5 εἰπὲ δὴ TY et in marg. W : ει γε δη B εἴ γε δὴ B²W || ἐρῶν ἐπύθου : ἕτερον ὑπέθου Badham || e 8 ἐπιστήμης : -ην TW¹ || **210 b** 1 μετὰ δόξης ἀληθοῦς W || b 8 πάντα : ἅπαντα TY || b 9 φησι : φασὶ W || καὶ om. TY || b 11 post ἐὰν add. οὖν BW.

épreuve. Si, au contraire, tu demeures vide, tu seras moins lourd à ceux que tu fréquenteras, plus doux aussi, parce que, sagement, tu ne t'imagineras point savoir ce que tu ne sais pas. C'est là toute la puissance de mon art : elle ne va pas plus loin, et je ne sais rien de ce que savent les autres, tous ces grands et merveilleux esprits d'aujourd'hui et d'autrefois. Mais cet art d'accoucher, moi comme ma mère l'avons reçu de Dieu : elle, pour délivrer les femmes; moi, pour
d délivrer ceux des jeunes hommes qui sont nobles ou beaux de quelque beauté que ce soit. Pour l'instant donc, j'ai rendez-vous obligé au Portique du Roi, pour répondre à l'accusation que m'a intentée Mélétos. Mais, pour demain, Théodore, ici encore prenons rendez-vous.

διὰ τὴν νῦν ἐξέτασιν, ἐάντε κενὸς ἦς, ἧττον ἔσῃ βαρὺς τοῖς συνοῦσι καὶ ἡμερώτερος σωφρόνως οὐκ οἰόμενος εἰδέναι ἃ μὴ οἶσθα. Τοσοῦτον γὰρ μόνον ἡ ἐμὴ τέχνη δύναται, πλέον δὲ οὐδέν, οὐδέ τι οἶδα ὧν οἱ ἄλλοι, ὅσοι μεγάλοι καὶ θαυμάσιοι ἄνδρες εἰσί τε καὶ γεγόνασιν· τὴν δὲ μαιείαν ταύτην ἐγώ τε καὶ ἡ μήτηρ ἐκ θεοῦ ἐλάχομεν, ἡ μὲν τῶν γυναικῶν, ἐγὼ δὲ τῶν νέων τε καὶ γενναίων καὶ ὅσοι καλοί. Νῦν μὲν d
οὖν ἀπαντητέον μοι εἰς τὴν τοῦ βασιλέως στοὰν ἐπὶ τὴν Μελήτου γραφὴν ἥν με γέγραπται· ἕωθεν δέ, ὦ Θεόδωρε, δεῦρο πάλιν ἀπαντῶμεν.

c 3 συνοῦσι : οὖσι B || d 3 μελήτου : τοῦ μελίτου Y.

NOTE COMPLÉMENTAIRE A *THÉÉTÈTE*, 148 b.

(*Voir page 165*)

Théétète est un jeune homme. Sa découverte ne pouvait donc pas être exposée par lui, dans cette conversation, avec la précision absolue qu'exigerait un traité de mathématiques. Bien que la langue ici employée concorde assez souvent avec celle d'Euclide, la généralisation qu'elle sert à traduire est un peu large. Pour Théétète, un nombre carré parfait est équilatéral : $4 = 2 \times 2$. Sa puissance ou racine, parce que directement commensurable avec l'unité, est appelée proprement longueur. Tout autre produit de deux facteurs est hétéromèque : $6 = 2 \times 3$. Sa puissance ou racine n'est pas directement commensurable soit avec la puissance ou racine des carrés parfaits, soit avec ces carrés eux-mêmes. Mais elle l'est potentiellement, parce que la surface que peut $\sqrt{6}$, c'est-à-dire la surface obtenue en élevant au carré $\sqrt{6}$, est commensurable, nombre à nombre, avec tout carré parfait et toute racine de carré parfait. Parce que potentiellement commensurables, ces dernières puissances ou racines sont donc appelées strictement puissances. Ainsi, dans une seule classe et sous un seul mot, Théétète a pu rassembler les puissances qui sont longueurs et celles qui ne sont que puissances. Notre vieille langue mathématique permet de traduire littéralement là où nous avons quelque peu paraphrasé : « Toutes lignes dont le carré forme un nombre hétéromèque, nous les avons définies puissances, parce que, non commensurables aux premières en longueur, elles le sont par les surfaces qu'elles peuvent ». Euclide (X) parle lui-même partout de la ligne qui « peut » une surface donnée (δύναται τὸ χωρίον.. ἢ τὸ χωρίον δυναμένη) ; et notre Henrion explique : « Une ligne droite est dite pouvoir une figure, quand le carré décrit sur icelle est égal à cette figure. Ainsi... deux lignes sont commensurables en puissance, lorsque non pas les lignes, mais les carrés d'icelles lignes peuvent être mesurés par une même superficie » (*Les quinze livres des Éléments Géométriques d'Euclide*, Paris, 1632, p. 403/4). Aux lignes commensurables en puissance seulement, Henrion oppose les lignes commensurables en *longitude*. A partir du XVIIe s., on a dit : commensurables en *longueur*.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

1° COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

Sous le patronage de l'Association Guillaume BUDÉ

Couronnée par l'Académie Française.

AUTEURS GRECS

		Exempl. numérotés sur papier Lafuma.
Platon. — *Œuvres complètes.* — **Tome I** (Hippias mineur. — Alcibiade. — Apologie de Socrate. — Euthyphron. — Criton). Texte établi et traduit par M. MAURICE CROISET, Membre de l'Institut, Administrateur du Collège de France. .	12 fr.	épuisé.
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	épuisé.
Apologie de Socrate, le texte seul.	2	
Euthyphron, Criton, le texte seul.	2	
Platon. — **Tome II** (Hippias majeur. — Charmide. — Lachès. — Lysis). Texte établi et traduit par M. ALFRED CROISET, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris.	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Platon. — **Tome III**, 1re partie (Protagoras). Texte établi et traduit par M. ALFRED CROISET, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris.	9	19
Le texte seul.	6	13
La traduction seule.	5	11
Platon. — **Tome III**, 2e partie (Gorgias. — Ménon). Texte établi et traduit par M. ALFRED CROISET, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris.	16	
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Platon. — **Tome VIII**, 1re partie (Parménide). Texte établi et traduit par M. A. DIÈS. . .	10	21
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7	15
Théophraste. — *Caractères.* — Texte établi et traduit par M. NAVARRE, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.	5	épuisé.
Le texte seul.	4	10
La traduction seule.	3	7

Eschyle. — **Tome I** (Les Suppliantes. — Les Perses. — Les Sept contre Thèbes. — Pro-

méthée enchaîné). — Texte établi et traduit par M. P. MAZON, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	15 fr.	30 fr.
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7	15
Le texte de chacune de ces tragédies, avec notice.	2 25	
Callimaque. — *Hymnes, Épigrammes et Fragments choisis.* — Texte établi et traduit par M. E. CAHEN, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille.	13	27
Le texte seul.	7 50	16
La traduction seule.	6 50	14
Sophocle. — Tome I (Ajax. — Antigone. — Œdipe-Roi. — Électre). — Texte établi et traduit par M. MASQUERAY, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux..	18	36
Le texte seul.	10	20
La traduction seule.	9	18
Le texte de chacune de ces tragédies.	2 75	
Pindare. — Tome I. *Olympiques.* — Texte établi et traduit par M. PUECH, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris..	10	22
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Pindare. — Tome II. *Pythiques.* — Texte établi et traduit par M. A. PUECH, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	10	22
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Pindare. — Tome III (*Néméennes*). — Texte établi et traduit par M. A. PUECH, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	12	25
Le texte seul.	11	23
La traduction seule.	10	21
Pindare. — Tome IV (*Isthmiques et Fragments*). — Texte établi et traduit par M. A. PUECH, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	20	41
Le texte seul.	16	32
La traduction seule.	15	30
Isée. — *Discours.* — Texte établi et traduit par M. P. ROUSSEL, Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg..	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Aristote. — *Constitution d'Athènes.* — Texte établi et traduit par MM. B. HAUSSOULLIER, Membre de l'Institut, Directeur à l'École des Hautes-Études, et G. MATHIEU, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy.	10	22
Le texte seul.	6	13
La traduction seule.	5	11

Antiphon. — *Discours.* — Texte établi et traduit par M. L. Gernet, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.	15 fr.	31 fr.
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Aristophane. — **Tome I** (*Acharniens, Cavaliers, Nuées*). — Texte établi et traduit par M. Coulomb et M. Van Daele, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.	20	41
Le texte seul.	11	23
La traduction seule.	10	21
Le texte de chacune de ces comédies.	4	
Euripide. — **Tome III** (*Héraclès — Les Suppliantes — Ion*). Texte traduit et établi par M. Léon Parmentier, professeur à l'Université de Liège, et Henri Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles..	20	40
Le texte seul.	11	23
La traduction seule.	10	21
Le texte de chacune de ces tragédies.	4	

AUTEURS LATINS

Lucrèce. — *De la Nature.* — **Tome I** (Livres I, II, III). Texte établi et traduit par M. Ernout, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille. .	Réimp.	épuisé.
Lucrèce. — **Tome II** (Livres IV, V, VI), texte et traduction.	10	épuisé.
Le texte seul (Livres I-VI).	12	25
La traduction seule (Livres I-VI).	Réimp.	épuisé.
Perse. — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. Cartault, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	Réimp.	épuisé.
Le texte seul, avec un index.	7	15
La traduction seule.	3	épuisé.
Juvénal. — *Satires.* — Texte établi et traduit par M. de Labriolle, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et M. Villeneuve, Professeur à la Faculté des Lettres de Aix-Marseille..	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Cicéron. — *Discours.* — **Tome I** (Pour Quinctius. Pour S. Roscius d'Amérie. Pour S. Roscius le Comédien). Texte établi et traduit par M. de la Ville de Mirmont, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Cicéron. — *Discours.* — **Tome II** (Pour M. Tullius. Discours contre Q. Cæcilius, dit « La		

Divination ». Première action contre C. Verrès. Seconde action contre C. Verrès, livre premier, la préture urbaine). Texte établi et traduit par M. de la Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. .	16 fr.	33 fr.
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7 50	16
Cicéron. — *Discours.* — **Tome III** (Seconde action contre Verrès. Livre second : la préture de Sicile). Texte établit et traduit par M. de la Villede Mirmont, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.	12	épuisé.
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Cicéron. — *L'Orateur.* — Texte établi et traduit par M. H. Bornecque, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille..	11	23
Le texte seul.	6 50	14
La traduction seule.	5 50	12
Cicéron. — *De l'Orateur.* (Livre I). — Texte établi et traduit par M. Courbaud, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Cicéron. — *Brutus.* — Texte établi et traduit par M. Martha, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Sénèque. — *De la Clémence.* — Texte établi et traduit (avec une introduction et un facsimilé) par M. Préchac, Professeur au lycée Henri-IV..	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Sénèque. — *Dialogues.* — **Tome I** (*De la Colère*). — Texte établi et traduit par M. Bourgery, Professeur au Lycée Condorcet.. . .	14	29
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Sénèque. — *Dialogues.* — **Tome II** (De la Vie Heureuse, De la brièveté de la vie). Texte établi et traduit par M. Bourgery, professeur au lycée de Condorcet.	9	19
Le texte seul.	6	13
La traduction seule.	5	11
Sénèque. — *Dialogues.* — **Tome III** (Consolations). Texte établi et traduit par M. R. Waltz. Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. .	14	29
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7	15

Tacite. — *Histoires.* — **Tome I** (Livres I, II, III). Texte établi et traduit par M. Goelzer, membre de l'Institut, Professeur à la Faculté	16 fr.	33 fr.
des Lettres de Paris.	10	22
Tacite. — **Tome II** (Livres IV et V).	10	22
Le texte seul (Livres I-V).	14	29
La traduction seule (Livres I-V).	13	27
Tacite. — *Dialogue des Orateurs, Vie d'Agricola, la Germanie.* Texte établi et traduit par MM. Goelzer, Bornecque et Rabaud. . .	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Tacite. — *Annales.* — **Tome I** (Texte établi et traduit par M. Goelzer, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.	16	33
Le texte seul.	9	13
La traduction seule.	8	17
Pétrone. — *Satiricon.* — Texte établi et traduit par M. Ernout, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.	16	33
Le texte seul.	10	21
La traduction seule.	8	17
Catulle. — *Œuvres.* — Texte établi et traduit par M. Lafaye, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris (avec index).	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
Le Poème de l'Etna. — Texte établi et traduit par M. Vessereau, professeur au lycée Hoche de Versailles.	9	19
Le texte seule avec index.	7	15
La traduction seule.	5	11
Cornélius Népos. — Texte établi et traduit par Mlle Guillemin, docteur ès lettres.. . . .	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
Tibulle. — *Élégies.* — Texte établi et traduit par M. Ponchont, professeur au Lycée Lakanal.	16	33
Le texte seul	9	19
La traduction seule.	8	17
Ovide. — *L'Art d'aimer.* — Texte établi et traduit par M. H. Bornecque, professeur à l'Université de Lille.	9	19
Le texte seul.	6	13
La traduction seule.	5	11

2° *COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES*

Sous le patronage de l'Association Guillaume BUDÉ.

Histoire de la littérature latine chrétienne (ouvrage couronné par l'Académie française) par M. Pierre de Labriolle, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. . 20 fr.

Règles pour éditions critiques, par M. Louis Havet, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France. . . . . 2 fr. 50

Sénèque Prosateur. — Études littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le Philosophe par M. A. Bourgery, professeur au Lycée de Poitiers. 16

3° NOUVELLE COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

Sous le patronage de l'Association Guillaume BUDÉ.

Iuliani Imperatoris Epistulae Leges Poematia Fragmenta varia, coll., rec. I. Bidez et F. Cumont. . . . . 25 fr.

De re metrica tractatus graeci inediti, cong., rec., commentariis instruxit W. J. W. Koster. . 15

4° COLLECTION DE COMMENTAIRES D'AUTEURS ANCIENS

Sous le patronage de l'Association Guillaume BUDÉ.

Théophraste. — *Caractères.* — Commentaire critique et explicatif par M. O. Navarre, Professeur à l'Université de Toulouse. . . . . 15 fr.

5° COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sir Roger de Coverley et **Autres Essais Littéraires,** par Sir James Frazer. Traduction de M. Chouville, avec une préface d'Anatole France. . . . . 7 fr. 50

Sur les Traces de Pausanias par Sir James Frazer. Traduction de M. Roth, préface de M. Maurice Croiset, avec une carte. . . . 10

Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek, commentés et traduits par M. Paul Cazin. . 10

Les Têtes de Chien par M. Ierasek, traduction et adaptation de MM. Maloubier et Tilsher. 10

Guillaume Budé (1468-1540) et les Origines de l'Humanisme français, par M. J. Plattard, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. 3

Adam Mickiewicz et le Romantisme, par Stanislas Szopanski. 5

Tous ces volumes se vendent éaglement reliés (toile souple, fers spéciaux) avec une augmentation de 5 francs.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

